

• Kim Stanley
Robinson

Les menhirs de glace



folio
SF

Kim Stanley Robinson

Les menhirs de glace

*Traduit de l'américain
par Luc Carissimo*



Gallimard

Titre original :
ICEHENGE

© Kim Stanley Robinson, 1984.
© Éditions Denoël, 1986, pour la traduction française.

Né en 1952 dans l'Illinois, Kim Stanley Robinson a suivi des études de littérature avant de publier son premier roman en 1984, parallèlement à sa thèse de doctorat portant sur les romans de Philip K. Dick.

Considéré comme une des figures centrales de la tendance humaniste de la science-fiction anglo-saxonne, il s'est illustré par des œuvres mêlant *hard science* et réflexions sur la politique et l'histoire.

Sa fameuse *Trilogie martienne*, consacrée à la terraformation de la planète rouge, a été récompensée par deux prix Hugo et un prix Nebula.

*pour Damon Knight
et
Kate Wilhelm*

PREMIÈRE PARTIE

Emma Weil

2248

Un navire rentre au port,
Une brise souffle sur le front de la montagne ;
Il est un sentier sur le sol azuré de la mer.
Que nulle étrave n'a jamais fendu ;
Les alcyons planent autour des îles sur les eaux calmes ;
Le traître Océan a renoncé à ses ruses ;
Les joyeux marins sont libres et confiants :
Dis, mon âme, viendras-tu avec moi sur les flots ?

SHELLEY,
« Epipsychidion »

Je butai sur le premier signe avant-coureur de la mutinerie alors que nous approchions de la frange intérieure de la première ceinture d'astéroïdes. Bien sûr, je ne compris pas sur le moment ce que cela signifiait ; ce n'était qu'une porte fermée.

Nous appelons cette première ceinture la Zone, parce que les astéroïdes qui la composent sont faits de basalte achondrite, sans aucune utilité pour les mineurs. Mais nous allions bientôt arriver parmi les chondrites carbonées et j'étais descendue ce jour-là à la ferme pour m'occuper des préparatifs. Je donnai un peu plus de lumière aux algues, car dans les semaines à venir, quand les barges sortiraient débiter les rochers, il y aurait une déperdition appréciable d'oxygène et nous aurions besoin de plus de chlorelles pour aider à équilibrer les échanges gazeux. Je mis sous tension quelques ampoules de plus par lampe et commençai à tripoter le milieu de suspension. Les systèmes de biomaintenance constituent mon travail et mon plaisir (je suis une des meilleures dans ce domaine), et puisque je faisais de la place pour des chlorelles supplémentaires, je me penchai une nouvelle fois sur le problème de l'excédent de biomasse.

J'envisageais de réduire le surplus d'algues par une suspension moins dense en me dirigeant entre les rangées d'épinards et de choux vers la porte d'une des resserres, à l'arrière de la ferme, afin de chercher quelques réservoirs supplémentaires. Je tournai la poignée de la porte. Fermée.

« Emma ! » appela quelqu'un. Je levai les yeux. C'était Al Nordhoff, un de mes assistants.

« Sais-tu pourquoi cette porte est fermée ? » lui demandai-je.

Il secoua la tête. « Je me suis posé la question hier. Je suppose qu'il y a là-dedans un chargement top-secret. On m'a dit de ne pas m'en occuper.

— C'est notre resserre ! » dis-je, en colère.

Al haussa les épaules. « Va en parler au capitaine Swann.

— C'est ce que je vais faire. »

Eric Swann et moi étions de vieux amis et cela me déplaisait qu'il se passe quelque chose dans mes locaux sans qu'il m'en ait parlé. Aussi, quand je le trouvai sur la passerelle, j'attaquai bille en tête.

« Eric, comment se fait-il que je ne puisse pas accéder à une de mes resserrés ? Qu'y a-t-il là-dedans ? »

Instantanément, il devint aussi rouge que ses cheveux et baissa la tête. Les deux officiers astrogateurs piquèrent du nez sur leur console.

« Je ne peux pas te le dire, Emma. C'est top-secret. Je ne peux en parler à personne pour le moment. »

Je le regardai dans les yeux. J'ai le don d'intimider les gens quand je les regarde avec insistance. Il s'empourpra davantage, au point que ses taches de rousseur disparurent, et me jeta un regard larmoyant. Mais il n'allait rien me dire. Je lui fis une grimace et quittai la passerelle.

C'était le premier signe : une porte fermée pour une raison mystérieuse. Je me dis : Nous emmenons quelque chose vers Cérès pour le Comité, peut-être. Des armes, probablement. Ce genre de cachotteries était typique du Comité pour le développement de Mars. Mais je ne tirai pas de conclusions hâtives ; je restai simplement sur mes gardes.

Le deuxième signe, je l'aurais probablement raté si je n'avais pas été alertée par le premier. Je descendais le couloir vers le réfectoire, le long des salons aux tapisseries, entre le mess et les chambres, quand j'entendis des voix dans une des pièces ; je m'arrêtai. Ces voix avaient quelque chose de bizarre, de furtif. Je reconnus celle de John Dancer :

« Nous ne pouvons rien faire avant le rendez-vous, vous le savez.

— Personne ne s'en apercevra », dit une femme, peut-être Ilène Breton.

« Tu espères que personne ne s'en apercevra, répliqua Dancer. Mais tu ne peux pas être sûre que Duggins ou Nordhoff ne tomberont pas dessus. Nous devons patienter pour tout jusqu'au rendez-vous, et tu le sais. »

Puis j'entendis des pas derrière moi sur le tapis Velcro ; je sursautai et me remis en route. Je jetai un coup d'œil en passant devant la porte du salon ; John et Ilène, effectivement, entre autres. Tous levèrent les yeux quand j'apparus dans le chambranle et leur conversation mourut subitement. Je les regardai et ils me rendirent mon regard, sans rien trouver à dire. Je continuai mon chemin jusqu'au réfectoire.

Un rendez-vous dans la ceinture. Un groupe de gens, pas les officiers supérieurs du vaisseau, au courant de cet événement, et qui le cachaient aux autres. Une resserre fermée à clef... Je ne voyais pas comment tout cela s'imbriquait.

Après cela, je me mis à voir des choses partout. Des gens se taisaient sur mon passage. Il y avait des réunions tard dans la nuit, dans les chambres. Une autre fois, je passais devant la salle radio, et quelqu'un était en train d'envoyer un long message par la machine à coder. À l'arrière de la ferme, un bon nombre de resserres étaient bouclées ; et certaines des soutes à minerai étaient elles aussi fermées.

Au bout de quelques jours, je secouai la tête et me demandai si je ne me faisais pas des idées. Il y avait des explications pour tout ce que j'avais remarqué. La vie à bord favorise la création de clans, même quand tout se passe pour le mieux ; nous avons beau n'être qu'une quarantaine, des divisions apparaîtraient au cours de l'année de notre expédition. Et là-bas, sur Mars, l'époque était troublée. La consolidation des divers secteurs sous la coordination centrale du Comité entraînait beaucoup de mécontentement. L'esprit partisan sévissait, les groupes subversifs étaient partout, disait-on. Ces faits suffisaient à expliquer les petites factions que je remarquais maintenant à bord de l'*Aigle-Roux*. La paranoïa est un des maux les plus répandus à bord des vaisseaux... il est facile de voir des plans dans un milieu si pesamment planifié.

Je décidai donc d'ignorer tout cela. Nous transportons peut-être quelque chose vers Cérès pour le Comité, mais cela n'avait pas d'importance.

Pourtant, il y avait quelque chose dans l'atmosphère du vaisseau. On voyait plus de gens nerveux et tendus. Il s'échangeait des coups d'œil lourds de sens... dans une

ambiance de mystère. Mais là, je me laisse peut-être influencer rétrospectivement. Ce sont les faits que je désire consigner ici. Ce journal m'aidera à me souvenir de ces événements dans des années, peut-être des siècles, aussi dois-je m'en tenir aux faits, l'aiguillon le plus acéré de la mémoire.

En tout cas, le troisième signe ne laissait aucune place au doute. Le soleil était alors presque entre Mars et nous, et je m'étais rendue à la salle radio pour envoyer une dernière lettre à mon imbécile de père, temporairement sous les verrous pour sa grande gueule. Après quoi je retournai vers le puits de circulation et j'étais sur le point de me laisser tomber vers les quartiers d'habitation quand j'entendis résonner dans le tube des voix en provenance de la passerelle. Venait-on de prononcer mon nom ? Je me halai le long de la main courante vers les marches menant à la passerelle et restai là à écouter. Cela devenait une habitude. Encore une fois, c'était John Dancer qui parlait.

« Emma Weil est à fond pour le Comité », disait-il comme s'il plaidait une cause.

« Quand bien même », dit un autre, puis deux personnes se mirent à parler en même temps, si bien que je n'entendis pas ce qu'il disait.

« Non », les interrompit rapidement Dancer. « Weil est probablement la personne la plus importante à bord. Nous ne pouvons rien lui dire tant que Swann ne donne pas le feu vert, et ce ne sera pas avant le rendez-vous. Alors, on ferait aussi bien de ne plus y penser. »

Et ce fut tout. Quand il fut évident que la conversation était terminée, je regagnai le puits de circulation et descendis en aidant la faible gravité artificielle de quelques tractions sur la rambarde. Je passai mentalement en revue les endroits où Swann était susceptible de se trouver à cette heure dans l'intention d'aller le rejoindre pour avoir une longue discussion. Il n'est pas très sain de se croire victime d'une conspiration à l'échelle du vaisseau.

Je connaissais Eric Swann depuis de longues années.

À la fin du siècle dernier, chaque secteur menait ses propres expéditions minières. La Royal Dutch s'intéressait aux chondrites carbonées ; Mobil aux chondrites basaltiques de la Zone ; Texas exploitait les silicates. Chevron projetait de déplacer en orbite martienne un astéroïde de l'essaim des Amors qui deviendrait une nouvelle lune. (C'était la lune Amor, qui avait été transformée en centre de détention. Mon père y vivait.) Chaque secteur avait donc son équipe de prospection et j'en étais venue à connaître assez bien les mineurs de la Royal Dutch. Swann était officier astrogateur et très ami avec mon mari, Charlie, également astrogateur. Au cours de nos nombreux voyages dans la ceinture, je discutais souvent avec Swann et nous étions restés proches même après mon divorce d'avec Charlie.

Mais quand le Comité avait repris à son compte les opérations minières, en 2213, toutes les équipes, même les soviétiques, avaient été brassées et je voyais beaucoup moins souvent mes amis de la Royal Dutch. Mes rares missions avec Swann étaient prétexte à réjouissances et j'avais pensé que la mission en cours, avec lui pour capitaine, serait une partie de plaisir.

À présent, alors que je me halais à travers le vaisseau à bord duquel j'étais la personne la plus importante, je n'en étais plus si sûre. Mais je me disais : Swann va m'expliquer ce qui se passe. Et s'il ne sait rien de tout cela, alors il vaut mieux lui apprendre qu'il se passe des choses bizarres.

Je le trouvai dans une des petites salles d'observation, assis devant l'épaisse plaque de plastacier le séparant du vide. Ses longues jambes étaient croisées en position de yoga et il fredonnait doucement : il méditait, perdu dans la contemplation du mouvant carré d'étoiles.

« Hé, Eric, dis-je d'une voix assez forte.

— Emma », fit-il d'un air rêveur, et il s'étira comme un chat. « Assieds-toi. » Il me montra un morceau de roche sur ses genoux. « Regarde ce chantonnay. » C'est une chondrite comprimée en roche plus dure. « Joli, n'est-ce pas ? »

Je m'assis. « Oui, dis-je. Que se passe-t-il donc sur ce vaisseau ? »

Il rougit. Je n'ai jamais vu personne faire ça plus vite que Swann. « Pas grand-chose. Je ne peux pas en dire plus.

— Je sais que c'est l'attitude officielle. Mais ici tu peux me le dire. »

Il secoua la tête. « Je te le dirai, mais il faudra attendre encore un peu. » Il me regarda en face. « Ne te fâche pas, Emma.

— Mais d'autres sont au courant ! Un tas. Et ils parlent de *moi*. » Je lui racontai les choses que j'avais remarquées et entendues. « Et pourquoi donc serais-je la personne la plus importante à bord de ce vaisseau ? C'est absurde ! Et pourquoi sauraient-ils ce qui se passe et pas moi ? »

Swann avait l'air soucieux, contrarié. « Tout le monde n'est pas au courant... Vois-tu, ta collaboration sera importante, essentielle, peut-être... » Il se tut, comme s'il en avait déjà trop dit. Son visage plein de taches de rousseur se tordait avec les mouvements de sa bouche. Finalement, il secoua violemment la tête. « Il te faut simplement attendre encore quelques jours, Emma. Fais-moi confiance, tu veux bien ? Fais-moi confiance et attends. »

Ce n'était guère satisfaisant, mais que pouvais-je y faire ? Il savait quelque chose, mais il ne voulait pas me le confier. Les lèvres pincées, je le saluai d'un signe de tête et partis.

La mutinerie éclata, assez ironiquement, le jour de mon quatre-vingtième anniversaire, quelques jours après ma conversation avec Swann. Le 5 août 2248.

Je me réveillai en me disant : Et voilà, tu es octogénaire. Je sortis du lit (*g* de décélération entièrement disparu, en apesanteur maintenant que les moteurs étaient coupés), m'épongeai le visage, me regardai dans le miroir. C'est une expérience étrange que de regarder au fond de ses propres rétines ; là-bas se trouve celui qui pense, dans cet autre visage... il semble que, si l'on trouvait l'éclairage adéquat, on pourrait se voir soi-même.

Je saisis les poignées de mon exerciceur et m'entraînai un moment en pensant aux anniversaires. À tous les anniversaires de cette ère nouvelle. Un de mes plus anciens souvenirs

remontait à mon dixième anniversaire. Ma mère m'avait emmenée au centre médical où j'avais dû boire des trucs infects et me soumettre à des séries de tests et quelques injections – simples jets d'air brusques sur ma peau, mais ils me faisaient peur. « Tu me remercieras plus tard », dit ma mère avec un drôle d'air. « Tu ne seras pas faible et malade quand tu seras vieille. Ton système immunitaire restera fort. Tu vivras très, très longtemps. Ne pleure pas, Emma. »

Oui, oui. Apparemment elle avait raison, me dis-je en regardant à nouveau dans le miroir où mon reflet semblait palpiter de couleurs sous l'éclairage artificiel. De très longues vies, jeune à quatre-vingts ans : le triomphe de la gérontologie. Comme toujours, je me demandai ce que je ferai de toutes ces années supplémentaires – ces vies supplémentaires. Vivrai-je assez longtemps pour me promener en plein air à la surface de Mars, respirer cet air martien ?

Sur ces pensées, je quittai ma chambre pour aller prendre le petit déjeuner. Les salons, au bout du couloir menant aux chambres, étaient vides, chose inhabituelle. J'entrai dans le dernier salon avant l'angle du couloir pour regarder par la petite fenêtre qui donnait sur la passerelle.

Ils étaient là : deux rectangles argentés pareils à des astéroïdes comprimés en lingots des métaux qu'ils renferment. Des vaisseaux spatiaux !

Il s'agissait de minéraliers d'astéroïdes de classe P.R., jumeaux du nôtre. Je les regardai sans un geste, mon cœur résonnant comme un tambour, en me disant : le « rendez-vous ». Les vaisseaux atteignirent progressivement, très lentement, la taille d'un jeu de cartes. Ils en avaient également la forme, avec leurs grues et leurs foreuses repliées à l'avant, le plafond de leurs passerelles en léger renflement sur leurs flancs (petits croissants de lumière), leurs tuyères évasées à l'arrière, comme de petites perles à l'avant et sur les côtés. Des points de lumière brillaient à travers leurs fenêtres, comme les taches phosphorescentes des poissons des profondeurs, sur Terre. Ils avaient l'air petits à côté d'un astéroïde gris-bleu de forme irrégulière, sur le fond noir de l'espace.

Je sortis lentement du salon et descendis le couloir...

Dans le réfectoire, c'était la pagaille.

Je fis halte pour contempler la scène. Sur quarante-trois membres d'équipage, il devait s'en trouver au moins vingt-cinq dans la pièce qui criaient et riaient ; six ou sept chantaient l'*Ode à la joie*, d'autres (dont Ilène qui manœuvrait la grande cafetière) préparaient les tables. John, Steven et Lanya échangeaient force embrassades, alternant rires et sanglots, les larmes aux yeux. Et l'écran vidéo était braqué sur les deux vaisseaux, points argentés devant l'astéroïde gris-bleu qui ressemblait ainsi à un dé lancé dans le vide.

Ils avaient tous été au courant. Tous les occupants de la pièce, sans exception. Je me surpris à cligner rapidement des paupières, confuse et en colère. Pourquoi ne m'avait-on rien dit ? Je m'essuyai les yeux et m'éloignai de la porte avant que quelqu'un m'ait remarquée.

Andrew Duggins passa en se tirant le long de la main courante du couloir. Son large faciès était renfrogné. « Emma ! Viens par ici ! » dit-il en s'éloignant. Je me contentai de le regarder et il s'arrêta. « C'est une mutinerie ! » dit-il en montrant le réfectoire d'un signe de tête. « Ils sont en train de prendre le contrôle du vaisseau et les autres, là-dehors, aussi. Il faut essayer de faire passer un message à Cérès... nous défendre ! » D'une puissante traction, il s'éloigna en direction de la salle radio.

Une *mutinerie*. Tous les événements mystérieux que j'avais remarqués se mettaient en place de façon logique. Un plan pour s'emparer du vaisseau. Swann avait-il eu trop peur de cette éventualité pour en parler ?

Mais ce n'était pas le moment d'une analyse détaillée. Je décollai du plancher et, d'une forte traction sur la main courante, m'élançai à la suite de Duggins.

Devant la salle radio, une bataille rangée était en cours. Je vis Al Nordhoff frapper au visage un membre de la police du bord ; Amy Van Danke, empoignée par deux hommes, se débattait furieusement en essayant d'en mordre un à la gorge. D'autres se colletaient dans l'encadrement de la porte. Des cris, joints aux hurlements d'Amy, résonnaient de partout. Le combat avait cet aspect maladroit et dangereux qui caractérise

toutes les rixes en apesanteur. Un coup qui portait (un des coups de pied vicieux d'Al à la tête du policier, par exemple) envoyait les deux adversaires tourner à travers la pièce...

« Mutinerie ! » brailla Duggins. Il plongea en avant et s'écrasa sur le groupe qui luttait devant la porte. Son élan fit bouler plusieurs personnes dans la salle radio, dégagant une ouverture. Je me repoussai du mur et m'éraflai le crâne au passage contre le chambranle.

Ensuite, tout est confus, mais j'étais furieuse... furieuse d'avoir été trompée, que Swann et l'ordre général des choses fussent remis en question, que des amis à moi se fassent frapper... et je cognai à l'aveuglette. Mon poing atterrit sur le nez d'un policier dont la tête heurta bruyamment le mur. La pièce était bondée, bras et jambes s'agitaient en tous sens. Le pupitre radio lui-même grouillait de corps. Duggins braillait toujours et arrachait les gens de la masse recouvrant les commandes de la radio. Quelqu'un m'étrangla par-derrière. Je lui flanquai un coup de talon au bas-ventre pour m'apercevoir que c'était une femme... je lui enfonçai un coude dans le plexus et me dégageai de sa prise, à demi étranglée. Duggins avait déblayé la radio et manipulait désespérément les cadrans. J'ajustai un direct sur l'oreille d'un homme qui essayait de l'écarter. Des cris et des gouttelettes sphériques de sang fusaient de partout...

Des renforts arrivèrent. Eric Swann se glissa par la porte, cheveux roux en bataille, pistolet tranquillisant au poing. D'autres le suivaient. Des fléchettes se mirent à siffler. « Mutinerie ! hurlai-je. Eric ! C'est une mutinerie ! »

Il m'aperçut, pointa son pistolet sur moi et tira. Je regardai la fléchette plantée dans mon avant-bras.

... La première chose dont j'eus ensuite conscience fut d'être guidée dans le puits de circulation. Descendue à mon étage. Je voyais le visage de Swann osciller au-dessus de moi. « C'est une mutinerie, dis-je.

— Exact, répondit Eric. Nous allons devoir te mettre aux arrêts pour quelques heures. » Un sourire niais étirait son visage couvert de taches de rousseur.

« Espèce d'enculé », marmonnai-je. J'aurais voulu me sauver. Je pouvais distancer n'importe lequel d'entre eux à la course. « Je pensais être ton amie.

— Tu es mon amie, Emma. C'était simplement trop dangereux de t'expliquer. Davydov te racontera tout ça quand tu le verras. »

Davydov. Davydov ? « Mais il a disparu », murmurai-je, luttant contre le sommeil, en pleine confusion. « Il est mort. »

Puis je me retrouvai dans mon lit, solidement attachée. « Dors un peu, dit Swann. Je reviens dans quelques heures. » Je lui lançai un regard qui aurait dû le pétrifier, mais il se contenta de sourire et je tombai endormie en me disant : Une mutinerie...

Quand je me réveillai, Swann était à mon chevet ; penché au-dessus de moi, il flottait dans les airs. « Comment te sens-tu ?

— Mal. » Je lui fis signe de s'éloigner et il repoussa le lit pour planer au-dessus de moi. Je me frottai les yeux. « Que s'est-il passé, Swann ?

— Une mutinerie, comme tu l'as dit. » Il sourit.

« Et c'était vrai ? »

Il hocha la tête.

« Mais pourquoi ? Qui êtes-vous ?

— As-tu jamais entendu parler de l'Association interstellaire de Mars ? »

Je réfléchis. « C'était il y a longtemps ? Un de ces groupes clandestins opposés au Comité ?

— Nous n'étions pas anti-Comité, dit-il. Nous n'étions qu'un club. Un groupe de propositions. Nous demandions au Comité d'aider la recherche en vue d'une expédition interstellaire.

— Et alors ?

— Alors, le Comité a refusé. Et il nous a pris pour des partisans du mouvement anti-Comité, si bien qu'il nous a mis hors la loi. Il a emprisonné les dirigeants, transféré les simples adhérents dans d'autres secteurs. Il nous a rendus anti-Comité.

— Mais c'est du passé, non ? demandai-je, encore désorientée. Quel rapport avec nous ?

— Nous nous sommes regroupés, en secret. Nous existons clandestinement depuis lors. À présent nous refaisons surface, pour ainsi dire.

— Mais pourquoi ? À quoi cela peut-il vous avancer de vous emparer de quelques vaisseaux minéraliers ? Vous n'avez quand même pas l'intention de vous en servir comme navires interstellaires, non ? » Je ris brièvement à cette idée.

Il me regarda fixement sans répondre et je compris brusquement que j'étais tombée juste.

Je me redressai avec précaution, j'avais froid et la tête me tournait légèrement. « C'est sûrement une blague.

— Pas du tout. Nous allons réunir le *Lermontov* et l'*Hidalgo*, puis réaliser l'autarcie de leur système écologique.

— Impossible », soufflai-je, encore abasourdie par cette simple pensée.

« Absolument pas, dit-il d'un air patient. C'est à ça que travaille l'AIM depuis quarante ans...

— Un de ces vaisseaux est l'*Hidalgo* ? » l'interrompis-je. Mes processus mentaux étaient encore ralentis par les drogues qu'il m'avait injectées.

« Oui.

— Alors, Davydov est vivant...

— Tout ce qu'il y a de plus vivant. Tu le connaissais, non ?

— Oui. » Davydov était capitaine de l'*Hidalgo* quand celui-ci avait disparu dans l'essaim d'Achille, trois ans plus tôt. Je l'avais cru mort...

« Il n'est pas question que je vienne avec vous, repris-je après un instant. Vous ne pouvez pas me kidnapper et m'entraîner dans quelque aventure interstellaire insensée...

— Non ! Non. Nous renverrons l'*Aigle-Roux* avec tous ceux qui ne sont pas de l'AIM. »

Je poussai un long soupir de soulagement. Pourtant, une soudaine angoisse m'étreignit à la pensée du pétrin où je venais de me fourrer, des fanatiques qui tenaient maintenant ma vie entre leurs mains, et je m'écriai : « Eric, tu savais ce qui allait se passer. Pourquoi ne t'es-tu pas arrangé pour que je ne fasse pas partie de cette expédition ? »

Il détourna le regard, redescendit vers le sol. Le visage empourpré, il dit : « J'ai fait exactement le contraire, Emma.

— *Quoi ?*

— Il y a des gens de l'Association au bureau de programmation des expéditions, et » — les yeux toujours baissés — « je leur ai dit de s'arranger pour que tu sois à bord de l'*Aigle-Roux* lors de ce voyage.

— Mais, Swann ! » Je cherchais mes mots. « Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu fait ça ?

— Eh bien... parce que tu es une des meilleures conceptrices de systèmes de survie qu'il y ait sur Mars, ou ailleurs, Emma. Tout le monde le sait, toi la première. Et même si nos propres concepteurs ont mis au point de nombreuses améliorations pour l'astronef, il reste encore à les installer sur les deux vaisseaux et à les faire fonctionner. Et il nous faut le faire avant que la police du Comité nous trouve. Ton aide pourrait faire la différence, Emma.

— Oh ! Swann !

— Mais si ! Écoute, je savais que c'était te forcer la main, mais je me suis dit que si nous t'amenions ici sans connaître nos projets, tu ne pourrais pas être tenue pour responsable. À ton retour sur Mars, tu pourras leur dire que tu ne savais rien de l'AIM, que tu nous as aidés contrainte et forcée. C'est pourquoi je ne t'ai rien dit en chemin, tu vois ? Et puis je sais que tu n'es pas une si fervente admiratrice du Comité, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'une bande de brigands. Alors, si tes vieux amis te demandent une aide que toi seule peux apporter, et que l'on ne puisse te tenir pour coupable, tu pourrais accepter ? Même si c'est illégal ? » Il leva ses yeux bleus vers moi, le regard grave.

« Tu me demandes l'impossible. Ton association a perdu le contact avec la réalité. Tu parles de franchir des *années-lumière*, nom de Dieu, et tu n'as que des systèmes prévus pour cinq ans !

— Ils peuvent être modifiés. Davydov t'expliquera tout le projet quand tu le verras. Il désire te parler dès que tu voudras.

— Davydov, dis-je sombrement. C'est lui qui est derrière cette folie.

— Nous y sommes tous, Emma. Et ce n'est pas une folie. »

J'agitai un bras et me pris la tête entre les mains, les tempes battantes de toutes ces mauvaises nouvelles. « Laisse-moi donc seule un moment.

— Bien sûr. Je sais que ça fait beaucoup d'un seul coup. Préviens-moi simplement quand tu voudras voir Davydov. Il est sur l'*Hidalgo*.

— Je te préviendrai », répondis-je, et je fixai le mur jusqu'à ce qu'il ait quitté la pièce.

Je ferais mieux de parler maintenant d'Oleg Davydov, car nous avions été amants et le souvenir que j'avais de lui était entaché de douleur, de colère et d'une sensation de perte – perte qui ne pourrait être comblée ou oubliée, aussi longtemps que je puisse vivre.

Je venais de quitter l'université de Mars et travaillais dans le bassin d'Hellas à la nouvelle implantation, près du bord occidental de la cuvette où avaient été découvertes des nappes souterraines. C'était une bonne réserve d'eau, mais la situation était délicate, et l'utilisation de cette eau entraînait des problèmes écologiques. On m'avait mise au travail avec d'autres pour les résoudre, et je fis rapidement la preuve que j'étais la meilleure sur place dans la spécialité. J'avais une compréhension de la conformation d'ensemble d'Hellas qui me semblait parfaitement naturelle, mais qui (je m'en rendais compte) impressionnait les autres. Et j'étais une bonne coureuse de demi-fond... si bien que, l'un dans l'autre, j'étais une jeune fille pleine d'assurance, peut-être même un peu arrogante.

Au cours de ma seconde année de cette affectation, je rencontrai Davydov. Il habitait à Burroughs, le grand centre gouvernemental du Nord, où il travaillait pour le cartel minier soviétique. Nous fîmes connaissance dans un restaurant, présentés par un ami commun.

Il était grand et musclé, un bel homme. Un de ces Noirs soviétiques, comme on les appelle. Je suppose que certains de ses ancêtres venaient d'un des pays satellites de l'U. R. S. S. en Afrique. Sa pigmentation s'était largement atténuée au fil des générations et Davydov était plutôt café au lait. Sa chevelure

était noire et laineuse ; il avait des lèvres épaisses sous un nez aquilin ; une barbe drue rasée qui lui laissait le bas du visage rugueux ; et ses yeux étaient bleu acier. Ils semblaient jaillir hors de son visage. C'était donc un beau mélange de races. Mais sur Mars, où quatre-vingt-dix pour cent de la population est d'une blancheur de ventre de poisson, comme on dit, la moindre touche de couleur est fort prisée. Cela donne l'air si-sain et vigoureux. Ce Davydov avait vraiment bonne figure, un régal de couleur pour l'œil. Je l'observais donc tandis que, assis sur des tabourets voisins de ce restaurant de Burroughs, nous bavardions, buvions, flirtions un peu... je l'examinais si attentivement que je me souviens encore du palmier en pot et du mur blanc derrière lui, bien que je ne me rappelle pas un mot de notre conversation. C'était une de ces nuits enchantées où les deux partenaires sont conscients de leur attirance réciproque.

Nous passâmes la nuit ensemble, puis les quelques suivantes. Nous visitâmes la première colonie de la région, la Boîte, et nous admirâmes les pièces exposées au musée local. Nous partîmes en excursion autour de la base des Falaises-Cannelées, dans les Hellespontus Montes où nous passâmes une nuit sous la tente de survie. Je le battis facilement à la course, puis gagnai un 1500 mètres pour lui sur une piste de Burroughs. Nous passions tout notre temps libre ensemble, et je tombai amoureuse. Oleg était jeune, spirituel, fier de ses nombreux talents ; il était d'un bilinguisme exotique (un Russe !), affectueux, sensuel. Nous passions beaucoup de temps au lit. Je me souviens que, dans l'obscurité, je ne voyais de lui guère plus que ses dents quand il souriait et ses yeux qui semblaient gris clair. J'adorais faire l'amour avec lui... Je me souviens de dîners tardifs avec lui, à Burroughs ou à la station. Et les innombrables trajets en train, seule ou à deux, à travers les arides déserts roux qui séparent Hellas de Burroughs... assise près de la fenêtre, je regardais la courbure de l'horizon rouge, heureuse et excitée... Enfin, le genre de choses qu'on ne vit qu'une fois. Je m'en souviens très bien.

Les disputes commencèrent peu de temps après ces premières semaines. Nous étions orgueilleux et inconséquents. Pendant longtemps, je ne me rendis pas compte que nos

désaccords étaient particulièrement graves, parce que je ne pouvais pas imaginer que l'on puisse me tenir tête très longtemps. (Oui, j'étais imbue à ce point de ma personne.) Mais Oleg Davydov le pouvait. Je n'arrive pas à me rappeler à propos de quoi nous nous disputions... cette période, contrairement au début de notre histoire, est un brouillard opportun dans ma mémoire. Un épisode me revient tout de même (bien entendu, je pourrais retrouver aussi le reste) : j'étais arrivée à Burroughs par le dernier train et nous étions allés manger dans un restaurant grec derrière la gare. J'étais fatiguée, préoccupée par nos rapports, et j'en avais marre d'Hellas. Je pensais le flatter en déclarant combien ce serait plus amusant d'être mineur d'astéroïdes, comme lui.

« Nous ne faisons rien, là-bas, répliqua-t-il. Nous faisons simplement de l'argent pour les compagnies – nous enrichissons quelques individus sur Terre pendant que tout le reste tombe en morceaux.

— Oui, mais au moins, tu y fais de l'exploration. »

Il eut l'air contrarié, expression à laquelle je commençai à m'habituer. « Mais non, c'est ce que j'essaie de te dire. Avec nos moyens, nous pourrions explorer tout le système solaire. Installer des stations sur les lunes de Jupiter, autour de Saturne, même jusqu'à Pluton. Nous aurions *besoin* d'une station d'observation solaire sur Pluton.

— Tiens, je n'étais pas au courant », fis-je d'un ton sarcastique.

Ses yeux bleu clair me transpercèrent. « Bien sûr que non. Tu trouves tout à fait normal de continuer à faire de l'argent avec ces stupides astéroïdes et rien de plus, à la fin du XXII^e siècle.

— Eh bien ? » dis-je, agacée à mon tour. « Nous allons tous vivre un millier d'années, alors qu'est-ce qui presse ? On a le temps pour tous tes grands projets. Pour le moment, nous avons besoin de ces astéroïdes.

— Les compagnies en ont besoin. Et le Comité.

— Le Comité coordonne simplement nos efforts pour notre bien.

— Il se contente de faire arriver les trains à l'heure, hein ? » dit-il en avalant une bonne rasade de sa boisson.

« Oui », dis-je, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire. « C'est ça. »

Il secoua la tête d'un air dégoûté. « Tu es une bonne petite Américaine. Tout est *oh kay*. La politique, c'est pour les autres.

— Et toi, tu es un bon Soviétique », rétorquai-je en m'efforçant de m'écarter de lui dans le box du restaurant. « Tu rends le gouvernement responsable de tes problèmes... »

Et cela continua ainsi, bêtement et sans autre raison que l'orgueil et l'amour-propre. Je me souviens qu'il fit une sinistre prédiction : « Ils vont nous concocter un gentil petit Kremlin américain, et toi tu t'en fous tant que ton boulot n'est pas menacé. » Mais la plus grande partie de ce que nous dîmes était moins logique.

Et après une longue et triste semaine, obscurcie par d'amères disputes, une de ces périodes où vous avez gâché une relation sans trop savoir comment et souhaiteriez désespérément pouvoir renverser le cours du temps pour rectifier l'erreur inconnue, il partit. La compagnie minière soviétique l'avait rappelé dans l'espace et il s'en alla, comme ça, sans dire au revoir, malgré mes appels répétés à son foyer dans les derniers jours précédant son départ. C'est alors que je compris – je l'appris au cours de longues et mornes promenades dans le vaste bassin, seule sur la plaine rocailleuse – que je pouvais me faire rembarquer. C'était une amère leçon.

Quelques années plus tard, j'étais moi-même dans les astéroïdes, employée par la Royal Dutch. J'entendis des bruits sur les ennuis de Davydov avec la direction des mines soviétique, mais je n'y accordai pas trop d'attention. Je mettais un point d'honneur à ignorer tout ce que je pouvais entendre sur lui. Je ne sus donc jamais ce qui lui était vraiment arrivé.

Puis, après bien des années – trois ans tout juste avant cette mutinerie, en fait –, l'*Hidalgo* disparut dans le groupe des Troyennes, rompant le contact radio sur ces célèbres derniers mots : « Attendez une minute. » On ne retrouva jamais d'épave, l'affaire fut étouffée par les censeurs du Comité, et aucune explication ne fut jamais proposée. En parcourant la liste des

membres de l'équipage, je vis son nom tout en haut – *Oleg Davydov* – et le chagrin m'envahit à nouveau, plus fort que jamais. Ce fut un des pires moments de ma vie. Nous nous étions séparés en colère, il m'avait quittée sans même dire au revoir et maintenant, quel que fût le nombre d'années que me donneraient les gérontologues, je ne pourrais plus rien y changer, car il était mort. C'était vraiment triste.

... Et donc, quand Eric Swann se présenta pour m'emmener sur l'*Hidalgo* revoir Davydov, je ne savais pas vraiment quels étaient mes sentiments. Mon cœur battait très fort, je devais faire un effort pour échanger quelques banalités avec Eric. De quoi aurait-il l'air ? Qu'allais-je lui dire ? Et lui, qu'allait-il me dire ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Eh bien, il ressemblait beaucoup à ce qu'il était soixante ans plus tôt. Peut-être un peu plus lourd, il évoquait un peu un ours par la largeur de ses épaules, de sa poitrine et de ses fesses. Ses yeux bleu acier m'examinaient sans signe visible de reconnaissance.

Nous nous trouvions sur la passerelle déserte de l'*Hidalgo*. Sur un signe de Davydov, Eric s'était glissé dans le puits de circulation. Dans le silence troublé par le souffle de la ventilation, je tournai en rond, mes pantoufles Velcro s'arrachant avec de petits *scratch scratch*. Mon pouls était rapide. Je m'aperçus que j'étais toujours en colère contre lui. Et j'avais le sentiment d'avoir été personnellement dupée par l'annonce de sa mort. Mais c'était peut-être la mutinerie...

« Tu n'as pas changé », dit-il. Le son de sa voix raviva des centaines de souvenirs. Je le regardai sans répondre. Il déclara enfin avec un sourire contraint : « Eric t'a-t-il présenté des excuses pour t'avoir kidnappée ? »

Je secouai la tête.

« Je suis désolé du choc que nous t'avons causé. J'ai appris que tu t'étais violemment opposée au détournement. Eric t'a sans doute expliqué que nous t'avions tenue dans l'ignorance pour ta propre sécurité. »

Il était si patelin. Cela me rendait furieuse. Il me regarda en biais, essayant de jauger mon humeur. Difficile, sans la voix.

« Le fond du problème, poursuivit-il, c'est que l'aboutissement de toutes les années d'efforts de l'Association dépend de la création d'un système de survie en autarcie totale pour le vaisseau. Je crois nos savants capables de le réaliser, mais Swann a toujours dit que tes connaissances dans ce domaine sont extraordinaires et nos savants confirment que tu es la meilleure. Ils m'ont dit qu'ils auront besoin de ton aide. »

Me croyait-il toujours vaniteuse ? « Tu ne... » Je m'éclaircis la gorge. « Tu ne l'obtiendras pas. »

Il me fixa, calme et stupéfait. « Tu soutiens encore le Comité ? Même après qu'il a emprisonné ton père sur Amor, si je ne me trompe ? »

— Effectivement. Mais le Comité n'a rien à voir avec ça.

— Cela revient à dire que tu le soutiens toujours. Mais laissons cela. Nous avons besoin de ton aide. Pourquoi nous la refuser ? »

Comme je ne répondais rien, il se mit à marcher de long en large, *scratch, scratch*. « Tu sais, fit-il avec un coup d'œil nerveux, ce qui s'est passé entre nous est bien loin. Nous n'étions encore que des enfants...

— Nous n'étions pas des enfants, le coupai-je. Nous étions des adultes dotés de libre arbitre. Nous étions tout aussi responsables de nos actes qu'aujourd'hui.

— D'accord, dit-il en se passant la main dans les cheveux. Tu as raison. Nous n'étions pas des enfants, je l'admets. » Cela s'avérait plus difficile qu'il n'avait pensé. « Mais c'était il y a longtemps.

— La situation n'a rien à voir avec cette époque, de toute façon. »

Il avait l'air perplexe. « Alors, pourquoi ne veux-tu pas nous aider ? »

— Parce que ce que vous voulez tenter est impossible, m'écriai-je. Ce n'est qu'une monstrueuse lubie de votre part. Vous ignorez les dures et froides réalités de l'espace pour y entraîner des gens à une mort misérable, et tout ça à cause d'une image puérile de l'aventure que tu berces depuis des années... depuis si longtemps que tu ne fais plus la différence

entre le rêve et la réalité ! » Je m'arrêtai, surprise de ma véhémence. Davydov ouvrait de grands yeux.

« Je ne suis pas le seul à bercer cette idée, dit-il d'une petite voix. Chaque membre de l'Association croit que c'est réalisable.

— Il y a déjà eu des délires collectifs plus importants, dans le sillage d'un chef fanatique. »

Ses yeux brillaient de colère. (Je crois que ce phénomène est le résultat de la contraction des muscles du front qui déplace la pellicule aqueuse de la surface de l'œil.) « Je ne suis pas fanatique. Au début, notre groupe n'avait pas de chef. C'est le Comité qui m'a fait chef quand il a essayé de nous détruire... il voulait pouvoir dire que c'était le fait d'une seule personne. Comme toi en ce moment. Lorsque nous nous sommes réorganisés, j'étais le seul que tout le monde connaissait. Mais il y a d'autres chefs...

— C'est toi qui es à l'origine de cette réorganisation, n'est-ce pas ? » Pour une raison obscure, je savais que c'était vrai. « Tu as monté ta petite société secrète, mis au point des signes de reconnaissance...

— Le fait que nous ayons dû œuvrer en secret... », dit-il d'une voix forte, puis il baissa le ton, « ... est fortuit. Une donnée politique, une question de lieu et d'époque. Il y avait un travail à faire auquel se refusait le Comité. Il n'a pas voulu nous soutenir, mais le projet n'est pas mauvais pour autant ! Nous sommes dégagés de toute motivation politique, nous sommes un organe de coopération entre Soviétiques et Américains... nous essayons de donner à l'humanité un foyer en dehors du système solaire tant que c'est encore possible. »

Il s'arrêta pour reprendre son souffle et me regarda, la mâchoire crispée. « Et tu arrives » – il me montra du doigt –, « toi qui ignores tout cela, et me traites de fanatique qui entraîne des imbéciles après des chimères. » Il regarda par la large fenêtre de la passerelle. « J'aurais pu prédire à Swann comment tu réagirais. »

J'avais le visage en feu. Nous en étions exactement au même point qu'il y avait soixante ans. Furieuse, je dis : « Tu me kidnappes, mets mon avenir en grave danger, puis tu me traites d'imbécile parce que je n'adhère pas à tes combines fantaisistes.

Eh bien, vous n'aurez pas mon aide, Oleg Davydov, toi et ta petite société secrète. » Je partis vers le puits de circulation. « Préviens-moi quand nous pourrons ramener l'*Aigle-Roux* vers Mars. En attendant, je reste dans ma chambre. »

Sur le chemin du retour, Eric n'osa pas me dire un mot. Une fois à bord de l'*Aigle-Roux*, je le quittai et regagnai ma chambre, me cognai contre le bureau et faillis me fendre le crâne contre le plafond. Je déteste l'apesanteur. Je me rendis à la centrifugeuse où je courus sans m'occuper des protestations de mon genou. Puis je retournai dans ma petite chambre pour broyer du noir et imaginer des réparties cinglantes à Davydov. Pourquoi les meilleures répliques vous viennent-elles toujours quand la discussion est terminée ? J'aurais dû lui dire... Je sais, je sais. C'est quand on a bien couvé sa hargne que l'on sort ce genre de réparties imparables.

Mais pourquoi donc m'étais-je engueulée avec lui, alors qu'il ne faisait que demander mon aide ?

Plus tard dans la journée, Andrew Duggins me dit que les personnes qui n'appartenaient pas à l'Association se réunissaient dans le salon au bout du couloir. J'allai voir de qui il s'agissait. Nous étions quatorze. Entre autres, Ethel Jurgenson, Amy Van Danke, Al Nordhoff, Sandra Starr, Youri Kopanev et Olga Dzindzhik. Je connaissais les autres de vue, mais pas de nom. Nous nous installâmes en nous racontant nos mésaventures pendant le rendez-vous ; tous s'étaient fait arrêter, et la plupart n'avaient été relâchés que quelques heures plus tôt. Après avoir échangé ces anecdotes, nous commençâmes à discuter des lignes de conduite possibles, et ce fut le début de la bisbille.

Je leur dis ce que je savais, ne gardant pour moi que le fait qu'on avait demandé mon aide.

La discussion et les disputes reprirent.

« Il faut savoir s'il y a eu des prisonniers à bord du *Lermontov*.

— Ou de l'*Hidalgo*. » Je méditai là-dessus... prisonniers depuis trois ans.

« Il faut agir, dit Duggins. Nous pourrions organiser une nouvelle attaque de la salle radio. Nous en emparer et lancer un appel vers Mars ou Cérès.

— Nous pourrions nous glisser hors du vaisseau, suggéra Al. Brancher une radio sur l'antenne à haute sensibilité...

— Ils sont sans doute en train de nous écouter », dit Youri, et Olga acquiesça. Dans le secteur soviétique, ils ont l'habitude de ce genre de pratiques... ou peut-être devrais-je dire qu'ils en sont plus conscients.

Quoi qu'il en soit, la conversation retomba un moment. Nous nous regardions en chiens de faïence. C'était une situation étrange : prisonniers de nos compagnons de bord, sur ce qui avait été notre vaisseau. La discussion reprit, plus calme que précédemment, jusqu'à ce que nos désaccords sur la marche à suivre fassent remonter le volume. « Je me fiche bien qu'ils volent le Comité, dit Youri, et je ne risquerai certainement pas ma peau pour les en empêcher.

— Que penses-tu que nous devrions faire, Weil ? » demanda Andrew en évitant de regarder Youri. Il semblait contrarié de mon manque de participation.

« Je pense que nous devrions nous tenir tranquilles, ramener l'*Aigle-Roux* sur Mars quand ils nous laisseront faire et dire aux autorités ce que nous savons. Tenter de les arrêter maintenant ne ferait que nous mettre en danger. »

Andrew n'aimait pas ça non plus. « Nous devrions nous battre ! Rester passifs ne ferait que les aider, et le Comité le saurait. » Il me dévisagea d'un air soupçonneux. « Swann et toi êtes très liés, n'est-ce pas ? Il ne t'a jamais raconté ce qu'ils projetaient ?

— Non. » Je me sentis rougir. Tous me regardaient.

« Tu veux nous faire croire qu'il t'a laissé mettre les pieds là-dedans sans t'avertir en rien ? demanda Duggins.

— Exactement ! rétorquai-je. Tu m'as vue dans la salle radio. J'étais aussi surprise que n'importe qui par cette mutinerie. »

Mais Duggins n'était pas convaincu, et les autres avaient aussi l'air sceptique. Ils connaissaient tous Swann comme une personne attentionnée, et il leur semblait inconcevable qu'il ait trompé ainsi une amie. Il y eut un long silence gêné. Duggins se

leva. « Je discuterai plus tard avec certains d'entre vous », dit-il, et il quitta la pièce. Saisie d'une brusque colère, j'en fis autant. Je jetai un dernier coup d'œil à ces gens méfiants et troublés, tristement assis en rond, des bulles de boissons colorées flottant autour d'eux, et me dis : Ils ont l'air terrorisé.

Lorsque j'arrivai à ma chambre, deux personnes étaient en train d'y entrer. Deux ingénieurs en biosystèmes, Nadezhda Malkiv et Marie-Anne Kotovskaya – toutes deux membres de la branche soviétique de l'AIM. On vidait les deux autres vaisseaux de façon à pouvoir travailler tranquillement, me dirent-elles. Nadezhda avait cent vingt-quatre ans et était spécialiste des échanges gazeux ; Marie-Anne avait cent huit ans et était biologiste, elle s'occupait des algues et bactéries du circuit de recyclage des déchets. Elles venaient toutes deux du *Lermontov* qui, me dirent-elles, croisait depuis quatre mois dans la ceinture d'astéroïdes quand l'Association s'en était emparée, avait coupé les contacts radio avec Mars et était passée derrière le Soleil pour gagner le point de rendez-vous.

Secouée par ces nouvelles révélations, je gardai le silence et retournai dans le couloir, puis dans le petit salon à deux pas de ma chambre. J'y rencontrai le chef des non-AIM du *Lermontov*, un individu austère nommé Ivan Valanski. Il était capitaine de la police du bord avant la mutinerie. Il ne me plut pas – c'était un de ces tristes petits bureaucrates soviétiques obtus, un individu mesquin habitué à donner des ordres et à être obéi. Il sembla aussi peu impressionné par moi que moi par lui. Duggins, me dis-je, serait plus à son goût. C'était le même genre de bonshommes terrorisés par tant d'années d'autoritarisme qu'ils travaillaient activement à le perpétuer – afin de justifier leur existence jusqu'à ce jour, peut-être. Mais en quoi étais-je différente ?

Je retournai dans ma chambre. Mes nouvelles compagnes me laissèrent la couchette du haut ; celle du bas, qui m'avait servi de table, était occupée par Nadezhda. Marie-Anne se proposait de dormir dans le coin du plafond. Leurs affaires étaient sanglées un peu partout sur le plancher. Je discutai un moment avec elles en anglais, avec quelques tentatives balbutiantes en russe de ma part. Elles étaient agréables, et

après mes précédentes rencontres de la journée, j'appréciais la présence de personnes calmes et peu exigeantes.

Ce soir-là, Swann passa me voir et me demanda si je voulais dîner avec lui. Après un instant de réflexion, j'acceptai.

« Je suis content que tu ne sois plus fâchée avec moi », babilla-t-il, toujours aussi ingénu. Quoiqu'il ne faille pas oublier qu'il était dans les hautes sphères de l'Association depuis le tout début de nos relations. Alors, le connaissais-je vraiment si bien ?

« Ne parlons plus de ça et allons manger », dis-je. Un peu refroidi, il me précéda dans les couloirs obscurs pour gagner le réfectoire.

Une fois arrivée, je jetai un coup d'œil à la ronde, essayant de me représenter le lieu comme le mess d'un navire interstellaire. Des gens en combinaisons aux tons neutres s'avançaient vers le comptoir ; là, ils enfonçaient les boutons correspondant au plat qu'ils désiraient, la plupart sans même jeter un œil au menu. Les aliments produits à bord – salades, jus de légumes, poisson, fruits de mer, poulet ou lapin, fromage de chèvre, lait, yaourt – étaient complétés par des denrées non renouvelables : café, thé, pain, bœuf... Ils seraient vite à court de ces dernières. Ensuite, il ne resterait plus que les produits maison en barquettes closes, et des boissons en bulle. J'observai les coups de fourchette précis tout autour de moi. L'atmosphère avait quelque chose de la cérémonie du thé au Japon.

« Il vous faudra accélérer sans arrêt, dis-je. Vous ne pouvez pas rester trop longtemps en apesanteur, cela vous tuerait. »

Il sourit. « Nous avons quarante-deux réservoirs de césium. » Je le regardai les yeux ronds. « Eh ! oui. C'est le plus grand braquage de l'Histoire, Emma. C'est du moins une façon de voir les choses.

— Assurément.

— Nous projetons donc de maintenir une alternance d'accélération et de décélération afin d'engendrer une demi-gravité martienne la plus grande partie du temps. » Nous avançâmes vers le comptoir pour composer notre menu. Nos plateaux glissèrent hors de leur fente.

Nous nous assîmes à l'opposé de la cloison-miroir ; je n'aime pas manger à côté de mon reflet. Les trois autres parois étaient vivement colorées en jaune, rouge, orange et jaune-vert. C'était l'automne à bord de l'*Aigle-Roux*.

« Nous conserverons les couleurs saisonnières à bord du vaisseau interstellaire », dit Swann tandis que nous mangions. « Les journées plus courtes en hiver, plus froides, tout en couleurs argentées, blanches et noires... c'est l'hiver que je préfère. La fête du solstice et tout...

— Mais ce ne sera qu'un jeu. »

Il mâchonnait d'un air songeur. « Je suppose.

— Où irez-vous ?

— Je ne suis pas sûr. Non, un peu de sérieux ! Il y a un système planétaire autour de l'étoile de Barnard. C'est à neuf années-lumière. Nous irons probablement y jeter un coup d'œil, au moins pour nous réapprovisionner en eau et en deutérium, à défaut d'autre chose. »

Nous mangeâmes un moment en silence. À la table voisine, trois personnes vidaient méticuleusement leurs plateaux en discutant des capacités de fixation de l'hydrogène d'une certaine *Hydrogenomomas eutropha*. Assurer la pérennité du souffle de vie. À la table suivante, une jeune femme leva le bras pour rattraper un morceau de poulet. La petitesse de tout cela !

« Pendant combien de temps ? » demandai-je sans cesser de manger.

Swann continua de mâcher, un air calculateur sur son visage taché de son. « Nous pourrions tenir cent, peut-être deux cents ans...

— Pour l'amour de Dieu, Eric.

— Ce n'est que le quart de notre espérance de vie. Ce n'est pas comme si des générations devaient vivre et mourir à bord. Notre passé sera sur Mars, et notre avenir sur un monde qui pourrait ressembler davantage à la Terre que Mars ! Tu parles comme si nous renoncions à un mode de vie des plus naturels. Mars n'est qu'un grand vaisseau spatial, Emma.

— Pas du tout ! C'est une *planète*. On peut sortir, se tenir sur le sol. Courir. »

Swann repoussa son plateau, but à sa bulle. « Votre projet de terraformation de Mars est un plan de cinq cents ans. Le nôtre est la colonisation d'une planète dans un autre système. Quelle est la différence ?

— Dix ou vingt années-lumière. »

Nous terminâmes nos boissons en silence. Swann emporta nos plateaux jusqu'au comptoir et rapporta des bulles de café noir.

« Charlie était... est-il des vôtres ?

— Charlie ? » Il me regarda d'un air bizarre. « Non. Il travaille pour la police secrète du Comité, tu ne savais pas ? La sécurité intérieure. »

Je secouai la tête.

« C'est pourquoi tu ne le vois plus sur les minéraliers.

— Ah ! » Qui connaissais-je donc ? me demandai-je tristement.

Il regardait au loin. « Je me rappelle... en 2220 ou 21... Charlie a fait une descente dans un de nos labos avec une de ses amies de la police. C'était sur Argyre. Nous avions complètement infiltré les labos de recherche spatiale soviétiques et réquisitionné celui-là pour quelques tests – la conservation de la masse de réaction, je crois. J'étais de passage pour les aider dans un problème d'approvisionnement. Ils n'arrivaient pas à se procurer tout le césium qu'ils voulaient. Et puis voilà Charlie et cette femme, lui qui dit : Bonjour, comment ça va, Eric, je passe juste pour voir comment ça marche... Et je n'arrivais pas à savoir si cette femme était sa petite amie et s'il ne faisait vraiment que passer dire bonjour, ou bien s'ils inspectaient le laboratoire dans le cadre de leurs activités policières. Je lui fis faire le tour du labo, leur expliquai que nous faisions tout ce travail pour un consortium soviéto-Arco-Mobil, ce que confirmeraient les dossiers, bien entendu. Je me revois marcher à son côté en parlant du bon vieux temps, lui expliquer le fonctionnement de certaines salles, sans cesser de me demander si nous étions tous les deux en train de jouer la comédie, ou si j'étais le seul. Et j'avais peur que, quelque part, notre système de sécurité n'ait lâché et que c'en soit le premier signe... » Il secoua la tête, eut un petit rire. « Mais le

gouvernement informatisé repassa par là. Ils en savaient à peine assez pour se rendre compte de leurs pertes. Ah ! la bureaucratie informatique... pas étonnant que tout foute le camp sur Terre. Je ne doute pas un seul instant que tous ces gouvernements se fassent dépouiller.

— Il existe probablement une Association interstellaire de la Terre dont vous n'avez jamais entendu parler », dis-je d'un air absent en repensant au passé.

Il rit. « Je n'en doute pas. » Il reposa sa bulle. « Bien que nous ayons suivi de près les autres organisations clandestines de Mars. En fait, si nous avons choisi ce moment pour la construction de l'astronef, c'est parce que nous pensons que la police du Comité aura trop à faire sur Mars pour nous chercher avec beaucoup de zèle.

— Pourquoi donc ?

— Un groupe appelé l'Alliance Washington-Lénine projette de fomenter une révolte vers la mi-août quand Mars sera en conjonction avec la Terre. D'autres mouvements vont se joindre à eux. Nous ne savons pas l'ampleur que cela prendra, mais il devrait y avoir assez d'agitation pour occuper la police un moment.

— Formidable. » Oh ! non, me dis-je. Pas Mars par-dessus le marché. S'il vous plaît. Pas Mars.

Swann agita nerveusement les mains. Je bus un peu de café.

« Alors, tu ne vas pas nous aider ? » demanda-t-il soudain.

Je secouai la tête, avalai. « Non. »

Les coins de sa bouche se crispèrent. Il baissa les yeux.

« Cela met-il un terme à votre entreprise ?

— Non. Nous parviendrons à une autarcie presque totale, j'en suis persuadé. C'est simplement que... eh bien, au cours d'un si long voyage, la plus petite différence dans l'efficacité du vaisseau peut avoir beaucoup d'importance. Vraiment beaucoup. Tu le sais bien. Et moi, je sais que si tu devais nous aider, le système se révélerait beaucoup plus efficace.

— Écoute, Eric. » Je respirai à fond. « Il y a une chose que je ne comprends pas. La voilà : Nous sommes amis depuis des années et tu as toujours su que j'étais compétente en systèmes de survie. Alors pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ça ? »

Il rougit, se mâchonna la lèvre inférieure. « Oh !... il n'y a pas de raison particulière !...

— *Pourquoi, Eric ? Pourquoi ?*

— Eh bien... au début c'était à cause de Charlie, vois-tu. C'était quand même ton mari et...

— Allons, Eric. Nous n'avons été mariés que quelques années. Toi et moi sommes amis depuis plus longtemps que ça. Ou bien était-ce comme avec Charlie, ce jour-là au labo... tu jouais la comédie ?

— Non, non, dit-il précipitamment. Pas du tout. Je voulais te le dire, tu peux me croire. » Il releva les yeux pour me regarder. « Seulement je ne pouvais pas être sûr de toi, Emma. Je ne pouvais pas être sûr que tu ne nous dénoncerais pas au Comité. Tu parlais toujours en faveur du Comité et de sa politique à chaque fois que le sujet était abordé...

— Pas du tout ! »

Il me regarda fixement. « Mais si. Bien sûr, tu te plaignais d'avoir trop de travail et d'être sans arrêt changée d'affectation, mais tu finissais toujours par dire que tu étais contente de la coordination des secteurs, que ceux-ci ne soient plus sans cesse à se tirer dans les pattes. Et que tu étais heureuse de la vie que t'organisait le Comité. Voilà ce que tu *disais*, Emma ! » Il se tripota les joues tandis que je secouais la tête. « Puis, quand ils ont mis ton père en prison, j'ai pensé que tu changerais...

— Mon père a enfreint la loi. » Je repensais à tout ce que j'avais pu dire au fil des ans.

« Nous aussi ! Tu vois ? Et si je t'avais parlé de nous sur Mars et que tu aies dit : Vous enfreignez la loi ? Je ne pouvais pas prendre ce risque. Davydov était contre et je ne pouvais pas prendre la chose sur moi, bien que j'en aie eu envie, crois-moi...

— Allez vous faire voir, toi et Oleg Davydov...

— Comment pouvions-nous savoir ? » Son regard bleu ne cillait pas. « Je suis navré, mais tu m'as demandé pourquoi. Nous pensions que tu étais à fond pour le Comité. J'étais le seul à penser le contraire, et même chez moi ce n'était qu'un espoir. *Nous ne pouvions pas prendre ce risque.* C'était trop important, nous tentions d'accomplir quelque chose de grandiose...

— Vous poursuiviez une idée loufoque qui va tuer soixante personnes sans raison », dis-je d'un ton âpre en me levant. « Un plan stupide qui vous entraîne dans l'espace et vous y laisse sans aucune chance de coloniser une planète, même si vous en trouviez une... » Je repoussai ma chaise et m'éloignai rapidement, les yeux tellement remplis de larmes que j'avais du mal à conserver mon équilibre. Les gens me regardaient ; j'avais crié.

Je me halai rageusement le long des couloirs des quartiers d'habitation en maudissant Swann, Davydov et leur association tout entière. Il aurait dû savoir. Comment ne s'étaient-ils pas rendu compte ? J'entrai en trombe dans ma chambre qui, par chance, était vide. Je rebondis d'un mur à l'autre en pleurant et marmonnant de colère. Pourquoi n'avait-il pas compris ? Pourquoi ne s'était-il rendu compte de rien, cet idiot ?

J'aperçus mon reflet dans le petit miroir du coin-toilette et j'allai le regarder, suspendue à mi-hauteur. J'étais si tourneboulée que je dus serrer les paupières de toutes mes forces avant de réussir à me voir dans la glace : et quand j'y fus parvenue, j'eus une impression effroyable. On aurait dit que le monde réel à trois dimensions se trouvait de l'autre côté de la plaque de verre et que je le regardais par une fenêtre. La personne qui flottait là regardait à l'extérieur. Elle paraissait angoissée par je ne sais quoi...

Dans ce curieux état d'esprit, j'eus la révélation, à la vue de cette étrangère, que j'étais une personne comme les autres. Que l'on ne connaissait de moi que mes actes et mes paroles, que mon univers intérieur était inaccessible aux autres.

Ils ne savaient pas.

Ils ne savaient pas parce que je ne le leur avais jamais dit. Je ne leur avais jamais dit que je haïssais le Comité pour le développement de Mars — oui, il faut le reconnaître, je le haïssais ! —, je haïssais ces minables tyrans autant qu'il était possible. Je haïssais la façon dont ils avaient traité mon imbécile de père. Je vomissais leurs mensonges : ils auraient prétendument pris le pouvoir pour rendre la vie meilleure sur une planète étrangère, etc. Tout le monde savait que c'était un mensonge. Ils voulaient juste le pouvoir pour eux-mêmes. Mais

nous fermions nos gueules ; à trop parler, on risquait de se faire transférer à Texas. Ou sur Amor. Les membres de l'AIM avaient réagi par un projet stupide, s'évader en secret vers les étoiles... mais ils avaient résisté, volé, corrompu, douté, ils avaient réagi ! Et moi ? Je n'avais même pas les tripes d'avouer mes sentiments à mes amis. J'avais cru que la lâcheté était la norme, ce qui la rendait supportable. J'avais pensé qu'il ne pouvait y avoir de résistance autre que les imprécations d'ivrogne de mon père, dangereuses et inutiles. J'étais terrifiée à l'idée de résistance, et le pire était que je pensais que tout le monde était comme moi.

Je regardai à travers la vitre cette étrangère dans une autre pièce. Voilà Emma Weil. Impossible de lire ses pensées. Elle avait l'air banal, lugubre, osseuse, dévouée, sans humour. À quoi pensait-elle ? Allez savoir. Elle respirait l'autosatisfaction. Les personnes qui ont cet air le sont habituellement. Mais on ne pouvait avoir de certitude. On pouvait plonger dans ses yeux autant qu'on le voulait, pendant une heure ou plus : rien d'autre que des flaques noires et vides, sans consistance...

Je restai deux jours assise dans ma chambre sans rien faire. Puis un matin, alors que Nadezhda et Marie-Anne partaient travailler sur l'astronef, je leur dis : « Emmenez-moi avec vous. »

Elles se regardèrent. « Si tu veux », dit Nadezhda.

Les deux vaisseaux avaient été disposés côte à côte. Nous amenâmes notre navette sur l'aire d'appontage de l'*Hidalgo*. Je suivis mes compagnes de chambre jusqu'à la ferme sans prêter attention aux regards que nous lançaient de-ci de-là les autres travailleurs dans les couloirs.

On avait déjà ajouté quelques rangées de cuves à légumes à l'installation fermière standard. L'éclat des nombreuses lampes me faisait cligner des yeux. Je marchais à la traîne des deux femmes en les écoutant parler aux autres techniciens. Puis nous nous retrouvâmes seules parmi les gros bocal à suspension, tachetés de marron et de vert, de la salle des algues. La forte luminosité des ampoules nous obligeait à porter des lunettes de soleil bleu foncé.

« En remplaçant l'urée par des nitrates comme source d'azote, la *Chlorella pyrenoidosa* pompe dix fois moins de fer dans le milieu nutritif, tu vois ? déclara Nadezhda.

— Il faut bien utiliser l'urée à quelque chose, dit Marie-Anne.

— Bien sûr. Mais je crains que la biomasse ne finisse par devenir trop importante à traiter.

— On pourrait nourrir les chèvres avec ?

— Mais que se passera-t-il quand le milieu nutritif sera épuisé ? Il n'y a pas de source de fer dans le vide, tu sais... »

Elles étaient confrontées à un problème. Il fallait maintenir un équilibre entre le niveau de photosynthèse des algues et le coefficient respiratoire des humains et des animaux ; sinon il se formerait un excès d'oxygène ou de gaz carbonique, selon le cas. Une façon de procéder consiste à fournir différentes sources d'azote à divers groupes d'algues, ce qui modifie l'indice de photosynthèse. Mais les algues consomment leur réserve de minéraux à des vitesses différentes en fonction de l'origine de l'azote. Et sur de longues périodes, cela pourrait devenir significatif ; le maintien de l'équilibre des échanges gazeux pourrait nécessiter plus de minéraux que le reste du biotope n'en pourrait fournir.

« Pourquoi ne pas utiliser exclusivement de l'urée et de l'ammoniaque, demandai-je, et varier les quantités de *pyrenoidosa* et de *vulgaris* pour équilibrer les échanges ? Vous consommeriez ainsi plus d'urée en évitant le problème des nitrates. »

Elles s'entre-regardèrent.

« Euh... non, dit Nadezhda. Réfléchis bien... ces foutues algues poussent si vite avec l'urée... ça donne trop de biomasse, on ne peut pas tout utiliser.

— Et en leur donnant moins de lumière ?

— Mais cela pose des problèmes avec les *vulgaris*, expliqua Marie-Anne. Saleté de machin, ça meurt ou ça pousse de façon anarchique. »

Manifestement, je ne faisais que répéter les solutions les plus évidentes. La solution des problèmes posés par les systèmes biologiques de survie ressemble à un jeu. Un des plus subtils casse-tête intellectuels jamais inventés, en fait. Sous bien des

aspects, cela s'apparente aux échecs. De plus, Nadezhda et Marie-Anne étaient certainement grands maîtres en la matière et travaillaient sur ce modèle depuis des années. Elles avaient plusieurs longueurs d'avance sur moi et discutaient de modifications dont je n'avais jamais entendu parler. Mais je n'avais jamais rencontré personne qui possédât un flair comme le mien dans ce domaine... s'il s'était agi d'échecs, j'aurais été championne de Mars, j'en suis sûre. Quand je vis l'expression patiente de Marie-Anne alors qu'elle m'expliquait pourquoi ma solution ne pouvait pas marcher, quelque chose se déclencha en moi et les intentions imprécises qui m'avaient décidée à cette visite se cristallisèrent.

« Très bien, dis-je d'une voix mesurée. Vous feriez aussi bien de me décrire votre modèle dans les détails, les améliorations dont m'a parlé Swann, tout. Si vous voulez que je vous aide. »

Les deux femmes hochèrent poliment la tête, comme si cette requête était la chose la plus naturelle du monde. Et nous nous attelâmes à la tâche.

Je les aidai donc, oui. Et, plus que jamais, mon moi conscient se détachait de celui qui se penchait sur cet exemple particulier de problème en biosurvie – plus que jamais le travail semblait un jeu, un puzzle géant et complexe que nous ne verrions qu'une fois fini –, nous nous reculerions pour le contempler, l'admirer, et puis nous l'oublierions et rentrerions dîner. Dans cet état d'esprit, j'étais particulièrement inventive et je fus très utile.

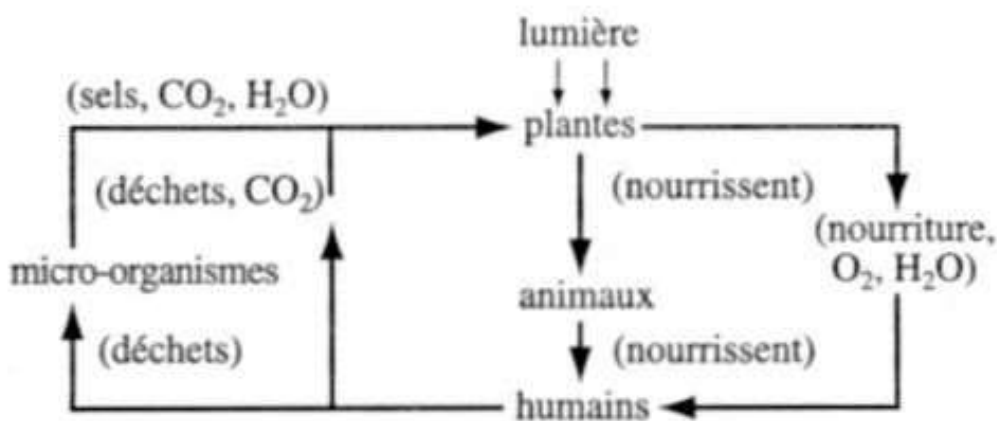
Cela en arriva même au point où je commençai à retourner sur l'astronef le soir après dîner pour me promener seule dans la ferme et rentrer quelques chiffres dans les programmes d'essai afin d'en vérifier les résultats. Parce qu'ils étaient confrontés à un vrai problème... je n'en avais jamais rencontré d'aussi délicat. Les deux vaisseaux étaient de la classe Deimos P R : âgés d'environ quarante ans, en forme de jeu de cartes, un peu plus d'un kilomètre de long ; propulsés par des fusées à explosion directe alimentées au deutérium avec une masse de réaction de césium. Leur équipage de quarante à quarante-cinq personnes vivait à l'avant ou dans la partie supérieure du vaisseau, derrière les passerelles. En dessous se trouvaient les

installations de loisirs, les diverses salles des fermes et les usines de recyclage ; encore plus bas, les masses énormes des systèmes de propulsion et les boucliers qui protégeaient l'équipage. Ces vaisseaux constituaient des biogéocénoses, c'est-à-dire des systèmes écologiques clos combinant méthodes biologiques et technologiques pour assurer leur autarcie. Une autarcie totale n'était pas possible, bien sûr ; elle atteignait quatre-vingts pour cent sur une période de trois ans et diminuait rapidement passé cela. C'étaient donc de bons minéraliers d'astéroïdes, sans conteste. Mais certaines zones de déperdition n'avaient pas encore trouvé de solution satisfaisante et, bien que ce fussent les meilleurs systèmes de biomaintenance jamais conçus, ce n'étaient pas des vaisseaux interstellaires.

Je tournais en rond dans les fermes de l'*Hidalgo* en suivant le déroulement des divers processus tandis que mon esprit essayait de se tracer un chemin à travers le système. La plupart des salles étaient dans la pénombre, mais la salle des algues nécessitait encore des lunettes de soleil. C'était de là que tout partait. La chaleur et la lumière engendrées par les réactions nucléaires des machines fournissaient l'énergie aux plantes photo-autotrophes, essentiellement les algues *Chlorella pyrenoidosa* et *Chlorella vulgaris*. Elles étaient placées dans de grandes bouteilles suspendues sous les lampes et je me dis que, malgré les problèmes de nutriment, on pourrait, par des manipulations génétiques ou écologiques, obtenir l'échange gazeux souhaité.

Je retirai mes lunettes et avançai à tâtons dans la salle marine en attendant que mes yeux se soient habitués à l'obscurité. On apportait ici les algues en excès pour alimenter le bas de la chaîne alimentaire. Plancton et crustacés mangeaient les algues, les petits poissons mangeaient le plancton, les gros poissons mangeaient les petits. C'était la même chose dans les élevages, un peu plus loin ; je distinguais dans l'éclairage nocturne les cages et enclos des lapins, poulets, cochons et chèvres..., et mon nez me confirmait leur présence. Ces animaux mangeaient les déchets végétaux dont ne s'étaient pas servis les hommes et fournissaient eux-mêmes de la nourriture. Derrière

les élevages se trouvait la série des salles plantées de rangées de légumes – la ferme proprement dite – et là quelques lumières étaient restées allumées, diffusant une clarté douce et agréable. Je m'assis le dos au mur et contemplai une longue rangée de choux. À côté de moi, un schéma simple était tracé sur le mur, laissé sans légende comme un symbole religieux... le diagramme des processus circulaires du système. La lumière nourrit les algues. Les algues nourrissent plantes et poissons. Les plantes nourrissent humains et animaux, tout en renouvelant l'oxygène et l'eau. Les animaux nourrissent les humains. Humains et animaux rejettent des déchets qui alimentent des micro-organismes, lesquels transforment (dans une certaine mesure) ces déchets en minéraux qui rendent alors possible leur réinsertion dans le sol pour les plantes.



Les choux luisaient dans la pénombre comme des alignements de cerveaux penchés sur le problème avec moi. Le cycle représenté par le diagramme, complété par des opérations physico-chimiques favorisant les échanges gazeux et l'utilisation des déchets, était presque clos : une biogéocénose artificielle nette et fiable. Mais il y avait deux points majeurs de déperdition devant lesquels je séchais ; et ce n'était pas en me promenant dans la ferme que j'allais trouver la solution. D'abord l'utilisation incomplète des déchets. Le recyclage direct des déchets humains en nutriment pour végétaux est limité par l'accumulation des ions chlorure que les plantes n'assimilent pas. Le chlorure de sodium, par exemple, est un composé utilisé

par les humains comme substance gustative, mais les autres éléments du système n'en ont pas besoin en quantités équivalentes. De sorte que l'utilisation d'algues pour minéraliser les déchets sur l'*Hidalgo* devait être complétée par une réaction physico-chimique – la combustion thermique, dans ce cas, d'où résultaient des cendres inutilisables, en quantité infime mais cependant significative. Il serait difficile de trouver un moyen de réintroduire dans le système ces oxydes métalliques peu solubles.

L'autre problème important était l'imperceptible déperdition d'eau. Bien que l'on puisse l'obtenir à partir de l'air et la récupérer par plusieurs méthodes, un certain pourcentage se déposerait sur les parois du vaisseau, sur diverses surfaces, s'accumulerait dans les fentes et recoins du sol, et s'échapperait même si jamais ils devaient sortir dans l'espace.

Et plus j'y réfléchissais, plus il apparaissait de petits problèmes qui venaient s'ajouter aux premiers, et toutes ces difficultés se combinaient en un vaste réseau de causes et d'effets, mesurables pour la plupart, mais parfois non... le jeu. Le plus dur des jeux. Et cette fois, joué pour de bon par ces gens.

Je me levai et arpentai nerveusement les allées entre les longues bandes de terre. Ils pouvaient produire de l'eau en utilisant une pile à combustible et par électrolyse. Avec la centrale électrique dont ils disposaient, cela serait peut-être suffisant. Cela dépendrait de la quantité d'eau récupérée, de leurs réserves de carburant, du temps passé entre les étoiles. Je repartis vers les ordinateurs de la ferme dans l'intention de faire l'essai de quelques chiffres. Quant à ces déchets, Marie-Anne avait parlé d'une nouvelle bactérie mutante pour les minéraliser, une bactérie qui pouvait digérer les métaux qui s'entasseraient lentement à l'extérieur du système...

Le souffle de la ventilation, le cliquetis d'un compteur, le doux reniflement des animaux endormis. Peut-être y arriveront-ils, me dis-je. Une autarcie très poussée serait peut-être réalisable. Mais la question était : Une fois celle-ci réalisée, auraient-ils envie d'y vivre ?

Combien de temps les hommes pouvaient-ils vivre à bord d'un vaisseau spatial ?

Combien de temps y seraient-ils obligés ?

Un beau matin, après une nuit ainsi passée, quelqu'un frappa à ma porte. J'allai ouvrir : c'était Davydov.

« Oui ? » dis-je.

Il baissa la tête. « Je regrette la façon dont je me suis conduit lors de notre entretien. Cela fait si longtemps qu'on n'a pas critiqué le projet devant moi que j'ai oublié comment y réagir. Je crois que j'ai perdu mon sang-froid. » Il releva la tête avec un petit sourire timide. « ... Tu me pardonnes ? Tu me pardonnes de t'avoir kidnappée et d'avoir voulu t'imposer une ligne de conduite ?

— Hum, fis-je prudemment. Je vois. »

Son sourire s'évanouit ; il tripota d'une main ses joues basanées. « Je pourrais peut-être, euh... te faire visiter le vaisseau ? Te montrer ce que nous comptons faire. »

Je restai songeuse aussi longtemps que je le pus, sachant que j'allais accepter sa proposition, curieuse de voir ce qu'ils avaient réussi à dérober au Comité. « Je pense que oui », dis-je.

Pendant le trajet, je vis par le dôme de la navette qu'ils avaient fini de réunir les deux vaisseaux à l'aide de minces traverses qui les maintenaient côte à côte et renfermaient d'étroites coursives. Il en résultait un astronef lourd et disgracieux. Ses fenêtres brillaient comme les taches phosphorescentes des poissons des profondeurs. Nous nous trouvions au sein d'un petit groupe d'astéroïdes. Autour de la roche mère qui, avais-je appris, s'appelait Hilda, en gravitaient de plus petites.

Cela prit à Davydov plusieurs heures pour tout me montrer. Ils avaient des cales pleines de minéraux, de médicaments, de denrées alimentaires, d'épices, de vêtements, d'équipements de débarquement planétaire, de panneaux colorés et autres accessoires pour les changements saisonniers ; une bibliothèque sur microfiches de quarante millions de volumes en trois cents langues ; une aussi vaste collection de musique enregistrée et plusieurs exemplaires de presque tous les instruments de musique ; du matériel sportif ; des tas de films en russe et en anglais ; une crèche pleine de jouets et de jeux ; une salle

remplie d'ordinateurs et de composants ; un observatoire équipé de plusieurs grands télescopes.

Tout au long de cette visite, mon étonnement allait croissant ; nous discussions sans cesse, plaisantant la plupart du temps. En fait, c'était très agréable, même s'il me sembla que cette joute amicale finissait par lasser Davydov. Mais je ne pouvais m'en empêcher. Leurs efforts avaient été si complets, mais il y avait quand même quelque chose d'un peu adolescent, de surréaliste, là-dedans : tous les détails s'imbriquaient logiquement à partir d'un postulat de départ absurde.

Nous terminâmes par la ferme, parmi les bouteilles d'algues tachetées qui diffusaient une lumière verte, dans la riche odeur de fumier de l'étable voisine. Davydov avait un drôle d'air avec des lunettes de soleil. Là, c'était moi le guide et lui le touriste. Je lui parlai des trouvailles de Nadezhda en matière de suspension d'algues et des bactéries mutantes de Marie-Anne.

« J'ai appris que tu les aidais. »

On aurait pu dire que c'était maintenant moi qui dirigeais le projet. « Un peu, dis-je d'un ton sarcastique.

— J'en suis ravi.

— Oh ! ne prends pas ça pour toi ! »

Il rit jaune. Mais j'avais vu que je pouvais le blesser.

Nous parvînmes alors au mur du fond de la ferme ; nous avions tout vu. Au-delà, le bouclier vibrail silencieusement, nous protégeant tous des réactions nucléaires à l'arrière du vaisseau. C'était encore un autre aspect de leur entreprise qui devait tenir sans la moindre faille, et le savoir mystérieux qui permettait aux techniciens de mettre au point cet écran dépassait presque la compréhension de ceux d'entre nous qui n'avaient pas consacré leur vie à ces énigmes. Pour nous, ce n'était qu'une question de foi.

« Mais je voudrais savoir une chose », dis-je, arrivée au mur. « Pourquoi devez-vous vous y prendre ainsi ? L'homme finira bien par quitter le système solaire, non ? Vous n'êtes pas *obligés* de procéder de cette façon. »

Il se tripota à nouveau la figure. Je me souvins que c'était une manie de Swann et je me dis : Voilà où il l'a attrapée. « Je ne suis pas d'accord pour dire que les humains quitteront

inévitablement le système solaire, dit-il. Rien n'est inévitable, le déterminisme historique n'existe pas. Ce sont les gens qui agissent, pas l'Histoire, et les gens décident de leurs actes. Nous aurions pu construire un vaisseau interstellaire parfaitement fonctionnel à n'importe quel moment depuis la fin du XX^e siècle, par exemple. Mais cela ne s'est pas fait. Et il se pourrait, tu sais, que ces deux siècles soient une sorte de fenêtre de lancement. Une fenêtre qui pourrait se refermer bientôt.

— Que veux-tu dire ?

— Que nous pourrions rater l'occasion. Notre capacité à le faire pourrait disparaître. Il y a une révolution sur Mars en ce moment même... Swann t'en a parlé ?

— Oui.

— Alors, qui sait ? Nous sommes peut-être en train d'échapper à la débâcle de la civilisation ! La vie pourrait s'éteindre sur Mars et la Terre en souffrirait... elle dépend de la colonie martienne pour les minéraux, tu sais. Et les gouvernements terriens ne sont que des versions améliorées du Comité, ils font un tout aussi mauvais travail. Ils ont entraîné la Terre dans une nouvelle période de crise.

— Ils s'en sont toujours sortis. » Je m'inquiétais pour Mars.

« Cela ne signifie pas grand-chose. Leur population n'avait jamais atteint six milliards. Il se pourrait même que l'agitation sur Mars suffise à elle seule à les faire basculer. C'est une écologie artificielle, très fragile, Emma. Elle ressemble beaucoup à notre petit astronef. Et si tout s'écroule, l'occasion de partir vers les étoiles disparaîtra pour longtemps. Peut-être à jamais. Alors nous avons pris les choses en main, sans attendre rien ni personne.

— C'est un projet de rêveurs...

— Je ne suis pas le seul !

— C'était au pluriel.

— Ah ! Pardon. Ta langue devrait faire cette distinction.

— Le russe la fait ?

— Pas vraiment. » Nous rîmes.

Poussé par la force de ses convictions, Davydov tournait en rond dans la ferme, accompagnant ses paroles des *scratch scratch* du Velcro alors qu'il passait entre les rangées de

légumes. Quand il se fut arrêté, je regardai son visage sombre à travers le verre déformant d'une bouteille à algues vide... Ses yeux bleu acier étaient grands comme des œufs et me fixaient avec attention. Je me dis : Il veut me convaincre. Mon opinion compte pour lui. Cette idée me fit rougir de plaisir et il me vint à l'esprit que c'était ainsi qu'il était devenu le chef de ce groupe d'illuminés. Pas par un quelconque choix du Comité de développement de Mars à la recherche d'un bouc émissaire, mais bien parce qu'il pouvait faire naître un tel sentiment.

L'intercom crachota. « Oleg ? » C'était la voix de John Dancer. Il avait l'air effrayé. « Oleg, tu m'entends ? Réponds vite, s'il te plaît. »

Davydov se précipita vers l'appareil fixé au mur et l'alluma. « Que se passe-t-il, John ?

— Oleg, nous avons besoin de toi d'urgence sur la passerelle.

— Que se passe-t-il ?

— Nous avons repéré trois vaisseaux qui approchent par secteur 2 central. On dirait des navires de la police. »

Davydov me jeta un coup d'œil. « J'arrive tout de suite. » Il me rejoignit en courant à travers les rangées de légumes. « Il semblerait que les troubles sur Mars ne suffisent pas à les occuper tous. » Sa voix était légère et enjouée, mais son regard était sombre. « Viens avec moi. »

Je l'accompagnai donc sur la passerelle de l'*Aigle-Roux*. Il y avait là une douzaine de personnes dont la moitié s'occupaient de l'*Aigle* ; les autres écoutaient Davydov et Ilène Breton.

« Ils se sont déployés en triangle équilatéral, dit Ilène. Simon les a repérés en visuel... après avoir aperçu le premier, il a passé en revue les formations types de la police et repéré les deux autres. S'ils ne changent pas de trajectoire, ils passeront un de chaque côté et le troisième par-dessous.

— Combien de temps avons-nous ? demanda Davydov.

— Ils sont en train de décélérer. Ils passeront auprès de ce sous-groupe dans environ trois heures. »

Je n'avais jamais vu une assemblée aussi sinistre de ma vie. Seuls le cliquetis des machines et le souffle de la ventilation troublaient le silence qui suivit cette déclaration. Je

réfléchissais. Tout ce que je venais de voir, et les quarante années de dangereux travail qu'il avait fallu pour le rassembler, risquait maintenant de tomber aux mains d'un chasseur diligent. Tout pouvait prendre fin d'ici quatre heures par la capture et l'emprisonnement, le retour vers Mars sous bonne garde dans le « vaisseau spatial ». Ou bien par une mort soudaine. Ces vaisseaux du Comité transportent un véritable arsenal.

« À quelle vitesse se déplacent-ils ? demanda Davydov.

— À deux ou trois kilomètres-seconde, répondit Ilène.

— Ils ont pas mal d'espace à fouiller, dit Swann, plein d'espoir.

— Ils nous prennent en tenailles ! s'écria Ilène. Ils vont nous voir. Par radar, détecteur de chaleur ou de métaux, repérage visuel ou radio... ils finiront par nous découvrir.

— Arrêtez toute transmission, dit Davydov.

— C'est fait », répondit Ilène. Son visage blanc et pincé avait l'air impatient... elle attendait que tout le monde se mette à son diapason et se rende utile.

Ils s'entre-regardèrent.

« Nous pourrions mettre tous nos lasers en batterie », proposa Olga Borg, capitaine du *Lermontov*. « Tirer dans leurs tuyères » – elle se rendit compte que cela n'aurait aucun effet sur les boucliers – « ou les atteindre au niveau des passerelles et des générateurs des boucliers de réacteur.

— Ils sont trop bien protégés », dit Swann. Mais plusieurs approuvèrent, les lèvres serrées. Ils ne pouvaient plus fuir – ils avaient le dos au mur. Ils étaient prêts à se battre jusqu'à la mort. Et moi, me dis-je, j'allais mourir avec eux.

Ilène reprit : « Si nous leur en laissons le temps, ils enverront un message et notre position sera révélée. D'autres vaisseaux de la police seraient là en une semaine.

— Plus que cela...

— Pourquoi ne pas vous cacher, tout simplement ? » lançai-je.

Ils me regardèrent tous. Cela me rappela Nadezhda et Marie-Anne.

« Nous sommes pris en tenailles, expliqua Swann.

— Je le sais. Mais vous n'êtes pas au centre exact du triangle, n'est-ce pas ? Si vous ameniez ces vaisseaux jusqu'à la surface d'Hilda, ou tout près, et faisiez le tour par-dessus pendant que le vaisseau du bas passe de l'autre côté, si vous voyez ce que je veux dire, vous pourriez ainsi rester tout le temps hors de vue.

— Un des autres vaisseaux pourrait nous voir, dit Ilène.

— Peut-être », commençai-je, mais Davydov m'interrompit. « Nous pourrions nous abriter contre le flanc d'Hilda de façon à garder celle-ci entre nous et un des vaisseaux latéraux... puis manœuvrer pour que l'une des roches adjacentes nous cache du deuxième. Ainsi Hilda nous protégerait de deux d'entre eux, et un de ses satellites du troisième !

— Si c'est possible, dit Ilène.

— Cela ne marchera pas, déclara Olga Borg.

— Expliquez-moi comment ils nous détecteront à travers un astéroïde », dis-je.

Swann avait un sourire torve. « Nous pouvons nous cacher, mais nous ne pouvons pas fuir.

— Nous ne pouvons pas utiliser les fusées pour tourner autour d'Hilda. » Ilène restait pratique. « Ils repéreraient notre sillage. »

Cela ressemblait aux parties de cache-cache de mon enfance sur les vastes plaines rocailleuses de Syrtis Major.

« Vous pourriez tirer les vaisseaux avec des câbles, dis-je. Répartir des treuils à la surface et nous tracter pendant le passage des vaisseaux. Cela vous donnerait davantage de précision, en plus. »

L'idée leur plut. « Mais comment saurons-nous où ils sont ? demanda Ilène. Et s'ils changent de direction pendant que nous sommes derrière Hilda ?

— Nous placerons des observateurs à la surface, dit Davydov. Ils pourront envoyer des signaux manuels transmis par relais. » Il médita l'idée. « D'accord. Essayons cela. » Il se mit à arpenter la pièce, *scratch scratch*. « Allons-y, nous n'avons pas beaucoup de temps ! Ilène, envoie deux canots sur Hilda. Assure-toi qu'ils embarquent tout le nécessaire, parce qu'ils ne pourront pas revenir avant que ce soit fini. Dis-leur d'ancrer deux corps-morts le plus profond possible d'ici un quart d'heure. »

Ce plan avait pour avantage qu'il s'agissait pour la plus grande part d'opérations courantes de minage : l'approche du roc, la préparation au forage... « Que John et les autres mineurs s'occupent des câbles. Oh !... dites aux canots de n'utiliser leurs propulseurs que dans les cales du navire et derrière la face cachée d'Hilda. » Une idée frappa Davydov qui se mit à regarder dans ma direction. Puis il se ravisa. « Faites surveiller tous ceux qui ne sont pas des nôtres par leurs compagnons de chambre, lorsque c'est possible, ou par quelqu'un d'autre si ceux-ci sont occupés. Placez Duggins, Nordhoff et Valenski sous bonne garde. Enfermez-les dans les quartiers d'habitation et ne leur dites pas ce qui se passe. Emma, tu restes ici. » Je haussai un sourcil. « Je vais rater ma sieste. » Dans un brouhaha de rires nerveux, le groupe se dispersa pour vaquer à ses différentes tâches.

Davydov vint me rejoindre. « Merci, Emma. C'est un bon plan. »

J'agitai une main ; je me demandais ce que je venais de faire – ou plutôt pourquoi je l'avais fait. « Le seul possible, je pense.

— Peut-être. Mais cela nous a quand même fait gagner du temps. » Ses yeux et son sourire étaient radieux dans son visage basané, mais il ne pensait plus vraiment à moi. Sa mâchoire tressautait. Ilène l'appela et il tourna le dos pour aller la rejoindre.

Je m'assis et attendis.

Quand les câbles furent installés – cela prit presque une heure – je gagnai en compagnie de Davydov et Olga la petite salle d'observation, de l'autre côté de la passerelle, qui donnait sur l'autre côté du vaisseau. Les filins qui nous reliaient à Hilda (j'estimais la longueur de l'astéroïde à quelque sept kilomètres, ce qui n'était pas trop pour cacher trois navires) étaient comme des fils d'argent, seulement visibles par un effort d'imagination. Les câbles se tendirent : le halage commençait. Sur le côté, on discernait tout juste les amarres nous unissant à l'astronef. Davydov retourna sur la passerelle. Il s'écoula un long moment ; Hilda se rapprochait. Enfin, le bleu-gris de son sol nu et accidenté ne fut plus qu'à une centaine de mètres. La fusée

principale de l'*Aigle* crachait de minuscules jets pour empêcher les deux objets d'entrer en collision... pour nous empêcher de tomber (de dériver, plutôt) vers la surface. Je pouvais presque sentir la force mystérieuse de la gravité.

Swann vint me demander de retourner sur la passerelle. Alors que je remontais dans le puits (car il y avait maintenant un « haut »), je fus frappée par un silence inhabituel. Un grand nombre d'appareils avaient été éteints. Les trois vaisseaux étaient devenus, pour le monde extérieur, des objets inertes.

Ilène avait affiché sur le grand écran une simulation de nos deux navires, des contours de l'astéroïde vu de notre position de départ et des trois vaisseaux de la police. Ces derniers étaient hors de portée de nos radars, suivis par des observateurs qui se déplaçaient en scaphandre à la surface de l'astéroïde en se cachant derrière les rochers comme les éclaireurs de la vieille Terre. La passerelle était de nouveau bondée.

Nous attendions en surveillant l'écran vert parcouru de lignes et de points violets. John Dancer et les informaticiens programmaient nos manœuvres. Le reste d'entre nous regardait, assis.

« Je les ai à nouveau en vue, déclara un des guetteurs. À environ dix degrés au-dessus de mon horizon, déclinaison quatre-vingt-quinze ou cent.

— Dites-lui de diriger l'échappement de son scaphandre vers le sol », dit Davydov dans le micro.

Les câbles commencèrent à nous haler autour de l'astéroïde à bonne allure. Sur l'écran vert, nous restions près du centre, deux carrés violets ; le contour de l'astéroïde se mit à descendre et les petits cercles rouges des vaisseaux de la police s'élevèrent lentement vers son nimbe. S'ils le dépassaient, ils seraient dans notre ciel. L'un d'eux allait certainement le faire. Ilène introduisit sur l'écran la petite forme d'un des satellites d'Hilda qui devait se tenir entre nous et ce croiseur, pendant un moment au moins.

En regardant par la large baie de plastacier, nous pouvions voir tourner Hilda ; le dessous de l'astronef était au-dessus de nous et, derrière lui, le vide de l'espace constellé d'étoiles. Ce qui se déroulait sur l'écran de l'ordinateur aurait pu être un

film, un jeu vidéo, un tableau abstrait – car nous ne pouvions pas plus voir la police qu'elle ne pouvait nous voir. Un tableau abstrait... dont la règle esthétique consistait à maintenir tous les points à l'intérieur d'un cercle irrégulier...

Les guetteurs continuaient à nous transmettre d'une voix calme leurs observations, à nous donner des positions qu'Ilène tapait sur son clavier. Les petits cercles rouges montaient sur l'écran.

Pour le croiseur du bas, c'était simple. Nous nous déplacerions vers le haut pendant qu'il passerait sous l'astéroïde et il ne nous verrait jamais. Pour celui de droite, c'était la même chose, simplement la marge de manœuvre était plus faible. Nous resterions juste au-dessous de son horizon. Cela nous amènerait juste au-dessus de l'horizon du troisième durant quelques minutes. C'était le point délicat... mais pendant ce temps, l'autre roche, d'environ deux kilomètres de diamètre, s'interposerait entre lui et nous. Nous espérions qu'au moment où il la dépasserait, nous serions à nouveau sous l'horizon d'Hilda et hors de vue des trois.

Nous surveillions l'écran. Je jetai un coup d'œil à Davydov. Impassible, il observait le diagramme d'un air perplexe et résigné.

Le troisième croiseur passa au-dessus de l'horizon d'Hilda, derrière son satellite. Davydov se pencha en avant. « Station 3, tirez-nous vers vous », dit-il dans le micro, annulant le programme. Il écarta d'un geste les protestations d'Ilène. « Nous avons de la marge de ce côté. » Il se concentra sur l'écran. « Simon, préviens-nous quand tu les verras », dit-il dans le micro. J'imaginai Simon, à plat ventre sur le sol...

« Il dit qu'il les voit, transmet son relais.

— Tirez vers Station un, le plus vite possible. »

Le petit bip du troisième vaisseau s'avança lentement vers la ligne délimitant le satellite et s'immobilisa là... pile sur notre horizon, ses détecteurs juste au-dessus ou au-dessous, comment savoir ? « Tirez, murmura Davydov pour lui-même, *tirez*. » Je me dis que les alarmes étaient peut-être en train de se déclencher...

Au bout de deux minutes, tout au plus, le troisième croiseur repassa sous l'horizon du satellite, puis derrière Hilda. Celle-ci nous protégeait maintenant des trois.

Mais on avait pu nous voir pendant ces deux minutes.

Simon continuait à nous transmettre leurs positions et, sur la passerelle, tout le monde écoutait attentivement.

« Ils ne ralentissent pas », hasarda Swann.

... Et ils poursuivirent leur route, ces trois croiseurs de la police de mon gouvernement légitime. Je me sentais aussi heureuse que le paraissaient les autres, et fière de moi. Quoique, en vérité, ils auraient pu nous coincer au cours de cette minute au-dessus de l'horizon. Ce n'était donc pas un plan si mirifique. Mais il avait marché.

Il s'était passé cinq heures depuis qu'on les avait repérés – cinq longues heures durant lesquelles je n'avais pas eu grand-chose d'autre à faire qu'envisager ma fin possible... le genre de profonde réflexion qui se résume par : « Toute ma vie a défilé devant mes yeux. » Une tempête sous un crâne. J'étais épuisée.

« Nous allons rester un jour ou deux derrière Hilda. Puis nous nous remettons au travail », dit Davydov. Il poussa un soupir, nous sourit. « Il est temps de partir d'ici. »

Quand les manifestations de soulagement furent terminées et que je me fus calmée, je regagnai ma chambre et sombrai dans un profond sommeil. Juste avant de me réveiller, j'eus un rêve particulièrement saisissant :

J'étais enfant, sur Mars, et nous jouions à cache-cache, comme souvent. Nous nous trouvions à la station de Syrtis Major, sur une de ces vastes plaines désertiques jonchées de gros rochers – rochers dont la taille allait de celle d'un ballon de basket à celle d'une petite chambre, éparpillés d'une façon si régulière qu'elle déconcertait nos aînés. « Il n'est pas possible qu'une répartition si régulière soit naturelle », disait mon père, assis sur un de ces rochers en fixant l'horizon rapproché. « On dirait un décor de théâtre. »

Mais pour nous, les enfants, c'était parfaitement normal. Et en fin d'après-midi, après dîner, nous jouions à cache-cache. Dans mon rêve, le coucher de soleil était proche, un de ces

crépuscules poussiéreux où l'on peut regarder en face le petit soleil rouge, où le ciel est strié de traînées de poussière rose et où la plaine roussâtre est parsemée de longues ombres noires, une pour chaque pierre. Je me cachais, accroupie derrière un bloc sphérique qui m'arrivait à peu près à la taille et regardais les autres enfants courir vers le but. Celui-ci était très éloigné. Je voyais le vent qui soulevait de petits tourbillons de sable, mais, avec ma combinaison, je ne le sentais pas. J'entendais sur la bande radio, que j'avais baissée pour atténuer les sons au minimum, de petits rires et des respirations rapides. Mon micro était coupé. Celle qui s'y était collée abandonna ; il y avait trop de rochers, trop de zones d'ombre. « Pouce, pouce, j'abandonne », chantonnait-elle d'une voix tremblante. « Pouce, pouce, j'abandonne. »

Mais je ne pouvais pas sortir de ma cachette. Il y avait un autre « chat », une chose que je ne reconnaissais pas, grande et sombre comme une des longues ombres noires devenue vivante. Le crépuscule était proche, le soleil rubis touchait la paroi ouest du vieux cratère. Je me cachais pour de bon. J'osais à peine risquer un œil au-dessus du rocher pour regarder la forme noire se déplacer d'un rocher à l'autre à ma recherche. Où était le but ? La radio me transmettait un sifflement. Personne n'appelait. La chose sombre se rapprochait de ma cachette en vérifiant bloc après bloc. L'ombre du cratère s'étirait sur la plaine, obscurcissant tout...

Je me tournai dans mon lit, un instant à demi éveillée. Puis mon père me prit par la main. Nous étions sous le dôme, sans combinaison. J'étais plus jeune, environ sept ans. Nous traversions le terrain de baseball. Papa portait nos gants et la balle, une de ces balles pour enfants qui ne vont pas bien loin quand on les frappe. « Quand je jouais au base-ball, à ton âge, me disait-il, le terrain avait à peu près la même taille que celui-ci.

— Il est petit.

— Pour Mars, oui. Mais sur Terre, même les balles pour grandes personnes ne vont pas très loin quand on les lance.

— À cause de la pesanteur. » Je ne savais pas trop ce que cela voulait dire.

« Oui. L'attraction terrestre est plus forte. » Il me donna mon gant et j'allai me placer derrière la plaque de but. Il se posta sur le monticule du lanceur et nous nous renvoyâmes la balle. « Ce lanceur t'a vraiment eu, hier.

— Oui. En plein sur la rotule. »

Papa sourit. « J'ai vu comment tu t'es accrochée au tour suivant. Cela me plaît. » Il intercepta la balle et la lança. « Mais pourquoi as-tu essayé de prendre la troisième base alors que tu venais de te faire toucher au genou ?

— Je ne sais pas.

— Tu l'as ratée d'un kilomètre. » Il envoya une balle basse. « Et Sandy venait juste de lancer une balle lente et de sortir pour te permettre d'atteindre la deuxième base. Et une fois là, tu es en position de marquer un point.

— Je sais. J'ai tenté le coup parce que j'avais une bonne avance.

— C'est sûr. » Papa souriait ; il m'envoya une balle rapide. « Ça, c'est mon Emma. Tu es terriblement rapide. Tu pourrais probablement atteindre la troisième base en travaillant dur. Pas de doute. On va s'y mettre, tu seras un vrai bolide... »

Ensuite, je courais en plein air dans le désert, sur le sable oxydé et vitrifié du sud de Syrtis. Dans mon rêve, la vaste plaine était comme le canyon Lazuli, remplie d'air respirable. Je courais pieds nus, en short et chemisette. Dans la faible gravité martienne, je bondissais en faisant avec les bras des mouvements de natation, comme me l'avait appris mon père. Personne n'avait jamais vraiment étudié la course dans les conditions martiennes ; je m'y entraînaï, avec l'aide de papa. Je participais à une sorte de course, loin devant les autres, je repoussais le sable chaud à grands coups de cuisses et sentais la froide caresse de l'air raréfié. Je croyais entendre la voix de mon père : « Allez, Emma. Plus vite ! » Et je courais sur cette plaine rouge, libre et puissante, de plus en plus vite, avec l'impression de pouvoir franchir l'horizon et tourner sans fin autour de la planète.

Nadezhda et Marie-Anne me réveillèrent en entrant ; elles discutaient excès de biomasse. J'avais le cœur battant, la peau

moite. Dans ma tête, j'entendais encore la voix de mon père :
« Cours ! »

Ils se mirent à travailler sans interruption pour terminer l'astronef. Nadezhda et Marie-Anne restaient debout à toute heure, plongées dans des programmes et des résultats. C'était risible, en vérité, car la police du Comité, les ayant manqués, n'était guère susceptible de repasser par là. Ils se dépêchaient néanmoins et mes compagnes devenaient de plus en plus sérieuses au fil des jours. « ... Le niveau de recyclage d'une substance quelconque est déterminé par son taux de consommation dans le système, E , et le taux de déperdition dans un système non clos, e », marmonnait Nadezhda, comme en prière, en me lançant un regard glacial parce que je refusais de travailler avec elles plus de quelques heures par jour. Les lumières convergeaient vers le petit bureau, Marie-Anne était penchée sur l'écran de l'ordinateur à recopier des chiffres... « Le coefficient K de recyclage nous est donné par la formule : K égale 1 moins e sur E ... »

Et l'autarcie du système entier était une compilation complexe des coefficients de recyclage de toutes les substances concernées. Mais elles n'arrivaient pas à faire remonter suffisamment ce coefficient général, malgré tous leurs efforts. Je m'efforçais de trouver quelque chose de mon côté. Mais l'autarcie complète n'est pas naturelle, elle n'existe nulle part, sauf peut-être dans l'univers considéré comme un tout. Et encore, pas de doute que chaque big bang soit un peu plus petit que le précédent... À bord de l'astronef, les fuites proviendraient du recyclage des déchets. Ils ne pourraient venir à bout de l'accumulation des chlorures, ou de celle des matières terreuses dans les conteneurs des algues. Et ils ne pourraient pas non plus recycler totalement les cadavres, humains ou animaux. Certains minéraux... si seulement ils parvenaient à les réintroduire dans le système, à les rendre utiles à quelque chose qui les transformerait en éléments assimilables par le cycle principal... nous bûchions donc pendant des heures et des heures, à faire muter et tester des bactéries, à jongler avec les processus

physico-chimiques, à essayer de créer un serpent qui se morde la queue lancé à travers la galaxie.

Un soir, en leur absence, j'affichai le programme complet et y introduisis mes propres estimations, pour trouver le moment où les accumulations déséquilibreraient suffisamment le système pour le faire s'effondrer. J'obtins environ soixante-dix ans.

C'était un résultat impressionnant, compte tenu des données de départ, mais l'univers est vaste et il leur fallait faire mieux.

Un jour où je réfléchissais à ce problème d'autarcie, une semaine ou un peu plus après le passage de la police, Andrew Duggins, Al Nordhoff et Valenski m'arrêtèrent dans le couloir. Duggins avait l'air gras et maladif, comme si la situation prélevait son dû sur lui.

« Nous avons appris que tu avais aidé les mutins à échapper à une flottille de la police du Comité qui passait près d'ici, m'accusa-t-il.

— Qui vous a raconté ça ?

— On ne parle que de ça à bord, dit-il rageusement.

— Qui ça, "on" ?

— Cela n'a pas d'importance », rétorqua Valenski dans son anglais haché, lourdement accentué. « La question est de savoir si la police du Comité est passée vendredi dernier pendant que nous étions enfermés tous les trois.

— C'est exact.

— Et tu as contribué à l'élaboration d'un plan pour leur échapper ? »

Je réfléchis. Eh bien, c'était effectivement vrai. Et je voulais être connue pour ce que j'étais. Je regardai Valenski dans les yeux. « On peut présenter les choses de cette façon, oui. » Étrange impression, de se retrouver à découvert...

« Tu les as aidés à éviter la capture ! explosa Duggins. Nous serions libres, à présent !

— J'en doute. Ces gens auraient résisté. La police nous aurait tous réduits en poussière. Je vous ai sans doute sauvé la vie.

— Le fait est que tu as aidé les mutins, dit Valenski.

— Tu les as aidés depuis le début », dit Duggins. L'animosité qui émanait de lui était presque tangible et je ne comprenais pas

pourquoi. « Ta participation à l'attaque de la salle radio était une comédie, n'est-ce pas ? Destinée à t'attirer notre confiance. C'est toi qui les as mis au courant de nos plans, et maintenant tu les *aides* ! »

Je me retins de lui souligner le manque de logique de son accusation. Comme je l'ai déjà dit, la paranoïa est courante dans l'espace. « Qu'en penses-tu, Al ? fis-je d'un air désinvolte.

— J'en pense que tu es un traître. » La réponse de cet homme calme me fit marquer le coup.

« À notre retour sur Mars, déclara Valenski, ton comportement devra être signalé. Et tu ne participeras pas au commandement du vol de retour. Si tu en fais partie.

— J'ai l'intention de revenir sur Mars », dis-je d'un ton ferme, encore secouée par les paroles d'Al.

« Vraiment ? » Duggins ricana. « Es-tu sûre de pouvoir sauter du lit d'Oleg Davydov, le moment venu ?

— Andrew ! » J'entendis la protestation d'Al, mais j'étais déjà partie vers le réfectoire par un autre chemin, d'un pas rapide, *scratch scratch scratch*.

« Sale garce vendue ! » cria Duggins derrière moi. Ses deux compagnons essayaient encore de le raisonner lorsque je tournai le coin et me hâtai hors de portée de leurs voix.

Ébranlée par cette confrontation, consciente des pressions qui montaient de toutes parts autour de moi (quand serai-je comprimée en un nouveau matériau, me demandai-je ?), je déambulai à travers le labyrinthe de salons voisin des salles à manger. Les couleurs d'automne tiraient sur l'hiver : marrons léthargiques, davantage de blanc et d'argenté. Dans la galerie aux tapisseries, parmi les tentures ouvragées, il y avait un écran d'affichage couvert de messages, de jeux et de plaisanteries. Je m'arrêtai devant et une phrase m'attira l'œil. « Ce n'est que sous la pression d'une urgence sociale absolue qu'émergent synergétiquement les stratégies techniques alternatives résolument fonctionnelles. » Houlà, me dis-je, quel prosateur de génie a pondu ça ? Je regardai plus bas... la citation était attribuée à un certain Buckminster Fuller. Et ça continuait : « Nous sommes ici témoins de la prépondérance de l'esprit sur la matière et l'Humanité échappe aux limitations de son

identification à une aire géographique circonscrite. » Ça, c'était certain.

Une partie de l'écran était réservée aux suggestions pour baptiser l'astronef. Chacun pouvait choisir sa couleur et ses caractères pour inscrire un nom dans cet espace. Cela commençait à être un peu encombré. La plupart étaient tristounets : le *Premier*, *Numéro un*, l'*Astronef*. Certains étaient meilleurs. Il y avait des allusions classiques, bien entendu : l'*Arche*, *Santa Maria*, *Kon-Tiki III*, *Parce que c'est comme ça*. Les noms des deux moitiés de l'astronef avaient été accolés – *Lerdalgo*, *Himontov* –, je doutais qu'ils soient choisis. Au centre de l'écran se trouvait la suggestion attribuée à Davydov : *Anicare*. J'aimais bien celui-là. Il y avait aussi le *Transplutonien*, qui faisait penser aux Vampires de l'espace. Environ un tiers des noms étaient écrits en caractères cyrilliques, que je parviens à peine à déchiffrer. De toute façon, cela devait être du russe. Ils avaient l'air bien, malgré tout.

Tandis que je regardais ces noms, je réfléchis à tout ce qui s'était passé, à Davydov, Swann et Breton, Duggins et Valenski. J'aurais des ennuis si je retournais sur Mars... si je retournais ? *Quand* je retournerai ! Saisie d'une colère sans objet précis, j'eus soudain l'inspiration d'un nom à ajouter sur l'écran. En caractères le plus gros possible, orange, je tapai juste en dessous de la proposition de Davydov : LA NEF DES FOUS. La nef des fous. Comme c'était juste. Nous serions une illustration de l'allégorie, avec moi au premier plan parmi les personnages principaux. Cela me fit rire et je me sentis mieux, bien que je susse que c'était illogique... sur ce, j'allai dîner.

Mais le lendemain, le sentiment d'oppression revint. Je me sentais comme un morceau de chondrite qu'on transformait en chantonnay. Le cours de mon existence avait été infléchi par cet événement et il n'y avait pas moyen de le redresser ; mon pouvoir de décision ne portait que dans cette nouvelle direction où un désastre final semblait de plus en plus probable. Ce sentiment d'oppression devenait insupportable et j'allai courir dans la centrifugeuse. Il était agréable de retrouver la gravité et de courir comme un hamster dans sa roue, comme une créature sans pouvoir de décision.

Je courais donc. Le sol de la centrifugeuse était fait de planches de bois incurvées, les murs et le plafond étaient blancs, ponctués de cercles rouges numérotés pour indiquer aux coureurs où ils en étaient. Les couloirs n'étaient pas précisément délimités, lent à droite, rapide à gauche. D'habitude, j'allais simplement jusqu'au mur gauche et me mettais à courir en regardant les lattes défiler sous moi.

Cette fois, j'entendis un bruit de course juste derrière moi et je m'écartai en me disant : Imbéciles de sprinters ! C'était Davydov. Il arriva à ma hauteur.

« Cela ne t'ennuie pas que je coure avec toi ? »

Je secouai la tête, bien que je n'aime pas trop courir en compagnie. Nous fîmes quelques tours côte à côte.

« Tu cours toujours aussi vite ? »

En fait, quand je m'entraîne, c'est sur moyenne distance, et mon but est de faire monter mon pouls à quatre-vingt-dix maximum et de l'y maintenir pendant vingt ou trente minutes. C'est pousser les limites. Quand Davydov me posa cette question, je courais depuis presque une demi-heure et étais près de m'effondrer. Je dis néanmoins : « Ou plus vite. »

Il poussa un grognement. Nous continuâmes. Sa respiration s'accélérait.

« Vous êtes bientôt prêts à partir ? demandai-je.

— Oui. Dans quelques jours, je pense.

— Vous aurez une autarcie suffisante ? »

Il me jeta un bref coup d'œil ; il savait que j'étais au courant que non. Puis il regarda à nouveau ses pieds, plongé dans ses pensées.

« Non », dit-il. Quelques foulées. « Pertes d'eau. Accumulation de déchets. Pas assez de carburant.

— Combien pouvez-vous tenir ?

— Quatre-vingts. Quatre-vingts ans. »

Je souris un instant, satisfaite de la précision de mes calculs. Ils auraient dû m'avoir avec eux depuis le début, me dis-je. « Et ça ne t'inquiète pas ? »

Il regarda de nouveau le sol. Nous fîmes un bon nombre de foulées, presque un tour complet.

« Si », reconnut-il avec un léger bafouillement. « Si, je suis inquiet. » Quelques foulées. « Il faut bien. Je m'arrête. Tu me rejoins ? Dans la salle de jeu ?

— Dans quelques minutes. » Il ralentit brutalement et se déporta sur la droite. J'agitai une main sans me retourner et me remis à courir librement. Je repensais à l'expression qu'il avait eue et à son soulagement quand il avait dit : « Si, je suis inquiet. »

Au bout de six mille mètres, je remontai jusqu'au moyeu, sortis de la centrifugeuse et m'épongeai. Je descendis à la salle de jeu ; je me sentais bien mieux, fatiguée et forte dans l'apesanteur.

Davydov était dans un coin isolé de la pièce ; assis à une table pour deux, il regardait par le petit hublot voisin. Il semblait que les saisons s'accéléraient à bord, les cloisons étaient de nuances sombres : marron, bleu d'orage et argent. Je m'assis à côté de lui et nous contemplâmes le petit carré d'étoiles. Il m'apporta une bulle de lait. Les soucis creusaient son large visage sombre et il évitait mon regard.

« Quatre-vingts ans, ce n'est pas très long, fis-je remarquer.

— Non. Cela pourrait suffire, avec de la chance.

— Mais ce n'est pas autant que tu l'espérais.

— Non. » Ses lèvres étaient serrées. « Pas du tout.

— Qu'allez-vous faire ? »

Il ne répondit pas. Il but quelques gorgées à sa bulle, se tripota les joues. Je n'avais jamais vu chez personne une telle expression d'incertitude. Cela me fit réfléchir. Il avait consacré une grande partie de sa longue vie à l'idée de cet astronef, de cette expédition. Soudain, elle s'était réalisée !... et elle n'était pas aussi bonne que prévu ; beaucoup plus dangereuse. Il était rongé par le doute. Il s'apercevait à présent qu'il conduisait peut-être des gens à la mort ; je le voyais sur son visage. Ce passage du rêve à la réalité avait opéré sur lui l'effet habituel... il avait fait apparaître la possibilité d'un échec, exacerbé son sens du danger, et lui faisait peur.

« Vous pourriez faire machine arrière, dis-je. Aller vous mettre en orbite terrestre et dire aux Terriens ce que vous avez fait et pourquoi. Vous pourriez plaider pour un véritable

vaisseau stellaire. Le Comité n'oserait pas vous attaquer dans l'espace terrestre. »

Il secouait la tête. « Il n'en aurait pas besoin. Les forces américaines et soviétiques le feraient pour lui. Ils nous aborderaient, nous feraient descendre et demanderaient au Comité quoi faire de nous.

— Pas si le Comité s'est fait renverser par cette révolution dont tu m'as parlé.

— J'en doute. Le Comité a les choses trop bien en main, et les puissances terriennes sont derrière lui.

— Eh bien, vous avez quatre-vingts ans... vous pourriez jouer à cache-cache dans le système solaire, contacter la Terre et Mars par radio pour faire savoir qui vous êtes et éviter de vous faire prendre en attendant d'être devenus une cause célèbre que plus personne n'ose toucher... »

Il secouait à nouveau la tête. « Ils nous pourchasseraient jusqu'au bout. Ce n'est pas dans ce but que nous avons fait tout cela.

— Mais quatre-vingts ans, ce n'est pas assez pour un vol interstellaire !

— Si. Si, c'est assez...

— Oleg ! Tu ne peux pas dire que c'est assez, uniquement parce que cela suffirait à vous amener jusqu'à la plus proche étoile. Il vous faudra chercher une planète habitable, quatre-vingts ans ne sont pas suffisants. »

Il regarda par la fenêtre, but quelques gorgées, « Mais pendant ce temps, dit-il, nous perfectionnerons les systèmes de recyclage. Ce qui nous donnera plus de temps.

— Je ne vois pas ce qui te fait dire cela.

— Nous avons beaucoup de matériel, de pièces détachées et une des meilleures équipes de concepteurs de système jamais réunie. S'ils sont suffisamment capables, nous aurons tout le temps que nous voudrons. »

Je le dévisageai. « Ça fait un gros "si". »

Il hocha la tête. Il avait toujours son air inquiet. « Je sais. Il ne me reste qu'à espérer que notre équipe de spécialistes en biosurvie soit la meilleure possible. »

Nous restâmes encore un moment assis en silence, puis la voix d'Ilène appela Davydov vers une quelconque affaire, et je restai à méditer sur le sens de sa dernière phrase. Elle n'était pas si obscure que cela et je grinçai des dents en sentant monter la pression.

Plus tard dans la journée, alors que je sentais toujours la lente progression de la compression qui devait me transformer, j'allai dîner avec Swann. Il était d'excellente humeur et me parla longuement des perfectionnements apportés aux systèmes de navigation et de propulsion de l'astronef. Ils allaient devoir alterner plusieurs fois accélérations et décélérations, ils pourraient maintenant le faire avec moins de carburant.

« Qu'as-tu donc ? » demanda-t-il après avoir remarqué qu'il faisait les frais de la conversation.

« Comment allez-vous sortir du système solaire ? répondis-je. Sans que la police du Comité repère l'échappement de vos fusées ?

— Nous garderons quelque chose entre eux et nous tout le temps qu'elles marcheront. Tout d'abord, le Soleil sera entre nous et Mars, puis nous couperons les moteurs tant que nous n'aurons pas atteint Saturne. Nous resterons en orbite quelque temps, puis nous partirons vers Pluton. » Il me regarda d'un drôle d'air. « Cela ne fait que quelques poussées à découvert. Mais tu ne diras rien ?

— Il faudra qu'ils me l'arrachent par la force, dis-je d'une voix morose. Ou qu'ils me droguent. Tu ferais sans doute mieux de ne plus rien me dire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Duggins et Valenski ont l'intention de raconter au Comité que j'ai collaboré avec vous. Je pourrais finir sur Amor, pour ce que j'en sais.

— Mon Dieu ! Oh ! Emma... tu devras nier leurs accusations. La plupart de ceux qui retournent te soutiendront.

— Peut-être. Il va y avoir une sacrée pagaille.

— Attends-moi. Je vais chercher une bouteille de vin. » Ils faisaient un bon petit vin blanc, à bord de l'*Aigle-Roux*, avec seulement quelques pieds de vigne. En son absence, j'essayai de

me rappeler s'il y aurait des vignes sur l'astronef. Non. Trop de déchets.

J'entrepris de boire la plus grande partie de la bouteille sans trop participer à la conversation. Après dîner, nous regagnâmes nos chambres. Eric m'embrassa devant ma porte et je lui rendis son baiser presque rageusement. Ivre... « Allons dans ma chambre », dit-il et je me surpris à acquiescer. Nous y allâmes et il ne me vint pas à l'esprit de me demander si c'était bien avec lui que j'avais envie de coucher... Dans sa chambre, nous éteignîmes les lumières et nous déshabillâmes en nous embrassant, suspendus dans les airs. Faire l'amour fut l'occupation agréable et délicate que c'est habituellement en apesanteur... s'accrocher au lit, se déplacer lentement à des moments inopportuns, boucler les sangles Velcro. Je m'abandonnai à mes sensations en m'émerveillant une nouvelle fois de voir combien les amants s'ouvrent l'un à l'autre. J'éprouvais un élan d'affection pour ce vieil ami, cet homme doux et chaleureux, cet exilé insensé qui fuyait l'Humanité. Que penser de lui ? Que fuyait-il, après tout, sinon les troubles et la répression sur Mars, la folie furieuse de la Terre, notre mère patrie, notre berceau... il fuyait la haine et la guerre. Si seulement ils pouvaient comprendre que tout le monde est aussi humain que l'est votre amant... Peut-être s'en souviendraient-ils à bord de l'astronef, me dis-je avec tristesse.

« Emma », dit-il tandis que nous flottions enlacés. « Emma ?

— Oui ?

— S'il te plaît, viens avec nous.

— ... Oh ! Eric !

— S'il te plaît, Emma. Nous avons besoin de toi. Ce sera une belle vie, une de celles que vivent les grands hommes. Et je te veux avec nous. Cela changerait tout pour moi...

— Eric.

— Oui ?

— Je veux vivre sur Mars. J'y suis chez moi.

— Mais... » Il s'interrompt, soupira.

Nous flottions, et pour une fois l'apesanteur ressemblait à la gravité, une gravité faisant pression de toutes parts. Des larmes s'échappaient de mes yeux.

C'était pour moi l'occasion de me joindre au plus fabuleux voyage de l'Humanité. J'aurais voulu n'avoir pas tant bu. « Je veux retourner dans ma chambre », murmurai-je. J'allumai la lampe du bureau, récupérai mes vêtements dans les airs, évitai le regard triste d'Eric. Je l'embrassai avant de partir.

« Tu y réfléchiras ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, dis-je. J'y réfléchirai... »

Au cours des derniers jours, ils vidèrent l'*Aigle-Roux*, le laissant tout juste capable de rentrer. Nadezhda et Marie-Anne avaient l'air hagard. Un beau jour, je les aidai à rassembler leurs affaires pour déménager sur l'astronef. Marie-Anne s'essuya les yeux et m'embrassa. Nous étions toutes les trois plantées là, trio de féminité raisonnable dans un monde de fous... mais elles partirent.

La pièce vide et nue était oppressante. Je sortis pour flotter à travers le vaisseau, dédaignant l'habituel numéro d'équilibre sur Velcro ; je prenais les nombreux virages d'un mouvement paresseux du bout des doigts. Je volais comme dans un rêve par tout le vaisseau sans vouloir reconnaître les rares personnes que je croisais. C'était la période nocturne, l'éclairage des coursives était réduit aux veilleuses. De-ci de-là, de petits groupes étaient réunis dans les salons où ils discutaient calmement en buvant à des bulles qui planaient au-dessus d'eux comme des djinns dans leurs gargoulettes. Ils ne relevaient pas les yeux sur mon passage.

Je traversai les quartiers d'habitation silencieux (par les portes ouvertes, j'apercevais des gens qui emballaient leurs affaires pour passer sur l'astronef), montai jusqu'aux vastes cales ténébreuses du sommet, parmi le matériel de minage abandonné, les « waldos » semblables à des monstres ou de tristes robots mutilés, à demi invisibles dans les ombres qu'ils projetaient. Je descendis le long puits de circulation jusqu'à la centrale d'énergie, brillamment éclairée, bourdonnante, vide. Puis je remontai vers la passerelle où je me tins devant la large baie vitrée pour regarder la « chose ».

Eh bien, me dis-je, le voilà. Je pouvais partir sur le premier vol vers les étoiles. J'avais le sentiment que cela aurait dû être

en quelque sorte plus impressionnant, une invitation en règle : entretiens avec d'importantes commissions, batteries de tests, acceptation notifiée par vidéogramme, l'attention de deux planètes. Au lieu de cela, il n'y avait que deux vieux navires minéraliers accouplés par des amis séditieux... et je me faisais inviter par ces amis, parmi lesquels deux hommes qui avaient compté pour moi pendant des années. Cela ne semblait pas juste. J'évoquai toute la littérature sur les voyages interstellaires, toutes ces petites sociétés en vase clos, dérangées, incestueuses, dégénérées. Pourtant cette expédition, dont les membres vivraient jusqu'au bout du voyage, ne tournerait pas ainsi. Mais était-ce bien sûr ? Ils deviendraient peut-être fous à rêver de savanes. J'eus soudain une conscience aiguë d'être dans une petite bulle d'air comparable à un scaphandre géant..., j'étais dans un sous-marin en plongée, à des millions de mètres dans un océan de vide.

Non, je ne pouvais pas partir avec eux. Ils réussiraient peut-être – si je venais, Nadezhda et moi parviendrions certainement à maintenir opérationnel le système de survie – mais je ne pouvais pas partir. J'avais besoin de marcher sur un sol ferme, sur le sol nu de Mars.

Les évocations de ces livres me vinrent à nouveau à l'esprit et je vis le double vaisseau qui dérivait à des années-lumière, vide, squelette d'un rêve avorté.

Je pouvais les empêcher de partir. Cette pensée me fit jeter un coup d'œil furtif aux silhouettes silencieuses assises aux commandes du vaisseau. Elles m'ignoraient.

Je ne pouvais rien faire en ce qui concernait l'astronef. Mais si je sabotais l'*Aigle-Roux*, ils seraient bien obligés de... de quoi ? Ils ne voudraient pas nous tuer, et ainsi tout le monde serait peut-être sauvé... Il y avait dans la cabine de Davydov des codes d'accès permettant d'ouvrir les vannes des cuves à deutérium.

Sans vraiment y penser, je me laissai dériver hors de la passerelle. Flottant toujours comme un esprit désincarné, je parvins à la chambre de Davydov, à un des angles du pont supérieur. La porte était entrouverte. Il y avait de la lumière à l'intérieur.

Je frappai à la porte, accrochée au chambranle. Pas de réponse. J'avancai la tête et regardai à la ronde. Personne ? Une simple lampe de bureau éclairait la pièce. J'étais sur le point de poser le pied sur la bande Velcro du plancher, mais je me ravisai... trop bruyant. Je repoussai un peu plus la porte et me glissai à l'intérieur.

Il était endormi. Il avait rapproché deux chaises et était étendu, la tête et les épaules sur l'une, les genoux sur l'autre. Il avait la mâchoire pendante et respirait calmement. À la lumière de la lampe de bureau, je remarquai que ses cheveux avaient la même texture crépue que le tapis Velcro.

Un long moment, je planai dans les airs en observant son visage sombre, plus noir encore dans la pénombre. Il avait l'air si naturel.

Sur le bureau, dans la lueur de la lampe, quelques feuilles étaient éparpillées sous un presse-papiers. De toute façon, j'étais déjà indiscrete ; je repoussai le mur de la pointe des pieds pour aller y jeter un coup d'œil.

C'étaient des diagrammes, plusieurs versions de la même chose. Sous une feuille étaient posés un compas et une règle. Les diagrammes étaient tous circulaires, ou presque : les dessins, construits à partir de plusieurs arcs de cercle, représentaient des circonférences légèrement aplaties sur un côté. Autour de celles-ci étaient disposés de petits rectangles noircis au crayon différemment orientés. Je vis un léger griffonnage sous une longue série de chiffres. *Quelque chose pour laisser une marque sur le monde, quelque chose pour montrer que nous sommes passés par là...* Le crayonnage était taché, comme si l'on y avait frotté le dos de la main. Le tiret final s'étalait à travers la page.

Je regardai un long moment les petits rectangles noirs, détournant une fois ou deux les yeux vers Davydov. Un projet de monument à leur gloire, consacré à un groupe qui quittait tout ce qu'avait connu et partagé l'Humanité. « *Quelque chose pour montrer que nous sommes passés par là...* » Je dérivais dans cette pièce obscure, sans autre bruit que le murmure aérien de la ventilation, et je sentis monter en moi le vide, la désolation. Nous allions tous mourir. C'était la première fois de

ma vie que j'avais cette pensée et y croyais vraiment. Il était facile de ne pas y penser, avec les moyens que nous avons découverts de repousser l'échéance, d'un millénaire, peut-être. Mais la mort finirait par venir. Les diagrammes étalés sur le bureau me semblaient des ensembles de pierres tombales. Des projets pour une nécropole. Voilà comment nous montrons que nous sommes passés par là ; c'est tout ce que nous pouvons faire.

Je survolai le dormeur, m'étendis à l'horizontale au-dessus de lui. Même l'exilé désire laisser un souvenir. Pauvre petit groupe dépenaillé, avec leur rêve stupide... J'aurais voulu être succube pour pouvoir le posséder sans qu'il se réveille tout à fait, sans qu'il redevienne conscient et humain. Il respirait calmement. Je m'éloignai avec un frisson convulsif, me repoussai contre un mur, vers la porte, et me glissai dans le couloir. J'avais renoncé à mon projet de saboter l'*Aigle*. Mon rôle n'était pas de m'immiscer dans la façon dont autrui choisit de mourir ou de laisser auparavant une trace.

Ils seraient bientôt partis.

De retour dans ma chambre, je sombrai dans un sommeil agité. Je m'éveillai une fois à demi pour me retrouver blottie dans un coin, étendue à la verticale à côté du lit. Je tâtonnai à la recherche d'une sangle Velcro, plaquai celle-ci sur les bandes de chaque côté de moi et retombai endormie. C'était le genre de nuit où vous vous réveillez toutes les heures en vous disant que vous n'avez pas dormi une seconde ; les rêves dont vous vous souvenez ont l'aspect de pensées vagabondes. Je dormis, me réveillai, dormis, fis l'aller et retour jusqu'aux toilettes comme une somnambule, dormis de nouveau. Je ne voulais pas me réveiller. J'étais épuisée.

Bien des heures plus tard, un coup à la porte me sortit du lit. Je jaillis hors de mes attaches Velcro, atterris sur le mur opposé. Je repris mes esprits et ouvris.

C'était Davydov. Je clignai des yeux, confondant cet instant avec celui où je l'avais vu pour la dernière fois. J'étais encore en plein rêve.

« Nous aimerions que tout le monde se rende sur l'astronef pour une dernière réunion, dans deux heures.

— C'est le départ ? »

Il hocha la tête. « Veux-tu y aller avec moi ? Je traverse bientôt.

— Euh... oui. Laisse-moi me préparer. »

Après avoir fait ma toilette, je le rejoignis sur l'aire d'envol et nous franchîmes l'espace qui séparait les vaisseaux. L'astronef avait toujours le même aspect de chantier.

Le *Lermontov* était plus vide que dans mes souvenirs. Davydov m'entraîna par le tunnel grossier du sas tubulaire reliant les deux navires pour me faire visiter les quartiers d'habitation de l'*Hidalgo* : des cloisons avaient été abattues et les chambres étaient deux fois plus grandes qu'avant. L'hôpital avait été étendu, essentiellement pour des besoins de stockage. Nous passâmes devant des piles de caisses en plastique, dont une qui bloquait presque complètement un couloir. « Nous sommes encore en train d'emménager », expliqua Davydov. Il semblait empreint d'une fierté tranquille, capitaine d'un astronef flambant neuf, tous ses doutes disparus dans la nuit alors que les miens s'étaient accumulés.

« Je suis fatiguée », me plaignis-je.

Nous retournâmes sur la passerelle du *Lermontov*. Il restait encore un peu de temps avant la réunion. Après celle-ci, ceux qui retournaient repasseraient sur l'*Aigle-Roux*. L'heure de la séparation était venue.

Ils ne laissaient qu'une navette à l'*Aigle-Roux*, et juste assez de carburant pour accélérer jusqu'à cinquante kilomètres-seconde et pour décélérer... ce qui signifiait un vol en apesanteur autour du Soleil pendant presque tout le voyage de retour. Je jurai quand Davydov m'apprit cela. J'en avais marre de l'apesanteur !

« Je suis désolé pour tout ce que nous t'avons fait, dit-il par la fenêtre. Tout ce que nous t'avons imposé..., les risques auxquels nous t'exposons.

— Eh ! »

Il me tournait le dos. « Les choses devraient s'être tassées, le temps que vous arriviez.

— Je l'espère. » Je ne voulais pas penser à cela. Nous méritions un retour au calme.

« Je regrette que tu ne viennes pas avec nous, Emma. »

Cela me réveilla. Je regardai son dos tourné. « Pourquoi cela ?

— Tu... tu étais la dernière de l'extérieur. Et je n'avais pas parlé à quelqu'un de l'extérieur depuis des années... pas véritablement parlé, j'entends. Si... si tu avais décidé de te joindre à nous, cela aurait signifié beaucoup pour moi.

— Tu n'aurais pas à te sentir coupable de me renvoyer vers Mars et ce qui peut s'y passer, dis-je, cruelle.

— Oui, oui, je suppose que c'est vrai. Et... et je n'aurais pas à considérer comme terminé ce qu'il y a eu jadis entre nous... » Il se retourna enfin vers moi, s'approcha. « J'aurais apprécié ta compagnie, dit-il lentement.

— Et si je partais, j'aurais moi aussi apprécié ta compagnie. Mais je ne pars pas. » Je m'en tenais à ça.

« Je sais. » Il détourna les yeux ; il semblait chercher ses mots. « Ton avis a pris de l'importance pour moi. »

Je répondis d'un ton las : « Pas tant que ça. » Ce qui était vrai.

Il fit la grimace. Je regardai ses lèvres se serrer de tristesse. Quelque part en moi, un courant s'inversa, mon humeur commença à s'alléger. Après un long silence, je me redressai précautionneusement (je m'aperçus que je m'étais appuyée au fauteuil du navigateur), m'approchai de lui, me mis sur la pointe des pieds (une main sur son épaule) et l'embrassai légèrement sur les lèvres. Un millier de phrases se pressaient dans ma bouche. « Je t'aime bien, Oleg Davydov », dis-je un peu bêtement. Je fis un pas en arrière pour lui échapper. « Allez, descendons au terrain de football. La réunion ne peut pas commencer sans toi. » Je me dirigeai vers la porte, tout à fait certaine de ne pas vouloir poursuivre cette conversation.

Arrivés à la porte, il m'arrêta et, sans un mot, me prit dans ses bras pour une de ces étreintes d'ours russe qui vous font comprendre que vous n'êtes pas le seul être conscient au monde, à cause de l'intensité de la chair. Je le serrai dans mes bras en me souvenant de notre jeunesse. Puis nous descendîmes

par le puits vers le terrain de sport agrandi... Et ce fut ainsi que nous nous séparâmes.

Cette réunion finale dans le grand espace aménagé sur le *Lermontov* fut étrangement flottante. Pour chacun des deux groupes, l'autre était en train de mourir. J'avais l'impression que des kilomètres de plastacier me séparaient des autres. Puis tout le monde se mit à tourner en rond pour se dire au revoir. Tout se passa très vite. Je me sentais très fatiguée. Nadezhda et Marie-Anne mirent la main sur moi et m'embrassèrent. J'avancais avec les autres vers le couloir menant aux navettes tout en disant : « Au revoir-adieu... au revoir. » Puis Eric se retrouva devant moi, me serra dans ses bras. Davydov était à son côté. Ils s'entre-regardèrent. Davydov dit : « Voilà qui te laisse derrière toi, hein ? » Puis il me prit le bras et m'entraîna dans le couloir. « Au revoir ! » cria Eric. « Oui », marmonnai-je. Et nous nous retrouvâmes sur l'aire d'envol.

« Au revoir, Emma. Merci pour ton aide, dit Davydov.

— Fais attention à toi », répondis-je, la gorge serrée.

Il secoua la tête.

« Au revoir, Oleg Davydov. » Je pouvais à peine parler.

Il tourna les talons et quitta les lieux. Je montai à bord de la navette et nous jaillîmes dans l'espace vers l'*Aigle-Roux* d'où nous étions venus. Une fois à bord, les nouveaux membres d'équipage se dévisagèrent. Trois membres de l'AIM qui avaient décidé de retourner sur Mars ; dix ou douze personnes farouchement opposées à cette expédition interstellaire regroupées autour de Duggins et de Valenski ; une autre douzaine d'individus restés indifférents, ou qui avaient prêté main-forte. D'un accord tacite, nous nous dirigeâmes vers la passerelle. Je m'approchai de la fenêtre pour regarder une dernière fois l'astronef. Le soleil était derrière nous et, pendant une seconde, notre ombre passa sur le double navire.

Plantée devant cette fenêtre, le regard fixe, j'étais incapable de réfléchir... chaque pensée qui me venait mourait, court-circuitée.

L'astronef se mit en mouvement. Impuissante, je l'accompagnai le long de la baie. Avec les autres, je le vis obliquer et s'éloigner : d'abord une ceinture brillante, puis un

collier, un bracelet, une bague et enfin une pierre argentée qui diminue, diminue avant de disparaître.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer chez nous, sur notre planète rouge. À cette idée, noyant tout le reste, j'éprouvai un immense soulagement.

Depuis, nous avons tous assumé les tâches qui étaient dans nos cordes et moi, dans l'intimité de ma chambre solitaire, j'ai écrit ce journal... dans l'espoir de préserver, pour l'Emma des siècles à venir, une trace de ces derniers mois.

Indubitablement, jamais l'*Aigle-Roux* n'a embarqué équipage plus étrange. Ethel Jurgenson, Youri Kopanev et moi avons pris en charge les opérations sur la passerelle, ce qui consiste surtout, jusqu'ici, à surveiller les cadrans. À son tour, Valenski nous surveille en arpentant la passerelle comme un professeur durant une composition. Ginger Sims, Amy Van Danke et Nikos Micora, un des membres de l'Association qui ont décidé de rentrer (un garçon très calme), prennent soin de la ferme avec l'aide de trois ou quatre autres, dont Al Nordhoff. C'est à moi qu'ils font leurs rapports, mais Valenski tient à être présent pendant tout le temps que nous travaillons.

Malgré cette atmosphère de suspicion, les relations entre les différentes factions à bord sont meilleures qu'au début. Vers le quatrième jour de notre voyage, Youri et Duggins ont commencé à se battre au réfectoire ; Sandra et quelques autres ont dû les séparer. Les deux protagonistes étaient assez joliment amochés, Duggins en particulier qui avait effectué un vol plané sur le dos par-dessus une table, spectacle magnifique à mes yeux. Pendant quelques jours, nous fûmes comme deux camps sur le pied de guerre. J'allai finalement discuter avec Valenski dans sa chambre. « Vous vous occupez de vos affaires et nous des nôtres. Chacun se contente de faire son travail. Quand nous arriverons sur Mars, ils arraisonneront le vaisseau et tout le monde pourra raconter ce qu'il veut.

— Ça me va. C'est toi qui auras alors des problèmes, pas moi. »

C'est sans doute assez vrai. Mais depuis les choses ont été relativement calmes. À l'occasion de nos réunions privées, Youri

a suggéré de nous emparer du vaisseau pour gagner la Terre, mais nous avons rejeté cette idée. Tout d'abord, personne ne voulait prendre le risque d'une confrontation violente avec les loyalistes. Mais je crois surtout que personne ne voulait envisager l'idée d'aller sur Terre. Avec ses guerres, ses masses affamées, sa pesanteur... nous sentions tous instinctivement que rien sur Mars ne pouvait être pire. D'ailleurs, comme le fit remarquer Sandra, la Terre n'est rien d'autre que la patrie des maîtres du Comité et, partant, n'a rien d'un havre pour nous.

Nous cinglons donc vers Mars, et nous attendons. J'ai vécu ces jours comme une somnambule ; mon esprit revivait les mois précédents alors que je rédigeais ces Mémoires, ou bien il s'égarait vers Saturne avec l'astronef et son équipage, mes amis. Au début, j'étais incapable de contrôler cette attitude et je dérivais à travers l'*Aigle-Roux* sans répondre à mes compagnons. Plus tard, je la cultivai délibérément parce que j'avais remarqué qu'elle tendait à apaiser tout le monde à bord.

Nous n'avons pas d'émetteur, alors nous écoutons ce que nous pouvons capter sur le récepteur. Il n'y a pas grand-chose. Manifestement, l'agitation s'est poursuivie sur Mars ; ne pas savoir vers quoi nous retournons ne nous simplifie pas la vie...

Mais nous ne tarderons pas à le savoir. J'ai occupé mon temps à remplir ce journal, certainement imparfait, car qui peut transcrire sur le papier le déferlement étonnant de l'expérience vécue ? Cela m'a cependant fait passer le temps. Nous commençons aujourd'hui la décélération qui ramène avec elle l'attraction du plancher tant souhaitée. Et nous serons bientôt de retour dans l'espace martien. Si je le peux, je continuerai à griffonner dans ce petit carnet pour lui donner une sorte de conclusion. Mais je crains qu'ils ne nous jettent tous en prison.

Ce sont les rebelles qui sont venus à notre rencontre.

Je n'oublierai jamais la tête qu'a faite Andrew Duggins. La réalité l'avait trahi ; les insurgés jaillissaient de toutes parts, même sur le sol de sa patrie où il les attendait le moins, et il ne pouvait leur échapper.

Et pourtant, je suis sûre que plusieurs d'entre nous, les collaborateurs, n'étaient pas moins déconcertés de se faire accueillir par les forces anti-Comité.

Voici donc comment cela s'est passé : ils sont venus à notre rencontre juste au-delà de l'orbite d'Amor dans un de ces petits vaisseaux de la police utilisés pour patrouiller dans l'espace autour de Phobos et Deimos et transporter les prisonniers sur Amor. Je regardais le croissant rouge de la planète par la baie de la passerelle, me demandant si j'y reposerais jamais le pied, quand ils ont jailli du puits de circulation – environ dix hommes et femmes à l'air tendu vêtus de combinaisons de travail. Ils pointèrent sur nous le long museau de leurs armes, des fusils à lumière cohérente, et pendant un long moment de tension je crus qu'ils allaient supprimer tous les témoins de la mutinerie...

« C'est l'*Aigle-Roux* ? » demanda un homme blond, car il nous avait été impossible de répondre par radio à leurs questions excédées.

« Oui », répondirent deux ou trois d'entre nous.

Il hocha la tête. « Nous sommes la cellule texane de l'Alliance Washington-Lénine. Vous voilà libérés... » Il sourit, de la tête que nous faisons, je suppose. « Nous allons vous emmener au plus tôt à New Houston, une cité libre. »

C'est alors que Duggins prit l'air de celui qui voit le monde basculer. Ethel et moi nous regardâmes bouche bée... Youri nous tenait toutes deux dans ses bras et s'avancait lentement devant les armes. Il commença à expliquer notre histoire au blond mais, avant qu'il soit arrivé bien loin, on nous escorta sur l'aire d'envol pour passer sur le croiseur de la police. Là, nous fûmes séparés en plusieurs petits groupes et interrogés par deux des rebelles. Je ne tardai pas à être conduite dans une pièce où se trouvaient le blond et une femme de mon âge.

« Vous êtes Emma Weil ? »

Je leur dis que oui. Ils me posèrent quelques questions sur l'AIM et ses activités. Je confirmai l'histoire de Youri et des autres.

« Alors, il y a eu une révolution ? dis-je. Et le Comité a été renversé ? »

Ils secouèrent la tête. « Les combats continuent », dit la femme, qui s'appelait Susan Jones.

Le blond était son frère. « En fait, dit-il, cela ne va pas si bien pour nous. » Il se leva. « Au début, le soulèvement s'étendait à toute la planète, mais maintenant... nous tenons toujours Texas...

— Bien sûr », dis-je, et ils sourirent.

« Ainsi que le secteur soviétique. On se bat encore pour Mobil, Atlantic et dans les tunnels de Phobos. Mais les troupes du Comité ont repris le contrôle partout ailleurs.

— Et la Royal Dutch ? » demandai-je, la gorge soudain serrée.

Ils secouèrent la tête. « Reprise.

— Les combats ont été durs ?

— Il y a eu beaucoup de morts », déclara Susan Jones.

Son frère ajouta : « Ils ont brisé le dôme d'Hellas. Tué beaucoup de monde à l'intérieur.

— Ils n'ont pas osé faire ça ! » m'écriai-je. Hellas...

« Et si... Peu leur importe le nombre de victimes. Il y en aura toujours d'autres, sur Terre, pour prendre leur place.

— Ils évitent cependant les dégâts matériels, dit Susan d'un ton amer. C'est à notre avantage. Sinon, je ne doute pas qu'ils auraient déjà entièrement détruit New Houston.

— On dirait que vous êtes en train de perdre. »

Ils ne me contredirent pas.

Brusquement, la pesanteur s'accrut et nous devînmes plus lourds. Encore plus lourds.

« Mais je suis de votre côté, dis-je sans l'avoir prémédité. Je suis avec vous si vous voulez bien de moi. »

Ils hochèrent la tête. « Tu es des nôtres, dit Andrew Jones. Nous aurons besoin de spécialistes en systèmes de survie, quoi qu'il arrive. »

Nous retrouvâmes la pesanteur familière de Mars. Une minute plus tard, il y eut une légère secousse. J'étais rentrée chez moi.

J'ai donc rejoint la révolution.

Lorsque nous nous fûmes installés dans l'appartement que les rebelles utilisaient comme quartier général – c'était dans le district de Dallas, la zone industrielle de la ville, près des installations de distribution d'air et d'eau, en bordure du cratère de New Houston –, je demandai à Susan Jones ce qu'ils allaient faire de Duggins, Valenski et leur groupe.

Elle sourit. « Nous leur avons expliqué la situation et leur avons donné le choix : se joindre à nous ou se faire enfermer. Nous leur avons dit la vérité au sujet du Comité, leur avons décrit ce qu'était Amor. Nous leur avons dit que si l'un d'eux se joignait à nous pour avoir ensuite des activités contre-révolutionnaires, nous le fusillerions.

— Et alors ?

— Ils ne se sont pas encore tous décidés. La plupart de ceux qui l'ont fait ont opté pour la détention.

— Al Nordhoff est un homme bien...

— Il a choisi la prison. »

Bien sûr. Et tous ceux qui avaient aidé à construire l'astronef avaient choisi de se joindre aux révolutionnaires. Pas surprenant, bien que je garde le sentiment que certains auraient préféré être accueillis par le Comité. (Suis-je dans ce cas ?)

On nous emmena pour une courte réunion avec le commandement révolutionnaire local – un autre genre de comité, un groupe d'environ vingt-cinq individus débraillés et malodorants. Ils ressemblaient quelque peu à mon équipe après une dure journée de travail à la ferme. En pis. Susan Jones leur raconta ce qu'elle savait de nos aventures, ainsi que l'histoire de notre sauvetage – si on peut l'appeler comme ça. Nous répondîmes à quelques questions. Ils eurent l'air contents de nous voir ; c'était là un projet anti-Comité couronné de succès. Je commençais à me sentir très fatiguée. Je n'avais pas dormi depuis fort longtemps. Enfin, ils nous raccompagnèrent à nos chambres et je sombrai dans le sommeil à peine la tête posée sur l'oreiller.

Aujourd'hui, ils veulent que nous nous reposions. Andrew Jones dit que certains d'entre eux veulent encore nous parler. J'ai profité de l'occasion pour rédiger le récit de notre arrivée. À

présent, je vais me recoucher. La pesanteur martienne, que pourtant j'adore, me semble bien lourde, ces jours-ci.

J'ai parlé cet après-midi à Andrew Jones. Il m'a dit que la révolution a éclaté partout en même temps, dans toutes les grandes villes de la planète. La flotte spatiale soviétique s'est rebellée en totalité et a attaqué par surprise le reste des vaisseaux du Comité, avec un succès dévastateur. « C'est pour ça que nous avons pu venir vous intercepter. Nous contrôlons encore en partie l'espace martien. Les voies ferrées reliant les villes ont été sabotées, en particulier les ponts et autres points stratégiques. Dans chaque ville, nous avons pris d'assaut les châteaux d'eau et les centrales atmosphériques, ainsi que certaines casernes de la police. Ces dernières attaques ont connu des succès divers. Il y avait autant de policiers que de rebelles, si bien qu'il y a eu bataille rangée dès le départ. Des combats de rue dans toutes les villes... Les U. S. A. et l'U. R. S. S. ont envoyé des renforts au Comité », dit Andrew pour terminer. « Ils sont arrivés récemment. Quelques gros vaisseaux, de vrais tueurs à longue distance, avec de l'armement antipersonnel de pointe.

— Vous ne devez pas trop les inquiéter, s'ils en sont encore à essayer de sauver les bâtiments et les installations.

— Je sais », répondit Andrew, amer et découragé. « Ils s'imaginent pouvoir tout simplement nous éliminer et rentrer en possession de leurs biens.

— Et vous avez perdu le contact avec beaucoup de villes tenues par les insurgés ?

— Tout juste. » Sa gaieté était sinistre. « Ils ont repris la plupart des secteurs, comme je l'ai dit. Ils descendent sur les centrales atmosphériques et les châteaux d'eau et tuent tous ceux qui s'y trouvent... S'il y a encore de la résistance, ils coupent l'air. Beaucoup d'immeubles sont autosuffisants, mais il suffit de quelques opérations de nettoyage. » Il grimaça. « Ces cités sont trop centralisées. Certaines cellules rebelles se sont aménagé des retraites souterraines dans le chaos. Nous espérons qu'ils ont pu les rejoindre.

— Et le reste de la population ?

— La plupart ont combattu à nos côtés. Au début. C'est pourquoi nous avons eu tant de succès.

— Il a dû y avoir beaucoup de victimes.

— Oui. »

Des milliers de morts. Massacrés. Des gens qui auraient vécu mille ans. Mon père... la prison l'avait peut-être protégé, mais il pouvait tout aussi bien être mort. Et mon tour allait peut-être bientôt venir.

Ils m'ont demandé de faire pour les rebelles de New Houston un petit discours qui serait ensuite retransmis aux autres avant-postes. « Quand la révolution a éclaté, me dit Susan Jones, les membres de l'AIM encore sur place ont participé aux combats et ont parlé à tout le monde du projet de vaisseau interstellaire. Cela a fait beaucoup de bruit, les gens sont très intéressés, cela les excite beaucoup. T'entendre annoncer que l'astronef est parti sera bon pour le moral. »

Ils sont mal partis, me suis-je dit. Mais j'ai rassemblé encore une fois autour de moi, dans le salon du quartier général, la douzaine d'entre nous qui ont aidé Davydov et les siens, devant le même auditoire, un peu plus nombreux, un peu plus fatigué. Deux caméras vidéo étaient braquées sur nous et on m'a tendu un micro. J'ai dit :

« L'Association interstellaire de Mars a pris part à la révolution. Elle a travaillé à l'écart du courant principal et existe depuis quarante ans. » Je leur ai raconté ce que je sais de l'historique de l'Association, consciente de l'étrangeté du fait que ce soit *moi* qui leur en parle. J'ai décrit l'astronef et ses possibilités, tandis que les événements des deux derniers mois qui me revenaient à l'esprit perturbaient ma concentration. « Lorsque j'ai quitté Mars à bord de l'*Aigle-Roux*, j'ignorais l'existence de l'AIM. Je ne savais pas qu'il y avait un mouvement clandestin décidé à renverser le Comité. Je savais pourtant que... que... » — j'avais brusquement du mal à parler — « ... que je haïssais le Comité et sa façon de régler notre façon de vivre. Quand j'ai appris l'existence de l'AIM, là-haut, un peu par accident... » — rires de sympathie — « ... je l'ai aidée. Tout comme mes amis qui sont ici avec moi. Maintenant que nous

sommes de retour, nous sommes prêts à vous aider. Je suis heureuse... je suis heureuse que ce n'ait pas été le Comité pour le développement de Mars qui soit venu nous accueillir. » Je fis une pause pour reprendre mon souffle. « J'espère qu'il ne gouvernera plus jamais Mars. » Sur ce, ils se levèrent pour nous acclamer. Nous applaudir et nous acclamer. Mais je n'avais pas terminé ! J'aurais voulu dire : « Écoutez, en ce moment, un astronef est en train de quitter le système solaire ! » J'aurais voulu dire que, de toutes nos petites querelles stupides et destructrices sur cette planète, avait réussi à surgir une tentative pure et fragile... que la révolution en était en partie responsable et que c'était là un événement historique qui dépassait l'imagination...

Mais je n'ai rien pu dire de tout cela. Mes amis de l'*Aigle-Roux* se sont pressés autour de moi, tous ces visages familiers pleins d'affection, et mon discours a été terminé. Nous nous regardions avec une tendresse nouvelle... Désormais, et peut-être à jamais, nous étions les uns pour les autres la seule famille. Les cousins de Noé, abandonnés sur le rivage.

Il ne reste guère de temps. La ville a été investie par la police et nous évacuons bientôt.

J'étais montée avec Andrew Jones sur le rempart du cratère quand les missiles ont commencé à tomber sur le spatioport, au nord de la ville. L'éclat des explosions laissait sur nos rétines une persistance bleutée et elles soulevaient de gros nuages paresseux de poussière rouge au-dessus des plus gros débris.

Avec nos combinaisons de jour, l'attaque avait été silencieuse, mais je sentais le choc des impacts malgré l'atmosphère ténue de Mars. « C'est notre tour, dit Andrew sans émotion. Nous ferions mieux de rentrer. »

Nous avons regagné le sas ménagé dans le dôme et avons descendu en hâte l'escalator installé à flanc de paroi. Nous venions d'arriver devant le quartier général quand le dôme a cédé. Je suppose que la police ne s'inquiétait plus de protéger les biens ; New Houston était peut-être la dernière cité rebelle et ils étaient pressés d'en finir avec nous. Nous avons vu des fêlures se former sur le pourtour, avons vu d'énormes portions

de mince plastacier se fendre et basculer lentement vers nous. Puis nous nous sommes retrouvés sous l'avancée du toit de l'immeuble, et ensuite dans le sas.

L'averse de plastacier a duré plus d'une minute. Les forces de police ont suivi immédiatement. Ils descendaient à l'aide de réacteurs dorsaux individuels. Des gens en combinaison ont commencé à envahir notre sas de l'intérieur sans se soucier de la déperdition d'air. On nous a tendu deux fusils à long canon que nous avons passés en bandoulière, et nous sommes sortis.

Ils descendaient en foule compacte, vêtus de combinaisons rouge pâle. Mais cette tactique les rendait bien vulnérables. Des rayons de lumière striaient le rose profond du ciel et les soldats ripostaient. Mais il leur fallait contrôler leurs propulseurs. Ils visaient mal. Nous les avons balayés du ciel. J'ai appuyé sur la détente de mon arme et regardé le rayon intercepter une forme humaine qui tombait en tirant dans ma direction. Brusquement, il a basculé et ses réacteurs l'ont précipité sur les bâtiments un peu plus loin. Je me suis assise, écoeurée, maudissant le Comité d'attaquer de manière aussi stupide, maudissant tout ce gâchis. La fréquence générale bruissait de voix. Un rayon a sifflé à mes oreilles et je suis allée me cacher sous l'avancée d'un toit en me disant : Ces toits ne sont pas faits pour protéger de la pluie mais des rayons de la mort... des trucs idiots dans ce genre. J'ai regardé à nouveau en l'air. Il suffisait qu'un rayon frappe un propulseur individuel un court instant pour le faire sauter. D'obscènes petits feux d'artifice explosaient tout autour de moi. Je jurai et sanglotai, frappai le mur avec la crosse de mon fusil, visai le ciel et tirai à nouveau.

De l'autre côté de la ville, la défense avait des problèmes. Des centaines de policiers s'abattaient sur les quartiers résidentiels, à l'opposé du cratère. Puis ils ont cessé d'arriver.

Une voix a dit à la radio : « L'ennemi est cerné dans la zone résidentielle, au nord-ouest. Regagnez le Q-G ou les avant-postes 5, 6, 7 ou 9. » C'était la première phrase que je comprenais depuis une demi-heure. J'ai retrouvé Andrew et l'ai suivi dans le quartier général. Trois heures seulement s'étaient écoulées depuis l'aube, quand nous avons fait l'ascension de la paroi.

Dans l'appartement, tout le monde a enlevé son casque. Andrew avait l'air farouche, désespéré. D'autres soignaient un homme agité d'un tremblement incoercible.

Après une heure passée à reprendre nos esprits et échanger des renseignements, nous nous sommes réunis dans le salon principal. Susan Jones, encore vêtue de sa combinaison de jour argentée, s'assit près de moi. « Nous allons évacuer la ville.

— Pour aller où ? ai-je demandé d'un air abattu.

— Nous avons établi un plan d'urgence pour parer à cette éventualité.

— Tant mieux. »

Ethel. Sandra et Youri vinrent nous rejoindre ; Susan éleva la voix à leur intention.

« Il y a toujours eu un risque d'en arriver là, bien sûr. Il nous fallait le courir. » Elle fit la moue. « Quoi qu'il en soit, nous avons des refuges dans le chaos, au nord d'ici. Des colonies cachées dans des souterrains ou des cavernes. Elles sont petites et bien isolées. Depuis que nous avons pris les villes, nous les avons approvisionnées en nourriture et matériel nécessaires pour les rendre autonomes.

— Ils nous repéreront par photos satellite », dis-je.

Elle secoua la tête. « Il y a presque autant de surface au sol sur Mars que sur Terre. Un relief incroyablement complexe. Je le sais, je suis allée là-haut. Même s'ils photographiaient tout, ils n'auraient pas assez de temps ni de personnel pour examiner tous les clichés.

— Et un balayage par ordinateur ?

— Ne peut identifier que les formes régulières. Nos installations sont bien camouflées. Ils devraient vérifier tous les clichés à l'œil nu, et même ainsi, ils ne nous verraient pas. Mars est trop vaste et nos abris trop bien dissimulés. Nous avons donc une retraite et elle est prête.

« L'autre solution, poursuivit-elle en nous dévisageant, est de se fondre dans la population en affirmant être restés neutres et nous être cachés depuis le début. Cela pourrait être difficile, mais nous avons introduit dans les registres de la ville un tas de personnes imaginaires dont vous pourriez endosser l'identité. »

Puis un homme grand et mince en vint à l'ordre du jour et Susan alla le rejoindre. « Nous contenons la police pour le moment, dit-il. Mais notre position à New Houston est intenable, comme vous le savez. Dès qu'il fera nuit, nous allons nous disperser et soit évacuer la ville, soit l'infiltrer. Les véhicules tout terrain cachés dans le canyon du Fer-de-Lance partiront vers le nord. De là, nous recommencerons la révolution. » Il avait l'air fatigué et déçu. « Vous saviez tous que ce risque existait. Que le mieux que nous pouvions faire pour cette fois était d'établir ces avant-postes clandestins. Eh bien, cela s'est passé comme ça. Je crains que nous ne soyons en train de perdre la maîtrise de l'espace et que New Houston ne soit une des dernières villes à résister. » Il se concentra avec Susan. « Pour ceux d'entre vous qui désirent rester en ville, nous avons une liste d'appartements à proximité encore pourvus en air. Et les faux papiers d'identité sont prêts à recevoir vos photos, empreintes digitales, etc. »

Il discuta encore un peu à voix basse avec les personnes qui l'entouraient. Ginger Sims vint nous rejoindre. Des conversations s'amorcèrent entre les quarante ou cinquante personnes réunies dans la pièce. « Bon. Allez vous reposer un peu avant le coucher du soleil. C'est tout pour le moment. »

Voilà où nous en sommes. Dans la pièce d'à côté, Ethel et Youri discutent pour savoir ce qu'il faut faire. Pour ma part, je n'ai même pas eu besoin de réfléchir. Je pars dans le chaos. Assez bizarrement, c'est comme si j'avais finalement décidé de partir avec l'astronef... enfermée dans une petite colonie souterraine où il nous faudra travailler dur pour mettre au point un système de survie, je n'en doute pas. Et pourtant nous sommes toujours sur Mars, et nous nous opposons toujours au Comité. J'ai donc obtenu ce que je voulais. Je suis satisfaite.

Il reste peu de temps. Je suis trop nerveuse pour aller me reposer, j'écris depuis une heure ou plus. Nous partons bientôt. Tous mes amis de l'*Aigle-Roux* nous accompagnent. Ethel et Youri viennent de se décider. Je pense à l'astronef qui s'éloigne de tout ceci... je songe à mon père. Mes pensées sont denses et

confuses, il m'est difficile de me limiter à écrire une chose à la fois.

La police va nous suivre dans les terres chaotiques. Le Comité voudra effacer toute trace de résistance. Mais cette volonté fait partie des choses qui assureront notre succès. Nous ne sommes pas venus sur cette planète rouge pour répéter les lamentables erreurs de l'histoire. Certainement pas. Même si, jusqu'à présent, on pourrait le croire. Les Martiens veulent être libres, réellement libres.

Je serai dans la même voiture qu'Andrew, il vient de me l'annoncer. Sa sœur et mes compagnons montent avec nous. L'évasion de cette nuit sera la partie la plus dangereuse. On dirait que tout va se passer comme dans mon rêve quand j'étais là-haut avec l'astronef, dans la ceinture d'astéroïdes... je vais courir sur le sol rouge de Mars, à jamais. Seulement, dans le monde réel, on me poursuivra.

DEUXIÈME PARTIE

Hjalmar Nederland

2547

J'étais le monde où je marchais, et tout ce
Que mes sens percevaient ne provenait que de moi ;
Dans ce monde je me retrouvais plus seul et plus
étranger.

WALLACE STEVENS,
« Tea at the Palaz of Hoon »

La mémoire est le maillon faible de la chaîne. J'aurai trois cent dix ans cette année, mais la plus grande part de ma vie m'est perdue, enfouie sous les ans. Je pourrais aussi bien être une créature qui se réincarne, de vie en vie, ignorante de son propre passé. Oh ! je « sais » que j'ai escaladé une fois l'Olympus Mons, que j'ai une fois visité la Terre, et ainsi de suite ; je peux consulter les archives comme chacun de nous ; mais ne se souvenir d'aucun détail, ne rien *sentir* de ce savoir, n'est pas l'avoir vécu.

Ce n'est pas si simple que cela, je l'admets. Certains événements, certains moments épars de ma vie, existent dans ma mémoire comme des objets pris dans les couches d'une excavation : fragments de signification dans les débris du temps, déposés selon un schéma que je ne peux comprendre. Je bute de temps en temps sur l'un de ces débris – une sonnette de trolley dans la rue et je revois un sourire d'Alexandrin –, une bouffée d'ammoniac et je revis la naissance de ma première fille – mais le processus de dépôt, le processus de redécouverte, sont tous deux pour moi des mystères. Et chaque petite réminiscence me rappelle que certaines choses sont oubliées à jamais – des choses qui pourraient m'expliquer à moi-même, explication dont j'ai un cruel besoin – et je m'agrippe à ces fragments, sachant que plus jamais peut-être je ne trébucherai dessus.

C'est pourquoi j'ai décidé de collectionner ces fragments, avec l'idée qu'il valait mieux que j'essaie de les comprendre maintenant, tant qu'ils sont encore à ma portée – de travailler comme si souvent les archéologues d'autrefois, pressés par la montée des eaux, tant qu'il reste encore une chance : inventer vite une nouvelle archéologie du moi.

Nous nous souvenons le mieux de ce que nous éprouvons avec le plus d'intensité.

Le ballon de Tharsis – le ballon mesure cinq mille kilomètres de diamètre et sept kilomètres de haut ; sa formation remonte au début de l'histoire de Mars. Les tensions résultant de cette déformation de la croûte ont déterminé la formation des grands volcans, du système des canyons équatoriaux et d'un important système de fractures radiales.

Nous gagnâmes le site dans une centaine de véhicules tout terrain, caravane qui soulevait au-dessus de la plaine rocailleuse un panache de poussière terre de Sienna. Le site ressemblait à n'importe quel autre cratère de formation relativement récente : un rempart bas que les voitures pouvaient franchir sans se détourner, puis une colline plate circulaire, symétrique, entourée par la déclivité bosselée du bouclier d'éjection. Peu de cratères sont impressionnants de l'extérieur et celui-ci ne faisait pas exception. Mais mon pouls s'accéléra à sa vue. Je l'attendais depuis si longtemps.

J'enfilai ma combinaison thermique et ordonnai aux étudiants de ma voiture d'en faire autant, car j'avais besoin de compagnie pour parcourir le rempart à pied. Serrant les dents, je me dirigeai vers la voiture de Satarwal et Petrini et frappai à la vitre. La portière s'ouvrit dans un sifflement, dévoilant deux visages tendus parfaitement interchangeables : les codirecteurs de mon chantier de fouilles. Je leur déclarai d'un ton suave que je montais sur le rempart avec quelques élèves pour y jeter un coup d'œil.

Satarwal haussa un sourcil autoritaire. « Ne devrions-nous pas dresser d'abord le camp ?

— Vous avez plus qu'assez de personnel pour cela. Et il faut que quelqu'un monte là-haut vérifier que nous sommes bien au bon cratère. »

Présenter des excuses : une erreur. « Nous sommes au bon cratère », dit Satarwal.

Petrini sourit. « Vous pensez que ce n'est pas le bon cratère, Hjalmar ?

— Si, si. Mais cela ne peut pas faire de mal de jeter un coup d'œil avant d'installer le camp. »

Ils se regardèrent, me laissant languir. « D'accord, dit Satarwal. Vous pouvez y aller.

— Merci. » Mon ton était toujours aussi suave. Petrini lança un regard vers Satarwal pour voir comment le chef de l'Inspection planétaire prenait le sarcasme ; mais Satarwal n'y avait vu que du feu. Policier stupide.

Sur un signe de tête je conduisis une demi-douzaine d'étudiants et de membres de l'équipe vers la crête. On était au milieu de l'après-midi et nous escaladâmes la pente douce avec le soleil sur nos épaules et le quatuor des miroirs crépusculaires presque à la verticale de nos têtes. Marcher faisait agréablement oublier mon échange de mots avec Satarwal et Petrini, et je devançai le groupe. Me voyant accélérer, ils ne tentèrent pas de me rattraper. Ces deux clowns : à leur pensée, je soufflai dans l'air glacé des hauteurs des panaches de givre aussi solides que des balles de coton. C'était *mon* chantier de fouilles. J'avais travaillé vingt ans pour faire rayer ce site de la liste des interdits du Comité ; et j'aurais d'ailleurs pu travailler cent ans de plus sans obtenir leur permission, si un ami à moi n'avait pas été nommé au Comité. Mais il lui avait plu d'autoriser ces fouilles directement à l'issue de mon mandat de président du département, si bien que le nouveau président, Petrini, avait été nommé codirecteur des fouilles aux côtés du chien de garde du Comité, Satarwal, tandis que moi, dont les travaux seraient étayés ou réfutés par les fouilles, j'avais à peine le droit de les accompagner. J'avais dû me rouler à leurs pieds pendant près d'un an avant qu'ils me permettent de participer à l'expédition. Et mon ami s'était contenté d'en rire. « Sois heureux de pouvoir seulement y aller, redoutable extrémiste que tu es ! »

Mais nous y étions. D'un coup de pied, j'envoyai un caillou rouler sur la pente, pour purger mon esprit de tout le poison instillé par le gouvernement. Nous étions là. Cela signifiait que quoi qu'il advienne, j'avais gagné : pour la première fois, un site avait été retiré de la liste des interdits. Et maintenant, il se dessinait devant moi – ah ! – mon cœur battait à cette pensée. Je pressai le pas ; la seule chose qui m'empêchait de bondir sur

la pente était la présence des étudiants dans mon dos. Le bouclier d'éjection se faisait plus raide et plus raboteux à l'approche de la crête ; au-dessus de moi, des blocs se détachaient sur le ciel lavande sale, m'offrant une excuse pour m'élancer vers le haut, les franchir. Sous moi, les cris de mes compagnons semblaient des pépiements de pinsons des neiges. Du sable fin, crissant de gel, s'amoncelait au pied des blocs de basalte brisés...

La pente s'incurvait et je me trouvai soudain sur la crête du rempart. Une enceinte de béton jaunâtre la couronnait ; j'y courus. Du béton, serti d'acier : les fondations d'un dôme du début du XXII^e siècle. Nous étions donc au bon cratère. De ma nouvelle position, j'apercevais toute la circonférence du rempart nivelé par l'enceinte plus ou moins haute selon les endroits. Ça et là, des arcs s'élançaient au-dessus du cratère, sur deux mètres, cinq ou dix, puis se tordaient, cassés. Les supports du dôme. En plusieurs points, l'enceinte s'était effondrée ; l'une de ces brèches se trouvait non loin de moi et j'allai l'examiner. Le béton s'était désagrégé en une sorte de grès noir qui s'effrita sous la pression de mon gant. Ils avaient donc fait sauter le dôme. Je secouai la tête. Un sale choc pour les habitants, à coup sûr.

Hana Ingtal, la moins stupide de mes étudiants, surgit derrière la crête, interrompant mes investigations. « Professeur Nederland ! » cria-t-elle en agitant entre deux doigts gantés un copeau de plastique bleu.

« Quoi ? »

— Regardez : c'est une stampille. »

Je pris la pastille pour l'examiner.

« Les fabricants d'explosifs en mettent dans leurs produits pour pouvoir identifier les explosifs qui ont causé...

— Je sais ce qu'est une stampille, Ingtal. Remettez ça là où vous l'avez trouvé. Vous connaissez les procédures d'excavation, n'est-ce pas ? Ne rien déplacer, sauf dans le cadre d'une exploration méthodique qui puisse être confirmée par d'autres et enregistrée comme source de données authentique. Surtout sur ce chantier-ci. Vous avez peut-être déjà détruit la valeur archéologique de cette pièce ! »

Mortifiée, elle fit demi-tour et redescendit la crête. Mais c'est ainsi que les étudiants apprennent. « Et surtout, remettez-le quelque part où vous serez sûre de le retrouver ! » criai-je dans son dos. Elle était de ces étudiants qui progressent par bonds et oublient certaines choses en chemin... des questions pratiques telles que la méthodologie. Elle avait sûrement échafaudé toute une théorie sur la fin de la ville à partir de cette simple pastille de plastique. Mais elle était jeune. Un siècle ou deux de défaites lui apprendraient comment étayer une thèse sur l'histoire martienne.

Je m'avançai jusqu'au rebord interne du rempart et contemplai la falaise presque verticale qui descendait vers le fond du cratère.

En trois cents ans, une épaisse couche de sable s'était accumulée, mais certains toits émergeaient encore. De mon point de vue, la ville semblait faite de tertres de poussière dressés au fond d'une grande cuvette de crasse. Les monticules formaient de vagues carrés, des rectangles, et s'assemblaient en une grille de dépressions comblées de sable qui avaient jadis été des rues animées et de larges boulevards bordés d'arbres. Ces motifs se répétaient de tous côtés jusqu'au rempart du cratère, bien qu'à l'est le sable tendît à tout enfouir.

Frémissant, je m'approchai aussi près que j'osai du bord de la falaise. À mes pieds s'étendaient les ruines de New Houston. J'étais né dans cette cité en ruine ; j'avais passé mes premières années aux confins mêmes de ce cratère... Ce fait avait gêné mes efforts pour faire approuver les fouilles, sans que j'aie jamais compris pourquoi. Ma ville natale : et alors ? Personne ne se souvient de son enfance. Je savais que j'étais né là comme chacun le savait – par les archives. L'insinuation tacite du caractère personnel de mes motifs était donc sans fondement, ce qui fut implicitement admis lorsque les fouilles furent approuvées et que je reçus l'autorisation d'y participer.

Et pourtant, parcourant du regard les monticules des toits, les arêtes des panneaux solaires et les rues ensablées, je me surpris à chercher dans leur dessin, ou dans les ravines verticales ciselées dans la paroi du cratère, quelque chose qui

me revienne de ces premières années. Mais ce n'était qu'un site archéologique. Une ancienne cité en ruine.

New Houston. Pendant la Sédition de 2248, la ville était tombée aux mains des émeutiers et avait résisté à la police du Comité pour le développement de Mars. (J'y étais peut-être ?) Les rapports de police déclaraient que les rebelles avaient fait sauter le dôme, détruit la ville et tué tous les non-combattants ; mais les samizdats racontaient autre chose. J'entendais trouver la vérité dans ces ruines.

C'est pourquoi, à la vue de ce treillis imprécis au fond du cratère, maintenant accentué par les ombres plus longues de la fin de l'après-midi, mon pouls s'accélérait, j'exultais. Aussi loin que je me souvins, j'avais toujours voulu explorer l'une des cités perdues de Mars et, maintenant, j'étais enfin là. Je serais dorénavant archéologue par mes actes autant que par mes thèses. Des visions des fouilles archéologiques dont je parlais en classe assaillirent mon esprit – toutes ces villes rasées et abandonnées par leurs conquérants, Troie, Carthage, Palmyre, Tenochtitlán, toutes ressuscitées par les scientifiques et par leurs travaux ; New Houston s'y ajouterait maintenant, rendue à l'histoire. Eh ! oui – c'était ce moment unique des fouilles où le site repose intact, enveloppé d'ombre, et où tout semble possible, où l'on peut imaginer que ces ruines sont celles d'une immense et antique Persépolis, strates des siècles sous la surface rocailleuse, porteuses des débris de vies innombrables que l'on pourra déchiffrer et comprendre, tirer d'un passé éteint pour être connues, chéries et à jamais portées en nous. Car enfin, dans ces ruines, on pouvait découvrir pratiquement *n'importe quoi*.

Il est bien sûr facile d'éprouver de tels sentiments, seul, avec une vue pittoresque sur le site, dans la lumière d'une fin d'après-midi. Tout semble patiné et lourd de sens, un peu vôtre, dans un sens.

Il en allait autrement près des tentes. Ce soir-là, j'entrai dans la grande tente commune où tous fêtaient notre arrivée et me sentis comme une fourmi précipitée dans un terrarium plein de mygales. Satarwal et ses sbires de l'Inspection planétaire me

regardèrent fixement tandis que Petrini et ses étudiants vaguement insolents me lorgnaient du coin de l'œil, debout en cercle autour de quelques tables, pointant le doigt sur des cartes et discutant comme des experts, et que mes étudiants, avec ceux de McNeil et de Kalinine, m'adressaient des œillades de moutons stupides. Je partis à la recherche des Klesert que je trouvai dans la salle à manger ; je partageai en silence leur repas. Je ne les connaissais pas très bien mais ils étaient de mon âge et savaient laisser les autres en paix. Dommage pour moi que leur travail aux stations de pompage les éloigne à quelques kilomètres au sud-ouest, dans Nirgal Vallis.

Je me retrouvai dans la salle principale, au milieu des arguments et des doigts tendus. Le groupe de Petrini avait décidé d'être véhément ; pourtant, leur discours n'avait guère de sens – si ce n'était de démontrer à Satarwal comme ils étaient *fiables*, comme ils pouvaient s'attaquer énergiquement aux « faits » sans mettre en danger la version officielle de l'histoire de New Houston. Ils étaient très forts. Et Satarwal gobait tout. Il se délectait des bavardages insipides sur les modèles athénien et parisien de l'urbanisme cratériforme, car ils évitaient soigneusement la question primordiale de l'objet des fouilles. Ses bajoues bleutées de barbe tressautaient de plaisir au spectacle de son pouvoir sur nous et je ne pus le supporter. Je dus quitter la pièce.

Ce fut pour me heurter à Petrini dans l'un des petits salons. Mais Petrini était moins exaspérant que Satarwal. C'était comme de passer du dentiste à l'oto-rhino (je suis un peu dur d'oreille) : il vous charcute aussi, mais sans roulette.

« Alors, Hjalmar, la vue était belle ? Cette vieille ville est toujours là, hein ?

— Euh... oui. Elle est là.

— Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant sur le rempart ?

— Eh bien... les fondations du dôme, bien sûr. Je ne peux rien dire avant que nous les ayons étudiées de plus près.

— Bien entendu.

— Rien d'extraordinaire, pourtant.

— Non. J' imagine que nous l'aurions su, par vos étudiants.

— Vous croyez ?
— Allons, Hjalmar. Vous connaissez les étudiants.
— Je ne sais pas.
— Et qui d'autre ? Vous êtes le pilier de l'université, Hjalmar, vous êtes là depuis plus longtemps que les bâtiments mêmes.
— Pas vraiment. D'ailleurs, seuls les bâtiments demeurent. Les étudiants ne font que passer. » Jusqu'au jour où vous vous retrouvez en train de faire cours à des représentants d'une autre civilisation.

Petrini rejeta la tête en arrière et éclata de rire. « Eh bien », dit-il après avoir rapidement retrouvé son calme et vérifié que je voyais qu'il parlait maintenant sérieusement : « Ça ne va pas être facile de suivre vos brisées.

— Balivernes. Vous risquez d'être notre meilleur doyen. »

Conversation sur pilotage automatique. Pendant ce temps, je le regardais m'embobiner. Quel charme. Mais le problème de Petrini était sa transparence. Il était de ces gens dont le but dans la vie est de se hisser dans les allées du pouvoir ; tout ce qu'il faisait s'inscrivait dans cette campagne. Je connaissais moi-même quelqu'un de ce style et je reconnaissais le genre. Mais les buts de Petrini étaient toujours évidents et ceci gênerait son ascension. Les meilleurs politiciens semblent être parachutés vers le haut par accident, de sorte que les gens ont tendance à les aider au passage.

Il me tapota affectueusement le bras. « Merci pour le vote de confiance. Maintenant – j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous le dire – je sais ce que vous cherchez à prouver ici. Et croyez-moi, je suis de tout cœur avec vous. Mais les preuves, Hjalmar. Le rapport Aimes, vous savez, et le récit du colonel Shay. Ces choses n'ont pas pu être falsifiées.

— Bien sûr que si. » Je levai sur lui un regard curieux. « Ce ne sont pas des faits, Petrini. Les faits sont ici, sur le site. Les seules preuves valables sont ici, parce que la ville ne peut pas mentir. Nous verrons ce que nous trouverons.

— Préparez-vous seulement à une déception. » Il posa de nouveau sa main sur mon bras. « Je vous dis cela dans votre intérêt.

— Merci. »

Je songeai à retourner lire dans ma tente. Mes supérieurs hiérarchiques étaient insupportables, mes collègues irritants, mes étudiants insipides. Au moment même, Hana Ingta apparut comme si je l'avais invoquée en pensée et m'invita à venir prendre un verre avec elle, avec un enthousiasme qui rendait tout refus difficile. J'acquiesçai sans entrain et la suivis au bar de la salle à manger. Tout en préparant nos cocktails, elle se mit à parler de notre après-midi sur la crête. Je la contemplais, perplexe. Nous travaillions ensemble depuis plus de cinq ans et elle semblait persister à bien m'aimer. Je ne la comprenais pas. La plupart des étudiants flattent si évidemment leurs professeurs pour leur avancement, et comment pourrait-il en être autrement ? C'est une situation maître-esclave type. Je doute que je m'approche jamais d'une université, si je devais recommencer. Vingt ans d'apprentissage sous la férule d'un vieil homme ou d'une vieille femme qui « sait », uniquement pour parvenir en position d'être traité en maître par des gens que vous connaissez à peine. Stupide (et pourtant mieux que la prospection minière).

Mais Hana semblait prendre plaisir à bavarder avec moi. Elle ne manifestait aucune déférence et, à l'observer, je pouvais presque m'imaginer ce que pourrait être un nouvel apprentissage de la discipline. Cinquante-deux ans, cheveux châtons, yeux noisette, traits fins, expression calme : mes étudiants célibataires faisaient des pieds et des mains pour sortir avec elle et elle s'installait à une petite table avec moi, avec un homme qui était réellement incapable de lui parler. J'ai su parler aux jeunes (quand j'étais jeune aussi, peut-être) mais j'ai perdu cet art. La vie est l'histoire de nos oublis.

Elle me demanda donc : « Ces fouilles ressemblent-elles à celles que vous avez faites sur Terre ? » et j'essayai de comprendre ce qu'elle voulait dire par là.

« Eh bien. Je n'ai jamais vraiment participé à des fouilles sur Terre – je pensais que vous le saviez ? » J'étais quasiment certain qu'elle le savait. « Mais le site ressemble beaucoup à un village viking abandonné que j'ai visité là-bas sur la côte ouest du Groenland », et je décrivis le site terrien, cherchant à me souvenir de mes notes de cours prises sur place – car mon

voyage sur Terre était un trou dans ma mémoire – jusqu’à ce que je m’aperçoive de l’écart trop grand entre mes descriptions et ce que nous avons effectivement vu dans l’après-midi ; je m’interrompis maladroitement et attendis avec un certain émoi qu’elle mette un autre sujet sur le tapis. Voyez-vous, les gens discrets savent qu’ils ont la réputation d’être taciturnes. Cette réputation leur donne parfois une sorte de pouvoir, car ils constatent que leurs interlocuteurs croient que lorsque enfin ils parleront, leurs paroles seront mémorables. Mais ils sont aussi soumis à une sorte de pression, une pression qui augmente au fur et à mesure que les années passent et que la réputation de discrétion s’installe. Car, après tout, que peut-on trouver de suffisamment important à dire ? Pas grand-chose. Et les gens discrets en deviennent par trop conscients, conscients également de ce que la plupart des mots ne sont qu’un code masquant des significations éminemment plus complexes – des significations insondables pour ceux-là mêmes qui sont les plus conscients de leur existence.

Je me levai brusquement. « Il est temps que j’aille me coucher », et je regagnai ma tente.

... Lorsque nous fûmes sûrs qu’ils respecteraient la trêve, nous rencontrâmes sept d’entre eux au dépôt du spatioport. Nous leur déclarâmes qu’ils étaient la dernière ville de Mars à résister à l’autorité légitime, mais ils ne nous crurent pas. Je leur expliquai que leur situation était désespérée, quoi qu’il pût se passer ailleurs, et je leur offris les conditions que nous avions offertes à tous les émeutiers : un procès équitable, la commutation de la peine de mort et l’ouverture d’un dialogue raisonnable (à définir ultérieurement) afin d’examiner les doléances relatives à la politique planétaire. J’ajoutai que tous les non-combattants de New Houston devaient nous être immédiatement remis. Le chef du groupe, un homme barbu de soixante-dix ou quatre-vingts ans, demanda l’amnistie totale pour condition de leur reddition. Je répondis que je n’étais pas autorisé à accorder l’amnistie mais que le Comité était disposé à l’envisager après la cessation des violences. Les émeutiers discutèrent entre eux, en russe, et mes officiers entendirent

répéter plusieurs fois le mot « Leningrad ». Le chef déclara qu'ils regagneraient la ville pour mettre la question aux voix et nous convînmes de nous retrouver deux jours plus tard. Le lendemain matin, toutefois, plus d'une vingtaine d'explosions sur la crête du cratère nous révélèrent qu'ils avaient fait sauter le dôme de la ville. Quand nos forces purent entrer, la centrale était détruite et les incendies s'étaient éteints faute d'oxygène, bien que la fumée fût encore très dense. Cette fumée protégeait les tireurs rebelles embusqués et lorsque nous les eûmes enfin neutralisés, presque tous les non-combattants de la ville étaient morts asphyxiés. Les opérations de secours se sont poursuivies pendant trois jours, permettant de retrouver trente-huit personnes dans des locaux intacts, sas atmosphériques, combinaisons individuelles et autres. Tous revendiquèrent le statut de non-combattant ; leurs interrogatoires figurent ci-joints. La ville pacifiée n'était plus habitable ; les dommages causés par les émeutiers étaient tels qu'il eût été plus facile d'aménager un nouveau cratère que de reconstruire la cité.

Telles furent les déclarations du colonel Ernest Shay, chef d'état-major des forces de police du Comité pendant la Sédition, lorsqu'il fut entendu par la commission Aimes en 2250. Mais j'avais retrouvé des archives de la division de police Royal Dutch qui prouvaient que Shay était à Enkhuisen en décembre 2248, chargé de superviser les opérations militaires. Pourquoi avait-il répondu aux questions de la commission, lui et non l'officier effectivement responsable sur le terrain à New Houston ? Pourquoi avait-il menti et déclaré qu'il avait lui-même mené là-bas les négociations ?

Je reposai l'épaisse liasse du 194^e volume du rapport Aimes sur ma table de nuit, avec l'épais dossier de samizdats, collection illicite de lettres d'information, de pamphlets, de xérogaphies et de tracts que je rassemblais depuis des années. Écrits dans un russe argotique, sarcastique, amer (la langue clandestine de Mars, la langue de la résistance, l'anti-anglais), les samizdats, pour la plupart manuscrits pour éviter l'identification par la police de l'imprimeur ou de la machine à écrire, racontaient la véritable histoire de New Houston. Allais-

je ressortir la lettre d'information *Poursuivre la lutte de Evgheni ? Le Dragon s'abattit, la foudre jaillit de sa gueule, « Le ciel tombe, le ciel tombe ! » et le feu manquant d'air s'engouffre dans les bronches pour brûler dans les poumons, les gens ballons de feu dérivent jusqu'au dragon, poulets rôtis qui tombent sur un bûcher ardent... Ou le récit plus prosaïque de Medvedev ? 24 décembre 2248 – dixième politzei blitzkrieg-New Houston, secteur Texan – l'assaut a été donné par environ deux mille hommes de troupe équipés de propulseurs individuels qui se sont posés dans la ville ouverte après la destruction du dôme à l'aube – la résistance a duré trois jours – les rebelles capturés ont été exécutés... Mais je les connaissais tous par cœur. Ces comptes rendus décousus contaient la véritable histoire de la Sédition, j'en étais convaincu. Peu d'historiens étaient de mon avis ; ils soutenaient le parti pris officiel du Comité qui affirmait que les samizdats n'étaient que des mensonges pleins de contradictions et d'inexactitudes flagrantes, écrits par des mécontents. Il est vrai qu'ils étaient anonymes et recelaient des contradictions, ils n'avaient pas de source connue et ne reposaient sur aucune preuve ; et certains étaient farcis d'outrances, la Sédition faite mythe. Mais d'une certaine manière, des auteurs comme « Medvedev » faisaient une relation plus cohérente de la Sédition que le rapport Aimes. Et s'il ne s'agissait que de pure fiction, pourquoi le Comité avait-il déclaré illégales leur publication et leur possession ? Pourquoi le Comité avait-il entrepris l'installation d'« empreintes » en filigrane sur toutes les machines à xérogaphie pour essayer de repérer celles qui servaient à imprimer les samizdats ? Et pourquoi la fouille de plus d'une douzaine de villes abandonnées avait-elle été interdite ? Non. Quelque chose clochait ; le Comité avait menti, mentait. La véritable histoire de la Sédition restait à écrire.*

Les équipes d'excavation s'approchaient du niveau des rues de la vieille ville à des vitesses variées, selon leurs méthodes et leurs résultats. McNeil travaillait comme s'il disposait du restant de sa vie pour achever de creuser le centimètre suivant et ses étudiants enregistraient chaque détail avec tant de

précision qu'ils auraient pu reconstruire les ruines exactement comme ils les avaient trouvées. « On ne peut pas savoir quelles questions nous nous poserons dans cent ans », professait McNeil. Le reste des chercheurs avait déjà des questions toutes prêtes et nous n'utilisions les tamis et les brosses à dents que lorsque nous approchions de ce que nous cherchions. Je mis mon équipe au travail dans la zone de la centrale d'énergie de la ville, au pied de la paroi orientale du cratère. Sous plusieurs mètres de sable, nous découvrîmes les imposants bâtiments de la centrale, partiellement enterrés sous l'éboulement de la paroi du cratère, avec leurs murs effondrés et leurs entrailles pleines de blocs de béton et d'appareils fracassés. En nous éloignant de la centrale, nous trouvâmes les salles de contrôle, les bureaux et les hangars à matériel ; puis, derrière une enceinte de fer ouvragée, des boutiques, des restaurants, des bars et, au-delà, les dortoirs et les appartements de ceux qui travaillaient à la centrale. Toutes ces constructions, et surtout la centrale même, étaient calcinées, fondues, écroulées. Passer au crible ces preuves de destruction nous prit des semaines : enregistrer des hologrammes, faire des maquettes de ce que nous avons trouvé, programmer des explosions sur l'ordinateur et même mettre en scène des explosions réelles dans les maquettes, pour voir quelle forme avait pris l'assaut ; et pendant tout ce temps, un de mes groupes continuait à élargir les fouilles dans la zone avoisinante et en particulier au nord de la centrale où les dommages étaient les plus importants.

Le niveau des rues à la base de la paroi du cratère se trouvait à neuf mètres environ sous le sable amoncelé et nous travaillions ainsi au fond d'un petit cratère de notre confection. Ailleurs, des équipes avaient creusé d'autres trous et quand je me promenais le soir sur l'étendue sablonneuse en m'arrêtant de-ci de-là pour effleurer la tranche exposée d'un panneau solaire ou inspecter une touffe de lichen, il me semblait que je parcourais un ancien champ de bataille, un no man's land truffé de cratères de bombe et de trous géants. Scruter les tranchées me donnait le sentiment bizarre d'examiner des tombes – l'archéologie régressant en pillage de tombeaux – et de pouvoir apercevoir les morts vaquant à leurs activités quotidiennes. De

hautes dragues se dressaient comme des insectes sur le rempart de chaque petit cratère et les tubes qui s'en échappaient couraient sur le fond, escaladaient le rebord. Quelle fantasmagorie que cette ville morte. Le givre crissait sous mes pas, mon nez et mes poumons étaient glacés. Je retournai à notre propre graben (tombeau) et examinai les appartements ensablés que nous venions de dégager. Ils avaient construit des gouttières sur les toits, dans ce pays où jamais il ne pleut. Où étions-nous ? Dans quelle métropole du souvenir ?

En bas, dans l'ombre des rues, des silhouettes émergeaient d'un bâtiment, portant les longs tubes de succion reliés à la drague. Des pompiers fantômes. Bill Strickland leva la tête et me vit ; il cria quelque chose que je ne pus entendre. Il désigna le bâtiment, me fit signe de descendre. Mon cœur bondit, je gagnai précipitamment la rampe et descendis. Xhosa, mon chef d'équipe, accourut. « Qu'ont-ils trouvé ? demandai-je.

— Je n'en sais rien, ils nous ont juste crié de nous dépêcher.

— Ça ne risque pas de se sauver », répliquai-je, mais Xhosa était déjà au bout de la rue. J'avancai d'un pas égal pour leur montrer que je gardais mon sang-froid. Je contournai un escarpement de notre nouvelle falaise de sable et trouvai cinq ou six membres de mon équipe à l'entrée d'un bâtiment nouvellement mis au jour ; c'était apparemment un hôtel avec une taverne au rez-de-chaussée. Je passai devant eux et entrai. Les pièces déblayées béaient comme des grottes, ça sentait l'argile et la peinture. J'entendis des voix plus à l'intérieur et avançai dans leur direction.

« Quelqu'un a-t-il contrôlé l'intégrité structurelle de cette construction ? » claironnai-je.

Strickland et quelques autres se tenaient dans la grande pièce. « Vaguement, dit-il.

— Bravo. Tout le bâtiment pourrait nous tomber dessus. »

Strickland s'écarta pour que je puisse voir la pièce suivante par l'embrasure de la porte.

Quatre corps étaient étendus par terre, revêtus d'anciennes combinaisons spatiales. Deux d'entre eux tenaient des carabines dans leurs mains gantées. L'un était recroquevillé autour du

pied d'un grand bureau vide. Comme les morts sont sereins, comme ils sont *autres*.

« Sortez d'ici avant que tout s'écroule », leur intimai-je brutalement, choqué par le spectacle. « Xhosa, contrôle la structure et fais venir des équipes holo. Des holos de chaque pièce. Regardez les traces que vous avez laissées. Qui a aspiré le bâtiment ? » Strickland et Heidi Mueller s'avancèrent. « Combien de fois avez-vous vérifié les filtres ?

— Après chaque pièce », répondit Heidi. Bill avait l'air maussade.

« Trouvé quelque chose ?

— Tout est dans les caisses de la première pièce », dit Bill.

J'esquissai une grimace. Ici, la lenteur exaspérante de McNeil eût été précieuse. Hana Ingta entra dans la pièce, s'arrêta en voyant les corps par l'ouverture de la porte. Du givre s'échappait de ses narines pour voleter vers le sol.

« Hana, allez chercher Petrini et amenez-le ici. Dites-lui que j'ai besoin de lui. »

Elle me regarda comme si j'avais fini par devenir fou.

« Je veux qu'il voie ça », précisai-je.

Elle acquiesça et disparut.

« Laissez tout cela. Quand Petrini sera là, nous reprendrons le travail. » Je les chassai du bâtiment. Je ne voulais pas rester là avec ces corps ; je me sentais mal à l'aise et désorienté, et autre chose encore d'indéfinissable. De la rue, mes étudiants descendirent dans le canyon de sable jusqu'à notre petite tente de travail : silhouettes brunes et bleu pâle dans une rue résidentielle, entre deux parois abruptes creusées dans le sable rouge. Je levai les yeux au-delà de la zone d'ombre vers le rempart du cratère et le ciel couleur prune. Pas d'étoiles. Et pourtant, jadis, il y en avait beaucoup – et cette odeur âcre, de poussière mouillée et de fixatif, du revêtement de rue...

Mon père avait cousu un drapeau, à rayures, avec une étoile, l'État de l'étoile solitaire, disait-il ; l'étoile était rouge, ce qui le faisait rire.

Pris de vertige, je fis un pas dans la rue, regardai une fenêtre noire au premier étage de l'immeuble en face... sursautai...

Mon père était rentré tard à la maison pour trouver notre groupe de gosses rassemblé devant les grandes cartes de la vitrine du *Tonneau-Percé*. Les généraux ! cria-t-il joyeusement. Il me prit par la main pour me faire entrer et... et...

J'étais allé à la centrale chercher notre ration d'eau quotidienne quand le dôme s'est écroulé. *Le dôme s'est écroulé*. Un énorme fracas, dehors, et le rugissement de l'air qui s'échappe. Je courus enfile à la hâte un scaphandre, verrouillai le casque et ouvris l'oxygène comme on me l'avait appris. Impatient de me battre, je me ruai dans la rue où je ne vis rien tant il y avait de fumée. Le sol vibrait ; la fumée se dissipa et des pans du dôme se mirent à pleuvoir, tournoyant dans les turbulences. Des éclairs sur le rebord du cratère brouillèrent mes yeux de jets rougeoyants et, à travers les jets, des blocs de la taille d'un étage roulèrent sur nous du haut du mur. La peur m'étourdit comme un coup sur la tête, me précipitant dans un autre monde. Je m'élançai en direction de la maison, ne pensant qu'à me cacher. Je trébuchai sur de grandes plaques – des morceaux de dôme –, me perdis dans la fumée, levai la tête et vis des silhouettes rouges tomber du ciel, fusées arrimées au dos. Il en tombait des centaines, comme des gouttes de sang, des météorites ou des fragments de dôme devenus vivants. Des rayons rouges trouaient la fumée, je tombai, me relevai et courus tête baissée à la maison. Une femme gisait dans la rue. Je gravis les marches en courant, soulagé de les voir, mais quand j'ouvris la porte, je découvris que j'avais été dupé – la façade de la maison était intacte, mais ce n'était plus qu'un décor de théâtre, et derrière elle un immense pan de cratère ocre avait réduit le logement et son contenu à une crêpe de panneaux plastifiés d'un mètre d'épaisseur. La porte dans ma main. J'aurais pu abattre d'un geste la façade.

Un instant dans un monde hors du temps : je me retrouvai assis dans la rue. J'étais baigné de sueur ; le thermostat de ma combinaison avait été débordé. Je me relevai lentement, finis de traverser la rue et montai les marches du perron sous la fenêtre noire du premier étage. Je tirai timidement la porte. Du rocher ocre. Je refermai, m'assis sur les marches.

Vague impression de parents, de sœurs. Ils avaient dû être tués. Peut-être pas dans l'appartement même, mais quelque part. Ils nous auraient sinon réunis en faisant le compte des survivants. J'explorai prudemment ma mémoire : qu'était-il arrivé après que j'eus ouvert la porte ? Rien. Le vide du passé, aussi désert que d'habitude. Les images qui venaient de me submerger vivaient encore, mais c'était des fragments, brillant dans l'obscurité ambiante comme des soleils miroirs dans le crépuscule – tirées du passé par le parfum d'une rue, un rocher aperçu dans l'entrebâillement d'une porte, ou des corps dans un hall d'entrée. En proie à un tremblement incoercible, je torturai mon esprit pour en savoir plus. Je vacillais sur la terrasse, *sachant* ce que signifiait raser une cité et assassiner ses habitants – ma famille...

« Professeur Nederland ? »

Je levai les yeux. Petrini, et derrière lui, entre autres, Satarwal.

« Qu'y a-t-il ? »

Il me regarda, interdit. « Vous nous avez demandé de venir.

— Oui. Bien sûr. Nous avons trouvé quelque chose et j'ai besoin de votre aide. Une poche de résistance, peut-être. »

Il sourit. « Vous avez besoin de mon aide ?

— Nous avons besoin de faire confirmer notre découverte de source indépendante.

— Oh ! » Son sourire disparut. « Je vois. Eh bien, allons-y. » Il me tendit la main. « Voulez-vous qu'on vous aide ? Vous avez l'air plutôt secoué. »

Je refusai sa main tendue et me levai. Je désignai la maison, derrière nous. « J'habitais là.

— Vraiment ? » Il était surpris. Dans son dos, les membres de l'équipe échangèrent des regards. « Vous avez vérifié ?

— Je me suis rappelé. » Je fendis le groupe pour entrer au *Tonneau-Percé*.

L'intérieur avait été holographié et la solidité du bâtiment vérifiée, nous pûmes nous mettre au travail. Xhosa, Hana et Bill donnaient les ordres et je regardais. Ils sortirent sept corps et les véhiculèrent jusqu'à l'escalator que nous avions installé pour franchir le rempart du cratère. Nous allions devoir ouvrir un

cimetière derrière le camp de base quand nous aurions terminé notre étude. La nuit tombait, on alluma des lampes et des radiateurs. Je me tenais sur le pas de la porte et je regardais emporter les corps ; mes mains refusaient de s'apaiser. Nous sommes des pilliers de tombes, me dis-je après le départ du dernier fourgon.

Un bureau semblait avoir été vidé à la hâte dans la pièce du fond ; tous les tiroirs étaient vides, mais sous le meuble, il y avait un bout de papier froissé, gelé. On avait griffonné dessus, *Susan – commence l'évacuation à l'aube – A.* Hana m'apporta le papier pour me le montrer ; quand je l'eus examiné, je le lui rendis et m'éloignai. Le froid et l'obscurité de la rue déserte. Les voix derrière moi étaient semblables à celles d'ouvriers dans une taverne. Je m'assis sur le perron de mon ancien appartement, montai le chauffage de ma combinaison, sentis l'air chaud pénétrer sous mon capuchon et caresser mon visage. Je respirai profondément l'air froid de la nuit. Ils avaient donc détruit le dôme de New Houston. Et combien d'autres villes étaient mortes de la même façon ?

Les autres sortirent en groupe de la taverne, discutant. « Il est évident qu'il y avait une résistance bien organisée », disait rageusement Hana. « C'est un de leurs quartiers généraux ! Si nous n'avons pas trouvé plus de preuves de leur existence, c'est qu'il s'agissait d'une organisation secrète dont la police s'est efforcée d'effacer toute trace...

— Je sais », répondit Petrini d'une voix apaisante. « Le Pr Nederland a brillamment défendu ce point de vue depuis des années. » Ils passèrent dans un faisceau lumineux qui trouait la longueur de la rue, le coupant en quatre. « Pourtant... Hjalmar, vous devez admettre une chose », lança-t-il à mon adresse. « Vous expliquez l'absence et non la présence d'informations. Et vous ne pouvez pas vous appuyer sur ces samizdats que vous prizez tant. Après tout, nous avons des samizdats qui parlent de Martiens verts autochtones sortant de leur cachette pour se rallier au soulèvement » – il déclencha quelques rires dans l'assistance – « puis conduire les émeutiers vaincus à leur refuge pellucidarien. Mais nous ne pouvons y croire

uniquement à cause d'une *absence* suspecte d'autres données prouvant leur existence, n'est-ce pas ? »

Je suppose qu'il se trouvait drôle. « Les voilà, vos preuves », fis-je remarquer.

Satarwal intervint. « Ce n'est qu'un nid de ces terroristes qui ont détruit la ville. Une cellule de tueurs isolés.

— Vous remarquerez qu'ils sont morts. »

Satarwal me menaça du doigt. « Il n'y avait pas de résistance organisée ! Pas d'Alliance Washington-Lénine, comme certains de vos adeptes l'appellent. Ce n'est rien qu'une histoire calomnieuse montée de toutes pièces par des dissidents pour nuire au gouvernement. »

Je me tournai d'un air las vers Petrini. « La dimension de la révolte est en elle-même la preuve la plus importante et la plus évidente. Aucune révolte spontanée n'aurait pu tenir la police en échec pendant cinq mois. Ni s'étendre aux autres villes.

— C'était à cause de la défection de la flotte soviétique, expliqua Satarwal.

— Elle constituait le côté Lénine de l'Alliance. Nous sommes ici dans une ville texane qui devait être détruite, elle était trop bien défendue. C'est le côté Washington.

— Les émeutiers ont détruit eux-mêmes la ville », insista Satarwal. « Je l'ai prouvé...

— Vous travaillez pour le Comité », déclarai-je en me relevant. La tête me tournait, des lumières dansaient devant mes yeux. Je parlai haut pour que tous puissent m'entendre. « Les rebelles n'ont pas détruit cette ville. » Hana me regarda fixement, le visage déformé par la consternation. Les autres me fixaient aussi. « Ce sont les troupes de police. Je le sais parce que j'y étais. » Je désignai les alentours. « J'étais ici même quand c'est arrivé !

— Vous étiez peut-être dans la ville », fit Petrini d'un ton rassurant, « mais il est impossible que vous vous rappeliez l'incident...

— Ce n'était pas un *incident*. C'était une guerre – un massacre, comprenez-vous ? Ils ont fait sauter le dôme et se sont posés avec leurs rétrofusées et... et ont *tué* tout le monde ! Tout à l'heure, dans la rue, j'ai eu une réminiscence

épiphanique – vous en avez tous eu, vous savez ce que c'est – et tout m'est revenu. J'étais très jeune, mais je m'en souviens.

— Ridicule ! » cria furieusement Satarwal. « Pourquoi devrions-nous croire quelqu'un d'aussi partial...

— Parce que *j'étais là !* »

À ce moment, un étudiant trébucha sur la lampe et le faisceau de celle-ci tomba sur moi. Dans une vitre intacte, de l'autre côté de la rue, je vis soudain mon reflet : petit, rondouillard, des épis de cheveux électriques dressés sur une grosse tête, un visage caoutchouteux avec de petits yeux, enflé et véhément... un vieil homme bouillonnant d'indignation à propos d'une chose qui n'intéressait que lui. Et Hana, Bill, Xhosa, Heidi et tous les autres qui me regardaient. Quel spectacle grotesque je devais offrir, en train de hurler ma profession de foi comme si quelqu'un avait pu me croire ! Écœuré, je grognai et me détournai comme si en bannissant mon reflet je les empêchais de me voir.

Mais j'avais été là et je m'en souvenais.

Petrini, plaidant dans son style soyons-raison-nables : « Un souvenir vieux de trois cents ans, Hjalmar ? Vous devez encore une fois admettre que ce n'est pas une preuve très *formelle*. »

Je haussai les épaules, pressé de fuir. « Si le témoignage humain devient une preuve négligeable, nous sommes tombés bien bas. Je vous dis que cela s'est passé comme ça. J'étais là, je l'ai vu. C'est ainsi que nous écrivons l'histoire, d'après les récits des témoins oculaires. Et c'est ce que sont les samizdats.

— Même ceux sur les Martiens verts ? » demanda doucement Petrini. « D'ailleurs, nous sommes des archéologues. »

Je secouai la tête, scrutant les appartements obscurs, submergé, englouti par le désespoir. « Nous sommes des *amnésiques* », criai-je. Impuissant, je revoyais le roc derrière la porte, le dôme effondré. Mes étudiants m'observaient, tendus, prêts à saisir la moindre occasion de m'arracher à ma folie ; ils ne me croyaient pas plus que Petrini.

Graben – bloc tectonique effondré limité par des failles longitudinales.

J'avais dit à peu près la même chose à Shrike, un jour. Nous étions dans sa chambre au quatre-vingtième étage de la tour Barnard, et il avait réglé la grande baie vitrée pour que nous puissions voir dehors. Il se tenait face à la vitre et regardait un grand aigle arctique planer dans la brise qui balayait Alexandrie. Du lit, je laissais mon regard courir sur son dos souple, la courbe de ses fesses contre le ciel tavelé et le dernier flamboiement des miroirs du soir. En bas, les lumières de la ville s'allumaient par myriades. « Nous sommes des amnésiques, Shrike. » Je l'appelle Shrike – la pie-grièche (il ne comprend pas pourquoi). Son vrai nom est Alexander Graham Selkirk (la meilleure plaisanterie de son père¹). Je le regardais donc allumer sa pipe à la fenêtre de son île et je lui dis : « Nous sommes des amnésiques ; peu importe ce que nous faisons. Peu importe ce que tu fais, Shrike. Tu ne t'en souviendras pas d'ici un siècle.

— D'ici là, je doute que je m'en soucie », rétorqua-t-il dans une bouffée de fumée odorante. « Pourquoi le ferais-je ? Et puis il y a toujours les drogues mnémoniques.

— Ça ne marche pas. »

Il haussa les épaules. « Tout dépend de ce que tu entends par *marcher*. Et que veux-tu y faire ? Tu préférerais être mort ? » Il tira énergiquement sur sa pipe. « C'est la vie.

— J'en ai parfois assez de cette vie. Regarde tous ces gens dans la rue, Shrike. Tu les vois ?

— On dirait des fourmis.

— Très original. Et c'est ce qu'ils sont, pour toi. Les ouvriers, les pauvres, les mineurs qui travaillent sur cette planète pour le bénéfice de ses propriétaires, sur Terre – qu'en as-tu à faire ? Tu vis au-dessus d'eux comme l'herbe de Syrtis dans sa gangue de glace, à l'abri de la crasse du monde martien et de toutes ses fourmis.

— Tu es là, toi aussi, non ?

¹ Alexander Selkirk est le nom du marin qui a servi de modèle à Daniel Defoe pour Robinson Crusoé.

— Oui n’y serait pas s’il pouvait ? Mais nous dépendons tous du même système. Nous nous débattons dans notre cellule, puis nous oublions tous nos efforts.

— Vu la façon dont tu le décris, ça vaut peut-être mieux.

— Bah ! As-tu déjà été pauvre, je veux dire pauvre sur Mars ?

— Oui. En fait, je suis né dans une mine. Et j’ai grandi dans un camp de mineurs.

— Et tu t’en souviens ?

— Bien sûr que non. Je ne peux pas dire que j’y tiens.

— Tu préfères rester drapé dans tes privilèges. »

Il hocha la tête. « Tout comme toi. Je t’en prie, ne proteste pas. Combien de fois l’as-tu répété. Dès que tu te sens bien, tu commences à te sentir coupable. C’est peut-être pour ça que tu tiens à passer ton temps sur ces horribles fouilles ? Et maintenant on t’en empêche ? Mais ne t’inquiète pas. Tu auras ton chantier. Je m’en charge.

— Tu n’es pas au Comité depuis assez longtemps pour te charger de quoi que ce soit. Tu en as pour un siècle encore à jouer les utilités. Et le Comité m’autorisera l’accès de New Houston le jour où je ne serai plus doyen, et pas avant. »

Il eut un sourire sardonique. « Tu verras qu’ils te laisseront y aller. Et tu sauras qui remercier.

— Oh ! oui », soupirai-je en me laissant aller sur les épais coussins. « Je saurai. Mais te remercierai-je, Shrike ? Que pourrait te donner un modeste professeur, à toi qui as... » Je désignai la vaste étendue constellée de lumières d’Alexandrie.

Il roula négligemment des épaules – un mouvement superbe que je m’efforce d’imiter pour mon compte « Tu te débrouilles très bien. J’aime ta compagnie.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Moi non plus, par moments ! » Il rit. « Tu n’es pas si fantasque, d’habitude.

— Bof... » Je détournai les yeux. « Je suis ton scientifique préféré et nous le savons tous les deux. Combien d’autres protégés as-tu ? »

Le silence s’installa. Shrike s’approcha de la console, enfonça quelques boutons et les premières notes de la version la plus alanguie de « Django » se firent mélancoliquement entendre.

Quand il vit que je le regardais à nouveau, il pointa sa pipe sur moi. « Combien d'autres gouverneurs as-tu ?

— Aucun ! »

Il eut un rire moqueur et retourna à la fenêtre. Il vaut peut-être mieux oublier le passé. Combien pour-rions-nous en supporter avant de nous effondrer sous le poids de la stupidité ?

« Peut-être apprendrons-nous à faire mieux.

— Peut-être. Mais j'en doute. En attendant, nous n'avons pas le choix. Pense à tes fouilles, Hjalmar. Quand tu seras à New Houston, tu seras dans ton élément, en plein milieu de nulle part, dans la boue et les détritiques jusqu'aux coudes, en train de reconstruire l'histoire ancienne comme un puzzle. Quoi de plus agréable ? » Il rit encore, et une fois encore il se moquait de moi ; mais quelque chose en lui – le plaisir qu'il prenait à son propre charme – et le spectacle qu'il offrait, la vue sur la ville et sur Noctis Labyrinthus, au loin, et la musique m'envahirent soudain et me firent changer d'humeur. Ou quelque chose le fit. Mes humeurs varient souvent d'elles-mêmes, sans que je sache pourquoi. Mais Shrike n'y est pas toujours étranger. « Tu te recouches ? »

Densité de cratères – les hauts plateaux du Centre et du Sud présentent cent fois plus de cratères que les plaines du Nord et sont âgés de plus de 3,9 milliards d'années.

Fouiller est un travail de longue haleine. Chaque chantier secrète son propre microcosme, formé en partie par la culture des chercheurs et en partie par leurs trouvailles. McNeil estimait qu'il y avait trois mille cinq cents bâtiments au fond du cratère et Kalinine pensait que deux mille d'entre eux étaient encore debout ; et tous étaient pleins d'objets – et parfois d'occupants – vieux de trois siècles. Le cimetière que nous avions établi sur le bouclier d'éjection prenait de l'importance. L'équipe de Kalinine était tombée sur un charnier de quatre cent vingt-huit corps. La plupart avaient été tués par balles, déchiquetés par les explosions ou asphyxiés. Des corps collés ensemble par le gel comme du poisson surgelé. Satarwal déclara qu'ils avaient été victimes des rebelles. Je n'eus qu'à prendre la porte pour affirmer mon point de vue et Petrini lui-même fit

une grimace incrédule, sachant à cet instant que Satarwal ne le voyait pas et que moi, je le regardais.

Je montai à pied sur la crête du rempart, comme je l'avais si souvent déjà fait, pour le plaisir de la solitude et de la vue sur les grands plateaux martiens. Ces cadavres. Où donc parmi eux se trouvaient mes parents, mes sœurs ? – Mais c'était idiot d'y penser. Le vrai problème consistait à prouver que c'était la police qui avait détruit la ville. Mais que trouverait-on à New Houston pour le *prouver* ?

J'avais parcouru près de la moitié de la circonférence du cratère quand je remarquai quelqu'un qui essayait de me rattraper. Une surprise ; depuis mon esclandre au *Tonneau-Percé*, ma réputation de fou avait suffi à assurer ma tranquillité. Quand je vis qu'il s'agissait d'Hana, je ralentis. « Que voulez-vous ? » criai-je.

Elle me rejoignit en silence, puis expliqua : « J'ai identifié les stampilles des explosifs qui ont détruit le dôme. » Son visage était rosi par l'oxygène qui arrivait sous le bord de sa capuche. Elle semblait dans tous ses états. « Elles sont américaines.

— Ça ne me surprend pas.

— Mais... » Elle appliqua sa bouche à l'embout latéral pour aspirer une goulée d'oxygène et ses yeux s'emplirent de larmes. Elle attendait des compliments, un encouragement, je ne sais quoi. « Les Américains ?

— Bien sûr. » Sa naïveté m'exaspérait. « À qui appartient cette planète, à votre avis ?

— Je sais, protesta-t-elle. Je veux dire, ils soutiennent le Comité. Mais ça...

— Ce n'est pas nouveau. Ce truc de 1776² n'est qu'une histoire. L'Amérique règne sur un empire, et nous en faisons partie. Les confins de la colonisation.

— Je ne suis pas sûre que ce soit si simple...

— Une colonie, vous dis-je ! Le Comité travaille directement pour les Américains et les Soviétiques. »

Elle s'assit sur un bloc vaguement rectangulaire.

² La Déclaration d'Indépendance des États-Unis, bien sûr...

« Qu'y a-t-il ? lui demandai-je. Vous me l'avez souvent entendu dire.

— Je sais, mais... » Elle fixait la stampille entre ses doigts.

« Mais maintenant vous savez que c'est vrai. »

Elle acquiesça. Elle me fit pitié, mais je lui en voulais de ne pas m'avoir cru plus tôt. N'était-ce pas pour cela qu'elle étudiait avec moi, pour apprendre ce que j'avais pris la peine d'extraire de ce monde pourri ? C'est bien le problème de l'enseignement : les étudiants ne croient finalement que ce qu'ils ont découvert par eux-mêmes. On pourrait aussi bien leur donner un marteau et une loupe et les expédier dans la nature.

Elle restait prostrée là comme quelqu'un qui vient de voir son chien passer sous un train. Je m'assis près d'elle sur un bloc de pierre torturé d'impacts. Dans le fond du cratère, la journée de travail tirait à sa fin. On aurait dit, à travers la brume sépia, une ville en construction : la moitié des maisons terminées, le reste du terrain couvert de matériaux de construction.

J'essayai de lui expliquer comment c'était arrivé. « Je crains que le pire des systèmes américain et soviétique ne se soit combiné ici. » Je ramassai un éclat de basalte. « Ils attendaient les mêmes choses de nous et le temps qu'ils s'associent là-bas, c'était depuis longtemps chose faite ici. Et les pires côtés des deux systèmes ont été les plus prompts à fusionner. Et c'est ça qui nous gouverne, nous et tout le reste.

— Je suppose, oui.

— Par contre, ce sont les meilleurs aspects des civilisations américaine et soviétique qui se sont associés pour combattre le Comité en 2248, si vous voulez mon avis. Une tentative de réalisation des idéaux qui n'ont jamais été atteints sur Terre. Mais... » J'agitai la pierre en direction de la scène à nos pieds. « Vous voyez ce qui leur est arrivé. Et après, ils ont encore serré la vis. »

Hana opina. « Mais ils relâchent un peu la pression, maintenant, il me semble. Je veux dire, nous voilà à New Houston. Et la commission de critique des publications laisse passer presque tout ce qui lui est soumis.

— Ils savent que nous nous autocensurons avant.

— Mais pas vous, ni Nakayama ni Lebedyan. Et vous avez tous beaucoup publié. Et les gens peuvent maintenant s'installer où ils veulent. Quand leurs demandes aboutissent.

— La commission de critique ne s'intéresse pas au passé. Proposez un article anti-Comité et vous verrez. » Je lançai la pierre sur la ville. « Mais vous avez raison, ils sont plus coulants.

— C'est peut-être le Comité qui se montre plus libéral. Les nouveaux membres et tout. »

Est-ce qu'elle voulait parler de Shrike ? Elle avait soigneusement détourné le regard et faisait semblant de contempler la ville. Peut-être essayait-elle de formuler un commentaire personnel.

« Je pense que c'est uniquement parce qu'ils n'ont plus besoin de tenir les rênes aussi serrées. Ils peuvent se permettre un peu de souplesse, et c'est finalement assez logique. Veiller au bonheur des masses, vous voyez. Tout le monde est heureux.

— Pas vous.

— Hmm. » Et voilà, elle recommençait ! Où voulait-elle en venir ? « Je me rappelle peut-être trop de choses », coupai-je brutalement. Mais j'ajoutai, amusé : « Ce qui est plutôt drôle, parce que je ne me rappelle finalement pas grand-chose. »

Elle me lança un regard inquisiteur. « Mais vous vous souvenez de la chute de la ville ?

— Je m'en suis souvenu, l'autre soir dans la rue. Maintenant, je me rappelle m'être rappelé. Ce n'est pas la même chose, mais c'est suffisant.

— Vous voulez prouver que c'était la police, parce que vous y étiez. »

Il était temps que je prenne mes distances ; la situation devenait inconfortable. « D'autres révisionnistes travaillent avec moi, ou dans la même direction. Nakayama et Lebedyan sont tous les deux plus âgés que moi – je me demande s'ils n'ont pas vu aussi la vérité, dans d'autres villes... »

Elle avait tourné la tête vers l'escalator. « Voilà Bill ! » Elle ne m'avait pas écouté. « Je me demande si c'est moi qu'il cherche.

— Vous êtes bien la seule », remarquai-je, choqué par ma propre grossièreté. Je m'entendis ajouter en ricanant bêtement : « C'est forcément après vous qu'il en a.

— Je l'aime bien, répliqua-t-elle froidement.

— Tant mieux. Ça lui facilitera les choses. » Je n'en croyais pas mes oreilles ; je m'enfonçais à chaque mot ! Je me levai. « Je veux dire, excusez-moi, je veux dire que c'est aussi bien. Je... je crois que je vais continuer ma promenade. »

Elle acquiesça sans quitter Bill des yeux.

« Ces stampilles américaines nous aideront. Elles sont un argument précieux.

— Je rédigerai les résultats avec Bill et Xhosa », fit-elle calmement, sans lever la tête.

Nous fragmentons ces ruines contre notre rivage : des fragments époussetés, étiquetés, numérotés, soigneusement rangés sur le sol de la tente-musée, tandis que nous jouons à Sherlock Holmes avec les débris du passé. L'archéologie.

Nous creusions et nous tamisions, nous brossions et nous scrutions, et les jours s'ajoutaient aux jours et les semaines aux semaines, dans une fouille maison par maison de cette ville morte. La chute de pression au moment de l'éclatement du dôme avait fait exploser comme des ballons certaines maisons trop étanches. Nous trouvions parfois des cadavres de policiers, si bien cachés que leurs compagnons ne les avaient pas découverts ; qu'aurions-nous pu en dire ? Satarwal les proclama victimes de la rébellion et les fit enterrer. J'en devenais fou. Peut-être ne pourrions-nous jamais réfuter le rapport Aimes. Peut-être demeurerait-il à jamais dans l'histoire de Mars. Après tout, ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire et la faute incombe toujours au vaincu. Huit cent mille personnes tuées ?... Une grave émeute assurément, et une traîtresse mutinerie de la flotte soviétique. Deux cents volumes vous expliqueront ce qui s'est passé et si vous voulez en savoir plus vous risquez de vous retrouver prospecteur dans les astéroïdes. Peut-être ne souhaitez-vous pas en savoir plus ? Nous comprenons.

Et l'histoire s'écrit ainsi, parce que les faits ne sont pas des objets concrets. Mais les objets font ou défont les faits, du moins

l'archéologue le croit-il. Pour chaque grand mensonge de l'histoire – si nous supposons qu'ils ont tous été dévoilés, ce qui est faux –, pour le Richard III des Tudors, pour le premier siècle soviétique, le Truman des Américains, la guerre d'Afrique du Sud, la catastrophe de Mercury – pour chacun de ces mensonges, il y a eu une révision fondée sur des éléments concrets.

Je me jurai qu'ici aussi il y aurait révision. Le ricanement de Satarwal : « Nous pouvons expliquer tout ce que vous trouverez. » Et son ministère de la Vérité le soutenait massivement, sûr de lui puisque l'histoire véritable n'a jamais été écrite. Mais l'archéologie est l'art de déchiffrer ce qui n'a pas été écrit. Et les objets ne mentent pas.

« Le dôme est tombé et la ligne de défense de la crête est tout à coup devenue inutile », expliquai-je à Hana, Bill et Heidi un jour que nous étions au milieu des ruines de la centrale. « Des milliers de personnes sont mortes et les autres sont bloquées dans les abris, les forces de police tombent du ciel. Que faites-vous ? Où allez-vous ?

— La centrale était leur dernière poche de résistance, n'est-ce pas ? » dit Bill. Je lui lançai un regard sceptique ; il donnait facilement libre cours à son imagination mais étayait difficilement ses théories. « De l'autre côté du rempart, il y a un canyon qu'ils appelaient le Fer-de-Lance... ils ont pu l'utiliser pour se cacher et tenter de le rejoindre. Comme le billet que nous avons trouvé semble l'indiquer.

— On les aurait vus franchir la crête, fis-je remarquer. Il nous faut quelque chose de plus plausible. »

Bill se détourna en haussant les épaules. Plus j'y pensais, plus ça me paraissait logique. Je demandai pourtant : « Quelqu'un a une autre idée ?

— Ils auraient pu se mêler aux civils et disparaître, proposa Hana. Au moment de l'assaut final, la police n'aurait plus trouvé personne.

— Auquel cas ils auraient raflé et emprisonné tous les civils. C'est mieux que d'être tué, d'accord. La police a déclaré avoir

trouvé trente-huit survivants » – dont moi, pensais-je – « mais ils ont pu ne pas dire la vérité. »

Heidi prit la parole : « L'équipe de Kalinine a découvert une zone brûlée un peu au sud d'ici ; ils pensent qu'elle marque l'endroit où un vaisseau s'est posé – un transport de matériel de la police, sans doute. Mais les rebelles avaient peut-être un vaisseau prêt à décoller en cas d'urgence. Ils se sont peut-être tout simplement envolés.

— Terriblement dangereux, fit remarquer Hana.

— Ils se seraient fait descendre, ajoutai-je. Ils ne se seraient pas montrés aussi stupides. »

Ils se tenaient tous autour de moi, l'air déçu, et semblaient m'accuser de leur incapacité à trouver une explication intelligente. Le canyon du Fer-de-Lance n'était pourtant pas une mauvaise idée. « Ils ont certainement été capturés, exécutés et évacués », déclarai-je.

Fracture radiale – les tensions tectoniques créées par le ballon de Tharsis ont engendré un vaste réseau de fractures dans les terrains circonvoisins.

La date de ma visite chez le gérontologue approchait ; j'obtins les autorisations nécessaires de Satarwal, des autorités de Burroughs, et gagnai en voiture le dépôt ferroviaire de Coprates Bellevue. Je pris le train jusqu'à Alexandrie et me présentai à la clinique un beau matin à l'aube.

Les examens prenaient toute la journée. Je patientai l'heure de rigueur dans la salle d'attente du Dr Laird, à contempler ses éternelles photos des lunes joviennes. Quand j'entrai dans son cabinet, nous nous serrâmes la main et il se mit au travail avec son habituel sérieux professionnel. Il me fit déshabiller et me soumit au regard de ses machines. J'ingurgitai des liquides et me tins devant des batteries d'yeux mécaniques, puis reçus une injection et me retrouvai ligoté sur un billard pour y subir d'autres pénétrations. Pendant ce temps, des échantillons – sang, urine, fèces, salive, peau, tissu musculaire, os, etc. – étaient prélevés à fin d'analyse. Le Dr Laird me tritura et me tripota ensuite du bout des doigts ; une méthode primitive qu'il semblait cependant estimer nécessaire. En attendant le résultat

des analyses et des clichés, il me pinça la peau en divers endroits et me posa des questions.

« Comment va votre tendinite au genou ?

— Mal. Je ne l'ai jamais autant sentie que cette année.

— Hmm. Nous pourrions décaper ce tendon, vous savez. Mais je me demande si vous ne devriez pas attendre encore quelques années.

— J'attendrai.

— Et votre moral ? »

Je me refusai évidemment à répondre à une question aussi impertinente. Mais comme il continuait à pincer et tripoter, tel un phytogénéticien tâtant les racines et les feuilles d'un nouvel hybride (Ce petit arbuste survivra-t-il sur Mars, docteur Science ?), je réfléchis. Pourquoi pas. Pour tester une plante, il faut connaître l'état de ses fleurs.

« Mon moral a des hauts et des bas. » Quel était le terme technique ? « Incontrôlable. Je suis déprimé. J'ai peur de perdre tout contrôle et de sombrer dans la dépression. Je la sens tellement proche, parfois... je travaille peut-être trop pour réagir, je ne sais pas. Je suis frustré... »

L'infirmière entra avec les clichés développés, interrompant ma confession. Le Dr Laird ne sembla pas s'en formaliser. Il prit les clichés et s'absorba dans leur contemplation. Toujours penché sur eux, il dit lentement : « Vous n'avez aucun signe physiologique de réduction des fonctions affectives. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. »

C'est pire qu'une réduction, songeai-je. C'est une absence. Une indifférence totale. Une déconnexion thalamique, et par conséquent aucun nouveau souvenir. Une mort émotionnelle.

« Votre cœur est légèrement dilaté. Combien de temps passez-vous en centrifugeuse ?

— Aucun.

— Ce n'est pas tout à fait suffisant. » Un regard désapprobateur. « L'homme n'a pas été conçu pour cette gravité, vous savez. Nous pouvons appliquer nos meilleurs programmes à votre système immunitaire et votre division cellulaire, mais vous pouvez ruiner tous nos efforts par votre négligence. Je vois aussi que la peau de votre visage est

sérieusement crevassée et que vous avez une déficience calcique osseuse », etc., l'habituelle litanie de mes maux. Il poursuivit ainsi pendant près de dix minutes. Puis il entreprit de rédiger des ordonnances et de détailler son « meilleur programme » pour soigner ces maux, parlant comme s'il entretenait un tiers des problèmes d'une plante, d'un pin de Hokkaido avec des aiguilles malades, une écorce crevée, des branches tordues et des racines rabougries. Il utilisa presque tout un carnet d'ordonnances et nous passâmes une demi-heure sur l'explication des médicaments et de leur utilisation. Stimulants de l'acétylcholine, équivalent nouvelle formule de la vasopressine : ces médicaments étaient nouveaux pour moi, il avait peut-être écouté ma confession, après tout. Peut-être y avait-il des signes de dépression dont il ne m'avait pas parlé. « Et cette tendinite... vous allez m'essayer ça. » Il cracha les syllabes d'une nouvelle potion magique. « Pensez-y... soignez-vous ; vous avez un organisme qui peut se régénérer indéfiniment. Réfléchissez-y. Si vous ne faites pas attention, plus rien n'aura d'importance. » Une poignée de main amicale. Une gentille petite plante. « À l'année prochaine. »

Je me rhabillai et passai dans la salle d'attente. L'œil de bœuf du cratère de Mima me fixait du haut de son affiche, cyclopéen. Je contemplai la liasse d'ordonnances que j'avais à la main. Les choses qui ont été ne sont plus...

Je n'aurais pu supporter de passer la nuit dans la touffeur épaisse d'Alexandrie ; je gagnai la gare à pied pour prendre le premier train vers l'est et retourner à New Houston. Je m'arrêtai à la pharmacie de la gare pour me procurer les médicaments prescrits.

Nous étions jadis des cordes tendues, vibrant sur l'arc de la mortalité – mais l'arc s'est débandé, nous reposons mollement et la flèche est tombée à terre.

Graben.

Je me ravisai alors et retournai en ville, pour voir Shrike. Nous dînâmes ce soir-là dans un restaurant indien de la ville basse, là où les canaux alternent avec les usines et les dortoirs et où les pauvres vivent partout, même sous les ponts où les

canaux glacés leur écorchent la peau et transforment leurs plaies en lèpre. Ils pourraient bien sûr se faire soigner s'ils en avaient les moyens.

« C'est comme l'histoire soviétique », déclarai-je sur l'un des ponts qui enjambaient les canaux.

Shrike s'arrêta au sommet du pont. Au-dessus de nous, entre les dortoirs délabrés, le ciel était marbré comme une confiture d'oranges.

« Quoi ? »

— Nous. Au lendemain de la révolution de 1917, les bolcheviks ont formé un gouvernement qui a dirigé le pays. Puis Lénine a façonné le parti qui est devenu son instrument. Pour entrer au gouvernement, il fallait d'abord être au parti, qui coiffait par conséquent le gouvernement et constituait le système de pouvoir réel. Ensuite, quand Staline est arrivé, il a établi son pouvoir personnel sur un réseau de sécurité nationale. Peu importait d'être membre du parti – la police secrète tenait le pouvoir et Staline contrôlait la police. On avait donc un système à trois niveaux. La grande réforme de Khrouchtchev a consisté à démanteler la police secrète et à rendre son pouvoir au parti communiste. On est revenu au système à deux niveaux.

— Et en quoi sommes-nous dans le même cas ? » demanda Shrike qui scrutait les immeubles autour de nous, s'arrêtant sur une fenêtre ouverte derrière laquelle une femme lavait du linge.

« C'est évident ! Sur Mars, le premier système de pouvoir a été celui des sociétés implantées ici. Le Comité a été créé à l'origine pour n'être qu'un centre d'information pour les sociétés et les Soviétiques. Mais les Russes et les Américains ont décidé d'utiliser le Comité pour enlever aux sociétés le contrôle de la planète.

— Ce qui correspondrait à l'utilisation du parti par Lénine ? » Shrike me narguait d'un intérêt feint.

« Exactement.

— L'analogie est assez lointaine, non ?

— Pas si lointaine que ça. Et la troisième étape a été la mainmise du Comité sur toute la police planétaire – la mainmise sur les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. C'est

à ce moment que le président Sarionovich – qui a fait ses classes au Kremlin, ne l'oublie pas – a mis en place ses propres plans quinquennaux, pressurant l'économie martienne et bien sûr la population, pour prouver aux deux superpuissances que nous leur ferions gagner de l'argent s'il avait les mains libres. Elles lui ont laissé carte blanche et, pour atteindre ses objectifs, il a démesurément accru les effectifs et les pouvoirs de la police. C'est alors qu'a éclaté la Sédition.

— Et maintenant ? » demanda Shrike pour me faire plaisir. « Sommes-nous semblables à Brejnev, Andropov, Tchernenko, Kerens ?

— Brejnev ne gouvernait pas. Ce n'était que confusion et corruption, même quand il était en bonne santé. Quant à Andropov et Tchernenko, ils ne pensaient qu'à leur bras de fer avec les Américains. Tu serais plutôt comme Kerens. »

Shrike me contempla, les lèvres arrondies sur un O moqueur. « Vraiment, Hjalmar ! Quel compliment ! Tu n'as pas été aussi aimable avec moi depuis des mois ; tu es sûr de t'être correctement exprimé ?

— Pfft. Arrête de faire l'andouille et écoute-moi.

— Je sais. Je ne prends pas ta leçon d'histoire au sérieux. Mais à vrai dire, je trouve l'analogie tirée par les cheveux. Tu ne trouves pas les analogies historiques un peu... artificielles ? Et puis tu m'empêches de profiter de ma promenade.

— Tu regardes donc autour de toi quand tu te promènes dans ce quartier ! J'aurais pensé que tu détournerais les yeux, pour préserver ta bonne conscience.

— Mon vertueux professeur », fit Shrike avec un large sourire. « Mon pieux professeur qui refuse tous les privilèges de sa classe et consacre chaque instant de sa vie à combattre les injustices sociales...

— Tais-toi...

— Qui ne peut imaginer d'autre moyen d'œuvrer pour le changement que de pleurer et gémir du haut de sa tour d'ivoire, ou de fouiller la poussière. » Je voyais à la largeur de son sourire que je l'avais irrité, et j'en fus surpris.

« Alors j'ai touché un point sensible.

— Non ! Tu es injuste, comme d'habitude. Tu me harcèles chaque fois que nous nous voyons, comme si je ne pouvais être qu'en quête de pouvoir personnel. Mais ensuite, il n'y a pas un jour où tu ne tires profit de mon travail. Quelle ingratitude. » Il sourit encore. « Peut-être suis-je fatigué de toi, Hjalmar. Peut-être suis-je fatigué de travailler pour ton bien et d'être critiqué pour ce que je fais. Peut-être que tu n'aurais pas dû venir m'ennuyer ce soir. »

Malgré l'obscurité, il pouvait lire la peur sur mon visage et, après l'avoir scruté un moment, il éclata de rire. « Viens chez moi, Hjalmar, et apprends-moi encore un peu d'histoire ancienne. Et laisse tomber ta vertu outragée dans le canal. Tu ne vaux pas mieux que la plupart d'entre nous. »

Plus tard dans la nuit, au lit, j'émergeai d'un demi-sommeil pour demander : « Peux-tu me débarrasser de Satarwal ? Il est dangereux, je crois.

— Comment cela ? » Il était à moitié endormi.

« Il me déteste. Il ne s'agit pas seulement de gêner mes efforts, il veut les réduire à néant – il ferait n'importe quoi. Il complotte contre moi avec Petrini.

— Nous verrons. Je l'ai peut-être mis là comme aiguillon, hein, Hjalmar ? Pour que tu restes éveillé ? » Et il s'endormit.

Olympus Mons – le plus haut volcan du système solaire ; il culmine à vingt-sept kilomètres et son volume est cent fois égal à celui du plus grand volcan terrestre, le Mauna Loa.

Un jour, j'ordonnai à mon équipe de sortir du cratère pour examiner la faille qui avait porté le nom de canyon du Fer-de-Lance. Bill Strickland me lança un regard chagrin, comme si j'avais dû, sous prétexte qu'il avait une fois parlé du canyon, lui rendre hommage chaque fois qu'il en était question. Agacé, je m'en débarrassai en l'envoyant rassembler le matériel ; Hana me transperça d'un regard outré.

New Houston est située dans un cratère « à débordement », c'est-à-dire que le bouclier d'éjection est formé d'amas de matériau fluidifié au moment de l'impact. Le bouclier présente donc une surface régulière, uniquement brisée par une faille étroite créée par la division d'une coulée de part et d'autre d'une

éminence quelconque plus tard recouverte par les éjectats basaltiques du cratère. Cette faille, ou ce canyon, s'élargit pour cliver le rebord extérieur du bouclier et s'ouvre ainsi directement sur la plaine environnante. Il me semblait que ce pouvait être une voie d'évasion prometteuse pour quelqu'un cherchant à quitter discrètement le cratère.

Je conduisis mon équipe sur la pente externe du rempart, zigzaguant de corniche en corniche sur le versant accidenté. La déclivité était d'environ cinquante pour cent, mais les corniches faisant usage de rampes rendaient facile la marche sur les bancs de pierre grêlés qui se chevauchaient comme des tuiles. Derrière moi, les autres se plaignaient du froid ; il y avait du vent, et la plupart portaient des masques et des lunettes. Pour ma part, j'appréciais au contraire la rude fraîcheur du vent (le Dr Laird ne serait pas content). Le ciel était couleur de vieux papier ; une voûte superbe pour une promenade.

Nous explorâmes toute la longueur du canyon, jusqu'à la brèche dans le rempart et la plaine parsemée de blocs rocheux. Nous trouvâmes en plusieurs endroits les restes d'une route tracée sur la paroi sud du canyon. Des glissements de terrain avaient recouvert la majeure partie de la route mais, vers le sommet, un bon tronçon était resté dégagé. L'équipe entière se retrouva sur ce vestige, scrutant la crête au-dessus de nous. « Elle devait monter jusqu'au sommet, suggéra Bill.

— Ou s'arrêter en bas de cet entonnoir, proposai-je, d'où un escalator pouvait mener au dôme.

— Possible. » Bill haussa les épaules.

« Je me demande pourquoi ils ont creusé cette route sur une pente où les glissements de terrain sont aussi fréquents, dit Hana.

— La perte de masse est maintenant cent fois plus rapide », fis-je, agacé. « Ils ont construit en fonction de l'érosion de l'époque. »

Bill et Xhosa descendirent le long de la route avec des détecteurs de métal et des sondes sismiques, prêts à cartographier leurs découvertes. Les autres se mirent à fouiller autour des glissements de terrain et explorèrent le fond du canyon où des coulées de glace alternaient avec les éboulis qui

avaient rempli le canyon et débordé sur l'autre versant. Nous serions bien restés jusqu'à la nuit, mais le vent se levait. Des tourbillons de sable coiffaient la crête au-dessus de nous, cuivrant le soleil et obscurcissant entièrement son cortège de miroirs. « Nous ferions mieux de rentrer, criai-je. Nous continuerons quand il fera meilleur. » Car les photos des satellites météorologiques avaient révélé l'approche d'une formation cyclonique.

Nous repartîmes donc, par-dessus le rempart, à travers la ville, jusqu'à l'escalator menant au camp, sanglés dans nos masques et nos lunettes pour la descente finale sur une pente rendue invisible par les flots de sable poussés par le vent. Le lendemain, la tempête se déchaîna et nous restâmes dix jours bloqués au camp par les épaisses nuées de sable qui frappaient les tentes et s'amoncelaient sur leur flanc exposé au vent. L'attente fut longue pour mon groupe, surtout parce que aucune des anciennes cartes n'indiquait de route dans le Fer-de-Lance, ce qui signifiait qu'elle avait été construite aux derniers jours de la ville. Quand la tempête s'apaisa, Satarwal nous ordonna de dégager le camp de la boue, ce qui nous prit encore trois jours.

L'après-midi du troisième jour, Hana, Xhosa et moi grimpâmes sur le rempart du cratère pour examiner les fondations du dôme au-dessus du Fer-de-Lance et tenter de découvrir des traces d'escalator. Les fondations étaient à cet endroit très abîmées, et Hana nous tenait une de ses conférences sur les munitions quand quelque chose m'attira l'œil. Je scrutai le fond du canyon qui serpentait sur près d'un kilomètre et demi. Dans la pureté de l'air qui avait succédé à la tempête, y avait-il eu un éclair de lumière ? J'avais vu scintiller quelque chose. Je remuai la tête, pour voir, et une fois encore : *un flash*. Un rayon de soleil réfléchi, d'un jaune de feu. Sur le versant sud. « L'un de vous a-t-il une paire de jumelles ? interrompis-je Hana.

— J'en ai une dans ma boîte à outils, fit Hana. Qu'y a-t-il ?

— Quelque chose, là, sur la pente. » Je sortis les jumelles de leur étui. « Vous voyez ce miroir là-bas, qui nous renvoie la lumière ? Regardez, tenez-vous au même endroit que moi. Sur

la route, à peu près à mi-chemin de la descente. » J'ajustai les jumelles, les doigts dérapant d'excitation.

« Aucun éclair, fit Xhosa.

— Non, mais le soleil s'est déplacé, et c'était petit. Regardez. Il y a eu un nouvel éboulement, juste au-dessus de la route. » Agrandi vingt fois, le glissement de terrain était manifestement récent, la terre était foncée et les arêtes vives. « Vous devriez pouvoir l'apercevoir même sans jumelles, une tache plus sombre...

— À peu près à mi-chemin, constata Hana. Je pense que j'ai repéré l'éboulement, en tout cas. »

Le versant fraîchement exposé avait l'aspect scintillant, holographique, des objets vus à travers des jumelles. Quelque chose ondoya dans les cercles de vision superposés que je tentais de mettre au point. Près de la limite supérieure de l'éboulement *quelque chose* – une forme régulière, couleur de rouille, à peine plus foncée que l'argile smectique... quelque chose de lisse, arrondi, avec une tache brillante, comme du verre. Je me déplaçai, et la tache lança un éclair doré.

« Mon Dieu. » Je m'éclaircis la gorge. « Je pense que c'est... une hutte peut-être. Regardez. » Je tendis les jumelles à Xhosa. Hana scrutait l'objet, la main en visière. « Je vois parfaitement l'éboulement.

— Je le vois, dit Xhosa. Près du sommet de l'éboulement ?

— Oui.

— C'est à peu près là que la route devait passer », dit-il en tendant les jumelles à Hana. Nous nous regardâmes.

« Descendons, décidai-je.

— Je vais appeler des renforts par radio. » Xhosa se précipita vers la caisse à outils. « Il ne leur faudra pas longtemps pour arriver.

— Je le vois ! dit Hana. On dirait un véhicule tout terrain. »

Dès que Xhosa eut appelé de l'aide, nous dévalâmes le versant du cratère, lancés dans une course folle de corniche en corniche. Arrivés à l'entrée de la faille, nous enfilâmes la route, toujours au pas de course. À mi-chemin, nous dûmes nous arrêter pour reprendre notre souffle. J'augmentai le débit d'oxygène de ma combinaison et enjoignis aux autres d'en faire

autant. Nous repartîmes en hâte et atteignîmes après une courte escalade le talus humide, nappé de givre, qui marquait la base du nouvel éboulement. Une courte escalade à flanc de canyon nous conduisit aussi près que possible de l'objet que j'avais repéré, sans que nous ayons à nous risquer sur l'éboulis.

« C'est une voiture, constata Hana.

— On dirait des traces de brûlure sur le devant, vous voyez ? » indiqua Xhosa.

Nous restâmes cois un moment ; la signification de la chose était claire et je vis l'angoisse se mêler à l'enthousiasme sur le visage de mes compagnons. Nous n'avions déjà trouvé que trop de cadavres.

Je m'avançai sur l'argile meuble pour tester sa stabilité. La terre était friable et il semblait possible que je déclenche un nouvel éboulement sous mes pas. La voiture n'était qu'à cinq ou six mètres du bord de l'éboulis et je voulais absolument l'atteindre avant l'arrivée des autres. Je tassai prudemment la terre sous ma semelle, jusqu'à m'enfoncer à hauteur du genou ; je fis un pas, puis recommençai avec l'autre pied.

« Vous devriez peut-être attendre un peu, dit Hana.

— Il faudra de toute façon en arriver là.

— Ce serait plus prudent si vous étiez encordé.

— Ça a l'air assez solide. »

Ce l'était effectivement. Je progressais très lentement et je n'étais qu'à un mètre ou deux de la voiture quand un groupe nombreux déboula du canyon. Ils parlaient tous en même temps. « Nous avons ratissé la zone avec un détecteur de métaux », fit Bill, maussade. « Je me demande comment nous avons pu la rater.

— Vous avez des cordes ? leur criai-je.

— Nous avons tout ce qu'il faut, répondit Petrini. Vous avez trouvé un trésor enfoui ?

— Peut-être, fit acidement Hana.

— Un vieux véhicule tout terrain, légèrement roussi, précisai-je. Lancez-moi une corde, s'il vous plaît. » Maintenant que je disposais de cordes, je me sentais vulnérable. Bill me lança une boucle que je passai sous mes bras. En amont du canyon, McNeil et deux étudiants pressaient le pas pour nous

rejoindre. Je franchis la distance qui me séparait de la voiture, vérifiai sous la roue arrière sur quel genre de sol elle reposait et constatai qu'elle était au bord de la route enfouie. Je retraversai l'éboulis, qui me sembla plus solide qu'avant l'arrivée de la corde, et pris l'holocaméra des mains de McNeil. Je revins sur mes pas.

La vitre en plastique de la portière était encore intacte ; c'était elle qui avait réfléchi la lumière du soleil et attiré mon regard. Je frottai la pellicule de poussière pour regarder à l'intérieur. Un habitacle vide ; on aurait dit une petite grotte à flanc de canyon. Le pare-brise était fendillé mais entier. La vitre de la portière opposée avait disparu, laissant la poussière s'accumuler sur le plancher.

« Des cadavres ? » demanda Petrini. La première question rituelle à New Houston.

« Pas de cadavres. » C'était une voiture à huit places ; des caisses étaient posées sur les deux derniers sièges. J'essayai la porte, elle céda et s'ouvrit dans un grincement sonore. J'engageai le bras à l'intérieur pour placer l'holocaméra sur son trépied, armée pour six prises. Lorsque les six bips eurent retenti, je récupérai la caméra et tâtai précautionneusement du pied le plancher de la voiture. « Ne touchez à rien ! » s'inquiéta McNeil.

« Oh ! McNeil ! » s'exclamèrent en chœur plusieurs voix. La voiture était stable comme un roc, je montai dedans pour jeter un coup d'œil aux caisses, à l'arrière.

« Elles sont pleines de papiers », dis-je, mais personne ne m'entendit. J'entendais mon pouls marteler mes oreilles. Des chemises, des carnets, des classeurs, des disques d'ordinateur, des cartes, des plans. Je m'emparai d'une caisse, la sortis de la voiture, la soulevai et parcourus une fois encore la piste que j'avais tracée.

« Vous regretterez un jour de ne plus tout avoir exactement comme vous l'avez trouvé, c'est moi qui vous le dis », marmonna McNeil. Mais il se pencha sur la caisse avec autant de curiosité que les autres quand je la déposai à ses pieds et, lorsque je revins avec la deuxième caisse, il fouillait dedans, à genoux au côté de Petrini.

J'empoignais la dernière caisse quand je remarquai un cahier sur le plancher de la voiture, presque enfoui sous le sable entré par la vitre brisée. C'était un petit cahier à spirale, recouvert de plastique, et je faillis ne pas le voir. Je le dégageai, l'époussetai un peu et l'emportai, coincé entre caisse et gant. Je déposai la caisse de l'autre côté de l'éboulis mais gardai le cahier à la main pour le montrer aux autres. « Il traînait par terre.

— Voilà une affiche signée d'un certain Andrew Jones de l'Alliance Washington-Lénine », dit Hana, penchée sur l'une des caisses. Elle la montra à Petrini qui la lut rapidement, le sourcil levé.

Je tremblai, de froid, d'excitation, je ne sais. Je mis le cahier dans une des caisses. « Emportons tout cela au camp. Je commence à manquer d'oxygène. » Je regardais autour de moi le groupe couvert d'argile et je ne pus m'empêcher de sourire. « Nous avons du pain sur la planche. »

Canaux de lave.

Des plans pour la défense de la ville ; des bandes et des photocopies des messages échangés avec l'Alliance Washington-Lénine, dans d'autres villes ou dans l'espace ; des listes de noms, des listes de blessés, de morts, de disparus, des inventaires d'armes, de matériel ; des comptes rendus partiels de la révolution à New Houston et dans Nirgal Vallis ainsi que sur l'ensemble de Mars ; des cartes, dont celle de la partie orientale inférieure de Valles Marineris.

McNeil organisait et cataloguait au fur et à mesure le contenu des petites caisses et il remettait chaque feuille ou chaque liasse dans les mains impatientes d'un chercheur. La presque totalité des membres de l'expédition était rassemblée dans la tente principale, participant au dépouillement de nos trouvailles. Deux photocopieuses tournaient à plein régime, plusieurs consoles d'ordinateur ronronnaient et un magnétophone faisait par moments entendre des voix noyées dans les parasites. L'excitation était aussi palpable que l'odeur des télécopieurs. Satarwal était là, lui aussi, travaillant avec acharnement comme s'il n'était pas concerné. Chacun évitait son regard et il n'échangeait guère de commentaires.

Quant à moi – j’avais l’impression de rêver. Kalinine et McNeil me tapaient sur l’épaule et Kalinine répétait : « Nous y voilà, Nederland. Vous avez votre preuve. »

Hana écoutait d’un air découragé. Je ne comprenais pas, mais à la réflexion je pensai que si. Je la suivis au distributeur de café dans le hall.

« Il se trompe, vous savez. Nous aurons besoin de toutes les preuves matérielles que nous pourrons trouver. Pour que ses stampilles gardent une certaine valeur, comprenez-vous. »

À son sourire, je vis que j’avais vu juste. Elle avait ressenti ce que j’aurais ressenti à sa place ; je m’en étais aperçu et j’avais fait quelque chose pour l’aider. Je ne sais pas si je suis moins capable que d’autres de comprendre mes congénères, mais je le soupçonne. Cela m’arrivait si rarement de regarder le visage de quelqu’un et de savoir ce qu’il pensait ! L’ivresse de la réussite s’épanouit en moi comme une fleur et je serrai impulsivement la main d’Hana. Même le spectacle de Petrini et Satarwal conversant à l’autre bout du hall ne suffit pas à assombrir mon humeur. Je retournai déambuler dans la salle commune, regarder par-dessus l’épaule de mes étudiants et les féliciter à gauche à droite pour leur travail ; je déclenchai une traînée de sourires et de bonne humeur. Je serrai la main de McNeil, toujours occupé à cataloguer. Derrière lui, Klesert était accoudé à une table, plongé dans l’un des carnets. « C’est comme lire le journal de Scott³ », dit Claudia.

Satarwal revint dans la pièce et je me dirigeai vers lui. « Ces documents impliquent que la commission Aimes a dissimulé la vérité, vous savez, déclarai-je d’un ton amical. Aimes, comme plusieurs des témoins, est encore en fonctions. Certaines questions devront être posées. » Et les réponses feront tomber des têtes ! avais-je envie d’ajouter. Satarwal me lança un regard glacial, imité par Petrini.

Ce dernier, après avoir jeté un coup d’œil à Satarwal pour être sûr d’avoir bien compris, dit : « D’après nous, bien que les émeutiers de New Houston aient manifestement cru faire partie

³ Robert Falcon Scott, explorateur anglais qui atteignit le pôle Sud en 1912 mais périt au retour avec ses quatre compagnons.

d'un mouvement plus vaste, il reste à démontrer qu'une révolution à l'échelle planétaire ait été organisée. Surtout au vu des preuves contraires accumulées par le rapport Aimes. »

Je ne fis qu'en rire, sur le moment. J'étais trop heureux pour me laisser impressionner par ces sornettes. « Vous réfuteriez n'importe quoi. Mais combien de temps tiendrez-vous ? »

Je les ignorai donc et retournai travailler. Bill Strickland remballait l'une des caisses de photocopies sous la direction de McNeil. Il avait l'air préoccupé ; il suggéra : « Nous devrions repasser au détecteur tout le versant sud du Fer-de-Lance. Il y a peut-être d'autres choses qui nous ont échappé.

— Allez-y. » Je remarquai près de son coude le petit cahier plastifié qui se trouvait sur le plancher de la voiture. Je le pris, intrigué, et le fourrai sous mon bras ; je l'avais oublié et maintenant je tenais à y jeter un coup d'œil. McNeil me demanda où il fallait envoyer les caisses de duplicata, et cela me prit un moment. « Hiroko Nakayama et Anya Lebedyan vont être ravis. » Il y eut ensuite d'autres questions de Kalinine au sujet de la voiture, puis un repas rapide que nous prîmes debout ; Hana me demanda ensuite de regarder un des plans de la ville trouvés dans la première caisse, qui désignait la taverne du *Tonneau-Percé* comme l'un des centres de défense du voisinage. De fil en aiguille, plusieurs heures passèrent et ce n'est que lorsque tout le monde fut parti se coucher, à l'exception de McNeil et moi, que je pus m'asseoir avec le carnet et y jeter un coup d'œil. « Vous l'avez fait copier ? demandai-je à McNeil.

— Plusieurs fois. »

J'ouvris la couverture bleu sale. La première page était vierge ; la seconde était couverte d'une écriture anguleuse, soignée.

Je butai sur le premier signe avant-coureur de la mutinerie alors que nous approchions de la frange intérieure de la première ceinture d'astéroïdes. Bien sûr, je ne compris pas sur le moment ce que cela signifiait ; ce n'était qu'une porte fermée.

Je parcourus rapidement les lignes serrées. « Emma Weil. » Je regardai McNeil. « Où ai-je déjà entendu ce nom ? »

— Hellas ? suggéra-t-il sans lever la tête. Je crois qu'elle a participé à la conception de la première ville au-dessus du bassin de retenue. J'y ai réparé les canalisations, jadis – c'était du beau travail pour l'époque. Je crois qu'elle a disparu pendant la Sédition.

— Eh bien, je l'ai retrouvée. Elle dit qu'elle était sur un vaisseau minéralier.

— Et comment a-t-elle atterri là ?

— Je ne sais pas encore. »

McNeil s'approcha de ma table. « Où y a-t-il une copie de ce truc ? »

Je ris. « C'est bien vous, McNeil ? » Je poursuivis ma lecture. McNeil trouva une copie du journal et m'imita.

Une Association interstellaire de Mars avait donc entrepris sa propre révolution, utilisant celle de Mars pour couvrir le vol de trois minéraliers et la construction d'un *vaisseau interstellaire*... « Cette flotte soviétique », fis-je songeur. McNeil en avait assez lu pour opiner. « Avez-vous jamais entendu parler de cette Association interstellaire de Mars ? »

McNeil secoua la tête. « J'ai appris son existence il y a deux pages. » Il leva les yeux. « C'est extraordinaire ! »

— Je sais. » Quand j'en arrivai au moment où Weil accepte d'aider les mutins à construire leur astronef de fortune, ma curiosité prit le dessus et je survolai les pages pour découvrir la suite des événements. Échapper à la police – préparer l'astronef – partir pour l'espace lointain – chaque péripétie me faisait accélérer ma lecture, jusqu'à ce qu'Emma revienne sur Mars en proie à la révolution. Je ralentis et lus la suite avec soin. Je puis difficilement décrire mes sentiments à la lecture de la dernière partie de son journal ; chaque phrase semblait répondre à l'une de mes questions et j'étais continuellement galvanisé par le choc des confirmations ou des surprises. Sa voix me parlait comme dans une révélation directe, comme si j'étais tombé sur le plus grand des samizdats. Je n'étais absolument pas préparé à la fin de son récit ; sur une page, elle détaillait leur plan d'évacuation de la ville, et la page suivante était vierge.

Le cahier n'était rempli qu'aux deux tiers. Je le refermai lentement, perdu dans mes pensées.

« On dirait qu'ils ont échoué », dit McNeil. Il avait parcouru les pages encore plus vite que moi. « Ces traces de brûlure – leur voiture a dû être touchée.

— Effectivement. » Je me levai pour faire quelques pas. « Mais il n'y avait pas de corps dans la voiture. Il est possible que la voiture ait été touchée et que, dans leur hâte, ils aient abandonné tout ceci.

— Peut-être.

— Où est cette carte des régions chaotiques à l'est de Marineris ?

— La seconde caisse, sur le dessus. Mais c'est une carte à petite échelle, ils n'ont pas pu l'utiliser pour se diriger. Les marques signalent peut-être seulement des réservoirs d'eau. Le problème reste le même. » Je trouvai la carte et la dépliai. Une carte topographique sur laquelle de fines lignes bistre marquaient les formes caractéristiques de l'extrémité orientale de Valles Marineris et les terres chaotiques, plus à l'est ; et dans cette forêt muette de lignes serrées, quatre petits points rouges, trois à la limite sud de l'une des cuvettes chaotiques et le quatrième en son centre. J'étais incapable, en l'absence d'indications, de mettre un nom sur la cuvette, mais une rapide vérification sur une carte planétaire me suffit à la reconnaître ; les points rouges se trouvaient dans le chaos d'Aureum, une profonde cuvette de nature encore sauvage. « C'est peut-être une carte générale ; ils ont pu prendre les cartes locales.

— C'est possible. »

Je repliai la carte et la rangeai dans le cahier. « Un vaisseau interstellaire ! Vous vous rendez compte ?

— Non. Pas étonnant qu'elle les ait crus fous.

— Oui. » Mais l'esprit du groupe me plaisait, de même que sa résistance au Comité. « Je me demande comment ils ont fait.

— Weil était un bon ingénieur. S'ils avaient le carburant et les réserves nécessaires, ils ont pu faire un bon bout de chemin. Mais qui sait jusqu'où ils ont dû aller. Que pensaient-ils trouver ? Une autre Terre ?

— Ou une autre Mars. Ils étaient prêts à tout. » Leur haine pour le Comité — je connaissais ce sentiment, mais il ne m'avait jamais poussé à agir. Tout mon travail ne faisait finalement qu'aider le Comité. Pourquoi étaient-ils passés aux actes ? Qu'est-ce qui me retenait ? « Avez-vous une autre copie du journal ?

— Là-bas sur la table. »

Je pris un nouvel exemplaire, allai jusqu'à nos boîtes aux lettres et le fourrai sauvagement dans la fente portant le nom de Satarwal, où il se coinça fermement. « Je ne pense pas qu'il ait eu l'occasion de voir ça. »

McNeil eut un sourire. « Le trophée de l'expédition. L'histoire de Mars ne sera plus la même.

— Eh ! oui. » J'avais chaud, je sentais mon visage rouge brique fendu d'un sourire de clown, mais ça m'était égal. Je serrai le journal d'Emma Weil sur mon estomac et agitai en silence l'autre main. Avoir obtenu ce que je voulais me remplissait d'un sentiment étrange. Une tente commune, déserte, des tables couvertes de caisses et de papiers, le faible clignotement des lumières, le doux ronronnement de la machine à café, un unique collègue voûté de fatigue sur sa chaise dans le calme de la nuit : une scène si familière et pourtant totalement transfigurée par les mots que je pressais contre moi. J'étais maintenant le vainqueur d'un champ de bataille ravagé, le rêveur plongé dans son rêve réalisé. « J'ai failli... j'ai failli perdre espoir. » McNeil releva légèrement la tête pour me montrer qu'il m'écoutait, avec l'économie de gestes d'un homme fatigué. « Mais je ne l'ai pas perdu ! Et... » Je sentis à nouveau un sourire s'épanouir sur mon visage. « Je vais aller lire cette chose tranquillement, au lit. »

J'y allai. Ce fut ma seconde lecture. Combien de fois depuis me suis-je couché avec Emma Weil pour sonder son esprit, partager ses colères et ses espoirs et contempler avec frayeur ces pages blanches, avec le message inexprimé de sa survie et de son devenir ? Je ne saurais le dire. Cent fois, peut-être ; peut-être plus. Je vivais avec ce cahier et Emma Weil était devenue une part de mon âme, au point que je me demandai souvent (avec inquiétude) ce qu'elle aurait pensé de moi. Pas un jour je

n'ai cessé de penser à elle. Mais je ne l'ai jamais relue comme cette première nuit, où je tremblais convulsivement dans mon lit sous le choc et où chaque phrase successive m'ouvrait une fenêtre sur l'esprit d'une autre personne – sur un monde nouveau.

Dans la semaine, des douzaines de journalistes se joignirent à nous ; les étudiants les pilotaient jusqu'au fond du Fer-de-Lance et leur montraient le véhicule tout terrain qui avait été complètement dégagé et mis hors de portée des éboulements. Toutes les holostations de Mars montrèrent la voiture. J'observai cette activité avec grand intérêt ; l'information publique et la Critique des publications laissaient passer tous les rapports, et je comprenais mal leur tactique. Les patrons de Satarwal, à l'Inspection planétaire, n'avaient publié aucune déclaration confirmant la découverte et, en attendant, il nous était impossible de savoir comment ils traiteraient l'affaire. Je répondais sans relâche aux questions des journalistes : « Certains éléments de preuve contredisent le rapport Aimes, oui. Non, je n'ai pas d'explication. Des hypothèses ? Vous pouvez en échafauder aussi bien que moi. Mieux même. » Les journalistes nous quittèrent bientôt pour Burroughs, afin d'interroger Aimes lui-même ; mais Aimes se refusa à tout commentaire. Le Comité et tous ses sous-comités restèrent également silencieux. Pourtant, puisqu'ils avaient autorisé les fouilles, ils devaient avoir une stratégie pour répondre à des découvertes comme celle-là. J'attendais de voir.

Satarwal jeta son exemplaire du journal d'Emma sur mon bureau. « Elle n'a vraiment pas eu de chance ; se retrouver avec des idiots pareils. »

Je souris. « On pourrait dire la même chose de vous. » J'essayai de cacher mon triomphe, mais je n'y arrivai sans doute pas. « Vous voyez, il y avait une Alliance Washington-Lénine dressée contre vous. »

Il fit la grimace. « Peu importe le nom qu'ils se donnaient, ce sont toujours des assassins. »

Quelques jours plus tard, il fut rappelé à Burroughs. Il fit plier bagage à tous ses policiers et ils partirent en même temps

que les derniers journalistes, dans les mêmes voitures. Je ne découvris jamais ce que les reporters avaient pu tirer de la situation. Je ne me dérangeai pas pour les voir partir.

Au bout de quelques jours, nous reçûmes Petrini et moi un message nous nommant codirecteurs des fouilles. Aucune mention de Satarwal. Nous apprîmes en même temps qu'une conférence de presse officielle se tiendrait à Burroughs. Nous nous réunîmes pour la suivre sur l'holoviseur de la salle commune. Petrini me serra la main. « Nous sommes maintenant codirecteurs, comme nous aurions dû l'être dès le départ.

— Et il nous reste tant de choses à faire », mais il me prit au sérieux.

Le Comité avait désigné Shrike comme porte-parole. Je me faufilai au fond de la salle pour le regarder, mal à l'aise sous le regard des autres occupants de la pièce.

Shrike était plus languide et charmeur que jamais, face à la presse, et ils en étaient ravis. Il regarda l'estrade, les yeux baissés, pour se composer un visage officiel : un homme mince aux cheveux argentés dans un costume gris d'un prix inabordable ; de fins anneaux d'argent aux petits doigts et au lobe des oreilles ; un nez droit, des sourcils épais, des yeux d'un bleu profond. Il lut d'abord une déclaration. « Les récentes découvertes des fouilles de New Houston constituent un apport enthousiasmant et émouvant à notre connaissance de l'une des époques les plus troublées de l'histoire de Mars. Ces mois de 2248 que l'on appelle la Sédition ont été une période de grandes souffrances et d'héroïsme, et ce nouveau récit de la vaillante résistance d'une ville assiégée nous fortifie dans notre amour de Mars. Les hommes et les femmes qui se sont battus pour New Houston luttèrent pour des droits et des privilèges que nous tenons aujourd'hui pour acquis et c'est en partie grâce à leur sacrifice que nous jouissons de la vie libre et ouverte qui est maintenant la nôtre. Nous félicitons pour leur découverte historique les éminents archéologues de l'Inspection planétaire et de l'université de Mars. »

Il planta son regard dans les caméras, sachant que je regarderais... et je reçus de plein fouet le choc du sourire moqueur qu'il me destinait.

Première journaliste : « Monsieur Selkirk, ces découvertes, et en particulier la preuve de l'existence de l'Alliance Washington-Lénine, ne sont-elles pas en contradiction avec les conclusions du rapport sur la Sédition de la commission Aimes ?

— Absolument pas, répondit sereinement Shrike. Si vous relisez le rapport Aimes » — il s'interrompit pour laisser s'épanouir le rire qu'il avait déclenché et sourit légèrement — « vous verrez qu'il conclut qu'il y a eu une révolte bien organisée contre les autorités légales de Mars, sous la conduite de la flotte minière soviétique. La commission n'a jamais découvert le nom de cette organisation, mais les nouvelles découvertes de New Houston corroborent les recherches de la commission. D'éminents historiens comme Hiroko Nakayama et Hjalmar Nederland ont travaillé pendant des années à identifier les organisateurs secrets de la Sédition et c'est d'ailleurs Nederland qui a découvert la "voiture de l'évasion" à proximité de New Houston. De même, d'autres historiens ont exploré les liens entre la Sédition et les réformes du gouvernement martien dans le siècle qui a suivi. »

Les journalistes hochaient fidèlement la tête et murmuraient leur approbation dans leurs bracelets enregistreurs, à l'intention de la populace toujours parquée dans les mines et les dortoirs.

Ils trouveraient donc une explication à tout.

Je quittai la pièce, écoeuré. Ils reconnaîtraient le minimum indispensable et distordraient tout le reste pour coller à leur nouvelle version qui changerait constamment, les protégerait constamment. Je sentais le goût de la défaite sur ma langue, comme une chape de cuivre. Ils répondraient à tous mes coups de poignard par des faits élastiques, jusqu'à absorber et dissoudre la réalité.

Mais je m'y attendais. J'étais préparé à quelque chose de ce genre ; j'avais déjà élaboré une tactique pour continuer à leur porter des coups. Pourtant, quel choc d'entendre Shrike mentir ainsi. Mon vieux cœur palpitait et j'avais l'estomac noué ; je ne

pensais qu'à sortir de la tente principale et m'asseoir un moment. Même si je m'étais attendu qu'ils fassent quelque chose de ce genre.

L'ordinateur relié à Alexandrie m'en apprit un peu plus sur Emma Weil. Elle était née au camp du cratère de Galle, sur les versants du bassin d'Argyre, en 2168. Ses parents avaient divorcé et elle avait vécu avec son père. Elle avait étudié les mathématiques à l'université de Burroughs, dirigé l'équipe d'ingénieurs écologistes qui avait conçu le complexe du bassin de Hellas, battu quatre records de course à pied. Quand le Comité s'était emparé en 2213 des flottes minéralières, elle avait été transférée de la Royal Dutch au centre de développement des systèmes de biomaintenance, puis transférée à nouveau en service actif sur les minéraliers. Les archives des projets de forage des astéroïdes étaient incomplètes, en raison des destructions de documents et de bâtiments pendant la Sédition ; je ne trouvais aucune mention de l'*Aigle-Roux*, ni d'Emma après 2248. Et il n'y avait aucun commentaire sur sa disparition.

Pour Oleg Davydov, je ne trouvais qu'une référence sur le registre des naissances (né sur Deimos en 2159) et une affectation dans le corps des cadets astrogateurs de la flotte miniérière soviétique. Et après, plus rien : pas d'affectation, pas de procès, pas de commandement de l'*Hidalgo*. Aucune mention non plus du navire.

Impossible de rien trouver non plus sur l'Association interstellaire de Mars. Pas un mot.

La censure avait apparemment été à l'œuvre. Mais la documentation sur l'histoire de Mars avait été définitivement endommagée et désorganisée par la Sédition. Des poches d'information existent dans des endroits étranges et il est rare que les censeurs puissent tout saisir. Cela demanderait des recherches plus approfondies que celles que je pouvais entreprendre à partir de New Houston, mais j'étais certain que si je pouvais disposer d'un peu de temps à Alexandrie, je pourrais exhumer d'autres renseignements. Je l'avais fait avant.

Je délaissai cet aspect de la question pour revenir à Emma. Je me fis envoyer une photo d'elle, prise au début de son service

dans les mines. Elle avait un visage ovale, une bouche sérieuse, des cheveux châains assortis à ses yeux, des pommettes et un menton finement ciselés ; elle me plaisait. Je passai de longues nuits à contempler son portrait et à lire son journal. *Je haïssais le Comité pour le développement de Mars autant qu'il était possible. Je vomissais leurs mensonges : ils auraient pris le pouvoir pour rendre la vie meilleure sur une planète étrangère, etc. Tout le monde savait que c'était un mensonge. Mais nous fermions nos gueules ; à trop parler, on risquait de se faire transférer à Texas. Ou sur Armor. Les membres de l'AIM avaient réagi par un projet stupide, mais ils avaient résisté ! Et moi ? Je n'avais même pas les tripes d'avouer mes sentiments à mes amis. J'avais cru que la lâcheté était la norme, ce qui la rendait supportable, et je restais assis dans mon douillet appartement universitaire, à écrire des articles sur des événements vieux de trois cents ans, tout en prétendant être le plus farouche opposant au Comité de la planète – alors que je me jetais sur tous les os qu'ils me donnaient à ronger et que je mendiais les faveurs d'un membre du Comité. Était-ce là de la résistance ? Je n'avais fait que gesticuler et crier devant des despotes qui me toléraient et souriaient sous cape de voir un professeur de plus jouer ce jeu. Ô Emma ! Je voulais être comme elle, je voulais être capable d'action.*

Nakayama, Lebedyan et plusieurs autres s'élevèrent vigoureusement contre les manœuvres du Comité tendant à faire coïncider nos découvertes de New Houston avec le rapport Aimes. Les critiques firent flèche de tout bois et je n'eus qu'à me glisser en coulisses, aider à orchestrer le tout, enregistrer. L'université communiqua à la presse des extraits du journal d'Emma, qui fut ensuite publié en entier et obtint même un beau succès. Il semblait y avoir un public qu'intriguaient ces nouvelles de son propre passé perdu, du moins pour une semaine ou deux. Anya Lebedyan m'appela pour me féliciter et me poser quelques questions ; sans hésitation, elle entama la conversation en russe. Un frisson d'excitation me traversa à l'idée de parler la langue des samizdats. Je découvris que je

parlais la langue clandestine de Mars aussi bien que je la lisais, sans pourtant me rappeler la vie lointaine où je l'avais apprise.

Sur la crête sous un ciel couvert : de lourds nuages chocolat filaient vers le nord et des rafales d'éclairs alternaient avec de pâles rayons de soleil. Puis les nuages se déployèrent pour tout recouvrir d'une nappe froissée et transformer le reste de l'après-midi en crépuscule. À mes pieds, mon équipe s'activait dans la ville morte. Parcourant le sommet du rempart, j'examinai sa texture comme si je pouvais percevoir le monde sous la roche. *L'Adagio pour cordes* de Samuel Butler flottait dans ma tête. En bas, à la centrale, Hana et Bill discutaient fiévreusement. Ils semblaient plus attentifs l'un à l'autre qu'à leur travail. J'escaladai les blocs de pierre en direction du Fer-de-Lance et descendis dans le canyon jusqu'à la voiture. Je montai dedans et m'assis.

Ici s'était autrefois assise Emma Weil, peut-être sur le siège même que j'occupais. Il avait fait nuit ; leurs lumières auraient été éteintes tandis qu'ils roulaient doucement sur la route, avec le précipice à leur gauche. L'artillerie de la police pilonnait la ville. Les cœurs battaient dans les combinaisons spatiales, qui ne font écran ni aux éclats d'obus, ni aux balles, ni aux rayons thermiques. Les moteurs électriques étaient silencieux et aucun hélicoptère ne pouvait voler dans l'atmosphère ténue ; mais quelque part, peut-être sur le rempart, une batterie automatique thermosensible a pivoté sur son affût, pointé et tiré : des voitures ont explosé, d'autres ont été atteintes et s'arrêtent, d'autres encore, peut-être, éteignent leur moteur et se laissent aller en roue libre vers le fond du canyon, vers la liberté.

Certains ont forcément été tués. Mais il n'y avait pas de corps dans la voiture. Si la police les avait enlevés, elle aurait aussi pris les documents. C'était également vrai pour les rebelles. Puisque nous avons trouvé les papiers, aucun corps n'avait été évacué. L'explosion avait donc stoppé la voiture sans tuer ses occupants. C'est du moins ce que mon raisonnement me faisait conclure. Et j'étais séduit, oh ! oui, j'étais séduit. Assis là sur le siège en plastique craquant de givre, j'essayais de *sentir* ce qui

lui était arrivé ; et à mes yeux, elle était en vie. Aucun sentiment de mort ne planait dans cette voiture. Peut-être n'avait-elle vécu que le temps de ramper hors du véhicule ; son corps reposerait alors dans le sol de sa planète chérie, à quelques mètres de moi. Mais non. Les détecteurs de métaux auraient repéré sa combinaison. Non, elle avait fui. Fui dans les collines. Elle n'était pas morte, pas mon Emma.

Je sortis la petite photo d'elle que je portais toujours dans la poche de ma combinaison et la lissai sur ma cuisse. Ils avaient tenté de rejoindre des refuges dans le chaos et ils avaient très bien pu les atteindre et s'y cacher jusqu'à aujourd'hui. Emma, toujours en vie, travaillant à la biogéocénose de la planète qu'elle aimait.

Je songeai soudain que je pourrais la trouver.

Cratère d'impact – avec un diamètre de deux mille kilomètres, le bassin d'Hellas est le plus vaste cratère d'impact de Mars.

C'est alors qu'on fit cette découverte, sur Pluton. Ce fut Strickland qui nous apporta la nouvelle. Nous étions en train de fouiller un centre de défense qui avait été rasé par les bombes et j'étais descendu avec Xhosa pour attacher les câbles de la grue à une poutre que nous avions dégagée. « Docteur Nederland ! Hana ! Il y a des nouvelles de Burroughs. » Et *crac*, il sauta par-dessus les blocs de maçonnerie et nous rejoignit dans la cave. Nous le regardâmes, surpris, et il se raidit comme un policier au garde-à-vous.

« Qu'y a-t-il ? » lui demandai-je.

Hana vint jeter un œil dans la cave et Bill se tourna vers elle. Il me sembla y avoir un certain plaisir dans son agitation. « Ils ont trouvé un monument sur Pluton. Le Conseil des satellites extérieurs a envoyé l'année dernière une expédition par là-bas, elle vient d'arriver et a trouvé une espèce de monument. De grands blocs de glace rectangulaires dressés sur un bout et disposés en cercle. Cela semble très ancien...

— C'est dingue, dit Hana.

— Je sais ! Pourquoi penses-tu que j'ai accouru jusqu'ici en gueulant comme ça ? » Bill s'assit par terre et augmenta son arrivée d'oxygène.

« C'est dingue, dit Xhosa. Quelqu'un doit avoir...

— Retournons aux tentes pour jeter un coup d'œil, dit Bill. Ils ont envoyé des photos. »

Nous abandonnâmes donc le travail comme s'il n'avait aucune importance pour suivre Bill jusqu'au camp. La grande tente était déjà bourrée de monde, le vacarme de leurs voix nous agressa à notre entrée ; je n'y avais jamais entendu autant de bruit. J'écartai la foule pour m'insinuer dans le groupe qui entourait la plus grande table. Plusieurs photos passaient de main en main ; j'en arrachai une au passage. « Hé ! » hurla ma victime, mais je lui tournai le dos et retraversai la foule pour me rendre au réfectoire.

C'était une petite photo et on aurait dit qu'elle avait été prise en noir et blanc. Un ciel noir, une plaine régolithique grise marquée par les anneaux entremêlés de vieux cratères érodés et, à quelque distance, un cercle de grands blocs blancs verticaux, minces pour certains, massifs pour d'autres. Ils étaient éclairés latéralement par des projecteurs, et cinq ou six d'entre eux brillaient d'un blanc éblouissant comme des miroirs renvoyant la lumière. Des silhouettes humaines revêtues d'encombrantes combinaisons blanchâtres arrivaient au quart ou au cinquième de leur hauteur ; elles se tenaient à l'extérieur de leur cercle, la tête renversée pour regarder le bloc le plus proche. L'anneau semblait faire environ deux cents mètres de diamètre, peut-être trois cents, je ne pouvais en être sûr. Un petit cercle de pierre (de la pierre blanche ?) sur Pluton.

J'ai dû rester penché une demi-heure sur cette photo. Je ne sais pas à quoi je pensais ; j'avais l'esprit vide. La photo semblait sortie d'un rêve. C'était tout à fait le genre de chose que j'aurais pu voir en rêve. Et, dans mes rêves, j'ai toujours l'esprit vide. Pourtant mes collègues qui s'agitaient et bavardaient dans la pièce à côté en confirmaient la réalité.

Petrini frappa sur la table. « Messieurs, s'il vous plaît. J'ai de nouvelles informations. Écoutez. Manifestement, les gens qui viennent d'arriver là-bas ne sont pas les premiers à visiter

Pluton comme ils le croyaient. Cela a dû leur faire un sacré choc ! Quoi qu'il en soit, ils ont envoyé des renseignements pour accompagner ces photos. L'objet est situé au pôle Nord géographique. Les colonnes qui composent l'anneau sont faites de glace. Il y en a soixante-six et l'une d'elles gît à terre, fracassée. Une autre comporte une inscription. »

Un silence total suivit ces paroles.

« Jefferson, de la bibliothèque de l'université d'Alexandrie, a identifié celle-ci comme étant du sanskrit. Je sais, je sais ! Ce n'est pas à moi qu'il faut demander de vous expliquer cela. Je suppose que quelqu'un s'est livré à un petit jeu. L'inscription consiste en deux verbes et une série d'encoches. Les verbes veulent dire tous deux en gros "aller plus loin". Les encoches constituent une progression arithmétique simple : deux, deux, quatre et huit.

— Deux mille deux cent quarante-huit, dis-je. L'année de la Sédition. » Et un passage du journal d'Emma Weil me vint aussitôt à l'esprit. Elle s'était rendue dans la cabine de Davydov, l'avait trouvé endormi, avait vu des plans sur son bureau...

Petrini haussa les épaules. « Si l'on considère que ces encoches correspondent à une date de notre calendrier. Mais je ne crois pas qu'il soit prudent d'avancer de telles suppositions à propos de cet objet. »

Je l'entendais à peine. « Où arrivent les messages envoyés par cette expédition ?

— À Burroughs. Au centre spatial universitaire.

— J'y vais pour leur poser quelques questions et surveiller tout ce qu'ils transmettent.

— Pourquoi donc ?

— Je reviens dès que possible. » Je m'excusai et sortis. Je m'attirai quelques coups d'œil intrigués mais je m'en fichais. Qu'ils pensent ce qu'ils voulaient.

... C'étaient des diagrammes, plusieurs versions de la même chose... tous circulaires, ou presque... des circonférences légèrement aplaties sur un côté. Autour de celles-ci étaient disposés de petits rectangles noircis au crayon différemment orientés... « Quelque chose pour laisser une marque sur le

monde, quelque chose pour montrer que nous sommes passés par là — »

Peut-être, me dis-je, peut-être que cette découverte sur Pluton, qui m'a causé un tel choc, et m'a tellement troublé, se retournera à mon avantage, en fin de compte. Peut-être n'était-ce pas le désastre qu'il m'avait semblé au fond de cette cave.

Éjectats.

L'Inspection planétaire me refusa la permission de quitter New Houston, aussi appelai-je Shrike. « Tu as besoin d'aide, constata-t-il.

— Oui.

— As-tu suivi ma conférence de presse ?

— Oui. Tu as écrit toi-même ton discours ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Sais-tu combien il comportait de mensonges ? Ou t'en fiches-tu ?

— Il comportait des *mensonges* ?

— Tu t'en fiches. Tu lirais tout ce qu'on peut te donner, n'est-ce pas ? C'est là le sort du nouveau membre du Comité. C'est répugnant.

— Je pensais que tu m'appelais pour obtenir une faveur ?

— ... C'est ce que je fais.

— J'y réfléchirai. Mais je suis déçu que tu n'aies pas apprécié mon numéro.

— Un numéro, ce n'était rien d'autre. » Je ne pouvais pas me contenir. « Mais ça ne passera pas, tu sais. Lebedyan et les autres se chargent déjà de démonter tout ce que tu as dit, ainsi que toutes les déclarations officielles à propos de la découverte. Vous ne pouvez pas soutenir que l'histoire n'a pas été falsifiée, Shrike. Il y a trop de contradictions. Ce que nous avons trouvé ici contredit complètement ce qu'a raconté Shay de l'assaut contre New Houston. Vérifie dans le rapport Aimes.

— Je le ferai, Hjalmar, dit-il, souriant.

— Tu aurais intérêt ! Sans parler du culot éhonté de tout cela, tu passes pour un imbécile de te faire envoyer vomir des mensonges évidents. Cela affaiblit ta position, parce qu'en tant que porte-parole, c'est *toi* que l'on associe à ces mensonges et à

la maladresse que l'on sent derrière. C'est mauvais pour toi. Et tu ne pourras pas t'en sortir par des mensonges. Tu ferais mieux de le dire à tes patrons et commencer à chercher autre chose.

— Merci pour la leçon d'analyse politique, Hjalmar, dit-il d'un ton moqueur.

— Je te l'échange contre un voyage à Burroughs. Je veux en savoir plus sur ce truc de Pluton.

— Fascinant, n'est-ce pas ? On ne parle que de ça, ici. Que crois-tu que ce soit ?

— De nouveaux ennuis pour toi. » Mais je vis sa lèvre supérieure se retrousser légèrement et je laissai tomber. « Mais une bonne chose pour Mars, mon cher Shrike ; tu peux en être sûr.

— Mmmm. » Il me fit mariner encore un moment. Mais je sus trouver les bons arguments et il accepta de m'aider.

À bord du train pour Burroughs, le front pressé contre la vitre : nuages de cuivre effilochés sous un ciel bistre. Parfois je me sens comme ces nuages, déchiqueté et éparpillé aux rafales du Temps. Je savais qu'avec ce voyage une autre de mes vies se terminait. Autour de moi, dans le wagon, des voix discutaient de la merveille du jour, le mystérieux monument de Pluton. Cela voulait-il dire que les Atlantes avaient vraiment existé ? Et voyagé dans l'espace ? Dans ma tête, ma voix intérieure, tellement plus éloquente que moi, grognait et admonestait sévèrement les bavards. Pas de théories vaseuses, s'il vous plaît ! C'est assez compliqué comme ça ! Mais, bien sûr, les théories vaseuses allaient prospérer autour de cette découverte comme un anneau de champignons autour d'un cryptogame à spores explosives. Pas moyen d'éviter cela. Sur les étendues rocailleuses de Sinus Sabaeus, quelqu'un avait dégagé une surface et aligné les rochers recueillis de manière à écrire REPENTEZ-VOUS. Je regardai ce message à travers le reflet estompé de ma tête : cheveux noirs ébouriffés, yeux rapprochés, petite bouche maussade. Comment Shrike pouvait-il me supporter ?

Je savais que mon désarroi devant cette découverte de Pluton était purement personnel ; elle perturbait mes habitudes.

Je me trouvais dans une situation dont je pouvais prédire l'évolution, dans une petite société que je pouvais comprendre. Je travaillais dur à me créer ce petit cocon, comme tout le monde, car sans habitude la vie serait trop longue et traumatisante. Pendant une décennie ou deux, j'aurais pu travailler paisiblement au cœur des plus importantes fouilles de l'histoire martienne. Celles-ci seraient elles-mêmes entrées dans l'histoire. Et maintenant ce monument de Pluton était arrivé comme une météorite qui traverse le toit et renverse tout pour me projeter dans l'inconnu. J'errais à présent dans un territoire neuf, dans l'interrègne désolé entre deux exfoliations successives de la vie, totalement exposé aux dangers du neuf.

Désormais la communauté des historiens et le monde volage allaient oublier New Houston au bénéfice de cette bien plus exotique découverte... *à moins que* je ne puisse démontrer que le journal d'Emma Weil renfermait la clef de cette nouvelle découverte. Démontrer que l'astronef où elle avait refusé d'embarquer avait laissé ce monument comme marque de leur passage sur Pluton ; démontrer qu'il s'agissait d'un monument à la Sédition. Il me faudrait plus qu'un court paragraphe de son journal pour endiguer le flot des théories fantaisistes. Il faudrait toute une argumentation et le plan à suivre était clair : rechercher des traces de l'Association interstellaire de Mars dans les archives d'Alexandrie.

Un nouveau mystère à résoudre. Cette idée aurait dû me réjouir, mais je n'éprouvais que la poignante détresse de celui qui est mis à nu, ainsi que quelque chose d'autre qui tirait sur la peur et que je ne reconnaissais pas. Peut-être nous attaquons-nous à la solution des mystères comme une sorte d'entraînement afin de pouvoir tenter avec quelque espoir de succès de nous comprendre nous-mêmes.

Une fois à Burroughs, je me rendis à l'université pour déposer mes bagages à mon appartement. Cuisine d'acajou et de céramique vert foncé ; salon dominé par une bibliothèque qui couvrait deux murs du sol au plafond ; épais tapis argenté dans le couloir ouvert sur les étoiles qui menait à une salle de bains carrelée de la taille du salon ou presque ; et une chambre

occupée par un lit carré placé sur une estrade. Le luxe imbécile du professeur célibataire. Je n'arrivais pas à croire que c'était moi qui l'avais meublé. Qui était ce Nederland, au fait ? Pas étonnant que j'aie toujours voulu me trouver sur un chantier de fouilles.

Je traversai la vaste pelouse du campus en marmonnant : « Arrache tout ça, ne laisse que des murs de bois et de plâtre avec les livres empilés et un matelas dans un coin. » Le campus s'étendait au-dessus du centre-ville, je m'arrêtai auprès de la statue de la Princesse pour contempler la cité. L'année passée à New Houston avait faussé mon sens des proportions, les gratte-ciel au bord de la rivière, le pont au-dessus de celle-ci, les larges boulevards semblables aux rayons d'une roue voilée qui partaient vers les quartiers résidentiels accrochés aux pentes d'Isidis Planitia, tout cela me semblait fantastiquement grand, trop gigantesque pour être issu du cerveau d'un urbaniste. Toute une cuvette transformée en vallée traversée d'une rivière, une cité de quatre millions d'âmes à ciel ouvert : qu'auraient pensé les citoyens de New Houston ? Qu'en aurions-nous pensé trois siècles plus tôt ?... Le passé était plus facile à vivre (je sais que c'est faux). Notre esprit se forme dans notre jeunesse et demeure le même quelle que soit la durée de notre vie. « Allez, viens, vieux fossile », me dis-je. La Princesse baissait sur moi des yeux compatissants. « Allez, homme des cavernes, va voir ce cercle des hommes des glaces. » Des étudiants me jetaient un coup d'œil, poursuivaient leur chemin sans s'occuper de moi.

Dans les bureaux de l'université, rien n'avait changé, bien sûr. Lucinda et Corey me souhaitèrent la bienvenue et me donnèrent mon courrier. J'avais souvent pensé à mon département comme à une famille : les secrétaires étaient des oncles et tantes, mes collègues des frères et sœurs, les étudiants des enfants. Comme ces gens m'étaient plus proches que ma famille biologique ! Enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, arrière-arrière..., etc. – je ne sais pas jusqu'où cela s'étend – je n'en ai vu aucun depuis des dizaines d'années. La plupart étaient dans les astéroïdes, ou plus loin, là où le Conseil des satellites extérieurs laissait régner l'anarchie. Si l'on va au fond des choses, le sang n'est pas beaucoup plus épais que l'eau.

Mais là, dans ces bureaux familiers, Lucinda me demandait comment avançaient les fouilles, comment se débrouillaient Bill et Hana, quelle était la dernière doléance de Xhosa... et ce que je pensais de cette stupéfiante découverte sur Pluton. « Un récepteur radio extraterrestre », dis-je et ils éclatèrent de rire. C'est ça, la famille.

Mon courrier était sans intérêt, à part une longue lettre manuscrite de ma troisième épouse. Elle était en pleine dépression et cette lettre faisait partie de la thérapie. Cela lui avait pris un mois pour la composer et on aurait cru lire le journal intime d'un zombi. « Je suis allée me promener le long du canal. La glace était épaisse et étoilée de pierres jetées par les petits garçons. » Pauvre Maggie. Je mis sa lettre de côté pour la finir plus tard. Ses lettres étaient d'un ennui mortel même quand elle ne faisait pas de dépression.

Dans la grande salle de projection du centre spatial, Stallworth, Lewis, Nguyen et quelques autres que je ne connaissais pas m'attendaient. « Envoyez », cria Nguyen au technicien.

La pièce plongée dans le noir. Puis apparut au-dessus du sol la sombre plaine criblée de cratères que j'avais vue sur la petite photo. Un ciel nocturne piqué d'étoiles se matérialisa contre le plafond voûté ; le soleil était deux ou trois fois plus brillant que Sirius et très bas sur l'horizon.

« À son point le plus proche, Icehenge est à cinquante mètres du pôle géographique, dit Nguyen.

— Icehenge ?

— C'est comme ça qu'on l'a appelé.

— Le mot "henge" désigne un tertre circulaire, objectai-je.

— C'est par analogie avec Stonehenge, expliqua Nguyen, plein d'entrain. De plus, les blocs sont disposés sur le rempart d'un cratère érodé, si bien qu'ils sont à un mètre ou deux au-dessus de la plaine. On pourrait donc dire que ce rempart constitue votre "henge".

— Ridicule.

— Alors, où est-il ? » demanda Stallworth. J'avais déjà travaillé avec lui sur des questions de méthodes de datation, sa spécialité.

« Cet holo a été pris par Arthur Grosjean, le planétologue en chef à bord du *Perséphone*. On s'approche comme eux, à pied. Remarquez l'horizon sautillant. Il va apparaître juste devant nous. C'est l'été dans l'hémisphère Nord de Pluton, de sorte que le mégalithe est constamment éclairé.

— Ne devrait-on pas plutôt dire mégahydre ? demandai-je d'un ton caustique.

— Vous savez de quoi je parle. Chut, le voilà. »

Mais Stallworth dit : « La formation de ces cratères a dû s'étendre sur des millions d'années. Comment une planète si éloignée de tout peut-elle être si criblée de cratères ?

— Les avis sont partagés, dit Lewis. D'après une théorie, Pluton aurait jadis été un satellite d'une des géantes gazeuses qui aurait alors subi l'habituel bombardement intensif et se serait fait rejeter aux confins du système après avoir échappé de justesse à une collision.

— Avec quoi ? demanda Stallworth.

— Je ne sais pas. Demandez à Velikovsky. » Lewis rit. « Mountjove prétend que la formation des cratères remonte à quinze milliards d'années et que Pluton est une planète captive d'un système solaire primitif. »

L'horizon fut soudain entaillé d'une douzaine de points blancs semblables à des étoiles qui s'étirèrent en flèches de lumière blanche. Nous nous tûmes. Le chariot sur lequel était posée l'holocaméra passa en tressautant par-dessus le rempart d'un cratère enfoui. Bientôt tout l'anneau de monolithes nous apparut au-dessus de l'horizon. À son approche mon cœur se mit à palpiter douloureusement. Le chariot s'engagea entre deux tours pour gagner le centre de l'anneau. La surface du régolithe était intacte. L'érection du monument n'aurait-elle pas dû laisser des traces en tous sens ?

Les tours avaient en moyenne dix ou quinze mètres de haut, deux ou trois de long et un ou deux de large ; certaines étaient beaucoup plus grosses. Trois monolithes étaient de section triangulaire plutôt que rectangulaire. Un des plus gros blocs s'était rompu près de la base et était tombé vers le centre où il s'était fracassé en vingtaines de morceaux aux arêtes tranchantes. L'holocaméra se dirigea vers lui et, quand elle

s'arrêta, je gagnai ce côté de la pièce pour me tenir enfoncé jusqu'à la taille dans un mirage de bloc de glace.

Les autres jacassaient entre eux à propos de glace des anneaux de Saturne et de cercles de pierre de la Grande-Bretagne néolithique, etc., mais je leur fermai mes oreilles et contemplai la chose. Je me plongeai dans l'illusion de vaste étendue créée par l'holo et tentai de m'imprégner de l'endroit.

« Le pôle Nord se trouve au-delà du groupe de grands monolithes, dit Nguyen.

— Taisez-vous un peu et laissez-nous regarder », dis-je.

J'en fis le tour pour l'examiner. Le constructeur avait eu le sens des proportions. C'était de construction humaine, j'en étais sûr ; on y sentait une volonté d'imposer sa marque sur l'univers, comme dans les peintures rupestres. Soixante-six monolithes. Séparés chacun d'environ dix mètres. Quelque chose effleura la lisière de ma mémoire et je m'éloignai pour rejoindre les autres, qui lisaient l'inscription. Des caractères arrondis profondément gravés et, en dessous, les seize encoches.

Était-ce Stonehenge que cela me rappelait ? Non... j'en avais une image de carte postale dans la tête, petite chose domestiquée sous un dôme protecteur qui ressemblait à une sculpture de Rinaldi. Et les linteaux lui conféraient un aspect différent. Non, il s'agissait d'autre chose... un marais... une mer semblable à de l'étain...

Un autre fantôme d'image plongeait dans le présent. Ce que transmettent nos sens peut submerger tout le reste, et c'est une bonne chose, mais j'aimerais parfois qu'il en soit autrement. Ou bien était-ce du soulagement que je ressentais ? Troublé, je m'écartai des autres. À regarder les blocs de glace jaillir de ce paysage désolé, je fus frappé par l'étrangeté de celui-ci et me laissai glisser à terre à travers le gravier, comme si je n'existais pas, comme si c'était moi l'holo et que le sol était réel. Je perdis toute perception de la pièce et me retrouvai un instant sur Pluton, sur un Pluton presque transparent où l'on pouvait se tenir sans combinaison, respirer de l'air frais et contempler un mégalithe plus énigmatique et silencieux que n'importe lequel de ceux qui se dressaient sous le ciel de la Terre. L'émerveillement – si rare, si désiré – si proche de son cousin

l'effroi quand il vous envahit l'esprit. Et ce fut la caresse de cette profonde terreur qui fit jaillir à ma conscience le souvenir insaisissable à peine entrevu : la lande en bord de mer, un mince croissant de lune, le visage rond de Madeleine plein de pitié. Je me relevai précipitamment, effrayé et excité. Mon voyage sur Terre... les images en étaient enfilées comme des algues en filaments, l'une menait directement à la suivante. J'avais les nerfs à fleur de peau, mon sang bouillonnait, Pluton et Mars s'étaient tous deux évanouis.

Quand les lumières revinrent, je m'étreignais les tempes et je crains que mes collègues, me voyant dans cette posture, ne m'aient cru fou. Je n'y pris pas garde ; je bafouillai une vague excuse à Stallworth et Nguyen, et sortis du centre en trébuchant dans la surprenante lumière d'un clair après-midi.

Les îles Lemniscate – les inondations catastrophiques qui ont creusé les canaux ont dégagé et sculpté ces protubérances de pierre plus dense aux formes caractéristiques.

Je me souviens d'avoir passé tout mon voyage vers la Terre dans la centrifugeuse à travailler sous gravité terrienne pour me préparer à l'atterrissage. Ma troisième femme, Maggie, venait de me quitter ; elle ne voulait pas que je fasse ce voyage. Je ne souhaitais pas la fin de ce mariage. Nous avions des enfants, mes habitudes étaient bien ancrées. Rien n'aurait pu m'inciter à en changer, sauf un voyage sur Terre. Cela déplaisait fortement au Comité que l'on s'y rende, mais j'en avais eu l'occasion et j'étais parti, profondément déprimé, une vie entière éparpillée derrière moi. Je me trouvais à nouveau dans un interrègne, dépouillé de mes habitudes, douloureusement vivant.

J'en pris rapidement de nouvelles, me coulai dans une nouvelle peau. Le voyage en lui-même était une vie et je me le rappelle d'un bloc. Je m'exerçais tous les jours jusqu'à ce que mon corps ne me fasse plus l'effet d'un havresac qui me clouait au sol ; il était toujours pesant, mais je pouvais le porter. Tous les jours, je peinais sur ces machines jusqu'à être trop fatigué pour penser.

Il y avait là une femme qui faisait la même chose, bien que ses mobiles fussent moins négatifs. Elle s'activait afin que ses

poumons pompent comme des soufflets, que la sueur ruisselle par tous ses pores. Elle s'attaquait aux machines avec brio et riait de mon air renfrogné. Avez-vous essayé cette machine ? demandait-elle. Celle-ci ? Je secouais la tête et m'y mettais. Elle ne parlait que d'exercice et cela me plaisait. Elle s'appelait Madeleine. Elle avait à peu près mon âge... cent et quelques années. De son allure, je ne garde que le souvenir d'une épaisse masse de cheveux blonds, noués en chignon dans la centrifugeuse, détachés dans le reste du vaisseau ; ils m'attiraient toujours l'œil. Et qu'elle était solidement bâtie.

Mais il ne me vint pas à l'esprit que j'étais en train de tomber amoureux. Comment cela aurait-il été possible ? J'étais fatigué, écoeuré de l'amour, trop vidé pour jamais le ressentir de nouveau. Combien de fois cela pouvait-il arriver, après tout ? L'amour n'était-il pas une de nos capacités limitées qui s'épuise comme l'eau d'une citerne ? Madeleine était si lointaine (mais cela me plaisait). Nous parlions pendant des heures en travaillant. Elle m'apprenait à sauter à la corde. Nous nous racontions nos histoires. Elle avait participé à l'organisation du voyage et était déjà allée deux fois sur Terre. Tous les jours, nous nous entraînions jusqu'à nous écrouler, dans la « soupe » – l'atmosphère épaisse de la Terre. Peut-être que cette soupe agit sur le cerveau ? Parce que je sentais que cela m'arrivait de nouveau, peu importe ce que je m'ordonnais de penser. C'est *effrayant* à quel point les gens sont incapables d'être autre chose qu'eux-mêmes ! Nous nous disons : « Je me comprends, je vais changer, je vais prendre le dessus, je vais me cuirasser. » Puis, dès que la situation se représente, nous retombons dans l'ornière du caractère qui est le nôtre depuis la naissance, le caractère sous-jacent au « moi ». Je tombai donc irrémédiablement amoureux, comme on attrape un rhume.

Et Madeleine m'aimait bien. Je soulevais des poids jusqu'à être satisfait de mon corps et j'évitais de me regarder dans les miroirs de la centrifugeuse où mes joues rouges et mes cheveux raides m'auraient raillé. Il est vraiment dommage de ne pas pouvoir modeler son visage. (La vanité a la vie dure ; même passé deux cents ans, quand nos figures ressemblent à celles de tortues, elles nous sont précieuses comme une carte de notre

expérience, une histoire de notre vie émotionnelle. Et à cette époque, je n'avais que cent ans et j'avais l'air très jeune.)

La mémoire existe dans de petites cellules liées les unes aux autres comme les diatomées des filaments d'algues ; diatomée suivante : à la descente de la navette dans les sables du désert, notre groupe de Christophe Colomb. Malgré mon entraînement, je me sentais lourd et le soleil éclatant m'étourdissait. Le ciel me semblait en feu. Et le bleu – cette couleur n'existe pas sur Mars mais une once de mon cerveau paraissait faite pour reconnaître le bleu ciel.

Brèves images de notre périple : Madeleine m'entraîna sur les pentes du Machu Picchu ; nous rîmes à la face solennelle des statues de l'île de Pâques ; un guide rendit hommage à ma connaissance de je ne sais quel site. Bien qu'avec mes années d'études j'eusse l'impression de reconnaître comme dans un rêve les ruines de la Terre, je piétinais avec le reste du groupe, tout aussi curieux et ébahi que les autres. Nous avions, j'en suis sûr, l'air de mineurs d'astéroïdes à Burroughs.

Diatomée plus imposante : un soir à Angkor Vat, Madeleine et moi escaladâmes les temples branlants sous le scintillement estompé des étoiles. Debout sur un toit couvert de lianes dans le crépuscule de la jungle, je vis apparaître une expression familière sur son visage. Comme je la prenais dans mes bras pour l'embrasser, un insecte de la taille de mon poing nous frôla en vrombissant. Nous reculâmes d'un bond – « Mon Dieu ! » –, trébuchâmes sur les lianes, éclatâmes de rire. « Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Je ne sais pas, fit Madeleine, mais quelle horreur !

— Sans blague ! Une libellule ?

— Tu m'as eue. » Nous scrutâmes avec inquiétude les alentours. « J'espère qu'il n'y en a pas d'autres.

— Moi aussi.

— Je suis bien contente qu'il n'y ait pas de gros insectes comme ça sur Mars.

— Moi aussi. Plutôt effrayant, comme bestiole. »

Nous rîmes. Puis nous nous embrassâmes. Quelques minutes plus tard, elle dit : « Mais nous ne pouvons pas faire ça

ici. Nous pourrions être attaqués par des *insectes* ! » Nous rentrâmes dans sa chambre, à l'hôtel.

Puis à Persépolis, une image fulgurante : alors que je parcourais tel Tamerlan les hectares marmoréens, transporté par l'essence brute du passé, elle me dit : « Avec toi, tout est neuf. »

Mais à Florence, nous nous joignîmes à un autre groupe, de l'université d'Hellas, dont le guide était un vieil ami de Madeleine. Est-ce bien ainsi que c'est arrivé ? Ils disparurent ensemble dans la ville. Pourquoi pas ? La jalousie, quelle folie. Peut-être suis-je moins capable que d'autres de contrôler mes émotions. Florence me rappelait Burroughs, avec ses pierres jaunissantes, la rivière qui descendait de la crête des collines et tous ces ponts. J'arpentais les rues étroites avec sur l'estomac un piédestal de marbre qui me pliait en deux. Le soleil féroce me battait les tempes, me brûlait la nuque, et je pouvais à peine respirer dans l'épaisseur humide de l'air. Madeleine et son ami apparurent dans une allée, en quête de glaces à l'italienne. Fatigué de tous ces mendiants, je m'enfermai dans ma chambre d'hôtel pour écouter la mélancolie poignante de *Souvenir de Florence*. J'oubliai les Étrusques, la Renaissance ; la seule chose qui m'intéressait était l'émotion de ce sextuor. On peut transformer le malheur en expérience esthétique, et chacun s'y essaie, ce qui fait qu'il doit bien y avoir là du vrai ; mais je ne pense pas que cela fasse grand bien. On ne s'en souvient au contraire que mieux, à cause de la codification en corrélatifs objectifs. On n'en est pas moins malheureux.

C'était bien sûr idiot de ma part. Je l'avoue.

Dernière diatomée, la plus grande – celle dont je m'étais souvenu dans la chambre holographique : nous avons visité les îles Orkney, au nord de l'Angleterre, pour voir les allées couvertes et les cromlechs de Stenness et de Brodgar. Les îles étaient abandonnées et, le matin, une pellicule de givre recouvrait le sol comme au début de l'hiver. J'insistai pour que Madeleine m'accompagne à l'aube pour une promenade dans la lande jusqu'au cromlech de Stenness. Le paysage que nous traversions était presque martien. Je lui dis que je l'aimais, elle me répondit que je ne la connaissais pas assez bien pour dire

une chose pareille. Comme si la connaissance avait quoi que ce soit à voir avec l'amour. « Tu sais ce que je veux dire, insistai-je.

— Je pense que oui. Mais tu connais Onega, le guide du groupe d'Hellas ? »

J'acquiesçai.

« Je l'aime, Hjalmar. Depuis des années. Ne sois pas fâché, je t'en prie ! J'ai beaucoup apprécié ce voyage », etc. Puis elle me quitta, arguant d'occupations à l'hôtel.

Je déambulai au milieu des pierres levées de Stenness, au-dessus des lochs de Harray et de Stenness, à l'est et à l'ouest. Les pierres grises, irrégulières, s'élançaient vers les nuages grenés chassés par le vent. Sur l'autre rive du loch, le cromlech de Brodgar, minuscule dans le lointain, se dressait sous un rai de soleil. Un monde de pierre. Des hommes de pierre : les légendes racontaient que ces menhirs étaient des paysans pris à danser au cours de cérémonies païennes. Je posai mon front sur le flanc grêlé, couvert de lichen, d'une des pierres et me sentis pris de tremblements. C'était arrivé si souvent et je m'étais juré de ne jamais plus m'abandonner – la couche aquifère était drainée, le sol se dérobaît ! – et au premier signe d'amitié, je m'étais laissé prendre. Pas la moindre maîtrise de moi. Quelque chose n'allait pas, en moi ; je le savais. Je le *sentais*.

Ce à quoi j'aspirais alors était un hyménée idéal, deux arbres solides enroulés l'un à l'autre en une double hélice, fort chacun du soutien de l'autre, enlacés à jamais. Certains trouvaient ce genre de mariage, même à notre époque, et j'en voulais un. Je commençais seulement à comprendre que ma vie était une succession de vies distinctes et que je ne pouvais attendre d'aucun parent ou ami qu'il traverse avec moi plus d'une vie. Je ne *connaîtrais* donc jamais personne. À moins que je ne trouve cette âme sœur, unie dans ce mythique hyménée.

Mais je ne le pouvais pas. Appuyé sur cette pierre rugueuse, il me semblait qu'il y avait deux sortes de gens : les êtres sociables et séduisants qui restaient entre eux et menaient ensemble leurs relations sérieuses, et les autres, les insignifiants, les laids ou les maladroits, qui devaient se contenter les uns des autres quel que soit leur amour du charme et de la beauté. S'en rendre compte paralysait encore plus le

maladroit et nos relations étaient de ce fait pleines de ressentiment, de frustration, de colère et de pitié, ce qui les condamnait à l'échec. Comme mes trois mariages et toutes mes autres liaisons, où j'avais tant essayé et si lamentablement échoué.

Du fond de cette crise d'amer apitoiement sur mon propre sort, je vis arriver une douzaine de personnes de notre groupe qui venaient dans ma direction et montraient du doigt les pierres de Brodgar, de l'autre côté du loch. Un grand cromlech vu d'un autre, au-delà d'un ruban d'eau métallique ; le paysage était sublime, féérique. Leur groupe affichait tous les signes de l'excitation et, sans la ressentir, je la comprenais. Sur toute la Terre, je n'avais rien vu d'aussi beau (c'est-à-dire d'aussi ressemblant à Mars). Les joyeux touristes étrangers approchaient, heureux sur un terrain familier, et quand ils me virent certains me firent signe. Ils entrèrent dans le cercle. L'une des femmes leur parlait du yard mégalithique et de la signification astronomique de l'emplacement des pierres. C'était une femme réservée, timide, qui avait à peine ouvert la bouche pendant le reste de notre excursion, mais les cromlechs étaient visiblement de sa compétence. « Ils pouvaient calculer les levers de soleil aux solstices d'été et d'hiver et pouvaient même prédire les éclipses.

— Faux, intervins-je. Vos informations sont aussi obsolètes que l'idée des lignes directrices. Ces cromlechs avaient certains alignements solaires simples, mais n'étaient en aucun cas des observatoires scientifiques. Le croire serait imposer notre mode de pensée à l'esprit préhistorique et donc déformer le passé. Le yard mégalithique, d'ailleurs, n'est qu'une aimable plaisanterie d'interprétation statistique. »

La femme baissa les yeux, se détourna. Les autres la regardaient, gênés ; son règne d'expert était terminé. Mais je voyais qu'ils me prenaient aussi pour un imbécile et, au mieux, j'avais été impoli. Je voulus immédiatement faire des excuses à cette pauvre femme, expliquer ma mauvaise humeur, mais je ne voyais pas comment m'y prendre sans évoquer mes problèmes personnels. Et d'ailleurs, elle déblatérerait des inepties ; qu'aurais-je pu dire ? Une grande femme brune rompit le

silence tendu en demandant avec entrain : « Et si nous allions voir Brodgar et la pierre de la Comète ? » Ils se dirigèrent tous vers la rive du loch, rassemblés autour de l'expert, ostensiblement sans m'inviter à les suivre. La grande femme me jeta un dernier regard.

Je restai au milieu des monticules givrés, gris-vert, d'herbe sèche, plus malheureux que jamais. Je ne voulais pas rester là mais il ne semblait y avoir aucune raison de m'éloigner ni aucun endroit où aller. J'entourai de mes bras une pierre levée rongée de lichen et regardai les nuages gris se dégager, laissant un ciel blanc qui vira au bleu pâle dans le crépuscule. De petites fleurs poussaient à mes pieds, mouchetures de couleur sur le roc et la lande, violet, jaune, rose, rouge, blanc. Je commençai à me sentir réellement bizarre et frappai du front la pierre, rythmiquement, bam bam bam.

Mes mains étaient aussi bleues que le ciel. Un fin croissant de lune flottait au-dessus d'une lointaine colline en pain de sucre, à l'ouest du loch. Une brise coupante balayait la surface ridée d'argent sombre de l'eau et j'avais froid. Quatre mille ans plus tôt, des êtres humains avaient dressé ces pierres pour marquer l'étrangeté du lieu et de leur vie à cet endroit ; j'en savais quatre mille fois plus qu'eux, mais le monde n'en était pas moins étrange ni rude. Avec le soleil couché, les menhirs, l'île, le loch, le petit cromlech plus loin, les collines dénudées dans le lointain, scintillaient sous le bleu somptueux du ciel avec une netteté effrayante. Un monde de dépouillement.

Il faisait presque nuit quand je me secouai et rentrai d'un pas rapide à l'hôtel de pierre près de l'allée couverte de Maes Howe. Je m'assis devant la cheminée et me chauffai les mains aux flammes une bonne partie de la nuit ; mais il me fut impossible de les dégeler.

Jökulhlaps – ces jaillissements glaciaires se produisent en Islande lorsque des réservoirs souterrains chauffés par l'activité volcanique provoquent la fonte de la calotte glaciaire en des inondations catastrophiques.

Je commence maintenant à voir que j'ai sous-estimé la mémoire. Les événements s'y entassaient au-delà de sa capacité

naturelle et elle se retrouve chargée à bloc. Les loges de l'hippocampe et des amygdales sont submergées. Les réminiscences d'un passé lointain sont tassées sous le poids de ce qui suit et la souvenance est contrainte, puis invalidée. Mais les souvenirs demeurent. Les rappeler demande une forme particulière d'intelligence et par conséquent, quand je maudis ma mauvaise mémoire, je me lamente en fait de ma stupidité.

L'autre forme de souvenance, le souvenir épiphanique, n'est pas du tout un souvenir. Sous une pression appropriée, le passé fait irruption dans la conscience en un chapelet d'images que nous avons créées – nous ne voyons pas le passé, mais une part de nous-mêmes, un fragment doux et amer qui nous rappelle douloureusement le temps perdu et la beauté des liens qui nous y rattachent.

Dans l'interrègne, dans l'instant nu entre deux vies, nous sommes les plus vulnérables à l'expérience.

Sur la Terre, les événements ont un poids purement physique de signifiante.

Lorsque nous quittons notre époque naturelle pour nous aventurer dans les siècles, nous sommes comme des alpinistes sur l'Olympus Mons, au-delà de l'atmosphère. Nous devons emporter notre réserve d'air.

Je ne sais ce que je suis.

Valles Marineris – on trouve juste au sud de l'équateur plusieurs énormes canyons interconnectés qui s'étendent sur près de quatre mille kilomètres à l'est du ballon de Tharsis, jusqu'à des zones peu élevées de terrain chaotique.

Le sous-comité des Affaires planétaires, le conseil de l'université et l'Inspection planétaire m'avaient tous refusé la permission de visiter les bibliothèques d'Alexandrie – je soupçonnais Satarwal d'être derrière ces refus et d'exercer son influence à Burroughs – et je me tournai donc à nouveau vers Shrike, qui m'accorda son aide. Je savais qu'il n'était pas bon

d'accumuler trop de dettes envers Shrike, mais je n'avais pas d'autre moyen de parvenir à mes fins.

Pendant le long trajet ferroviaire vers l'ouest, je m'étais installé près d'une fenêtre dans un wagon presque vide. Du wagon voisin, j'entendis le bruit d'un enfant en train de jouer et j'allai voir ; c'était un garçon d'une dizaine d'années qui envoyait des avions en plastique à ses parents ; à l'autre bout du wagon, une foule de spectateurs les regardaient avec curiosité. L'enfant les ignorait en récupérant ses avions sous leurs regards avides. Pris de pitié, je regagnai mon siège. Le train glissait sur les crêtes méridionales d'Eos, puis le long de Coprates Chasma. Coprates, si simple et si immense, me donna le sentiment que nous volions ; le fond du canyon était à des kilomètres de nous et en face, le versant nord fermait abruptement l'horizon comme si Mars elle-même roulait vers nous en un mascaret fantastique. C'était comme voyager dans une illusion d'optique et je ne pouvais la regarder qu'un instant à la fois avant d'en être saoulé. Le temps coopérait à cette agression de mes sens. De hauts nuages couronnaient un ciel uni et le soleil couchant était une de ces débauches de couleurs trop crues pour l'œil d'un artiste ; mais la nature n'a pas de ces contraintes esthétiques et les pourpres, les roses et les purs vert pâle maculaient le vaste dôme du ciel qui, plus haut, passait imperceptiblement du framboise au cassis. Le soleil disparut enfin et dans le crépuscule des miroirs le train escalada la douce pente du ballon, filament d'algue dans l'immensité désolée du monde. J'allumai la veilleuse au-dessus de ma tête et lus un peu – regardai mon faible reflet devant le canyon –, lus encore – regardai à nouveau dehors.

J'avais acheté à la librairie du train un livre intitulé *Les Secrets d'Icehenge*, d'un certain Theophilus Jones. L'introduction commençait par : « Examinons l'affaire d'une manière raisonnable », ce qui me fit immédiatement rire. Je feuilletai quelques pages. « Les scientifiques ont également négligé tous les indices révélant l'extrême ancienneté d'Icehenge afin de pouvoir le présenter comme un produit de la civilisation moderne. Ils trouvent ces explications préférables à celles que les faits impliquent le plus clairement – car tout ce

que nous trouvons renvoie à l'existence d'une technologie spatiale préhistorique ; les preuves en sont disséminées sur toute la Terre, de Stonehenge à l'île de Pâques. Icehenge a été construit par cette civilisation antédiluvienne, qui avait pour langue le sanskrit et dont les astronefs sont représentés sur les murs des temples mayas. Au cours des ans, les menhirs de glace ont été corrodés par l'âge (voir photos) et l'un d'eux a même été frappé par une météorite, événement qui défie presque toute probabilité et révèle le passage des siècles. »

L'Atlantide berceau de cette haute technologie préhistorique – le sanskrit code mathématique autant que tout premier langage – le Tibet refuge de cette ancienne sagesse – le continent perdu de Mu – « l'astroport » du plateau de Nazca – la « Grande Pyramide » d'Io... ce livre n'en ratait pas une. Je lisais avec un bizarre mélange de colère et de satisfaction. Dans un sens, je trouvais son extrême stupidité rassurante ; ce fatras ne menaçait pas l'autorité de ma démonstration. D'un autre côté, ma longue lettre qui faisait apparaître, à la lumière du journal d'Emma Weil, le rapport entre le mégalithe et l'expédition Davydov avait été publiée dans *Marscience* sans susciter de commentaires ; alors qu'il y avait une dizaine d'exemplaires de ce ramassis d'insanités sur le présentoir à livres du train.

Je reposai le volume et regardai à nouveau par la fenêtre. Les réflecteurs solaires disparaissaient à présent, jouant le vrai coucher du soleil dans un dégradé de mauve, de gris vert et de turquoise foncé. Quand, dans un dernier clignotement, les miroirs se cachèrent derrière Tharsis, le ciel s'assombrit instantanément et le grand gouffre noir resta plongé dans l'ombre jusqu'à ce que Deimos (la Terreur) surgisse à l'ouest sur l'horizon comme une fusée éclairante. La lune rétrograde... J'appuyai mon front à la vitre ; le découragement fondait sur moi comme les ombres allongées sur le fond du canyon.

J'ai toujours redouté qu'une de ces crises d'angoisse ne finisse pas, qu'elle n'affecte ma biochimie et ne me conduise à une dépression. Je connaissais des tas de gens qui avaient sombré dans la dépression pendant des années, et même jusqu'à leur mort. C'est une maladie fort répandue chez les gens

de mon âge. Le but de la vie leur échappe et, bien qu'ils continuent à exister, leur équilibre chimique se modifie et ils basculent, indifférents au monde, dans un genre de transe qui peut durer dix, vingt, trente ans. Un comédien a baptisé cela le mal de Rip Van Winkle. Les médecins l'appellent : réduction des fonctions affectives, mais c'est plus que cela. Une ou deux fois, j'ai ressenti le découragement, la lassitude et l'indifférence complètes, que j'imagine mener au monde désolé de la dépression. C'est une des raisons pour lesquelles je poursuis mes projets avec tant d'énergie, je le sais – par pure terreur. Nous ne pouvons vivre dans un monde qui n'a pas de sens ! Et pourtant c'est si souvent le genre d'univers dans lequel il semble que nous soyons plongés. Quand je croise des êtres en pleine dépression que l'on aide à marcher dans la rue, ou assis comme des zombis sur le pas de leur porte, j'ose à peine les regarder de crainte que leurs yeux ne me persuadent qu'ils ont raison. Quant à leur vie : on les éduque aux fonctions minimales avant de les laisser errer comme des clochards – ou bien on les garde dans des asiles spéciaux où ils suivent des tas d'activités d'éveil comme dans un jardin d'enfants – ou un ami, un parent, un psychothérapeute les aide – ou bien ils meurent.

Ou alors, s'ils se surprennent assez tôt à glisser sur la longue pente, ils viennent à Alexandrie.

Car Alexandrie est une ville des sens, on peut y passer une vie bien remplie en ne faisant appel qu'aux seuls sens ; et ce, malgré les bibliothèques et les archives. Cela me frappa une nouvelle fois lorsque je descendis du train et débouchai dans le large boulevard central – une partie de mon être se sentit soulagée. La cité est bâtie à l'extrémité occidentale de Noctis Labyrinthus et, comme c'est presque au sommet de Tharsis (onze kilomètres au-dessus du niveau zéro), elle est encore sous dôme. Comme dans une serre, l'air y est chaud et chargé d'odeurs. Les façades des édifices publics, au cœur de la ville, sont toutes construites d'une pierre différente, de sorte que l'œil est surpris à chaque coin de rue. Alors que je traversais la ville pour me rendre au campus, je passai devant un gratte-ciel de marbre mauve, un autre de quartz rose ; tous deux servaient de

point d'ancrage au dôme et se fondaient dans la couleur du ciel. Les bâtiments des archives étaient des blocs de marbre serpentin, de calcédoine et de jaspe ; l'immeuble de la police était une tour d'obsidienne carrée où se reflétaient les constructions environnantes ; dans le vaste parc central se dressaient des maisons de bains de corail, d'olivine, de turquoise, de jade et de silex. Je coupai à travers le parc sans regarder autre chose que les genévriers martiens et les pins d'Hokkaido et arrivai ragaillardi sur le campus. Mon appartement dans le local des universitaires en visite devait être prêt, mais j'hésitai, déjà envoûté par la cité. Cela me ferait peut-être du bien d'aller aux bains ; peut-être était-ce là tout ce dont j'avais besoin. Sur un kiosque d'un noir crépusculaire brillait une empreinte de main blanche. Cette cité ne ressemblait en rien au cloaque égyptien décrit par le romancier, mais de tous les autres points de vue c'était le même lieu... tant est forte la puissance des noms. Je renonçai à aller prendre un bain pour m'engager sur un escalator vers le toit en terrasse des appartements universitaires. À l'ouest, les trois grands volcans se dressaient au-dessus de l'horizon comme des montagnes d'une tout autre planète, leur moitié supérieure en plein soleil tandis que j'étais plongé dans la pénombre. Ascreus Mons, le plus septentrional, était couvert de neige à mi-pente. J'avais l'impression que mon cœur se dilatait pour emplir ma poitrine et je reconnaissais cette émotion : Alexandrie...

C'était une merveilleuse idée qu'ils avaient eue de réunir en un même endroit tous les documents sur l'histoire martienne pour créer des Archives planétaires et d'y adjoindre tout un ensemble de bibliothèques, galeries, conservatoires, universités (le doyen Sarionovitch s'essayait à être Alexandre le Grand). Alexandrie, capitale de la Mémoire : mais on ne pouvait dire que la réalisation de cette idée était un succès. Ville couverte à l'atmosphère de serre où coulait l'argent, sur la route de Burroughs à Olympus Mons, d'Arcadia à Argyre, Alexandrie avait attiré une tout autre population et maintenant coexistaient deux villes, celle des bibliothèques et celle des banques, bordels, bazars, maisons de bains, dortoirs et taudis.

Il y avait dans les archives des lacunes dues principalement à la Sédition. Les rebelles avaient détruit dans les derniers jours de la révolte tous les documents qu'ils pouvaient, afin d'empêcher qu'on ne les débusque ; de sorte que les renseignements sur les années d'avant 2248 étaient fragmentaires. Un autre problème, presque aussi sérieux, tenait au fait que chaque génération d'archivistes avait utilisé un système de classement et des programmes de recherche différents ; il fallait se faire historien de la programmation pour s'y retrouver dans les dossiers.

Je me mis au travail dans ce labyrinthe avec une énergie fiévreuse, comme si je me débattais contre un sortilège. Je passais des journées à pianoter devant un écran, car la plupart des archives étaient sur disques : fichiers de la flotte minière soviétique (fragmentaires) ; minutes de la coopérative des corporations martiennes pour l'exploitation des satellites extérieurs (sans intérêt) ; documents sur toutes les personnes mentionnées dans le journal d'Emma. Ces derniers étaient les plus intéressants car ils confirmaient que toutes les personnes nommées dans le récit d'Emma avaient disparu durant la Sédition ; et, pour la plupart, il n'y avait pas d'explication ni mention d'endroit précis où on les avait vus pour la dernière fois. C'était courant dans les annales de la Sédition, mais c'était quand même quelque chose.

Quand j'en eus assez de fixer des écrans, je traversai le parc pour me rendre à l'annexe des Archives matérielles. Tous les documents rescapés y étaient conservés. Il s'agissait pour certains des originaux de ceux que j'avais consultés sur disques ; d'autres n'avaient jamais été enregistrés. Ce fut tout d'abord un soulagement d'avoir affaire à du papier bien tangible. Je suis plus à l'aise avec les choses qu'avec les faits, je le sais. Mais au bout de quelques semaines, les vastes pièces où s'alignaient armoires et étagères surchargées des excréments de la bureaucratie se révélèrent plus frustrantes et déprimantes que les écrans d'ordinateurs. Dans ces salles, je pouvais mesurer l'étendue de ma tâche et toucher du doigt le résultat d'heures sans fin d'un travail inutile. Je pouvais constater la désorganisation et les lacunes, pas simplement en tant que

mauvais résultats sur un écran mais sous la forme de tiroirs, armoires et *salles entières* de catalogues bâclés, documents non répertoriés... matériel inconnu. En fin de compte, je fus forcé de me retourner vers les ordinateurs et je fis la navette entre les deux, accablé de frustration.

Nulle part je ne trouvais trace d'une Association interstellaire de Mars. Trois mois après être arrivé à Alexandrie, je n'avais rien trouvé. Et il n'y avait toujours pas de réaction à ma lettre de *Marscience*.

Emma cherchait ;
Nous recherchons.

J'étais attiré par la ville. Le doux visage d'un jeune homme à la porte d'une maison de bains. Sur une table, à la terrasse d'un café, ouvert sur des taches de café : la traduction martienne des poèmes de Cafavy. Comme l'ouvrage du vieux poète convenait bien à cette cité homonyme ! Je voyais partout son recueil... sur les sièges de trolleybus, dans les allées tapissées de feuilles des parcs, dans les bibliothèques, curieusement classé au rayon *Astronomie* ou *Polynésie* ; et du dos de chaque exemplaire corné, derrière ses lunettes, l'étrange regard triste de Cafavy me disait : L'intellectuel se dissout à Alexandrie. J'essayais de l'ignorer. De même pour les empreintes de main blanches qui luisaient dans toutes les allées obscures. Je passais les matinées et les après-midi aux archives ; le soir, je mangeais dans un des cafés de la place en regardant les pauvres qui se pressaient autour des bâtiments publics et tiraient leur subsistance de ceux qui y travaillaient. La nuit, je restais chez moi, aussi vide que l'écran d'un ordinateur débranché.

Un soir, je regardai le calendrier de ma cuisine et m'aperçus que j'avais vécu une semaine sans m'en rendre compte. Lorsque notre thalamus nous lâche, nous sommes incapables d'enregistrer de nouveaux souvenirs. Paniqué, je m'habillai et pris un des derniers trolleys pour le centre-ville. Je restai planté au bord du large trottoir devant le gratte-ciel où résidait Shrike. Là-haut, au-dessus du dôme, se trouvaient ses vastes pièces avec leurs nombreuses fenêtres. J'avais envie d'entrer dans le

hall et d'appuyer sur sa sonnette, je souhaitais qu'il soit chez lui, me dise de monter. J'entrai dans le hall et me plantai devant les sonnettes. *Alexander Selkirk, 8008*. Mais il n'aimerait pas que je l'appelle de l'immeuble, n'est-ce pas ? S'il était en ville, il aurait quelqu'un d'autre avec lui. Il se ficherait de savoir dans quel état j'étais ; il se ficherait de savoir que j'avais besoin de lui. Il réagirait très poliment à cette nouvelle... pas du tout le genre de Shrike. Je ne pouvais supporter cette idée.

Sous l'œil intéressé d'un policier, je sortis de l'immeuble et m'engouffrai au coin de la rue dans la plus proche maison de bains. Je payai mon entrée, ôtai mes vêtements que j'enfournai dans un casier et gagnai un des hammams par un réseau serré de couloirs rouges. Assis dans l'eau chaude, j'essayai de me calmer et de m'abandonner à la sensualité. Dans la faible lumière rouge, des corps s'agitaient langoureusement, les peaux humides luisaient, douces et cramoisies. Muscles bien dessinés des dos masculins. Courbes tendres des jambes féminines. Poitrines et pénis, toisons humides, lèvres entrouvertes. Je pris un des tuyaux qui serpentaient au fond de la pièce, me passai le jet glacé sur tout le corps. De l'autre côté de la pièce, deux corps souples s'enlaçaient, glissaient l'un sur l'autre au ralenti. Ils s'éloignèrent en pataugeant à la recherche d'une alcôve dans un recoin des couloirs. Un autre couple faisait l'amour dans un angle de la piscine ; des yeux aveugles me traversaient de leur regard. Je dirigeai le jet froid sur mon sexe, ne sentis rien. Je quittai le bain et errai dans les couloirs en scrutant les alcôves. Dans l'une, une femme à califourchon sur un homme glissait de haut en bas ; elle leva les yeux et me vit, sourit, se pencha en avant pour le recouvrir ; je sentis un faible tiraillement au bas du ventre.

Dans une des dernières alcôves, derrière le dernier bassin, Emma était assise en tailleur, seule. Elle me fit signe – le doigt courbé. Je m'agenouillai dans l'alcôve à côté d'elle, le cœur battant. De près, je vis qu'elle ressemblait seulement à Emma, mais je supprimai cette pensée et l'embrassai. Nous explorâmes nos deux corps, je me glissai en elle et nous nous accouplâmes sur place, là où les passants risquaient de me marcher sur les pieds. Lorsque nous eûmes terminé, elle me fit rouler sur le

côté, se mit à genoux ; elle me posa un doigt sur les lèvres, m'embrassa sur le front et partit.

J'ajoutai ainsi un nouvel élément à ma vie. Tous les soirs, je visitais les maisons de bains. Je rencontrais parfois mon Emma et nous faisions l'amour avec une facilité sans cesse renouvelée. La plupart du temps, nos chemins ne se croisaient pas et je me contentais de me baigner en regardant, ou bien je me trouvais une autre partenaire. Mais ce qui se passait avec elle était différent. Nous n'échangions jamais une parole ; nous savions que c'était cela qui créait le frisson. Je passais à présent des journées entières à lire le journal d'Emma et ne penser qu'à elle, puis, certains soirs, j'allais de maison de bains en maison de bains à sa recherche. Nos chemins se croisèrent une fois devant l'annexe des Archives ; nous n'échangeâmes pas plus d'un coup d'œil en signe de reconnaissance. Mais ce soir-là, dans la maison de bains où nous nous étions retrouvés, nous fusionnâmes presque dans notre passion muette. Nous nous comprenions.

Et je sentais que je m'ouvrais à la vie, alors que je ne faisais que m'ouvrir à Alexandrie.

Nous menons nos vies comme si nous étions perpétuellement en train de sortir d'un coma prolongé. Que m'était-il réellement arrivé dans mes vies précédentes pour me conduire à Alexandrie ? Certaines nuits dans les rues, avec tous ces miséreux, je m'arrêtais et me posais la question. Comment étais-je parvenu à cet état bizarre ? À quoi avait ressemblé ma vie ? Je savais avoir été enfant, étudiant, pilote de l'Inspection planétaire... mais que s'était-il *passé*, à quoi cela avait-il *ressemblé* ? « Je sais seulement que cela m'a mené ici, et me voici. »

Au cours de mes longues journées aux Archives, je bavardais avec les gens qui y travaillaient, sollicitais leur aide et leur avis, leur parlais de mes buts et de ma théorie concernant le mégalithe de Pluton et la Sédition. Je suis très sociable, comme vous le voyez ; j'ai besoin de parler aux gens tous les jours, peut-être plus que je n'en ai jamais eu l'occasion. Un jour, après le

déjeuner, devant un café turc, je demandai à un archiviste dont je venais de faire la connaissance, Vadja Sandor, s'il avait entendu parler de documents du sous-comité aux Mines qui auraient été classés « confidentiel » et cachés dans les banques de données par un code d'accès secret. « En particulier pour la période comprise entre la mise en place du Comité et la Sédition. »

Sandor était un historien respecté spécialiste de cette période ; on racontait qu'il avait soixante articles qui attendaient l'approbation de la commission de critique des publications. « J'ai entendu parler de tels documents, dit-il dans son russe musical. Mais ils sont toujours classés et je n'y ai pas accès. Ma demande pour me les faire communiquer a été rejetée. »

Je sortis mon carnet. « Dites-moi desquels il s'agit. Je vais déposer ma propre demande. » Et j'envoyai les formulaires le jour même ; je me demandais si j'aurais à faire appel une nouvelle fois à Shrike. Si je pouvais m'y résoudre.

Mais je n'eus pas à le faire. Peut-être Shrike m'avait-il aidé sans que je le sollicite. Je reçus les codes accompagnés de lettres de la police, serments de loyauté, etc. Je les jetai pour me précipiter aux Archives.

Parmi les nombreux dossiers confidentiels de cette période se trouvaient les rapports du sous-comité aux Mines sur les disparitions de vaisseaux minéraliers.

Cinq d'entre eux s'étaient perdus entre 2150 et 2248. On avait retrouvé l'épave du premier, mais nulle trace des quatre autres. Et les trois derniers étaient commandés par Oleg Davydov, Olga Borg et Eric Swann.

J'ai demandé à Sandor de venir jeter un coup d'œil à mon écran. Il a vu la liste et hoché la tête. « Oui, j'en ai déjà entendu parler. Il y a quarante ans, le Comité a déclassé un rapport général sur l'histoire des mines qui les mentionnait.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Mais vous saviez qu'ils avaient disparu. Personne ne l'a jamais nié. En plus, je croyais que vous aviez vu ces

documents... ils sont dans les enregistrements d'accès public où tout le monde peut les consulter.

— Bon sang ! Je suis remonté aux sources et je n'ai jamais regardé dans ce rapport ! Vous saviez que je cherchais quelque chose de ce genre... »

Il avait l'air embarrassé ; j'essayai de me calmer. « Le Comité a dû s'inquiéter de ces disparitions, dis-je.

— Sans doute. Mais le compte rendu que j'ai eu sous les yeux disait qu'elles n'étaient pas forcément mystérieuses. Si une explosion détruit un minéralier et propulse l'épave hors du plan de l'écliptique, il y a peu de chance de la retrouver.

— Mais trois de ces cinq disparitions ont eu lieu au cours des cinq ans qui ont précédé la Sédition ! Et maintenant nous avons trouvé les documents de New Houston et le monument de Pluton.

— Oui. » Il sourit. « Vous tenez quelque chose, vous devriez faire une communication.

— J'ai besoin d'en savoir plus.

— Peut-être, mais cela ne devrait pas vous empêcher de le mettre par écrit et le faire publier. Vous pourriez obtenir de l'aide. »

Je rédigeai donc tout un article qui soulignait les positions révisionnistes sur la Sédition et présentait ce que j'avais appris sur l'AIM. J'y avançais que la Sédition pouvait se voir associer la mutinerie et la construction de l'astronef relatées dans le journal d'Emma, que le monument de Pluton avait été édifié par l'équipage de cet astronef pour marquer son départ du système solaire. J'envoyai cet article à *Marscience* qui le publia. Ma théorie sur le mégalithe concurrençait désormais celles qui faisaient intervenir les Atlantes, les extraterrestres, des coïncidences naturelles et tout le reste. Personne n'eut l'air très impressionné. *Marscience* reçut des lettres qui se plaignaient de la minceur de mes preuves comparée à l'étendue de mes conclusions ; puis ce fut le silence. C'était comme lâcher un caillou dans la glace d'un canal. Je commençai à comprendre que j'excitais la jalousie de mes collègues. Ils pensaient que c'était par favoritisme que j'avais accès à des sites et des enregistrements classés – et je ne pouvais guère dire le

contraire – de sorte que, tout naturellement, ils n’appréciaient pas mon travail et me battaient froid.

Découragement à une terrasse de café au crépuscule : je buvais une tasse de café en regardant rentrer chez eux les miséreux sur le visage desquels les soucis se lisaient comme sur une carte. À tous les coins de rue, des policiers en vareuse rouille faisaient comme moi. Quelqu’un avait oublié sur la table voisine un exemplaire de *Justine*⁴ relié de rouge. Je le feuilletai. Curieux mélange de pensées et d’images : j’aimais cette absence éperdue de structure. « J’ai pris ces quelques notes simplement pour fixer un pan de ma vie qui s’est précipité dans la mer. » Ou : « J’ai commencé à transcrire en paroles ma description de ce quartier d’Alexandrie parce que je savais qu’il serait bientôt oublié et que ne reviendraient le visiter que ceux dont la ville fiévreuse s’est approprié les souvenirs... »

Je fus interrompu dans ma lecture fascinée par un jeune homme et une femme enceinte. « Vous êtes bien le professeur Nederland ? demanda celle-ci.

— Oui, c’est bien moi.

— Nous vous avons vu aux informations. »

Je haussai les sourcils. La célébrité : curieuse sensation que d’être reconnu par des étrangers. Il se passait peut-être vraiment quelque chose, avec le récit des fouilles et le monument de Pluton.

« Oui ? dis-je.

— Je suis votre petite-fille. Mary Shannon. La fille d’Hester.

— Ah ! oui. » Je me souvenais que Maggie m’en avait parlé. Je n’avais pas eu de nouvelles d’Hester elle-même depuis plus d’années que n’en avait vécu cette jeune femme. Et voilà qu’elle était devant moi, enceinte ; ils avaient dû faire jouer des relations.

« Et voici mon mari, Herbert.

— Bonjour. » Je me levai et lui tendis la main. Mary lui leva le bras et il me prit la main en regardant dans le vague. Je me

⁴ Roman de Lawrence Durrell, premier volet du « Quatuor d’Alexandrie » (*Justine, Balthazar, Mountolive, Clea*).

rendis compte qu'il était en pleine dépression et me sentis cloué de terreur. « Enchanté », dis-je, et je m'essuyai la bouche.

« Enchanté », répondit-il. Mary lui lança un coup d'œil et me sourit d'un air d'excuse.

« Et vous allez bientôt être une nouvelle fois arrière-grand-père, comme vous l'avez sans doute remarqué.

— Oui. Félicitations. » Comment avait-elle pu obtenir la permission de procréer alors qu'il était en pleine dépression ? Je me demandai si mon nom avait été avancé lors des procédures d'autorisation. « Ce sera mon neuvième, si je ne me trompe pas.

— Si, Hester m'a dit que Stéphanie en avait eu un autre il y a deux ans.

— Ah bon ? Je n'en ai rien su.

— Oh ! Eh bien... nous sommes sur le point de partir pour Phobos. Alors, quand je vous ai vu, je me suis dit que nous pourrions vous dire bonjour.

— J'en suis ravi. Phobos est un endroit passionnant, ai-je entendu dire.

— En fait, on nous a ordonné d'aller nous y installer. Mais Herb travaille sur les voiliers solaires, alors ce sera bien pour lui. »

Je ressentis un pincement au cœur devant cette femme courageuse exilée sur Phobos avec cette double responsabilité. « J'en suis heureux. »

La famille. Tout un arbre généalogique qui s'étend dans les deux directions – surtout, pour un vieil homme comme moi, vers le bas. Toute une tribu de descendants. La plupart des miens se trouvaient dans les satellites extérieurs. Je n'avais jamais vu de raison de rester en contact avec tant d'étrangers qui prouvaient sans cesse que rien de vous ne se transmet. Ma petite-fille traîna les pieds, jeta un coup d'œil inquiet à son mari. Quel âge pouvait-elle avoir, soixante ans ? Difficile à dire. Elle avait l'air d'une enfant montée en graine.

« Nous allons vous laisser manger, dit-elle. Je voulais juste vous dire bonjour. Et que cela nous a fait plaisir de vous voir aux informations.

— Bien, bien. Je suis content de vous avoir vus. Bonne chance sur Phobos. Ravi de vous avoir rencontré, euh, Herb. Prenez soin de vous. Dites bonjour à Hester. Au revoir. »

Je me rassis sur l'inconfortable chaise de fer, ramassai le livre d'un geste machinal. « Je suppose que les événements ne sont qu'une sorte d'annotation de nos sentiments... » Je refermai le livre. Le long du boulevard, les lampes s'allumèrent toutes en même temps. À la surface noire et luisante de la fontaine, au milieu de la place, zigzaguaient des arabesques lumineuses. Des couples se promenaient autour. Certains y jetaient des pièces, les autres regardaient. Cela me rappelait la Terre, d'une certaine façon.

Ces souvenirs de mon voyage sur Terre qui m'étaient revenus à Burroughs, que signifiaient-ils ? Cela s'était-il vraiment passé ainsi ? J'en doutais soudain. Pouvons-nous appréhender suffisamment du présent pour le ressusciter avec précision quand il est passé ? Nous essayons. Nous revoyons des images de notre passé que nous répétons au fil des années jusqu'à ce qu'il ne nous reste rien d'autre. Ce qui veut dire que nous n'avons rien. Nous sommes prisonniers d'un présent unique qui s'étend en toutes directions – sauf durant les périodes hallucinatoires de réminiscence involontaire, lorsque les évocations ont l'impact du réel. Je me sentais au bord d'une telle période, la pression montait au fond de mon esprit : quelque chose qu'avait évoqué cette petite-fille, la descendante d'une épouse dont je me souvenais à peine... quelque chose... quelque chose...

Mais ce n'est pas venu. Une réminiscence avortée. Et soudain je ne crus plus à mon voyage sur Terre. Je me rappelais ma nuit à Burroughs, après avoir vu le monument... mais cela ne voulait plus rien dire pour moi. Une hallucination. Et à quel point le récit que j'en avais couché par écrit était-il inventé ? Je n'en croyais plus une miette. J'ouvris mon carnet et y jetai un distique pour décrire le processus – en alexandrins, bien sûr...

La mémoire est squelette, l'imagination chair ;

Et l'esprit qui l'anime ?... Un espoir insensé.

Emma mon seul refuge, Emma ma seule ancre. Combien de nuits l'ai-je lue pour revenir au réel ?

Les codes qui m'avaient été envoyés donnaient accès à d'autres informations classées et je finis par trouver une longue liste de dossiers jamais mis en mémoire, ce qui m'a fait courir à l'annexe. La référence concernait Davydov et les documents se trouvaient dans une salle qui m'était familière. Je me mis à fouiller les armoires alignées dans la pièce. Au bas de l'une d'elles, un tiroir était obstrué de chemises et de feuilles volantes, comme si quelqu'un avait tout retourné ou bien avait replacé le contenu à la hâte après avoir tout fait tomber. Vers le fond, je trouvai le dossier : *Davydov – confidentiel*. À l'intérieur, une liasse de papiers.

Des papiers de la flotte soviétique. Expédition vers les lunes de Jupiter en 2182-2188. Compte rendu de voies de fait sur la personne d'un officier supérieur. Autorisations de se rendre en permission sur Terre.

Puis en 2211 il était passé en cour martiale, mais il avait été reconnu innocent. En dessous de *Chef d'accusation* était inscrit : *insubordination – voire Sécurité spatiale, Valenski*. Rien d'autre.

Le document suivant était une demande d'agrément de quinze pages pour une association d'intérêts privés baptisée Association interstellaire de Mars. « Ah ah ! » m'écriai-je. Elle était datée de 2208. À l'époque, tout rassemblement de plus de dix personnes devait être autorisé par la police, les questions étaient donc très détaillées. Davydov était nommé coprésident du club avec Borg. Tous les membres potentiels étaient identifiés. J'en avais vu un grand nombre dans le journal d'Emma. Sous *Buts de l'association* était écrit à la machine : « Plaider pour qu'un certain pourcentage des bénéfices des opérations de minage soit consacré à la construction d'un vaisseau au long cours et au financement d'une expédition transplutonienne. »

J'avais donc trouvé une confirmation de l'existence de l'Association interstellaire de Mars, là, dans un tiroir accessible à tout le monde, dans une armoire sur laquelle mon œil s'était

posé des mois plus tôt sans s'y arrêter. Au temps pour les catalogues d'archivage. J'appelai Sandor pour qu'il puisse témoigner de la découverte, puis nous en fîmes une copie. « Votre dossier commence à s'étoffer, dirait-on », déclara-t-il.

Je mis tout par écrit, me fis publier dans les *Chroniques de l'histoire martienne*. Pas de réactions.

Oh ! je suppose qu'il y en eut quand même quelques-unes, je reçus des appels de Nakayame, Lebedyan et quelques autres. Mais la théorie à la mode cette semaine-là prétendait que Pluton était un astre errant capturé par le Soleil et que le mégalithe remontait à la plus haute antiquité, peut-être quinze milliards d'années... presque aussi vieux que l'univers lui-même. Naturellement, cela avait fait sensation, des voix s'élevaient pour réclamer une nouvelle expédition sur Pluton afin d'étudier le monument et vérifier cette théorie.

Plus d'une année de travail et je n'avais trouvé que des brouilles. Je pensais que ces brouilles étaient importantes, mais peu de gens en convenaient. Un travail inutile. Et j'étais si immergé dans les rythmes d'Alexandrie que je pouvais difficilement voir plus loin, me rendre compte que c'étaient des habitudes dans lesquelles je venais de me glisser. Chaque soir, je visitais les maisons de bains sans m'occuper de qui je voyais, à qui je me joignais. Je ne recherchais plus la femme qui ressemblait à Emma ; je tombais encore sur elle à l'occasion et nous faisons l'amour, mais c'était tempéré par l'habitude. Même les liaisons les plus étranges perdent leur mystère.

Et les liens se renforcent que vous le désiriez ou non. Je la reconnus une fois dans un restaurant – nous étions tous deux en train de sortir. C'était bizarre de la voir habillée. Elle sourit et me fit signe de la suivre ; je l'accompagnai dans ce que je supposais être son appartement et une fois entrés nous nous arrachâmes nos vêtements avec violence – un nouvel aspect de notre liaison – et fîmes l'amour dans notre silence habituel.

Plus tard, quand je me fus rhabillé, nous nous assîmes sur le lit et regardâmes par la fenêtre le mur d'une ruelle. « Que cherches-tu à fuir ? » dit-elle.

Je sentis mon estomac se retourner. « Mon travail. » Un silence. « Et toi ?

— La même chose. »

Nous éclatâmes de rire. C'était bien plus intime que tout ce que nous avions fait ensemble jusque-là ; faire l'amour peut être aussi solipsiste que se suicider. Rire ensemble n'était pas *alexandrin*. « Et tu y arrives ? » demanda-t-elle en s'étranglant. Je secouai la tête, toujours plié en deux. « Moi non plus », dit-elle, et cela nous fit repartir. Après cela, nous discutâmes. Elle faisait aussi des recherches dans une des bibliothèques. Je lui dis qu'elle ressemblait à Emma Weil et elle haussa les épaules. Par la suite, quand nous nous croisions dans une maison de bains, elle se contentait de sourire et poursuivait sa route. Une fois, nous essayâmes de faire l'amour à nouveau. Mais c'était terminé.

Je suis parfois si las. Les jours se suivent en une ronde sans fin, riches d'habitudes acquises pour camoufler le vide au cœur des choses. J'existe, il me faut donc occuper mon temps. Mais il n'y a rien de plus dedans. Quand on a compris cette vérité, il est difficile de s'en tenir à la routine quotidienne. Je me fais l'effet d'un machiniste qui déplace seul tous les accessoires d'un théâtre – je cours en tous sens stabiliser les décors, replacer les costumes sur leurs cintres, diriger l'orchestre dans la fosse, donner le départ aux acteurs – et pendant que je déploie tous ces efforts en coulisses, je suis censé faire semblant de croire que ce qui se passe sur scène est la vie réelle. C'est impossible.

Je n'ai jamais davantage ressenti cette lassitude que lors de mes derniers mois à Alexandrie. Je suivais ma routine par la force de l'habitude, et par appréhension, mais j'étais perdu. Je ne savais quoi chercher d'autre dans les archives et farfouillais au hasard. J'avais cessé de me soucier de mon apparence ; je me laissais pousser la barbe pour éviter d'avoir à me raser ; je ne prêtais pas attention à la nourriture que j'avalais machinalement sans m'en rendre compte ; je vivais dans un appartement rempli de linge sale et de détritrus ; et, si je n'avais pas pris l'habitude de me rendre dans les maisons de bains, je doute que je sois même resté propre. J'étais à tel point enfoncé

dans la dépression que je ne m'en rendais pas compte, ce qui est un état dangereusement avancé.

J'ai toujours redouté la folie. Elle me semble le plus horrible des maux et le talon d'Achille de la médecine moderne. Et je sens que j'y suis particulièrement exposé. Je suis angoissé et m'effraie facilement, de sorte que je pourrais me laisser submerger par la terreur. J'ai aussi du mal à comprendre pourquoi les gens agissent comme ils le font, si bien que je me retrouve souvent isolé à un point presque intolérable... et je présente tous les caractères physiques du schizophrène en puissance : grosse tête, implantation basse des oreilles, cheveux électriques en broussaille, décalage entre l'arête du nez et les arcades sourcilières. Tous signes employés par les docteurs.

Un jour, je me retrouvai assis devant la grande bibliothèque de jade en train de caresser les lions de silex disposés de part et d'autre de l'escalier, presque trop fatigué pour bouger la main. Je ne me rappelais pas comment j'étais arrivé là, où j'avais été, ce que j'avais fait depuis... je ne savais combien de temps. Alors je sus que j'étais perdu.

Ce fut Shrike qui m'en sortit. Un simple coup d'œil à mon visage : « Bon sang, mon vieux, mais tu es en pleine dépression ! » Juste là, à ma porte d'entrée. « Et c'est à toi que ça arrive ! Je te croyais trop plein de fiel. Voilà que tout tourne comme tu le voulais et tu sombres dans la dépression. Je ne te comprends pas, Hjalmar, vraiment pas. » Il jeta un coup d'œil à mon appartement, derrière moi, d'un air dégoûté. « Allez, viens chez moi te laver un peu. Où es-tu donc allé traîner ?

— Je ne sais pas. »

Il me regarda d'un air bizarre. « Tu as travaillé trop dur », dit-il d'un ton que je ne lui avais jamais entendu, puis il me prit par le bras.

Il me fit traverser la ville jusqu'à chez lui en grommelant tout le long du chemin. « J'aurais dû savoir qu'il t'était arrivé un truc dans ce genre, depuis le temps que tu ne m'as pas cassé les pieds. Que s'est-il passé, tes nerfs ont lâché ? Tu t'es retrouvé propulsé sur le devant de la scène et ça t'a fichu la trouille ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles. »

Il m'attrapa par les épaules et me secoua. « *Réveille-toi.* » Dans la salle de bains, vêtements arrachés, douches brûlantes puis glacées alternativement. « Qu'est-ce qui t'arrive ? gémis-je. Tu as décroché un diplôme en hydrothérapie ? » Il éclata d'un rire de dément. Je confondais ses mains avec l'eau chaude, ses sarcasmes avec l'eau froide. Il me sortit de la douche, me força à avaler des pilules, me gifla, me poussa contre le mur. « Ça suffit comme ça, dis-je. J'aurais cru que ça te suffirait de bousculer les gens pendant tes heures de travail. »

Il hurla de rire. « Espèce de sainte-nitouche ! Ce que tu peux me courir avec tes airs vertueux ! Après tout, qu'es-tu sinon un sale bourgeois égocentrique qui s'engraisse sur le dos du système qu'il dénonce. Un *archéologue* ! L'archéologie, quelle rigolade ! Quoi de moins *révolutionnaire* ?

— Mais non », articulai-je soigneusement en me débattant. « Ce n'est pas tout à fait ça. C'est une quête de la réalité. Le poids de l'Histoire dans notre vie de tous les jours. Ces objets nous éclairent sur notre vraie nature à travers nos comportements au cours des siècles de la préhistoire. Lesquels ont formé notre cerveau et sont à la base de nos désirs, de nos aspirations, de nos passions, de nos élans...

— Quelle connerie ! Qu'est-ce que tu veux dire ? Nous ne sommes plus des hommes des cavernes...

— Non ! Non. Nous pouvons également voir les quelques millénaires de changements qui nous ont fait passer de ce cycle stable à notre misérable condition actuelle sur Mars.

— Comme tu hais Mars. Pourquoi ne retournes-tu pas sur Terre si tu la détestes à ce point ? »

J'écartai une mèche de cheveux mouillés de sur mon front. « Parce que je suis martien ! » explosai-je. Je le menaçai du poing. « J'ai trop longtemps vécu sur Mars avant de mettre le pied sur Terre ; la dernière partie de mon cerveau – celle qui se façonne pendant la vie – en a fait le cerveau d'un Martien. Si bien que lorsque je suis allé sur Terre, celle-ci m'était étrangère, elle a activé des synapses dans des régions de mon cerveau qui ne s'étaient jamais développées, chaque moment de veille était un rêve. Je voyais tout à travers le double prisme du rêve et de

la réalité, en mammifère de Mars et de la vieille Terre. De sorte qu'il m'a fallu revenir ici pour y voir clair.

— Comme tu y vas ! Ici...

— Ici, j'y vois plus clair, tête de pioche, et ce que je vois me dérange ! Nous pourrions faire de Mars une utopie, la planète réclame une nouvelle société à chacune de ses foutues aubes glacées... nous avons *besoin* d'une telle société pour la santé de notre esprit, parce que désormais nous sommes tous partis pour vivre mille ans et qu'il nous faudra les vivre dans le système que nous aurons édifié, plus longtemps que nous ne pouvons l'imaginer ! C'est ça que nous avons oublié, Shrike. Jadis les gens pouvaient se dire : Pourquoi sacrifier mon confort au progrès social, cela va prendre des années et je n'en verrai pas le bénéfice, contentons-nous d'une petite vie tranquille et à la génération suivante de se débrouiller. C'était là une des plus grandes forces opposées au changement, l'égoïsme de l'individu qui aspire uniquement à vivre en paix. Mais à présent les gens perpétuent cette attitude sur Mars, jour après jour, sans se rendre compte que ce ne sont pas leurs enfants mais *eux* qui auront à vivre dans l'avenir qu'ils construisent. Il leur faut oublier pour ne pas se révolter à l'instant même dans les rues ! Je le vois sur chaque visage, dans chaque rue, dans chaque ville, tous autant qu'ils sont en train de s'échiner pour des gens qu'ils ne voient jamais. Et nous, les élites, nous nous désespérons de collaborer à cela – moi, tout au moins –, ma position me fait *horreur*, j'ai envie de donner des coups, j'arrive tout juste à me maîtriser, je me roule dans les caniveaux pour me contenir et il me faut *faire* quelque chose...

— *S'il te plaît*, Hjalmar. » Il était maintenant dans la cuisine, en train de couper des légumes pour le wok sur le plan de travail en bois. « Sois un peu moins idéaliste. Comment une seule personne pourrait-elle changer quoi que ce soit ? » Son grand couteau : *Tchak, tchak, tchak*. « Tu ne crois pas que tu vois un peu trop grand ? Ne te rends-tu pas compte comme le système est solidement établi ? » *Tchak, tchak, tchak*. Il agita son couteau dans ma direction comme une baguette. Un haussement d'épaules, un soupir de résignation. « Marx n'a pas entrevu comment la technologie allait bétonner pour des siècles

le capitalisme de l'ère du bois et du charbon. Nous ne sommes que de minuscules composants organiques d'une machine à l'échelle du système solaire. Hjalmar. Comment combattre cela ?

— En montrant d'où nous venons. En montrant que nous étions jadis un organisme.

— Mais nous sommes martiens. Il n'y a jamais eu d'organisme sur cette planète. Le passé a disparu, ne le vois-tu pas ? Nous avons toujours été une machine. Tu n'as rien à montrer ici.

— Je *montrerai* donc que jadis l'ensemble des Martiens s'est révolté, qu'ils se sont spontanément élancés vers l'utopie. Et je montrerai qu'ils ont presque réussi, qu'ils avaient un projet viable. Je montrerai comment ils ont été écrasés, en essayant de comprendre quelles ont été leurs erreurs, en m'efforçant de rendre implicite une idée tout au long de ma démonstration : ne pas refaire ces erreurs – *recommencer*, avec une liste des choses à éviter. Nous sommes vingt millions de millénaires potentiels sur cette planète, Shrike, condamnés à vivre chaque jour de notre vie. Quelle *forme* pourrait nous contenir ?

— Plutôt abstrait.

— D'accord... je vais être plus concret. Pourquoi serions-nous obligés de consacrer notre vie à faire des bénéfices pour des Terriens ? Pourquoi ne pourrions-nous – pourquoi ne pouvons-nous pas – rejeter l'administration coloniale de la Terre ?

— Peut-être pouv...

— D'où l'*archéologie*, vois-tu, Shrike ? C'est le meilleur moyen que je voie d'y parvenir ! J'entends faire quelque chose qui donne l'*impulsion*, ou *au moins* travailler dans cette *direction*...

— D'accord, Hjalmar. D'accord. Calme-toi. Ah ! Je savais bien que tu ne sombrerais pas dans la dépression ! Tu étais simplement sur la mauvaise pente. Mais écoute-moi. Tu parles à un membre du Comité pour le développement de Mars, le plus jeune et le plus brillant. Cela signifie quelque chose. La situation évolue. Il y a d'autres façons que la tienne d'œuvrer dans ce sens, et d'autres que toi qui s'y consacrent. Garde bien ça en

tête ! Je pense que si tu es si surexcité en ce moment, c'est parce que tu t'imagines tout faire tout seul... être le seul capable de penser sur tout Mars ! » Il jeta du chou dans l'huile bouillante du wok qui se mit à grésiller violemment.

« ... C'est parce que ça ne marche pas », reconnus-je. Je me sentis à nouveau vidé. « J'exhume le passé et ça ne sert à rien. Tes patrons se contentent de le glisser dans la machine. Ça ne va rien changer.

— Tu n'en sais encore rien. Écoute-moi un peu, au lieu de t'exciter... tu vas être nommé directeur de l'Inspection planétaire. »

Je crus avoir mal entendu dans le grésillement des légumes. « Que dis-tu ?

— Satarwal est sur la touche. Tu as autorité pour ouvrir tout site que tu désires fouiller. Et pour réunir une commission d'enquête sur le rapport Aimes. »

Je devais avoir l'air d'un crétin tant j'étais éberlué ; Shrike leva les yeux de sa friture et éclata d'un rire de dément. « Va t'habiller un peu pour le dîner. Et sèche-toi d'abord.

— Mais pourquoi ?

— Pour ne pas mettre d'eau dans ton assiette !

— Pas ça, bon sang, *pourquoi* ? Pourquoi cette nomination ?

— N'as-tu prêté aucune attention aux retombées de tes travaux ?

— Bien sûr que si ! Il n'y en a eu aucune ! Je n'ai pratiquement rien trouvé.

— Bon. Les gens pensent que tu es très conservateur dans l'interprétation de tes découvertes. Ce qui n'est que mieux en ce qui concerne le reste du Comité. Tu t'es fait une réputation de scientifique responsable. Et s'il n'y a pas eu de grosse réaction du public à tes découvertes, il ne faut pas t'en étonner, étant donné qu'il n'en est rien apparu dans les médias. Mais la communauté scientifique a été impressionnée, me suis-je laissé dire. Cela se conçoit... après tout, quelle autre explication y a-t-il d'Icehenge qui tienne debout ? Je te le demande !

— Tu n'en as pas besoin ! Je me suis assez souvent posé la question.

— Nous y voilà donc. Nous avons été contactés par Nakayama, Lebedyan et d'autres conseillers de l'Inspection qui ont souligné les implications possibles de ton travail pour... pour Mars. Là, mange. Et le Comité a décidé de te nommer à ce poste pour que tu puisses poursuivre tes travaux dans de bonnes conditions.

— Ah ! » Je commençais à comprendre. « Vous essayez de faire de moi un bon apparatchik, hein ? »

Shrike se fendit d'un large sourire. « Tu en as toujours été un. Simplement, tu ne le savais pas. »

Je laissai tomber ma fourchette dans l'assiette, passai à la salle de bains, me séchai et m'habillai. Une intense terreur m'envahissait ; je voyais leur plan, je voyais ce qu'ils espéraient faire de moi. Je regagnai le salon.

« Je leur montrerai que c'était une révolution ! Une guerre civile ! »

Shrike hocha la tête. « Je te fais confiance. Et tu démontreras qu'Icehenge a été édifié par des Martiens.

— Par des rebelles martiens ! Qui luttèrent contre le Comité ! »

Il acquiesça avec un de ses petits sourires, un sourire qui disait : Ça n'a pas d'importance. Pendant toutes ces années le Comité avait menti, il avait non seulement écrasé la révolution, mais il en avait effacé le souvenir, et maintenant il s'était passé tant de temps qu'il pouvait sourire et avouer : Oui, cela s'est bien passé ainsi – c'est vrai –, nous avons tué un cinquième de la population, près d'un million de personnes – puis nous avons tout camouflé. À présent la vérité a resurgi des fouilles de New Houston, et alors ? Nous sommes toujours là ; tout le monde est content ; personne ne s'en souvient ; tout le monde s'en fiche.

Ils comptaient sur notre amnésie. Ils pouvaient se permettre de reconnaître n'importe quel acte, si barbare fût-il, de leur passé ; du moment que c'était assez ancien, cela ne les affecterait en rien. Ce n'était pas plus difficile que de coopter un professeur récalcitrant : lui offrir un poste au titre ronflant dans le système, là où il peut devenir un rouage de la machine ; le laisser goûter un peu au pouvoir, qu'il s'autocensure pour y goûter davantage...

« Je ne serai pas comme les autres ! lui hurlai-je. Je ne m'écraserai pas, je n'irai pas raconter ce que vous désirez pour me hisser plus haut ! Je retournerai contre vous ce que vous m'offrez, je te le jure ! Vous regretterez de m'en avoir donné l'occasion. »

Shrike hocha la tête, les yeux baissés ; il avait toujours son petit sourire qui disait : C'est ce qu'ils disent tous, au début.

« Il faut que je sorte d'ici, dis-je, soudain terrorisé.

— Cette ville ne te vaut rien. » Il avait l'air contrarié.
« Pourquoi ne manges-tu pas ? »

Je traversai la pièce pour aller chercher ma veste. « Je n'avais pas une veste ?

— Non ! Bon sang, Hjalmar, tu ne peux pas être un peu raisonnable ? Assieds-toi et mange ce plat que j'ai préparé pour toi ! »

J'étais tout tremblant. « Je t'emprunte une veste. » J'en pris une dans le placard. « Il faut que je sorte d'ici. » J'enfilai la veste et me dirigeai vers la porte.

« Grand dieu. Hjalmar ! Attends une seconde... tu acceptes le poste ?

— Oui. Pour ça, oui ! »

Je descendis le grand boulevard comme pris de frénésie. Les grands immeubles administratifs se dressaient autour de moi comme autant de bannières du Comité. Bien sûr, ils m'avaient donné les codes afin que je trouve ce qu'ils désiraient que je trouve. Bien sûr, leur censure m'avait laissé publier les résultats de mes recherches. Tout cela s'était passé avec leur permission, sous leur contrôle. Leur pouvoir sur moi était aussi tangible et pesant que les grandes bibliothèques de pierre entre lesquelles je me hâtais. Rageusement, je remplis un simple sac de voyage et quittai mon appartement. Je repartis dans les rues jusqu'à la gigantesque gare de chrysolite. Je devais fuir avant qu'ils m'écrasent. Les visages que je croisais étaient vides et indifférents, presque morts. Les portes des maisons de bains béaient comme des bouches humides, les tours de pierre colorée ondulaient et palpaient à la lueur des réverbères, se courbaient jusqu'à presque se rejoindre dans le ciel au-dessus de moi. À la gare, j'appris qu'un train de nuit pour Burroughs était sur le

point de partir ; il faisait halte à Coprates où je pourrais louer une voiture pour retourner à New Houston. Je devais aller à New Houston, j'y serais en sécurité. J'embarquai dans le train et me recroquevillai dans un coin-fenêtre, mon sac entre les bras, secoué de violents tremblements jusqu'à ce que le train s'élance dans la nuit avec un léger cahot. Au bout d'un moment, mon corps se calma ; mais mon cerveau tournait à toute vitesse, je ne pouvais pas dormir.

Rien de ce que je ferais ne pourrait les abattre.

Cratère Kolpos – ce petit cratère (8 km de diamètre) de la partie occidentale d'Hellas Planitia est le point le plus bas de la surface martienne, à quatre kilomètres en dessous du niveau zéro.

De retour à New Houston je ne trouvai rien de changé. Une reconstitution : « Chantier archéologique martien du XXVI^e siècle. » Quand ils en auraient terminé, les lieux seraient truffés de plaques et tendus de cordes : du trophée de guerre comme jalon historique. McNeil me fit visiter la ville. Il travaillait encore à la brosse à dents, si bien qu'elle avait le même aspect qu'un an plus tôt.

Petrini se précipita avec un très convaincant sourire de bienvenue. « Félicitations pour votre promotion, dit-il. Nous venons de l'apprendre aujourd'hui. C'est un grand honneur ! J'espère que vous vous souviendrez de vos vieux amis quand vous serez à Burroughs.

— Je me souviendrai de tas de choses. »

Hana, Bill, Heidi et Xhosa se trouvaient tous à la centrale, ils m'accueillirent et me montrèrent les murs bien récurés. La centrale entière était prête à recevoir les plaques. « Eh bien, c'est quelque chose, dis-je. J'espérais que vous en auriez fait davantage. » Plus tard, Bill et Hana m'emmenèrent sur le rempart pour voir leur travail sur les explosions du dôme. Ce n'était pas du mauvais travail, quoiqu'un seul d'entre eux aurait dû y suffire.

« Nous allons nous marier, dit Bill.

— Vraiment ? » J'essayai de dissimuler ma surprise. « Je ne savais pas que cela se faisait encore. Mes félicitations.

— Nous avons pensé que vous alliez bientôt rentrer, dit Hana, alors nous avons un peu attendu pour que vous puissiez y assister. Cela va se passer samedi au camp.

— Merci d'avoir attendu. Dites-moi, vous avez fait publier vos résultats ? »

Ils échangèrent un coup d'œil.

« Je sais que je suis censé contrôler votre travail, mais j'étais occupé à Alexandrie et j'ai pensé que vous auriez pu vous passer de moi.

— Nous le tenons prêt pour votre examen, dit Hana à voix lente. Nous nous sommes dit que vous pourriez le cosigner...

— Oh ! non, dispensez-vous de ça. C'est votre travail. Je n'étais même pas là. » Ils eurent un air bizarre et Bill jeta un coup d'œil à Hana. « Ah... un petit cadeau de mariage, pour ainsi dire. » Il me vint seulement à l'esprit qu'ils pouvaient vouloir que mon nom figure sur leur communication afin d'attirer l'attention dessus. « Encore une fois, toutes mes félicitations. Je ferai mon possible pour y assister. »

Le mariage. Quel idéalisme ! Le samedi après-midi, tout le monde se réunit dans la tente principale décorée de paravents colorés et de guirlandes de fleurs. C'était une belle journée, calme et dégagée, le ciel était violet foncé.

La cérémonie fut rapide. Les Klesert étaient témoins ; Xhosa, qui était prêtre unitarien, célébra l'office. Bill et Hana échangèrent les habituels serments impossibles à tenir. Plusieurs caisses du meilleur champagne utopien étaient arrivées et je contribuai allègrement à les vider. Au bout du septième verre, j'allai me mettre dans un coin pour laisser de la place aux danseurs. Toute notre communauté était réunie, près de soixante personnes, et presque tout le monde dansait sur les rythmes compliqués de la musique d'Eve Morris. À travers leurs évolutions, je regardais le rempart du cratère qui surplombait notre tente. Combien de couples avaient-ils célébré leurs noces à New Houston ? Certains avaient-ils miraculeusement survécu ? Peu probable... mais peut-être... là-bas dans le chaos...

Petrini vint me rejoindre, un verre à la main. « Cela doit vous faire plaisir de voir vos étudiants se débrouiller si bien.

— Vous trouvez ? »

Il rit. « En quelque sorte. »

Je m'aperçus qu'il était lui aussi un peu ivre. L'alcool est une drogue étrange. « Nous allons avoir beaucoup à faire à l'Inspection, dis-je en reposant mon verre. Nous allons commencer des fouilles dans tous les sites interdits et distribuer des subventions aux universités partout où cela sera nécessaire. Je devrais pouvoir vous faire accorder des fonds supplémentaires si vous désirez commencer à chercher ce qui s'est *vraiment* passé pendant la révolution. » Je hochai la tête d'un air grave. « Vous pourriez peut-être chercher du côté de ces petits hommes verts, hein ? »

Il s'efforçait toujours de trouver une réponse quand Hana vint m'inviter à danser. Elle avait choisi avec tact un morceau lent et, une fois sur la piste, nous pûmes tourner posément parmi les autres couples dans un vacarme de musique et de conversations. « Vous êtes magnifique », dis-je. Elle portait une jupe blanche et un chemisier bleu. Je me penchai pour lui poser un baiser sur la joue, ratai un pas et l'embrassai trop brutalement.

« Merci.

— Mais je ne comprends pas ce mariage. C'est une cérémonie archaïque, cela n'a pas de sens à notre époque. J'aurais cru que vous auriez un peu plus de jugement. Vous êtes deux fois plus intelligente que Bill... »

Elle me repoussa ; je vis son expression peinée et pris conscience de ce que je venais de faire. Je la rattrapai désespérément et dis : « Attendez, Hana, excusez-moi, s'il vous plaît. C'était idiot de dire ça, je suis vraiment désolé. Je... je ne suis pas bien. J'ai trop bu de champagne. » Elle hocha une fois la tête, les yeux baissés. « C'est simplement que vous êtes la meilleure de mes étudiants, Hana. La seule qui n'ait jamais marché dans les mensonges de Satarwal. Et je me fais du souci pour vous. Ils peuvent prendre tout ce que vous faites et le retourner. Vos victoires vous sont arrachées et utilisées avec autant d'efficacité que vos échecs. Tout peut leur servir. Il faut rester vigilante. Ne les laissez pas vous avoir, Hana... vous êtes trop bien pour ça, trop jeune, trop intelligente.

— Non, docteur Nederland. Je ne me laisserai pas faire. Mais merci pour l'avertissement...

— De rien ! Cela fait partie de mon devoir de professeur. Vous êtes la meilleure et je dois vous enseigner ce que j'ai appris. » J'essayai de lui donner un autre baiser ; elle se raidit. Bien sûr. Un ivrogne qui venait lui donner des conseils et lui faisait des avances à sa propre réception de mariage. Répugnant. Je m'en rendis compte et me reculai, consterné. Hana s'arrêta de danser et m'adressa un bref coup d'œil apitoyé. Je fus soulagé de voir McNeil intervenir... il ne savait pas non plus danser et devait profiter des morceaux lents. Je me dirigeai vers le buffet, tout étourdi.

Je vidai encore quelques verres et sortis. J'avais le moral à zéro. Je baissai ma capuche ; le froid m'éclaircit les idées, mais je me sentais toujours aussi cafardeux. Je levai les yeux vers le soleil de bronze et son cortège de miroirs. Quand j'avais fui Alexandrie, j'avais espéré échapper à cette impression ; New Houston m'avait semblé mon foyer, ma vraie vie, mon vrai travail. Mais rien ne changeait, où que j'aile ; ici, mon travail était tout aussi inutile, ma vie tout aussi vide. Partout où j'irais, il en serait de même. Je me rappelai la fin du poème de Cavafy, « La ville »...

*Ah ! ne vois-tu pas
Puisque la prison est ton esprit
Que tu vivras désormais partout
Derrière des barreaux... sur tout Mars ?*

Je me sens parfois si fatigué.

Le chaos – zones d'effondrement caractérisées par des étendues désordonnées de courtes vallées rocailleuses et de petites chaînes de collines.

Nous quittâmes New Houston dans six gros véhicules d'exploration et deux petites voitures tout-terrain pour nous diriger au nord vers le chaos d'Aureum, la région marquée de points rouges sur la carte trouvée dans la voiture qui avait servi à la fuite d'Emma. Hana, Bill, Xhosa et Heidi étaient avec moi

dans la voiture de tête, accompagnés d'une certaine Evelyne, déléguée du bureau de l'Inspection à Coprates, qui nous servait de navigateur. Nous roulions sur la plaine dans la douce lumière de l'aube des miroirs : les quatre disques brillants des réflecteurs solaires projetaient une lumière blanche, le ciel était doré, la plaine était ambrée, parsemée d'ombres portées par chaque caillou, chaque gravier. Nous entendions à la radio le bavardage des autres voitures, mais dans la nôtre c'était le silence. Nous passâmes auprès d'un poteau d'acier qui surgissait de la plaine comme un des os d'Ozymandias ; Evelyne l'identifia comme un vestige d'un ancien pipeline. Elle suivit un alignement de ces poteaux vers le nord.

Plus tard dans l'après-midi, nous tombâmes sur une route. Sur terrain cratérisé, les routes sont faciles à construire ; il suffit de faire passer une voiture munie d'une lame de chasse-neige qui dégage une voie en rejetant le régolithe meuble en remblai de chaque côté. « Elle va nous mener presque jusqu'au bout », dit Evelyne. Je me retournai pour voir les autres voitures nous suivre ; notre caravane soulevait de grands panaches de poussière qui dérivait vers l'est. Nous passions entre des cratères si anciens que leurs remparts étaient de simples monticules arrondis ; la route franchissait de temps en temps un de ceux-ci. Du haut de ces légères élévations, nous voyions la plaine tavelée s'étendre uniformément jusqu'à un horizon rectiligne, huit ou dix kilomètres plus loin.

Sur la route, nous avançons bon train. Nous établîmes le camp au bord de celle-ci, puis, tôt dans la matinée du lendemain, nous la quittâmes et prîmes à l'est pour longer par le sud Eos Chasma et toute l'extrémité du système de Marineris. Plus tard dans la journée, nous atteignîmes les abords d'Aureum. La plaine plongeait par segments inégaux et aussi loin que nous puissions voir vers le nord s'étendait un territoire ravagé, un sol qui s'était effondré sur lui-même. Comme Aureum était une cuvette, plus basse de deux kilomètres ou davantage que les plaines environnantes, nous y voyions très loin vers le nord – peut-être à quarante kilomètres – et tout y était bouleversé comme entre les lignes d'une guerre de titans.

Ce spectacle m'abattit ; comment pourrais-je parvenir à trouver le refuge des rebelles dans un tel délire topographique ?

Mais la carte de la voiture d'Emma me redonna du courage. Et, tandis qu'Evelyne nous faisait descendre un vaste plan incliné vers le chaos, je m'aperçus que les petites vallées avaient un fond relativement plat, même si parfois le passage de l'une à l'autre était rétréci et escarpé. Mais il ne semblait pas impossible d'y progresser.

Les autres voitures nous suivirent : carrosseries de métal vert à l'habitacle transparent avec une grosse roue à chaque coin. Lorsque la semi-obscurité engendrée par les ombres fit place à la vraie pénombre du crépuscule, nous nous arrê tâmes dans un étroit défilé pour monter les tentes. Evelyne dit que nous étions de nouveau sur une route qui menait à une ancienne station de pompage. Je me retirai malgré tout sous ma tente pour déplier la carte d'Emma. La réalité d'Aureum m'angoissait ; je désirais me rassurer avec sa représentation à l'inévitable ordonnancement. Sur la bordure méridionale d'Aureum se trouvaient trois stations de pompage installées où elles pouvaient le mieux exploiter ce qui restait d'une nappe d'eau souterraine. Toutes trois avaient jadis été de petites colonies autosuffisantes qui envoyaient l'eau vers les plateaux arides de Tharsis. Une des stations de pompage avait sans doute servi de relais sur le chemin du refuge secret car construire quelque chose d'assez grand dans le chaos avait dû nécessiter plusieurs allers et retours. La station vers laquelle nous dirigeait Evelyne était la plus proche du point rouge au centre de la carte.

Nous atteignîmes la station de pompage tard dans la journée du lendemain. Elle consistait en deux serres de plastique, effondrées sous le sable, et cinq petits blockhaus de brique. Ses constructeurs avaient utilisé un système ingénieux : les vieux séparateurs Johnson mélangeaient de l'eau chaude à la terre pour libérer l'oxygène du sol ; on ajoutait à la boue ainsi créée un fixatif afin de faire des briques de terre crue avec lesquelles était édifié le complexe. Ce dernier était installé au sommet d'un des blocs en forme de mesa visibles un peu partout dans le chaos.

Nous montâmes une étroite rampe et sortîmes des voitures pour mener nos investigations. Un autre vestige de la Sédition. Les bâtiments de brique avaient l'air encore assez ordinaire pour rendre surprenantes les vitres cassées. Toutes les portes étaient ouvertes. L'intérieur était rempli de sable et de poussière. Je décidai que nous pouvions en déranger un et nous y entrâmes. Dans les placards de la cuisine s'entassaient récipients et casseroles, les tiroirs étaient pleins d'assiettes et de couverts. Pas de nourriture. C'était bizarre. Je ressortis et traversai la petite cour délimitée par le cercle de bâtiments. Xhosa était déjà en train d'essayer la vieille pompe. Le générateur était encore en état de marche. Nous n'allions pas tarder à savoir si les mécanismes de fonte, de filtrage et de pompage fonctionnaient toujours.

Nous montâmes les tentes dans la cour et, pendant que les autres fouillaient le site, je passai les deux jours qui suivirent à visiter le dédale de rocs et de vallées au nord. Je ne trouvai tout d'abord rien. Avec l'enrichissement de l'atmosphère, les traces de pneus qui se seraient auparavant conservées pendant un million d'années seraient à présent recouvertes. Je progressais en éventail, explorant les défilés d'ouest en est en revenant régulièrement à la station pour me réorienter. Je laissais des repères sphériques verts pour marquer mon passage ; je retombai plus d'une fois sur eux.

Mais je ne trouvai pas trace de route avant le quatrième jour. J'avais entrepris l'exploration d'un long canyon en pente douce qui prenait son départ vers le nord-est, deux vallées à l'est de celle qui menait à la station. Je m'étais arrêté pour examiner une ficairie tibétaine qui poussait entre deux pierres. J'avais vu beaucoup de lichens et de mousses alpines, mais la ficairie avait attiré mon attention. Ces cuvettes devaient renfermer beaucoup d'air et d'eau pour abriter une telle forme de vie. En relevant les yeux de la plante en coussinet, je m'aperçus que le fond du canyon était creusé de deux dépressions parallèles, comme des ornières presque comblées. À l'aide de ma petite balayette, je dégageai quelques centimètres de sable fin qui révélèrent une trace de pneu bien nette. Nos voitures laissaient des traces fort semblables. Je suivis les ornières le long du canyon, puis dans

une vallée qui serpentait entre les collines à perte de vue ; la lumière déclinant, je regagnai la station.

Ce soir-là, je ne réussis pas à dissimuler entièrement mon excitation. Je me servais de ma fourchette comme pour écraser des fourmis. À la fin du repas, je dis : « Je vais prendre une voiture tout-terrain pendant quelques jours pour aller en reconnaissance vers le nord. »

Bill et Xhosa échangèrent un coup d'œil. Hana fronça les sourcils.

« Il est possible que certains des occupants de cet endroit soient partis vers le nord quand il a été abandonné. C'est une hypothèse hasardeuse et je ne veux pas déranger le travail qui s'accomplit ici, mais j'aimerais suivre des traces que je viens de découvrir. Ce ne sera pas long.

— Il serait plus prudent d'y aller en groupe, suggéra Xhosa. Nous pouvons nous passer de quelques personnes.

— J'y vais seul. » Et je commençai à sentir combien le pouvoir peut corrompre. Il rend les choses si faciles. D'un autre côté, même si j'avais l'autorité, ils avaient les moyens de me désobéir et m'empêcher de partir. L'autorité doit s'appuyer sur la force pour être effective. J'ajoutai donc : « Ne vous faites pas de souci. Je conduisais ce genre de véhicules avant même que vous soyez nés.

— Nous n'avons pas trop d'air, dit Bill.

— Remettez le séparateur Johnson en marche, alors », dis-je d'un ton rogue. « Je n'en prendrai pas beaucoup.

— Il est facile de se perdre, là-dedans, dit Xhosa. Il serait plus prudent que je vienne.

— Il n'y aura pas de problème. »

Hana me posait une question muette. Je répétais à son intention : « Il n'y aura pas de problème. Je veux juste aller jeter un coup d'œil par là-bas. »

Elle acquiesça à contrecœur. Xhosa avait l'air soucieux ; Bill fronçait les sourcils comme s'il se demandait s'il allait accorder sa permission. Contrarié, je dis : « Aidez-moi à préparer une voiture. »

Xhosa m'aida à remplir un compartiment de la voiture de balises sphériques vertes. « N'hésitez pas à vous en servir, dit-il. Nous garderons le contact radio avec vous. »

C'était l'aube des miroirs, je ne pouvais déchiffrer son expression dans la pénombre. Nos souffles produisaient des panaches de vapeur qui tombaient en givre. Bill surgit d'une tente en compagnie d'Hana et cette dernière s'approcha de moi. « Vous ne devriez pas faire ça », me dit-elle. Puis à Xhosa : « Ce n'est pas prudent. Nous devrions l'empêcher de partir...

— Vous ferez ce que je dis », criai-je ; puis, gêné de mon éclat, je terminai mes préparatifs en marmonnant et en évitant le regard d'Hana. Je montai dans le petit tout-terrain sans répondre à leurs adieux et descendis le plan incliné. Je me sentais idiot.

Faire franchir à ma voiture les deux crêtes qui me séparaient de mon canyon fut assez facile, après quoi je suivis la piste estompée. Les roues de ma voiture s'adaptaient presque aux ornières. La radio coupée, je sentis mon âme s'épanouir et poussai un cri de joie. J'étais sur la piste d'Emma et des rebelles. Je me promis que si je les trouvais, je me joindrais à eux pour ne jamais revenir.

Les traces étaient faciles à suivre, il me fallut moins d'une heure pour parcourir mon chemin de la veille. À partir de l'endroit où j'avais fait demi-tour, la vallée continuait sur quatre ou cinq kilomètres et les ornières parallèles en suivaient le fond. Le lit d'un petit torrent, creusé entre-temps, courait entre elles et les recoupait parfois ; il était par endroits empli de glace couleur de jade, le plus souvent à sec. Mais les ornières demeurèrent visibles jusqu'à ce que je sois parvenu dans un canyon en cul-de-sac. Là, les ornières disparaissaient. Je passai en marche arrière et, au premier col dans le flanc de la vallée, je les revis qui franchissaient le passage, profondément marquées. Je maudis mon inattention, mais modérément, étant donné qu'elle n'avait pas eu de résultat néfaste. Je laissai une balise verte avant de tourner.

Au-delà de la passe s'étendaient des collines échangées comme des dunes ; la route vers le nord n'était pas évidente. Sur ce terrain accidenté, je suivis à petite vitesse les traces pour

déboucher dans une région où des blocs massifs étaient séparés par d'étroits canyons et défilés qui permettaient, parfois, le passage. Apparemment le long canyon du début et la vallée qui le suivait faisaient partie de la zone frontière ; je me trouvais maintenant dans le chaos proprement dit. Je ne pouvais guère voir à plus d'un kilomètre en toute direction, et souvent moins. C'était comme si je m'avançais dans les rues jonchées de décombres d'une cité de jaspe ou de silex détruite par une catastrophe sismique. Je suivais au pas les traces de pneus presque imperceptibles et il me semblait que si je ne les perdais pas, c'était qu'il n'y avait pas d'autre route dans ce labyrinthe. Mais tous les kilomètres, trois ou quatre solutions s'offraient à moi : je m'arrêtais à chaque embranchement, examinai les diverses routes possibles et en concluais que j'avais perdu la piste ; puis, au loin, un alignement de pierres, ou une légère dépression, ou deux lignes parallèles invisibles de près m'apparaissaient et je repartais dans le ronronnement du moteur électrique. À chaque croisement ou bifurcation, je sortais le bras robot pour déposer une balise verte sur le sable compact. Lorsque je me retournais, je pouvais presque toujours en apercevoir une.

À mesure que j'avançais vers le nord, la taille des blocs gigantesques s'amenuisait – ou bien les défilés étaient moins profonds – et quelques kilomètres plus loin les canyons remontaient à leur hauteur. Je conduisais sur une plaine fracturée, une sorte de plateau craquelé entouré de collines dentelées guère plus hautes que lui. C'était comme si le labyrinthe s'était inversé : des crêtes peu élevées s'entrecroisaient en tous sens sur le plateau qu'elles divisaient en étangs gelés et en congères de sable. La progression sur ce terrain était difficile et les traces le contournaient par l'ouest. Elles me menèrent à un autre plateau parcouru de fissures et de crevasses, si bien que pour continuer vers le nord elles devaient décrire de grands S. Là, je commençai à rencontrer des difficultés. Le sol était exposé à tous les vents, dans les fissures stagnaient des mares gelées entourées d'herbe de Syrtis glacée, de touffes d'arénaire et d'androsace, de jonc à feuilles cassantes et de rochers constellés de plaques de lichen multicolores. Dans

cet étrange paysage arctique, les traces étaient impossibles à distinguer. Je revins vers l'endroit où j'étais sûr de les avoir vues pour la dernière fois – sur l'une de ces crêtes de gravier qui coupaient la plaine – mais une fois là, les traces de ma propre voiture avaient défiguré le terrain et je n'en vis pas d'autres. Aucune autre direction ne semblait possible ; virer à droite ramenait à la plaine sillonnée de crêtes, tourner à gauche me faisait retomber dans le labyrinthe d'où les anciennes traces avaient réussi à sortir. La route avait vraisemblablement traversé le plateau crevassé sur lequel j'étais arrivé, mais l'érosion et les sédiments du siècle écoulé avaient détruit la piste.

J'étais donc livré à moi-même. Mais je répugnais à l'admettre. Je quittai la voiture et continuai à pied, inspectant chaque passage entre les fissures en quête d'une route. Rien. Le fouillis de pics hérissés, au nord, avait pu suffisamment protéger la route pour qu'elle réapparaisse dans un canyon – du moins l'espérais-je en roulant vers le nord, zigzaguant pour éviter les crevasses dans la lumière déclinante. Lorsque les blocs commencèrent à tacheter le plateau comme d'immenses roches erratiques d'une sombre moraine, je ralentis pour épier les alentours. Je ne vis qu'une plaine caillouteuse, qui se transformait en bouches de canyons à mesure que les blocs se faisaient plus nombreux et plus serrés. Je m'engageai précautionneusement dans l'une d'elles ; sans raison, je levai les yeux vers la paroi de gauche du canyon naissant et là, mordant le roc comme trois fissures, il y avait une flèche : Je ris tout haut. « Merci beaucoup, dis-je. Je n'en demandais pas plus. » Je poursuivis ma route, mais constatai immédiatement que les ombres de cette fin d'après-midi obscurciraient tout signe de piste. Je rebroussai chemin jusqu'à la plaine pour profiter de la vue pour la soirée et dressai mon camp au bord d'une mare gelée. Les miroirs du soir piquetaient de têtes d'épingles le ciel lie-de-vin. Je fis chauffer du bouillon de bœuf, y trempai quelques biscuits salés. Après manger, je bus à petites gorgées un gobelet de cognac et localisai ma position sur la carte. La plaine fissurée était clairement indiquée, îlot de terrain plus accidenté. Le point rouge était encore à bonne distance, vers le

nord. Le ciel vira au cassis, les miroirs grimacèrent au bord de l'horizon comme une rangée de dents noircies. Les étoiles se mirent à luire jaune, transformant en planisphère le dôme transparent de la voiture. Dormir se révéla difficile. Tard dans la nuit, je me réveillai en sursaut ; je savais que je venais d'avoir une longue conversation avec Emma, une conversation cruciale. Qu'avez-vous à m'offrir ? disait-elle. Je cherchai à me rappeler ; le chaos sous la lumière des étoiles, immense fouillis de noir et gris, me désorientait, et même les derniers mots d'Emma s'enfuirent. Mon rêve entier oublié. Et tant de choses de nos vies éveillées se perdent de la même façon. Je ressentis un éclair de douloureux chagrin devant la vie que nous menons, tout ce que nous traversons sans jamais pouvoir retourner en arrière.

Quand vint l'aube des miroirs, j'avalai des céréales, puis à l'aube proprement dite je mis la voiture en marche et m'engageai dans le canyon indiqué par la flèche, bien décidé à retrouver la piste. Le canyon menait à un autre dédale de pierre avec, à chaque coude, un embranchement qui pouvait être un chemin vers le nord ; mais il n'y avait aucune trace pour me montrer la route à suivre. Je revins vers la flèche et réfléchis à ce que je devais faire. D'après la carte, il me semblait pouvoir gagner le point rouge par mes propres moyens. C'était à soixante ou soixante-dix kilomètres, et le terrain qui m'en séparait ne paraissait guère différent de la région que j'avais déjà traversée. La matinée était déjà avancée et je n'avais pas une réserve inépuisable d'air ; en fait, j'avais le choix entre continuer sans piste à suivre ou faire demi-tour.

Je décidai donc d'aller de l'avant. Le reste de la matinée, j'avançai à bonne allure vers le nord. La cité de pierre dévastée où je pénétrai semblait avoir éclaté en « blocs d'immeubles » hexagonaux : un virage de trente degrés sur la droite suivi du même sur la gauche me ramenait régulièrement à une intersection en Y où la même alternative se présentait à moi. Puis une longue faille me permit de rouler plein nord sur plusieurs kilomètres en ne m'arrêtant que lorsqu'il me fallait manœuvrer pour franchir des éboulis. Je retrouvais le moral, et avec lui mes espoirs (accompagnés d'une touche

d'appréhension) : j'allais peut-être atteindre la région du point rouge dans la journée.

Mais j'avais oublié que les cartes ne représentent pas la réalité du territoire. Il aurait été plus à propos de laisser un blanc à la place du chaos d'Aureum, avec pour légende : « *Terra incognita* – ici règne le chaos – aucune carte ne peut en rendre compte et rester fidèle. » Car, où la carte indiquait que je pouvais poursuivre au nord en descendant vers le centre du chaos, au fond de cette énorme cuvette, je m'enfonçais dans une étroite vallée...

Et cette vallée se terminait par un à-pic. La dénivellation n'était pas très grande, mais elle l'était suffisamment – dix ou douze mètres – et s'étendait à perte de vue à l'est comme à l'ouest. La région entière s'affaissait d'un seul coup.

Je sortis rageusement la carte. La région concernée était entourée d'une courbe de niveau... En fait, de deux lignes parallèles qui dessinaient un trait noir que j'avais pris pour un simple contour. Dégoûté, je jetai la carte par terre. Courbes de niveau ou non, la falaise était là ; je ne pouvais pas mener plus loin la voiture.

Je restai près d'une heure assis dans la voiture à réfléchir. Puis j'entassai des provisions dans le chariot de survie, remplis son réservoir d'eau, chargeai à fond d'oxygène ma combinaison de sortie ; cent heures au débit minimum. Je disposai dans les coffres : carte, tente de bivouac, lampes, etc., puis sortis le chariot de la voiture. L'air froid se rua dans mes poumons, mais il était plus chaud que je ne m'y étais attendu ; il y avait plus d'air dans cette cuvette que je n'en avais l'habitude.

Le coffre de la voiture renfermait une échelle de corde et un grand carré de nylon vert tilleul. Je me servis de l'échelle pour descendre le chariot au pied de la falaise. Je disposai des rochers à deux coins de mon drapeau vert et fis basculer l'autre bout par-dessus le bord du précipice. Puis je descendis le long de l'échelle. Le drapeau était bien visible sur le flanc de la falaise, j'ancrai ses deux coins inférieurs avec de la corde afin que le vent du nord ne le fasse pas remonter. Satisfait, je jetai un dernier coup d'œil à la carte, enfouis celle-ci dans ma poche et me mis en route en tirant le chariot derrière moi.

À présent aucun défilé n'était trop étroit, aucune passe trop abrupte. Je me dirigeais presque droit vers le nord. Selon la carte, le point rouge était à environ quinze kilomètres, de sorte qu'il me fallait faire vite. Mais je m'étais mis en route tard dans la journée, le soleil ne tarda pas à se coucher et je dus profiter des miroirs du soir pour sortir la tente et la gonfler. Cela fait, je me glissai par le petit sas et tirai le chariot à ma suite. Je me préparai un repas que je mangeai rapidement, comme si j'allais pouvoir me remettre en route dès que j'aurais fini.

La nuit était couverte. Dans les trouées, les étoiles scintillaient et Deimos filait vers l'est comme un présage. Je ne pouvais pas dormir ; les heures passaient ; je fus surpris de me réveiller pour m'apercevoir que j'avais somnolé dans l'aube des miroirs. Je me glissai hors de la tente et le brusque contact de l'air glacé raviva mes esprits. Un peu après que j'eus rangé la tente dans le chariot, le soleil se leva et je repartis.

Les heures passaient et il n'y avait pour moi rien d'autre au monde que ce labyrinthe de canyons et la carte. C'est une forme de grâce que de s'identifier à une tâche : il devient possible de croire en des finalités puisqu'il n'existe rien d'autre. À chaque embranchement de ce système gigantesque de failles je sortais la carte et faisais mon choix. Le soleil réchauffait l'atmosphère et, sur les touffes d'herbe de Syrtis, la glace se changeait en gouttes d'eau qui étincelaient comme des prismes. Les glaçons suspendus aux rochers fondaient et la surface des mares gelées était lisse et glissante. Genévriers et brins d'herbe poussaient dans les fissures, des bouquets de saxifrage et de gentiane me surprenaient de leurs couleurs. Il était parfois délicat de comparer le territoire à la carte, celle-ci était à trop petite échelle pour mes besoins. L'estimation des hauteurs et des distances était difficile dans cet air dense et ambré ; à certains moments j'y voyais à quinze mètres, à d'autres j'embrassais tout le chaos du regard. Ce qui semblait des montagnes dans le lointain se révélait souvent n'être que des rochers derrière la crête la plus proche, et *vice versa*. Chaque estimation de ma position par rapport à un point de la carte était plus approximative que la précédente – mais, au cours de l'après-midi, je grimpai au sommet d'un gros rocher pour regarder

autour de moi et la vue que j'avais correspondait parfaitement à un point de la carte situé à cinq ou six kilomètres au sud de mon but. Rassuré, je me remis en marche.

Le terrain remontait devant moi et hisser le chariot sur les terrasses de pierre devenait difficile. Les miroirs du matin s'étaient couchés et le soleil était sur le point d'en faire autant quand je m'assis dans un étroit défilé pour me reposer. Je venais à peine de reprendre mon souffle quand je vis un signe de piste juste devant moi dans le sable. Quatre pierres plates superposées. « Bien sûr ! » m'exclamai-je. Je me mis à genoux pour l'examiner. Fait de main d'homme. Je poussai un sifflement sonore et, abandonnant le chariot, j'explorai les deux bouts du défilé, à la recherche d'une autre balise. Je ne trouvai rien. « De quel côté ? » dis-je. Je me sentais soudain libre de parler. « Personne ne place un seul repère... où est le suivant ? » Dans les deux sens, je ne voyais rien qu'une étendue chaotique de pierres, un fouillis de marron, de noir et de rouge. « Bizarre. L'ordre saute aux yeux, je devrais voir deux tas de pierres, un devant, un derrière. » Mais l'autre s'était peut-être écroulé, ou avait été recouvert. Ou bien j'étais censé continuer dans la même direction et quand la route tournerait un autre tas se montrerait. « Oui. Continue, tu vas voir un signe. »

J'étais fatigué. Le temps que je retourne auprès du chariot, le soleil s'était couché et je ne pus rien faire d'autre que monter la tente et m'insinuer à l'intérieur avant la nuit. Je me fis encore de la soupe, avalai du cognac et me penchai sur la carte afin de déterminer une route pour le lendemain, puis je m'allongeai dans mon sac, les yeux fixés sur les nuages bas et sombres. Je ne réussis pas à dormir, sauf par à-coups à l'approche de l'aube. Je rêvais et oubliais mes rêves au réveil.

Le lendemain matin, j'étais ankylosé et il me fallut un certain temps pour lever le camp. Avant de me mettre en route, je partis en reconnaissance aux alentours et découvris un autre empilement derrière une crête escarpée à l'est de mon défilé. Le sable s'était accumulé autour de lui, au point de le faire ressembler à un tas de graviers recouvert de poussière, mais il était là, couvert de lichen. Je repassai la crête pour rejoindre le chariot. Le nouveau repère indiquait une route différente de

celle que j'avais déterminée la veille au soir, mais une carte au millionième n'allait pas m'être d'une grande aide arrivé dans les environs immédiats du point rouge, et le repère pouvait faire partie d'une piste qui menait droit vers lui. Je hissai donc le chariot par-dessus la crête et faillis me tordre la cheville. « Je n'y arriverai jamais. » La tendinite de mon genou me faisait atrocement souffrir, mais je ne m'en occupais pas. Je laissai le chariot auprès du deuxième repère et partis à la recherche d'un troisième. Je le découvris derrière une autre crête ; c'était un gros tas de pierres mais il s'était renversé d'un côté et ressemblait à un éboulis si on n'y regardait pas de près. Il était malheureux que le terrain soit si accidenté. Mais c'était compréhensible. Les rebelles avaient voulu installer leur retraite à l'endroit le plus inaccessible. Mais il me fallut près d'une heure pour récupérer de mon escalade de la crête. J'augmentai un peu mon débit d'oxygène et me remis à chercher.

Le repère suivant me mena à un étroit couloir en plan incliné me permettant d'escalader une vaste plaque basculée qui ressemblait à un versant de montagne. Soulagé d'en avoir terminé avec les crêtes à franchir, je hissai le chariot le long du plan incliné par étapes de vingt pas entre lesquelles je m'arrêtais pour reprendre mon souffle et mes forces. Il faisait très chaud sur cette pente, du moins du côté où j'étais exposé au soleil. Je fus surpris de m'apercevoir que midi était passé. La sueur sur mon front était agréable. Quand je bougeais la main, je la voyais un peu floue. Je me demandai quand allait apparaître le prochain jalon et repris mon escalade.

J'approchai du sommet avec l'impression que le chaos avait basculé, quand j'aperçus une silhouette qui grimpait devant moi. Mon cœur se mit à cogner violemment, ses battements résonnaient dans mes oreilles. « Hé ! » appelai-je faiblement, puis je rassemblai mes forces pour crier : « Hého ! Hého ! »

La silhouette continuait à monter. Elle portait une combinaison avec casque et était presque pliée en deux dans la dernière partie à pic de la pente. Elle était rapide ; je devrais faire vite pour la rattraper. J'augmentai encore mon débit d'oxygène et me mis à poursuivre ce mystérieux compagnon d'escalade. Il disparut au sommet du couloir et, quand je

parvins au même endroit, je fus surpris de le voir traverser un plateau qui paraissait relativement horizontal après la paroi que nous venions de gravir.

Les rebelles avaient donc installé leur refuge dans une concentration de collines escarpées au centre du chaos qui leur donnait une vue d'ensemble de la cuvette. Admirable. La sueur qui ruisselait me piquait les yeux ; le monde tremblotait à travers mes larmes. Mon souffle sortait en halètements rauques qui me rendaient difficile de parler. « Ne marchez pas si vite ! Hé, là-bas ! Attendez ! »

Un plissement faisait remonter brusquement puis plonger le plateau. La pente montait vers la droite et formait du côté du plateau une large rampe facile à escalader. Mais des dalles brisées reposaient en strates sur la pente et traîner le chariot de marche en marche n'était pas une mince affaire. Je marinais dans ma sueur, l'épiderme en feu. Au-dessus de moi, sur la crête, l'ombre se dressait, les yeux fixés sur moi. Elle agita la main, me fit signe de la suivre. « Oui, oui », m'écriai-je. Je repris mon souffle. « Mais doucement, eh ! » Elle n'en fit rien, et je dus encore me hâter, perdant du terrain à chaque instant. Un peu plus haut, il y avait un éperon rocheux, découpé sur le ciel, qui indiquait que je franchirais bientôt la crête pour me laisser descendre dans une autre direction. Précautionneusement, je fis pivoter le chariot et calai les roues avec des pierres ; puis je l'abandonnai et dévalai la pente. Bien m'en prit ; même ainsi libéré, j'eus du mal à atteindre le sommet de l'éperon, et, une fois là, je dus me mettre à quatre pattes pour franchir le sommet, qui n'était pourtant pas très haut.

L'éperon franchi, je me trouvai sur un plat qui menait à un pic encore plus élevé. Ma vue s'étendait à des kilomètres à la ronde sur un monde dont la courbure se faisait légèrement concave avec la distance. Nous nous tenions sur une colline bosselée légèrement aplatie, dans le fond de l'immense cuvette d'Aureum. La silhouette se tenait sur le plat et me regardait. La visière de son casque reflétait les rayons rasants du soleil ensanglanté. J'agitai plusieurs fois la main au-dessus de ma tête. La visière se releva et le reflet du soleil disparut ; puis le masque retomba et se teinta à nouveau de rouge. Je titubai pour

regagner le bas du plat, me hissai au pied de l'éperon. Mes forces m'avaient quitté. Je pouvais à peine marcher. Magnanime, mon compagnon demeura immobile. Je me présentai devant lui. Il m'observa sans ciller. J'ouvris les bras en croix. « Je suis là. »

Aucune réaction. Je levai la main, laconique, vers son oreille.

« Les casques intégraux ne sont plus nécessaires, dis-je. Il y a maintenant assez d'air pour respirer, pour parler. Vous ne pouvez pas me parler à travers ce masque. »

Aucune réponse. Je levai les bras et mimai le déverrouillage du casque, sans obtenir aucune autre réaction. J'avancai d'un pas, il recula d'autant. Je lui présentai la paume de mes gants ; éreinté, abattu, que pouvais-je de plus ? Peut-être mon compagnon comprit-il ma mimique. Quoi qu'il en fût, il me permit d'approcher. Je m'approchai de lui de biais, de façon à éviter le reflet du soleil, et je vis que c'était Emma.

Elle ressemblait à ses photographies : les yeux bruns, la bouche boudeuse, une mèche ou deux de cheveux châtons. J'en perdis le souffle. « Alors vous avez survécu, murmurai-je. Ô Emma ! C'est moi. Je veux dire, je m'appelle Hjalmar Nederland. Je t'ai trouvée. Je suis venu te chercher. J'ai trouvé ton journal. Je suis venu te retrouver. Je n'ai pas l'intention de revenir, jamais. Rien ne me retient là-bas... » un geste de dédain. « Rien, te dis-je. J'ai tout quitté. »

Elle acquiesça d'un unique hochement de tête, imperceptible, me tourna le dos et s'éloigna le long de la dorsale synclinale en vérifiant par-dessus son épaule si je lui emboîtais bien le pas. Je lui collai aux talons, trébuchant pour ne pas la quitter des yeux. Je ne pouvais rassasier mon regard – Emma Weil ! Là ! Je contenais à peine mon étonnement, ma joie. Sa démarche même était rapide ; je devais lutter pour suivre son rythme de coureuse, mais je me sentais fort. J'y arriverais.

Mais avant que nous eussions atteint le point culminant de la dorsale, le soleil s'était couché et nous naviguions dans la pénombre du quatuor du soir. Sa visière n'était plus que verre et son fin visage se dessinait nettement. Je lui indiquai à nouveau qu'elle pouvait enlever son casque ; elle refusa d'un signe de tête. Elle avait l'air plus âgée, à mon grand plaisir ; elle avait

l'air d'une femme de mon âge, dans son quatrième siècle, avec les rides et l'expérience et les yeux de la sagesse. Elle me conduisit par la main sur la dernière pente menant au sommet et je vis qu'il y avait sous le dernier repaire de pics rocheux un espace entièrement libre. C'était une nef sans murs, où elle me fit entrer. Le sol était pavé de dalles régulières et un cercle de colonnes cannelées se dressait seul sur le roc, deux fois plus haut que nous. Ces piliers supportaient un toit parfaitement plan sur lequel reposaient les blocs dentelés de la clef de voûte.

Emma sourit de mon évident étonnement et me conduisit entre deux colonnes jusqu'au centre du... pavillon. La lumière des miroirs crépusculaires baignait cette alcôve, et les ombres des piliers la cernaient. Le chaos s'étendait à nos pieds, déchiré d'ombre et de lumière en un fantastique éboulis de rochers.

« Où sommes-nous, demandai-je. Est-ce votre poste de guet, invisible de l'extérieur ? Est-ce un temple, proche de votre refuge ? »

Elle approuva du menton.

Je traversai la pièce jusqu'à sa limite nord, à l'opposé du point où j'étais entré. Une deuxième rampe descendait dans l'ombre. Je m'assis sur le rebord du dallage, repu de fatigue, de bonheur. Emma s'approcha de moi, posa la main sur ma capuche. « Je comprends maintenant pourquoi vous restez ici, dis-je. Ce n'est pas par crainte du Comité. C'est cet endroit. Vous avez Mars comme nous aurions toujours dû l'avoir. Un temple grec d'où contempler le monde, une sculpture lentement ciselée contrôlée par la planète. Et la vie – les mousses et les lichens, les crassules et l'herbe de Syrtis, les primevères et les androsaces – n'est-ce pas merveilleux de voir comme elle s'accroche autour des trous d'eau ? Tout ce qui peut pousser au milieu de cette désolation. Et bientôt il y aura des bouquets d'arbres... des genévriers martiens, les avez-vous vus ? Ô Emma !... quel monde est le vôtre ! Quel monde ! »

Elle me prit le bras, me releva et me fit descendre de quelques pas vers la corniche nord. Comme je commençais à me demander ce qu'elle me voulait, elle montra du doigt le territoire qui s'étendait à nos pieds. Sous le ciel indigo, je ne distinguai tout d'abord rien, puis je vis ce qu'elle montrait et

pensai qu'elle devait avoir entendu ce que j'avais dit. C'étaient des fleurs alpines qui poussaient dans les interstices du rocher : gentiane et saxifrage, primevères et rhubarbe tibétaine, pâles petites taches de couleur dans la lumière déclinante.

Je relevai les yeux : elle était partie. Puis je l'entrevis qui descendait rapidement le long de la crête. Je m'élançai à sa suite en lui criant d'arrêter. Je trébuchai, perdis du terrain. « Emma, ne pars pas. Ne pars pas. »

Il faisait nuit. Je ne la voyais plus. Sa réserve d'air était peut-être épuisée. J'essayai de revenir vers la dorsale, ne la retrouvai pas. Je ne pourrais jamais revenir au chariot. Je remontai lentement l'épais tissu du masque protecteur sur mon nez et baissai les lunettes de ma capuche. Je branchai le chauffage de ma combinaison et me remis à grimper jusqu'à ce que je ne puisse plus faire un pas. Alors je m'étendis. Je ne savais pas si je survivrais à la nuit.

Couché à l'abri d'un rocher, je me dis qu'elle avait dû épuiser son air. Ou bien c'était une épreuve destinée à éliminer les plus faibles. Elle reviendrait me chercher au matin. Puis je sombrai dans l'inconscience.

Plusieurs fois au cours de la nuit, je fus réveillé par le froid pénétrant, mais je me contentais de me retourner et je me rendormais. Le froid finit par vaincre même mon épuisement, je m'assis, tout ankylosé, pliai les doigts et les bras pour les réchauffer. Je ne savais pas quelle heure il pouvait être. La nuit me semblait déjà avoir duré des années. Et je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre.

L'aube sur le chaos. Archimède, le premier réflecteur solaire, surgit au-dessus de l'horizon et le monde passa du noir au gris ; puis les deux miroirs suivants parurent, et le dernier, complétant la formation en diamant des miroirs du matin. Dans l'aube des miroirs, le chaos était gris, coiffé d'un ciel perlé. Il faisait très froid. J'avais mal à la gorge, une migraine lancinante.

Une heure plus tard, le soleil se leva et sa vive lueur jaune coula sur le sol comme un colloïde. Je me levai et escaladai la crête, très lentement ; mais elle semblait me mener à un éperon différent. Lorsque je parvins au sommet, je n'y fus pas accueilli

par un pavillon surmonté d'un dolmen, bien que ce fût une colline au dos largement aplati. Je traversai pour aller examiner l'autre éperon, pensant que je pouvais les avoir confondus dans la pénombre. Mais il s'agissait aussi d'une colline ordinaire ; et au bas de la corniche qui partait vers le sud se trouvait mon chariot.

Je le rejoignis et bus un litre d'eau avant de manger un morceau. Par curiosité, je remontai sur la colline et inspectai les deux éperons à la recherche d'indices. Il semblait possible que les colonnes se fussent enfoncées dans la colline, ramenant les rochers à leur emplacement normal. Mais je ne pus trouver trace de discontinuité à leur base. Je vis bon nombre d'empreintes de pas, en dépit de tout, et malgré l'étrange disparition d'Emma, la veille au soir, j'étais encore relativement persuadé que son refuge était proche. Peut-être qu'une inspection des canyons qui entouraient la colline...

Je consultai les jauges sur la console de mon avant-bras et m'arrêtai court. Ma réserve d'oxygène était basse, il ne me restait que trente-cinq heures au débit minimum ! Je ne parvenais pas à le croire. J'avais dû en consommer beaucoup pour survivre à la nuit, mais comment avais-je pu la laisser arriver si bas sans y faire attention ?

Mais si je trouvais le refuge, cela n'aurait pas d'importance.

Je restais debout, indécis, entre les deux pics. Tous deux de roc bien solide. Mais les colonnes pouvaient avoir été rétractables, le refuge proche, Emma à court d'oxygène, décidée à tester ma résolution, ma volonté...

Je secouai la tête. J'avais peur de prendre le risque. Je m'éloignai à reculons du plus grand éperon, celui du nord, rechignant à m'en détourner. Le refuge pouvait se trouver juste en dessous de lui, une forteresse sous la montagne !

Je m'en arrachai, rejoignis le chariot et entrepris la tâche fastidieuse de le descendre le long de la grande crête.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que la longue marche de la veille et ma nuit à découvert m'avaient vidé de mes forces. Le chariot ne cessait d'essayer de m'échapper pour dévaler la pente et quand j'eus réussi à l'amener en bas de cette épuisante

descente, le traîner plus loin était presque trop pour moi. Ma randonnée se transforma en âpre lutte pour tirer ce chariot à travers la jungle de pierre.

Le grand soleil et sa nichée de miroirs flamboyaient dans le ciel au point que celui-ci semblait en feu. Le monde entier, pierre et ciel, rutilait de toutes les nuances de rouge et chaque caillou, chaque gravier de mon chemin palpitait au rythme de mon cœur, comme si je marchais dans mon propre corps sur une plaine raboteuse, langue ou rétine. L'homme transformé en planète. Les mares brillaient d'un éclat blanc et je m'agenouillai, rongé par la soif, pour lécher la pellicule d'eau au-dessus de la glace. Autour d'une de ces mares, des bouquets d'herbe de Syrtis crevaient leur gangue de glace pour se dresser comme des miracles de verdure sur la rocaïlle. Je m'arrachai à leur contemplation hébétée et me remis en marche ; j'errais à travers le chaos tandis que le grand poème de l'hiver tournait follement dans ma tête.

Perdu dans un des dédales de canyons, accablé par la fatigue et la migraine, je vérifiai ma jauge d'oxygène et me demandai si ma folie m'avait conduit à la mort. Cette pensée stimula chaque cellule de mon être comme un aiguillon, je bus encore un peu et vérifiai la boussole de mon chariot. Je sortis même la carte et essayai de la consulter, mais je finis par la rejeter et ris faiblement. Une carte du chaos ! Quelle drôle d'idée !

Quelque chose cédait au cœur de la planète et une masse énorme se soulevait sous Tharsis. Cela bouleversait le sol aux alentours, des fissures apparaissaient, dont la plus grande était le gigantesque système de canyons de Valles Marineris. À grande profondeur, l'eau s'écoulait à travers le régolithe labouré et s'accumulait à l'extrémité des canyons en vastes nappes souterraines. Tharsis continuait à se soulever, la pression continuait à s'exercer sur les nappes souterraines, de même que les fractures de la croûte s'étendaient, et finalement les nappes jaillissaient à la surface en quantités énormes. Le sol se creusait de grands canaux au nord et à l'est ; et le terrain situé au-dessus des cavités souterraines ainsi évidées s'effondrait pour former le chaos.

Et c'était là que j'avais abouti. C'était la seule carte que nous ayons. La mort est mère de la beauté, disaient les anciens poètes ; mais je crois qu'ils mentaient pour se consoler à la perspective de leur fin prématurée. Je sentis ce jour-là le poids de la mort sur mes épaules et toute cette étendue de pierre, l'éclat des soleils dans le ciel de calcédoine, étaient réduits à néant. Le seul paysage à garder une signification était celui des prochains pas. Chaque goulée d'air dans ma gorge à vif me faisait l'effet d'une plante occupée à transformer le roc en racine. Mon nez, ma gorge et mes poumons en feu engloutissaient le monde avec une soif inextinguible. Si jamais je cessais de boire cet air, je mourrais : je sentais au plus profond de mon être cette âpre et froide réalité. Mourir était devenir si *malade* que le corps tombait en panne, irrémédiablement. C'était un dysfonctionnement si radical que je n'avais jamais vraiment réussi à me le représenter. Mais je sentais à présent dans mon corps comment cela pouvait arriver. Et en cet instant la beauté était la dernière chose au monde qui me serait venue à l'esprit.

Le danger ne m'aiguissait pas non plus les sens. Le chaos m'apparaissait confusément, mes membres étaient de bois ; des larmes coulaient de mes yeux sur mes joues desséchées qu'elles brûlaient, je poussais des gémissements inarticulés, je me traînais et je traînais le chariot par un dernier sursaut de volonté. Je soulevais l'avant du chariot pour franchir une petite dénivellation et posais les roues sur la partie supérieure. Je revenais sur mes pas pour éviter une longue faille. Je redressais le chariot. Je tirais une roue pour passer par-dessus un caillou de quatre centimètres. Et cette longue journée passa en activités de cette sorte, dans une terrible confusion de cauchemar.

Dans l'éventail horizontal des rayons du soleil couchant, je m'assis sur un rocher. J'avais eu l'intention de me faire réchauffer un peu de soupe et de manger ce qu'il me restait de sucreries, mais j'étais trop épuisé pour faire un geste. Je restai assis à regarder la lumière de mon dernier coucher de soleil drainer le paysage. Quand le soleil eut disparu, je sentis monter en moi des sanglots auxquels je n'avais même plus la force de m'abandonner. Au-dessus de l'horizon, le diamant des

réflecteurs solaires projetait un éclairage de réverbères sur le territoire obscur. Et là, dans le ciel couleur de prune, si haut que le soleil l'éclairait encore, je vis un oiseau. Je voyais ses grandes ailes prendre le vent d'ouest, battre une fois ou deux à la poursuite du soleil. Un faucon des canyons ou un aigle arctique. Plus vraisemblablement un garok, grand corbeau tibétain. Un oiseau martien. La manipulation de leur stock génétique avait rendu leur vie possible. Cet oiseau est une idée, me dis-je. Poussé par la soif, je me secouai pour aller chercher de l'eau dans le chariot. J'avais besoin de nettoyer ma combinaison de mes excréments, de vider le réceptacle dans le chariot pour les recycler. L'oiseau imaginaire planait sur le chaos qu'il observait avec une attention vorace. Le vent aurait dû le balayer vers l'est. « Il devrait être au-dessus des canyons avec leurs renards et leurs taupes. Il n'y a rien d'autre ici que des gerboises et des pinsons des neiges qui vivent ensemble dans les mêmes trous. » Le vent m'emplissait la poitrine, je respirais irrégulièrement, l'oiseau en vol oscilla devant mes yeux, puis il resta sur place. Voler est un miracle, tu sais ; il était téméraire d'y penser. « Tu es une idée, Nederland. Et tu ferais mieux de manger un peu de soupe, ou bien la planète t'oubliera. »

Je mangeai de la soupe, des biscuits, des sucreries, des lamelles de bœuf. Je bus beaucoup d'eau. Je sortis du chariot la petite lunette d'approche et la braquai vers le sud. J'aperçus la découpe d'une falaise basse qui accrochait encore la lumière des miroirs. Ma falaise. Et peut-être un point vert, là sur ma gauche. Je bus encore de l'eau ; je pouvais sentir que je me réhydratais. Il ne me restait que six heures d'oxygène. Je me bourrai les poches : nourriture, bouteilles d'eau, télescope. Puis, abandonnant le chariot (trouvaille sur laquelle quelque archéologue du futur s'interrogeait), je partis vers le sud dans le crépuscule des miroirs.

L'oiseau planait toujours au-dessus de moi ; j'aperçus nettement son bec et décidai que c'était un garok. Ce n'était pas une vision fugitive mais un oiseau bien réel. Je me rappelai alors une chose que j'avais jadis lue : il n'était pas inhabituel à haute altitude d'avoir l'illusion d'un compagnon d'escalade,

devant ou derrière soi. J'écartai tristement cette pensée. Je ne voulais pas penser à ce qui m'était arrivé.

Quand le dernier réflecteur solaire disparut, la température chuta brusquement. Température nocturne de Mars : quarante degrés en dessous de zéro. Mais il n'y avait pas de vent, mon masque et mes lunettes étaient en place et le chauffage de ma combinaison de même que mes efforts me tenaient chaud. C'était une sensation bizarre... la combinaison irradiait de la chaleur sur toute ma peau, alors que respirer me glaçait intérieurement.

Pendant une heure ou deux, j'avancai prudemment, résolument, en gardant mes repères à l'œil et faisant attention à chacun de mes pas. Puis l'épuisement et la déshydratation m'engourdirent et le froid se répandit de mes poumons dans tout mon corps. Chaque inspiration mettait à la torture ma gorge douloureuse. J'avais soif et mon eau s'était changée en glace ; j'étais fatigué et mon lit était fait de rocher. Dans le noir, le sol du chaos était une succession de séracs en forme de crocs suspendus au-dessus de moi comme si j'escaladais un glacier de pierre. Ma tête et ma gorge hurlaient de douleur, je pensais que j'allais en devenir aveugle. Et je ne pouvais pas m'arrêter pour me reposer de peur de mourir. Quelques pas, une pause, quelques pas, une pause... et ainsi de suite.

Puis je tombai à court d'oxygène. Mon pouls s'accéléra follement, j'étais certain d'être en train de mourir. Quelle idée idiote, me dis-je, d'aller se promener ici tout seul ! À quoi pensais-tu ? Mon corps pompait et rejetait de l'air qui était comme de la glace sèche ; ma gorge ne me faisait même plus mal, j'avais dépassé ce stade. Voilà quelle était l'épreuve : l'air de Mars pouvait-il maintenir un homme en vie ? Des accès de faiblesse me donnaient la nausée, je voyais un monde d'ombres fantomatiques en pulsations de rouge, puis de vert. Je m'appuyai à une paroi rocheuse, toutes mes forces rassemblées pour rester conscient. Je respirais de la glace sèche. Dioxyde de carbone, argon, gaz inertes, une goulée d'oxygène... tout cela à trois cent quatre-vingt-dix millibars, peut-être quatre cent cinquante au fond d'Aureum – était-ce suffisant ?

Apparemment oui. Pour le moment. Assez pour bouger ? J'essayai et m'aperçus que je pouvais marcher. Mais le froid était à présent plus pénétrant que jamais. Je ne pouvais pas penser, et je pouvais tout juste marcher, mais j'avais peur de m'asseoir. Je continuai donc mon chemin titubant ; je mourais lentement de froid et mon cerveau s'éteignait par manque d'oxygène. Les heures passaient et je marchais. La privation d'oxygène engendrait en moi une douce euphorie ; pas exactement une exaltation spirituelle, plutôt une sensation de légèreté. Je marchais, m'arrêtais, titubais, tout cela avec la nette impression que si je n'arrivais pas à garder mon équilibre, je risquais de m'envoler.

Puis l'aube arriva. Archimède bondit sans avertissement au-dessus de l'horizon, me prenant complètement au dépourvu. J'avais oublié l'existence du jour. Le sang jaillit des crevasses de mes lèvres gercées qui s'étiraient sur un sourire cadavérique. « Le soleil... est une idée. »

Il me montrait que j'avais plus ou moins continué à marcher vers le sud. La falaise n'était pas à plus de deux kilomètres devant moi ; en me rapprochant, j'aperçus le drapeau vert sur ma gauche. « Navigation à l'estime, parfait. » Ma migraine avait disparu et je me sentis libre de m'asseoir un moment pour me reposer. Je faillis ne pas réussir à me remettre debout, mais quand j'y fus parvenu je repartis d'un pas léger, tout à fait détendu. Juste après le lever du soleil, j'arrivai au pied de la falaise où se posait le problème de l'échelle de corde. Il n'y avait pas moyen d'y couper, j'allais devoir grimper à cette chose. Je montai rapidement trois échelons et restai accroché par les bras en attendant d'avoir repris mon souffle. Puis j'ajoutai deux échelons et me reposai encore, suspendu contre le flanc de la falaise ; et je répétais la manœuvre jusqu'à ce que chacun de mes muscles hurle de douleur et que mes poumons pompent aussi vite que ceux d'un oiseau. Me hisser par-dessus le rebord était un problème technique qui me figea ; mais la pensée d'avoir survécu à la nuit pour m'effondrer au dernier virage était trop désagréable ; je me traînai par-dessus bord. À quatre pattes, sans relever la tête, je suivis l'échelle jusqu'à la voiture. Puis je me glissai à travers le sas – exercice épuisant – pour me

retrouver dans l'air indiciblement chaud du véhicule. Je déclenchai les systèmes automatiques avec les genoux et m'effondrai sur la banquette. Je regardais au-dehors la grande cuvette d'Aureum inondée de la lumière vert tilleul d'une nouvelle journée et, comme je tombais endormi, j'agitai le poing en direction du paysage. « Je suis allé jusqu'où j'ai pu pour toi, Emma Weil ! »

Et c'était vrai. Je dormis d'un sommeil de plomb jusque très tard dans la journée ; je fus réveillé par une soif intense. Je m'aperçus que j'étais trop raide pour faire un mouvement ; je m'étais déchiré un muscle sous le genou gauche, la tendinite me bloquait le droit, j'avais les bras et les aisselles couverts d'écorchures et de contusions à la suite de mon ascension de l'échelle.

J'enlevai ma combinaison ; l'odeur âcre qui s'en dégageait me fit frissonner. Je la jetai dans le compartiment à linge et passai dans le cabinet de toilette pour me laver. Je me regardai dans le miroir, épouvanté. Ma barbe ressemblait à un champ couvert de chaume sur lequel ma sueur faisait comme de la gelée blanche. Mon nez et mes joues étaient blafards et fendillés. « Il va falloir faire repousser la peau. Le Dr Laird ne va pas être content. » J'avais les yeux en trous de vrille profondément enfoncés et, en dessous, des poches noires. C'était la tête que j'aurais au dernier jour de mon existence. C'était l'aspect qu'aurait mon cadavre. Je m'aspergeai la figure, le picotement de l'eau était voluptueux : eau de vie, picotement vital.

Je regagnai le siège du conducteur et regardai par la fenêtre. Crépuscule sur le chaos, ombres terre de Sienne sous un ciel strié. Les violets heurtés d'une fin du monde. Mais ce n'était qu'une journée de plus qui venait de passer. Chaque jour était un trait sur le calendrier : nous pouvions vivre mille ans, cela restait vrai. J'avais vécu jusque-là comme si j'avais été immortel, mais à présent je voyais les choses sous un autre éclairage. Je pouvais la retarder le plus possible, viendrait toujours l'heure de la rupture définitive, la mort. Et le visage qui

me regardait dans le miroir du cabinet de toilette en était conscient.

J'avais donc mené ma vie selon des prémisses fausses. Toutes ces jérémiades sur la difficulté de l'existence... quel idiot j'avais été de singer l'ennui des immortels sans prendre garde au métronome de chair qui cliquettait en moi pour marquer chaque moment d'un ensemble fini vers lequel nous ne pourrions jamais revenir. Je m'étais comporté comme si j'étais un dieu, m'étais enfoncé dans le chaos sans égard pour ma propre vie ; puis, dans la nuit froide, j'avais appris, à rude école, à faire preuve de plus de discernement.

Alors, tandis que le ciel se vidait de toute lumière et que des nuages noirs s'amoncelaient au nord telles d'énormes et ténébreuses créatures, je sentis que les ressorts de tous mes actes étaient faussés. Je poussai un grognement et me glissai devant la plaque chauffante et le placard sur lequel elle était fixée. Avec des gestes de marionnette, je réhydratai un paquet de bœuf Stroganoff que je versai dans la poêle à frire. Je sortis le cognac et bus à la bouteille. À l'odeur du bœuf, mon estomac gargouillait. Toutes les fois que Shrike m'avait accablé de ses sarcasmes, il avait eu raison. Je bus une autre gorgée de cognac. « Tu es un âne, Nederland. Un idiot, un imbécile. Tu as passé ta vie comme une gerboise dans son trou, et pendant tout ce temps Mars la rouge tourbillonnait dans l'éther comme une toupie. Une gerboise qui gratte la pierre et ne veut jamais changer, en vie seulement lorsque la pie-grièche te saisit dans son bec et t'empale sur les buissons d'épines. » Une autre gorgée de cognac, brûlante dans mon gosier, me fit tourner la tête. Je versai le stroganoff dans une assiette et m'assis devant la petite table. Seule la plaque chauffante éclairait le compartiment ; j'allumai une lampe et les vagues reflets qui apparurent dans les vitres brouillèrent le ciel nuageux. Je mangeai un peu ; puis ma fourchette s'immobilisa au-dessus de l'assiette et je regardai la nuit qui m'entourait. « Ta vie doit changer. »

Le lendemain, je revins sur mes traces ; je conduisais avec la dextérité qui me revenait de mes années passées à parcourir la planète pour l'Inspection. Ç'avait été une époque agréable ; je m'en souvenais dans mes mains, dans le fait même de conduire,

et cela me donnait à réfléchir durant le trajet de repère en repère. Ce n'était encore que le début de l'après-midi quand je m'engageai sur la rampe menant à l'ancienne station de pompage, au sommet de la mesa. Toute l'équipe se précipita hors des bâtiments et se rassembla autour de la voiture pour m'accueillir. Tandis que je m'extirpais maladroitement du sas et regardais tous ces visages aux yeux ronds, curieux et ahuris, je compris l'impression que peut ressentir un prophète au retour du désert, je sentis que ma barbe aurait dû ruisseler sur mes genoux, que j'aurais dû rapporter les Tables de la Loi ou quelque chose de ce genre. Le visage de Xhosa était fendu d'un large sourire ; Hana voulut m'aider à marcher et je l'écartai avec irritation. Je traversai la cour en clopinant et entrai dans la grande tente, suivi de toute l'assemblée. « Que vous est-il arrivé ? » demanda Bill d'une voix horrifiée.

Je le leur racontai en en omettant la plus grande partie. Quand j'en arrivai à la falaise et à ma décision de partir à pied, Hana aspira entre ses dents comme si j'étais encore en danger. Et quand je parlai de ma nuit au-dehors sans oxygène, Xhosa siffla. « Je ne crois pas que cela ait jamais été fait », dit-il.

Cela m'intrigua et, plus tard, je vérifiai. Je découvris que quatre alpinistes en randonnée dans Kasei Vallis avaient perdu leur chariot dans une crevasse (pas trop difficile !) et s'étaient vus forcés de bivouaquer toute une nuit dans leurs combinaisons, sans oxygène, à deux kilomètres au-dessus du niveau zéro. Deux d'entre eux étaient morts, mais les deux autres avaient été secourus le lendemain. Je n'étais donc pas le premier être humain à passer une nuit sans protection à la surface de Mars ; mais je n'en étais pas loin.

Lorsque j'eus terminé mon histoire, Bill dit : « Nous avons reçu un message radio pour vous. On vous demande de regagner Burroughs le plus vite possible. Apparemment, vous allez diriger une expédition vers Pluton pour dédicacer Icehenge.

— Dedicacer Icehenge ?

— En souvenir de ceux qui sont morts durant la Sédition. C'est le Comité qui finance l'expédition et M. Selkirk qui l'organise. Il voulait vous dire qu'il espère que vous pourrez

partir bientôt... il aimerait que l'expédition arrive sur Pluton à temps pour le trois cent cinquantième anniversaire de la fondation du Comité. »

Je ne pus m'empêcher de rire. Tu m'as épinglé, Shrike ! Asticote-moi à mort ! Bien sûr, mes compagnons me dévisagèrent comme si j'étais devenu fou. Oui, je pouvais les voir se dire : il s'est aventuré dans le chaos et a souffert de privation d'oxygène, cela lui a tué tant de cellules cérébrales qu'il a fini par basculer de l'autre côté. C'est ça l'ennui quand on a une réputation d'excentricité ; une fois qu'elle est établie, même le comportement le plus banal paraît bizarre simplement parce qu'il s'agit de vous.

Si bien qu'après m'être fait soigner la peau et m'être reposé quelques jours, je montai en voiture avec deux étudiants que je connaissais à peine et me mis en route, avec un détour pour voir New Houston une dernière fois. L'expédition de Selkirk m'attendrait.

La Nappe souterraine.

À New Houston, je montai faire le tour de la crête en boitillant pour contempler ma cité natale à présent en ruine. Puis je descendis rejoindre la voiture abandonnée et m'assis à l'intérieur. À travers le pare-brise étoilé, le soleil était éblouissant.

Emma Weil s'était assise là. Emma Weil avait vécu ici, à New Houston, pendant quelques semaines agitées, tout au moins... semaines au cours desquelles j'avais moi aussi vécu ici. Je caressais les accoudoirs de la banquette de ma main gantée. Je serais bientôt en route pour Pluton afin de « dédicacer » le monument laissé par Oleg Davydov et son groupe de voyageurs... et le dédier au Comité pour le développement de Mars, la force même qui avait poussé Davydov à son acte désespéré.

Et pourtant le souvenir de Davydov, Emma et l'AIM serait *perpétué* ; ce mégalithe serait désormais leur à jamais. Le Comité fléchissait où il fallait, comme un judoka, avec l'espoir de me déséquilibrer ; mais si j'exerçais une poussée au bon endroit, je pouvais le faire tomber. Cette fois leur plan pouvait

être déjoué. L'Association interstellaire de Mars avait résisté, Emma Weil avait résisté, j'avais résisté et je continuerais à résister ; et ainsi peut-être libérerions-nous Mars un jour.

Quel peut être l'intérêt de s'attacher au passé ? Chaque jour s'évanouit dans le néant et il nous faut vivre chaque seconde dans le présent. Le présent est la réalité tout entière. Mais les êtres humains sont plus que réels. Nous nous élançons à travers les années ainsi que des géants, comme dit le poète, et on ne peut comprendre nul d'entre nous sinon comme une créature qui développe sans cesse de nouvelles exfoliations. Quand la mémoire renonce à nous contenir, nous devons aimer le passé plus que jamais, nous y accrocher... sinon le présent devient un mélange confus de bruits et de couleurs au sein duquel il n'est pas deux êtres humains, grandes créatures étirées, qui puissent faire plus qu'effleurer l'extrême limite de leur enveloppe spatiale... il n'est personne qui puisse vraiment comprendre l'autre. Chérir le passé signifie devenir pleinement humain.

Je m'agrippai de toutes mes forces aux accoudoirs de cette vieille voiture et les entendis craquer. Ici s'était jadis assis un être humain que je comprenais. Qu'elle y soit morte ou qu'elle ait pu s'échapper, je ne le saurais jamais. Mon pèlerinage pour la retrouver avait été vain ; je n'avais trouvé dans cette contrée dévastée rien d'autre que moi-même ; ou des fantômes. Mais je pris alors conscience que cela n'avait pas d'importance. Cela n'avait pas d'importance. Je fus aussitôt empli, comme d'eau ou d'air, d'une irrésistible sensation de quiétude. Qu'Emma ait survécu ou soit morte cette nuit-là dans le canyon du Fer-de-Lance, elle avait vécu, elle avait résisté... une femme admirable avait aimé Mars et s'était battue pour sa planète, avait consacré la continuité de son être à l'idée que nous pouvions y vivre en tant qu'hommes libres. Et je savais qu'il en était ainsi. Qu'elle se fût échappée ou qu'elle fût morte dans le siège même que j'occupais, elle survivait dans mon cœur, dans mon esprit et dans ma vie. Et c'était suffisant.

Nos vies sont des plantes sur lesquelles poussent des feuilles et des fleurs qui tombent et sont à jamais perdues. Je suppose

que rédiger ces quelques notes à leur propos ne changera pas grand-chose ; les mots sont des fils de la Vierge dans un univers de basalte. Je suis pourtant heureux de l'avoir fait. Nous allons bientôt nous poser sur la neuvième planète et, dans cet interrègne, je me sens libéré de toute attache, à la lisière d'un nouveau monde, d'une nouvelle vie ; débarrassé de toute habitude, opinion et espérance, je tremble comme un brin d'herbe en plein vent. Ma vieille vie tourbillonne dans ma tête comme fleurissent les androsaces le long d'un torrent au fond d'un canyon et je me demande ce qui en subsistera dans ma nouvelle existence, car même ma mutation me semble à présent un rêve, fragmentaire, délirant, irréel. Pourtant, filés en fibres impalpables, ces fragments d'un univers se perpétueront peut-être dans mon esprit : nous nous souvenons le mieux de ce que nous éprouvons avec le plus d'intensité. Le maillon faible est...

TROISIÈME PARTIE

Edmond Doya

2610

Mal en prit à ces hommes puissants
de te confier leur histoire,
Toi qui as oublié les noms
de ceux qui t'élevèrent pour leur gloire :
Malgré leur soin jaloux,
c'est ainsi que tu les as servis,
Et nous savons aisément par toi
ce qu'il en coûte de se fier aux Tombes.

MICHAEL DRAYTON,
« Poly-Olbion »

Je rêvais parfois d'Icehenge : je traversais, médusé, le fond du vieux cratère, parmi les grandes colonnes blanches. Dans ces rêves, j'étais très souvent membre de l'équipage du *Perséphone* lors de la première expédition vers Pluton en 2547. J'atterrissais avec le reste de l'équipage sur une plaine jonchée de blocs de basalte noir et constellée de cratères, tout près des vieilles sondes automatiques. Et j'étais là, sur la passerelle avec le commandant Ehrung et ses officiers, quand arrivait l'appel du Dr Cereson, sorti dans un V.S. pour localiser les pôles magnétiques. Sa voix était haut perchée, tremblait d'une excitation qui ressemblait à de la peur, et la radio crachotait pendant ses silences :

« J'atterris au pôle géographique... vous feriez bien d'envoyer rapidement une équipe de reconnaissance par ici... il y a... une *construction*... »

Puis je rêvais que je filais vers le pôle nord dans le V.S. où s'entassaient Ehrung et ses officiers, tendus et silencieux. Sous nos pieds défilait la surface de Pluton, noire et obscure, annelée de cratères successifs. Je me rappelle que je me disais dans ces rêves que le sifflement continu de la radio était le bruit de la planète. Puis – tout comme dans les films rapportés par le *Perséphone*, on aurait pu dire que je me projetais en rêve dans ces films – nous apercevions devant nous l'horizon ténébreux. Bas dans le ciel était suspendu le croissant de Charon, la lune de Pluton, et en dessous... des points blancs. Un groupe de tours blanches. « Descendons », disait calmement Ehrung. Un cercle de parallélipèdes blancs posés sur leur petit côté, dressés vers le plafond étoilé.

Puis nous étions tous dehors, en scaphandre, et avançons vers la construction. Le soleil, point brillant juste au-dessus des tours, projetait une pâle lueur sur la plaine. L'ombre des tours s'étirait sur le sol : les membres de notre groupe s'enfonçaient

dans l'ombre d'une tour, disparaissaient, réapparaissaient dans la coulée de lumière suivante. Le sol que nous foulions était recouvert d'une couche de fin gravier noir. Nous y laissions de profondes empreintes.

Nous passions entre deux des parallélépipèdes – ils nous réduisaient à la taille de nains – pour nous retrouver dans l'immense cercle irrégulier qu'ils formaient. On aurait dit qu'il y en avait plus de cent, de tailles toutes différentes. « De la glace, disait une voix dans nos écouteurs. On dirait de la glace. » Personne ne répondait.

À partir de là, mes rêves devenaient toujours confus. Les événements se déroulaient dans le désordre, ou plus ou moins en même temps ; des voix bavardaient dans mes écouteurs, et ma vision devenait cahotante comme dans le film qu'avait ramené la première caméra manuelle. Ils découvraient le pauvre Seth Cereson plaqué à l'un des plus grands monolithes, la visière collée à la glace, dans une ombre qui le rendait tout juste visible. On le ramenait plongé dans un état de choc vers les V.S. ; il ne cessait de répéter qu'il y avait quelque chose qui bougeait à l'intérieur du monolithe. Tout le monde était un peu inquiet. Plusieurs personnes allaient inspecter un monolithe écroulé qui s'était fragmenté en centaines d'éclats en frappant le sol. D'autres examinaient les arêtes des trois tours triangulaires, qui étaient presque transparentes. Installé au sommet d'un monolithe, je voyais en bas les petites silhouettes argentées qui couraient de l'un à l'autre, allaient se placer au centre du cercle et regardaient à la ronde, escaladaient la tour renversée.

Alors un cri couvrait les autres voix. « Venez voir ! Venez voir !

— Du calme, du calme, disait Ehrung. Qui parle ?

— Par ici. » Une des silhouettes agitait les bras en désignant le monolithe devant laquelle elle se tenait. Ehrung allait rapidement le rejoindre et les autres suivaient. Nous nous rassemblions derrière elle et contemplions la tour de glace. Sur la surface blanche et lisse, légèrement translucide, des signes étaient gravés :

अभ्युद अभ्युत्सद्



Ehrung les contempla longuement, et derrière elle son équipage les contemplait aussi. Et, dans mon rêve, je savais qu'il s'agissait de deux mots sanskrits, écrits en alphabet narangi : *abhy-ud* et *aby-ut-sad*. Et je savais qu'ils signifiaient :

déplacer, pousser plus loin ;
mettre en mouvement vers.

Une autre fois, dans mon demi-sommeil juste avant de me réveiller, dans cet état où l'on sait qu'on doit se lever mais quelque chose vous en empêche, je rêvai que je participais à une expédition postérieure vers Icehenge, destinée à mettre fin une fois pour toutes à la controverse au sujet de ses origines. Et alors je m'éveillai. Il s'agit habituellement d'un des rares instants de grâce de notre vie, se réveiller déprimé ou inquiet pour une raison quelconque, puis s'apercevoir que cette raison faisait partie d'un rêve et qu'il n'y a pas à s'inquiéter. Mais pas cette fois. Le rêve était vrai. Nous étions en 2610 et nous faisions route vers Pluton.

Nous étions soixante-dix-neuf à bord du *Flocon-de-Neige* : vingt-quatre membres d'équipage, seize journalistes et trente-neuf savants et techniciens. L'expédition avait été financée par l'Institut de Transtation pour le progrès de la connaissance, mais j'en étais le principal maître d'œuvre. Je grognai à cette idée et sortis du lit.

Mon réfrigérateur était vide, aussi, après m'être débarbouillé, je sortis dans le couloir. Celui-ci avait des murs de bois brut, disposés selon des angles légèrement irréguliers ; le plancher était fait de blocs de mousse étonnamment agréables sous le pied.

Alors que je passais devant sa chambre, la porte s'ouvrit et Jones sortit. « Doya ! fit-il en me voyant. Tu es de sortie ! Ta compagnie m'a manqué.

— Oui, dis-je. J'ai eu trop de travail, je suis prêt pour une partie.

— Je crois que le Dr Brinston veut te voir », dit-il en passant les doigts dans sa chevelure auburn en broussaille. « Tu vas prendre le petit déjeuner ? »

Je hochai la tête et nous partîmes de concert le long du couloir. « Pourquoi Brinston veut-il me parler ?

— Il désire organiser une série de débats sur Icehenge dirigés chacun par l'un d'entre nous.

— Seigneur. Et il veut que j'y participe ? » Brinston était l'archéologue en chef et probablement, en tant que tel, le membre le plus important de notre expédition, même si le Dr Lhoste, de l'Institut, était notre chef en titre. Brinston en était bien trop conscient. C'était un emmerdeur... un Terrien grégaire (si ce n'est pas là un pléonasme) et un petit universitaire arrogant. Quoique... pas si petit que ça ; il faisait du bon travail.

Nous débouchâmes dans le couloir principal qui menait au réfectoire. Jones m'adressa un large sourire. « Il croit apparemment que ta participation est essentielle pour les débats, tu sais, étant donné ton importance historique et tout.

— Ne te fiche pas de moi. »

Dans l'entrée du réfectoire aux murs blancs, il y avait un grand écran d'information bleu. Nous fîmes halte devant. Une console permettait d'inscrire des messages sur le tableau. La nouvelle question, affichée tout récemment, était la grande interrogation, celle qui nous avait amenés jusqu'ici : « Qui a édifié Icehenge ? » en grosses lettres orange.

Mais, naturellement, les réponses étaient des blagues. En rouge, vers le centre du tableau : « DIEU. » En jaune : « Les restes d'une météorite de glace cristallisée. » Dans un coin, en longues lettres vertes : « Nederland. » En dessous, quelqu'un avait écrit : « Non, un autre extraterrestre. » Cela me fit rire. Il y avait plusieurs autres hypothèses (j'appréciais particulièrement : « Pluton est une planète-message envoyée

par une autre galaxie ») dont la plupart avaient été avancées dès l'année qui avait suivi la découverte, avant que Nederland ne publie sur Mars les résultats de ses travaux.

Jones s'approcha de la console. « J'en ai une nouvelle, dit-il. Voyons, des caractères gothiques jaunes devraient convenir : "Icehenge a été édifié par une civilisation préhistorique." » – son dada favori était que l'homme était d'origine extraterrestre et avait su voyager dans l'espace à une époque reculée – « "Mais l'inscription a été gravée par l'expédition Davydov." »

— Jones, protestai-je. Tu recommences. Combien de ces réponses sont de toi ?

— Pas plus de la moitié », dit-il et, devant mon air consterné, il pouffa. Il me fit rire, moi aussi, mais nous reprîmes notre sérieux avant d'entrer dans le réfectoire.

Là, Bachan Nimit et ses adeptes des micrométéorites étaient assis ensemble à une table en compagnie du Dr Brinston. Je me fis tout petit en le voyant et gagnai la cuisine.

Jones et moi prîmes une table de l'autre côté de la salle et commençâmes à manger. Jones, spécialiste de l'évolution et de la préhistoire célèbre dans tout le système pour ses visions hérétiques, n'avait rien d'autre qu'un tas de pommes sur son assiette. Il observait les lois diététiques de son monde d'origine, l'astéroïde Icare, spécifiant qu'il ne fallait rien manger qui soit le résultat de la mort d'un quelconque être vivant. Les goûts de Jones le portaient vers les pommes et il termina celles-ci rapidement.

J'avais presque fini mon omelette quand Brinston rejoignit notre table. « Monsieur Doya, quelle joie de voir que vous avez quitté votre cabine ! dit-il d'une voix sonore. Pourquoi vivre comme un ermite ! »

En fait, je quittais assez régulièrement ma cabine, mais je prenais soin d'éviter Brinston. Sa présence m'en rappela la raison. « Je travaille, dis-je.

— Oh ! je vois ! » Il sourit. « J'espère que cela ne vous empêchera pas de venir participer à nos petites conférences.

— Vos quoi ?

— Nous organisons une série de conférences et nous espérons que tout le monde viendra en donner une. » L'équipe des micrométéorites s'était retournée pour nous regarder.

« Tout le monde ?

— Enfin... tous ceux qui représentent une approche différente du problème.

— Où voulez-vous en venir ?

— Comment ?

— Où voulez-vous en venir ? répétais-je. Tout le monde, à bord de ce vaisseau, sait déjà tout ce que les autres ont écrit ou déclaré à propos d'Icehenge.

— Mais un débat permettrait de confronter ces opinions. »

L'esprit universitaire. « Un débat ne servirait qu'à discuter et ressasser les mêmes arguties. Nous nous sommes chamaillés pendant des années sans que personne ne change son point de vue et maintenant nous nous rendons sur Pluton pour voir Icehenge et découvrir qui l'a vraiment placé là. Pourquoi mettre en scène une répétition de ce qui a déjà été dit ? »

Brinston s'empourpra. « Nous espérons qu'il y aurait du nouveau. »

Je haussai les épaules. « Peut-être. Écoutez, allez-y sans moi. »

Brinston marqua un temps. « Ce ne serait pas si grave, dit-il d'un air pensif, si Nederland était là. Mais maintenant les deux principaux théoriciens vont manquer. »

Je sentais mon antipathie pour lui se transformer en aversion. Il connaissait ma parenté avec Nederland et c'était une pique. « En ce qui concerne Nederland, il y est déjà allé. » C'était vrai, et il était vraiment dommage qu'il n'ait pas tiré meilleur parti de la visite. Il n'avait fait que dédier une plaque à la mémoire de l'expédition des mineurs d'astéroïdes dont il avait découvert l'existence ; à l'époque, son explication était si largement acceptée que l'on n'avait même pas fouillé le monument.

« Quand bien même, on aurait pu penser qu'il aurait à cœur de participer à l'expédition qui va confirmer ou infirmer sa théorie. » Sa voix s'enflait à mesure qu'il sentait ma gêne.

« Dites-moi, monsieur Doya, quelle était donc la raison avancée par le Pr Nederland pour ne pas se joindre à nous ? »

Je le dévisageai longuement. « Il craignait qu'il n'y ait trop de débats, dis-je en me levant. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je retourne au travail. » Je passai dans la cuisine prendre quelques provisions et retournai dans ma cabine. J'avais le sentiment de m'être fait un ennemi, mais je ne m'en souciais pas trop.

Oui, Hjalmar Nederland, le célèbre historien d'Icehenge, était mon arrière-grand-père. C'était un fait que j'avais toujours su, autant qu'il m'en souviennne, bien que mon père ne m'ait jamais encouragé à m'en enorgueillir. (Papa ne descendait pas de lui ; ma mère, si.)

J'avais lu ses œuvres complètes – les livres sur Icehenge, son histoire de Mars en cinq volumes, ses premiers ouvrages sur l'archéologie terrienne – avant l'âge de dix ans. Je vivais alors avec mon père sur Ganymède. Papa avait eu la chance de se faire embaucher comme équipier sur un voilier solaire inscrit dans l'Aller-retour, une course qui entraînait les voiliers dans les couches supérieures de l'atmosphère de Jupiter.

D'habitude il n'avait pas autant de chance. La voile solaire était pour les riches et ceux-ci n'avaient pas souvent besoin d'équipage. Aussi, la plupart du temps, papa travaillait comme manœuvre : balayeur de rues, conducteur sur les chantiers, tout ce que pouvait proposer la guilde des ouvriers non spécialisés. Ainsi que je le compris plus tard, il était pauvre, peu débrouillard, et avait du mal à joindre les deux bouts. J'ai peut-être pris modèle sur lui pour mener ma barque.

Il était petit et malingre ; il s'habillait comme un ouvrier, avait des moustaches tombantes et souriait beaucoup. Les gens étaient toujours surpris d'apprendre qu'il avait un enfant... il n'avait pas l'air assez important. Mais, lorsque nous vivions sur Mars, puis sur Phobos, il avait fait partie d'un quartile. L'autre homme était un sculpteur célèbre qui avait beaucoup d'influence dans les cercles artistiques. Et ma mère, en tant que petite-fille de Nederland, avait des relations à l'université de Mars. À eux deux, ils avaient réussi à obtenir ce rare privilège

(en particulier sur Mars), la permission d'avoir un enfant. Puis, quand le quartile s'était séparé, mon père avait été le seul à avoir envie de s'occuper de moi, il avait grandi avec moi, d'une certaine façon, dans le sens où la présence d'un jeune enfant, moi, l'avait tiré d'une dépression. C'était ce qu'il m'avait dit. Je fus confié à sa garde (j'avais six ans et n'avais jamais mis le pied sur Mars) et nous partîmes pour Jupiter.

Après cela, papa ne parla plus jamais de ma mère, ni des autres membres du quartile, ni de mon célèbre arrière-grand-père (quand il pouvait m'empêcher d'aborder le sujet), ni même de Mars. C'était, entre autres, un être sensible... un poète qui écrivait pour son plaisir et ne paya jamais un sou pour faire entrer ses poèmes dans les archives publiques. Il aimait les paysages, planétaires ou spatiaux, et après nous être installés sur Ganymède, nous passions de longues heures à nous promener en scaphandre dans les collines désolées pour regarder se lever Jupiter ou une des autres lunes, ou bien assister au lever du soleil, l'aube la plus claire de toutes. Nous nous entendions bien. Nos tranquilles passe-temps étaient à l'origine de l'inspiration de papa. Ceux de ses poèmes qui exerçaient le plus de fascination sur moi, cependant, étaient ceux qui parlaient de Mars. Tel celui-ci :

*Croisière dans le canyon Lazuli.
Pellicule glacée sur le torrent ténébreux
Qui craque sous notre proue.
Rivière qui s'élargit, débouche dans le soleil :
Un million de méandres suivent la vieille vallée.
Panaches de givre sur toutes les bouches.
Interminables falaises du canyon rouge,
Montagnes et canyons, sans fin.
Filets noirs dans le grès roux :
Blocs sculptés de vent qui nous surplombent.
Là-bas, sur la grève humide et rouge :
Vert pâle de l'herbe de Syrtis. Vert,
Dans le canyon mon cœur est pur...
Pourquoi repartir ?
À l'ouest, le ciel d'un violet profond,*

*Avec deux étoiles, blanche et indigo :
Vénus et la Terre.*

Même si papa n'aimait pas Nederland (j'avais découvert qu'ils ne s'étaient rencontrés qu'une fois), il comprenait pourtant ma fascination pour Icehenge. Je ne sais pourquoi, j'aimais ce mégalithe ; c'était la plus fabuleuse histoire que je connusse. Pour mon onzième anniversaire, papa m'emmena au bureau de poste le plus proche (nous nous trouvions à l'époque sur la brillante Europe et faisons de longues randonnées sur les plaines enneigées). Après un entretien à voix basse avec un des employés, nous passâmes dans une salle d'holovision. Il avait refusé de me dire ce que nous allions voir et j'étais plein d'appréhension, pensant que c'était peut-être ma mère.

L'holoviseur se mit en marche et nous nous retrouvâmes dans le noir. Un ciel étoilé. Soudain une étoile plus brillante se leva au-dessus d'un horizon jusque-là invisible et une pâle clarté inonda une sombre plaine rocailleuse.

Puis je le vis au loin : le mégalithe. Le Soleil (je la reconnaissais maintenant, cette étoile brillante qui venait de se lever) n'en frappait encore que le sommet qui brillait d'un reflet blanc. En dessous, ce n'étaient que des rectangles noirs qui cachaient les étoiles. La ligne de démarcation descendait rapidement (l'holo passait en accéléré) et ils apparurent, immenses et blancs. Immenses par rapport à la maquette que j'en avais à l'époque.

« Oh ! *papa* !

— Viens, allons jeter un coup d'œil.

— Rapprochons l'image, veux-tu dire. »

Il éclata de rire. « Où est ton imagination, mon fils ? » Il programma le déplacement – je passai au travers d'un monolithe – et nous nous retrouvâmes au centre du monument, près de la plaque commémorative de l'expédition Davydov. Nous en fîmes lentement le tour, tête renversée pour regarder en l'air. Nous inspectâmes la colonne brisée et ses morceaux épars, puis allâmes regarder de près l'énigmatique inscription.

« Il est fort surprenant qu'ils n'aient pas tous signé de leur nom », dit mon père.

Puis la scène disparut, et nous fûmes de retour dans la pièce nue. Papa surprit mon air désolé et rit. « Tu auras bien d'autres occasions de le revoir. Viens, allons nous offrir une glace. »

Quelque temps après cela, il eut l'occasion de se rendre sur Terre. J'avais tout juste quatorze ans. Des amis à lui avaient acheté un petit vaisseau qu'ils ramenaient et ils avaient besoin d'un autre homme d'équipage. Ou peut-être n'en avaient-ils pas absolument besoin, mais ils le voulaient avec eux.

Nous venions de nous installer sur Ganymède et j'avais trouvé un travail à la station atmosphérique. Nous étions là depuis plus ou moins un an et je n'avais pas envie de déménager une nouvelle fois. J'avais écrit un livre sur les aventures dans l'espace de l'expédition Davydov et je comptais le faire publier grâce à l'argent que j'économisais. (Pour un peu d'argent, tout le monde peut faire entrer un ouvrage dans les banques de données et l'inscrire au catalogue général ; savoir si quelqu'un le lira jamais est une autre histoire, mais j'avais l'espoir, à l'époque, qu'un des clubs de lecture achèterait les droits pour le mettre à son catalogue.)

« Tu vois, papa, tu as vécu sur la Terre et sur Mars, alors tu as envie d'y retourner pour pouvoir te promener à l'air libre et tout ça. Mais moi je m'en fiche. Je préfère rester ici. »

Papa me regarda attentivement, choqué par un tel sentiment, pour autant qu'il puisse l'être – car, ainsi que je le compris beaucoup plus tard, ma réticence à me rendre sur Terre venait principalement du fait que Hjalmar Nederland avait déclaré dans une interview (et sous-entendu dans bien des articles) qu'il n'aimait pas cette planète.

« Tu n'y es jamais allé, dit mon père. Sinon tu ne dirais pas ça. Et c'est quelque chose qu'il faut voir, crois-moi. L'occasion ne se présente pas si souvent.

— Je sais, papa. Mais l'occasion s'est présentée pour toi, pas pour moi. »

Il me regarda en fronçant les sourcils. Dans un monde où il y a si peu d'enfants, on traite tout le monde en adulte ; et mon père m'avait toujours traité en égal, à un point qu'il serait

difficile de décrire. Il ne savait plus quoi me dire. « Il y a de la place pour toi aussi.

— Mais uniquement si tu m'en fais. Écoute, tu seras de retour dans un an ou deux. Et j'irai là-bas un jour. En attendant je désire rester ici. J'ai un travail et des amis.

— D'accord, dit-il en détournant les yeux. Tu es ton propre maître, tu fais ce que tu veux. »

Je me sentais mauvaise conscience sur le moment, mais pas tant que plus tard, quand je me souvins de la scène et compris ce que j'avais fait. Papa était fatigué, il traversait une mauvaise passe, il avait besoin de ses amis. Il avait alors près de soixante-dix ans, il n'avait rien réussi et il était las. Dans le temps, il aurait approché de la fin, et je pense qu'il se sentait ainsi... Il n'avait pas encore pris le deuxième souffle qui survient quand vous prenez conscience que, loin d'être terminée, l'histoire ne fait que commencer. Mais ce deuxième souffle ne venait pas de moi, ou avec mon aide. Et il me semble pourtant que c'est là le rôle des enfants.

Il partit donc pour la Terre et je restai seul. Environ deux ans plus tard, je reçus une lettre de lui. Il était en Micronésie, sur une île quelque part dans l'océan Pacifique. Il avait fait la connaissance de marins des Marquises. Des flottilles de vieux bateaux à voiles micronésiens, appelés *wa'a kaulua*, sillonnaient le Pacifique en emportant des passagers et même du fret. Papa avait décidé de se placer comme apprenti auprès d'un navigateur des Carolines, un de ceux qui naviguaient comme dans l'ancien temps, sans radio, ni sextant, ni compas, ni même cartes.

Et c'est ce qu'il a fait depuis, pendant quarante-cinq ans. Quarante-cinq ans à apprendre à évaluer la vitesse du navire en regardant passer les noix de coco ; à mémoriser les distances séparant les îles ; à se diriger sur les étoiles et prévoir le temps : à s'allonger au fond du bateau les nuits où le ciel est couvert pour sentir les vagues afin de déterminer le cap... Je repense aux temps difficiles de notre vie commune et je comprends qu'il a, peut-être, trouvé ce qu'il cherchait. De temps en temps, je reçois un mot des Fidji, de Samoa ou d'Oahu. Une fois, j'en ai

reçu un de l'île de Pâques, avec la photo d'une statue. Il disait :
« Et ça, ce n'est pas une mystification ! »

C'est le seul indice que j'aie jamais eu qu'il sache quelles sont mes occupations.

Je restai donc sur Ganymède et habitai dans un foyer, et je travaillai à la station atmosphérique. J'avais appris ce mode de vie avec mon père ; je ne connaissais rien d'autre et ne pensais pas à en changer. Mes compagnons de foyer étaient ma famille et cela ne me posa jamais de problème. Lorsque mon nom sortit sur la liste des stoppeurs, j'allai m'installer sur Titan et m'inscrivit à la guilde des ouvriers non spécialisés en attendant un poste à la compagnie météorologique ; je balayais les rues, poussais des brouettes et déchargeais les vaisseaux spatiaux. Le travail me plaisait et je pris vite des forces.

Je trouvai une chambre en meublé par une petite annonce à la guilde et découvris que la plupart de mes colocataires étaient aussi des ouvriers. C'était une compagnie sympathique : les repas étaient animés et les sauteries duraient parfois toute la nuit... notre logeuse adorait cela. Une des plus anciennes locataires, une certaine Angela, aimait discuter philosophie... « agiter des idées », ainsi qu'elle disait. Quand les nuits étaient fraîches, elle appelait quelques-uns d'entre nous par l'intercom pour nous inviter à la cuisine où elle préparait continuellement du thé et nous harcelait, moi et trois ou quatre habitués, de questions et de provocations. « Ne pensez-vous pas qu'il est bien établi que tous les présidents américains assassinés l'ont été par les rose-croix ? » demandait-elle, puis elle nous racontait comment John Wilkes Booth avait survécu à l'incendie de la grange, pris une autre identité et tué aussi bien Garfield que MacKinley...

« Et Kennedy aussi ? intervint John Ashley. Vous êtes sûre que vous n'êtes pas en train de parler d'Ahasvérus l'Assassin ? » John était rose-croix, voyez-vous, et de tempérament emporté.

« Ahasvérus ? demanda Angela.

— Le Juif Errant.

— Saviez-vous qu'à l'origine il n'était pas juif du tout ? demanda George. Il s'appelait Cartaphilus et était portier de Ponce Pilate.

— Une seconde, dis-je. Revenons à nos moutons. Booth a été identifié grâce à ses empreintes dentaires, si bien que le corps trouvé dans la grange ne pouvait être que le sien. Les empreintes dentaires ne mentent pas. Votre hypothèse s'effondre donc dès le départ, Angela. »

Elle se mettait chaque fois à protester et nous passions à la nature des preuves, puis à la nature de la réalité, tout en vidant théière sur théière. Je défendais Aristote contre Platon, Hume contre Berkeley, Peirce contre les métaphysiciens, Allenton contre Dolpa, et la chaude atmosphère de la cuisine retentissait de notre discussion acharnée. Bien des fois, je clouai le bec aux autres avec mon méli-mélo d'empirisme, de pragmatisme, de logique positiviste et d'humanisme essentialiste... ou je croyais le faire, jusque tard dans la nuit, quand je remontais dans ma petite chambre tapissée de livres du troisième étage, m'étendais sur mon lit en regardant mes livres et me demandais à quoi cela rimait. Se pouvait-il qu'il soit vrai que nous ne sachions rien d'autre que ce que nous disent nos sens ?

Une fois, John Ashley nous apporta un ouvrage intitulé *Soixante-Six Cristaux sur la neuvième Planète*, d'un certain Théophilus Jones. Après qu'il nous l'eut résumé, je n'aurais pas pu être plus sarcastique. Je connaissais bien les ouvrages précédents de Jones, et cette nouvelle hypothèse ne faisait rien pour arranger son cas. « Tu ne vois pas à quel point il est illogique ? Il lui faut contredire toute notre vision de l'histoire de l'humanité, le travail de centaines de savants basé sur des milliers de preuves irréfutables, rien que pour établir la *possibilité* qu'il ait existé une civilisation préhistorique avancée ? Ce qui ne prouverait aucunement qu'ils soient allés jusqu'à *Pluton* pour y édifier un temple. Enfin, pourquoi auraient-ils fait ça ?

— D'accord, mais regarde tout ce qu'il dit de l'extrême antiquité d'Icehenge.

— Non, non, non, rien de tout ça n'est une méthode de datation sérieuse. Le calcul des probabilités pour un monolithe

de se faire heurter par une micrométéorite ? Mais enfin, on s'en fiche de savoir à combien elles s'élèvent. Il pourrait tout aussi bien s'être fait toucher le lendemain de son érection et au diable les probabilités ! Cela ne prouve rien. Ce monument a été érigé par des Martiens il y a environ trois siècles, ceux de l'expédition Davydov. Ce sont les seuls qui avaient les moyens d'aller jusqu'à Pluton il y a si longtemps. Relis Nederland, il a tout élucidé de façon magistrale. Il a même trouvé mention des plans du monument dans le carnet d'Emma Weil. Avec ce genre de preuve, on n'a pas besoin de chercher des explications tirées par les cheveux. C'est absurde, John. »

Et John répliquait aussitôt que non, et Angela, George et les autres le soutenaient habituellement. « Comment peux-tu en être sûr, Edmond ? Comment ?

— En examinant les preuves que je possède. Cela tombe sous le sens. »

Non pas que mes sentiments à l'égard de mon arrière-grand-père eussent toujours été si positifs. Une fois, je rentrais après une dure journée à charger des tuyaux. J'avais bu quelques bières après le travail avec le reste de l'équipe et je me sentais déprimé. En passant devant une boutique d'holoviseurs, je reconnus Nederland dans un des personnages lilliputiens participant à un débat qui passait sur l'holo en vitrine. Curieux, je m'arrêtai pour le regarder. Il discutait de je ne sais quoi – de la rue, il était difficile d'entendre le haut-parleur du magasin – avec un groupe d'individus bien habillés à l'air sentencieux qui lui ressemblaient beaucoup ; très bien mis, il respirait l'autorité et arborait sur son minuscule visage un docte froncement de sourcils – il s'apprêtait à reprendre celui qui parlait.

Je me souvins que j'avais une fois tarabusté mon père : « Pourquoi n'aimes-tu pas grand-papy, papa ? Pourquoi ? Il est célèbre ! » Il me fallut beaucoup insister de la sorte rien que pour faire admettre à papa qu'il n'aimait pas Nederland, et encore davantage pour qu'il s'en explique. Finalement, il avait dit : « Eh bien, je ne l'ai rencontré qu'une fois, mais il a été grossier avec ta mère. Elle disait que c'était parce que nous l'avions ennuyé, mais je pense qu'il aurait quand même pu être poli. C'était sa propre petite-fille et il s'est conduit comme si elle

avait été une clocharde qui lui réclamait une pièce. Cela ne m'a pas plu. »

Je le laissai dans sa vitrine et repris ma route en réfléchissant à cela. Lorsque j'arrivai à mon vieux meublé miteux avec ses murs décrépis et ses carreaux cassés, je revis Nederland sur son luxueux plateau martien avec ses beaux habits et me sentis un peu amer.

Mais, la plupart du temps, j'étais fier d'avoir un si grand historien pour ancêtre ; son œuvre me fascinait, j'étais devenu expert en la matière. Un mur de ma chambre était recouvert d'étagères remplies d'ouvrages de Nederland ou sur lui, ou sur Oleg Davydov, Emma Weil, l'Association interstellaire de Mars, la Guerre civile martienne et le reste de l'histoire de Mars des premiers temps. J'étais devenu un spécialiste de toute cette époque et mes premières publications furent des lettres envoyées à *Chronique de l'Histoire martienne* et *Vestiges* pour corriger des erreurs dans des articles sur cette période. La publication de ces lettres dans des journaux si prestigieux me convainquit que j'étais un érudit autodidacte, un ouvrier intellectuel, l'égal de n'importe quel universitaire. Et je me mis à étudier plus fort que jamais, très content de moi... amateur dans un domaine où je n'avais jamais eu le moindre contact avec les sources d'information premières : un des nombreux disciples de Nederland dans la révision générale de l'histoire martienne.

Les années avaient donc passé et Icehenge, ainsi que l'explication qu'en avait donnée Nederland, la stupéfiante histoire de la mutinerie de Davydov, était resté un point focal de ma vie. Le tournant décisif – la fin de mon innocence, pour ainsi dire – eut lieu le Jour de l'an 2590. Je travaillais alors pour la Compagnie météorologique de Titan. Tôt dans la soirée, j'étais au travail pour participer à la création d'un orage qui se déchaînait au-dessus de la bruyante ville nouvelle de Simonidès. Juste avant la grosse explosion de minuit – deux énormes boules de feu de Saint-Elme qui entraient en collision au-dessus du dôme – on nous donna congé et nous débarquâmes en ville décidés à prendre du bon temps. Toute l'équipe, seize personnes en tout, se rendit d'abord à notre bar habituel, *Chez Jacques*.

Jacques était déguisé en Vieille Année et son chimpanzé apprivoisé, vêtu de couches et de rubans, représentait la Nouvelle. Je bus plusieurs bières, me laissai ouvrir sous le nez diverses capsules et me retrouvai bientôt, comme la plupart de ceux qui étaient là, fin saoul. Mon patron, Mark Starr, se roulait par terre où il luttait avec le chimpanzé. Il avait l'air de perdre. Un chœur improvisé braillait un vieux succès, *Je l'ai rencontrée dans un restaurant de Phobos*, et, inspiré par l'évocation de mon satellite natal, je me mis à entonner un contre-chant fort élaboré. J'étais apparemment le seul à en percevoir les beautés. Il y eut des hurlements de protestation et la femme assise à côté de moi manifesta sa désapprobation en me poussant du banc. Alors que je me remettais sur pied, elle se leva ; je la projetai sur la table de derrière. Les occupants de celle-ci, dérangés par son arrivée, se mirent à lui taper dessus. Magnanime, je lui attrapai le bras et la leur arrachai. Aussitôt dégagée, elle me frappa rudement à l'épaule et cogna de nouveau rageusement. Je parai le coup de l'avant-bras et la visai au sternum mais elle avait une meilleure allonge et était beaucoup plus en colère, si bien que je dus battre rapidement en retraite en évitant ses poings. Malgré une paire de gifles bien assénées, je vis que je ne faisais pas le poids et me glissai hors du bar à travers la foule.

Je m'assis au bord du trottoir et me laissai aller. Je me sentais bien. Il y avait beaucoup de monde dans la rue, la plupart dans un état d'ébriété avancé. L'un d'entre eux ne me vit pas et trébucha sur mon pied. « Hé ! » cria-t-il en m'attrapant par le col, à genoux devant moi. « Qu'est-ce que ça veut dire de faire tomber les gens comme ça ? » C'était un homme à la poitrine en forme de barrique avec des bras minces qui n'en avaient pas moins l'air costaud ; il me secoua un peu et il me sembla que ses biceps avaient l'air de fils de fer sous la peau. Il avait de longs cheveux emmêlés, une petite tête et il puait le whisky.

« Désolé », dis-je, et j'essayai de dégager mon col de ses mains. Je n'y arrivai pas. « J'étais tranquillement assis là et vous m'êtes rentré dedans.

— Bien sûr ! » cria-t-il, et il me secoua à nouveau. Puis il me lâcha et ses yeux roulèrent légèrement ; il se mit sur les fesses,

considéra sa situation d'un air hébété et se laissa glisser dans le caniveau, hors du chemin. Je m'éloignai d'un ou deux pas, mais il me fit signe d'arrêter. Il sortit un flacon de sa poche de chemise, l'ouvrit avec une gaucherie précautionneuse, se l'agita sous le nez.

« Vous ne devriez pas prendre de ça, lui dis-je.

— Et pourquoi donc ?

— Ça fait monter la pression sanguine. »

Il me dévisagea de ses yeux injectés de sang. « Vaut mieux qu'elle monte que pas de pression du tout.

— Vu sous cet angle...

— Alors vous feriez mieux d'en essayer un peu, hein ? »

Je ne savais pas s'il était sérieux, mais je décidai de ne pas chercher à savoir. « Je suppose que oui. »

Il se hissa lentement à côté de moi sur le rebord du trottoir. Assis, il ressemblait à une araignée. « Faut avoir de la pression sanguine, c'est ce que je dis toujours.

— Je vois. »

Il agita le flacon sous mon nez et je sentis aussitôt l'effet de la came. Il le laissa là jusqu'à ce que je m'évanouisse presque d'euphorie et de manque d'oxygène. « Mon vieux, dit-il, le Jour de l'an tout le monde devient *dingue*.

— Je me d-demande bien pourquoi, bon Dieu », réussis-je à dire.

Puis Mark, Ivinny et quelques autres de l'équipe jaillirent hors de *Chez Jacques*. « Viens, Edmond, le singe a déniché un extincteur et il va nous arroser d'un moment à l'autre. »

Je me levai beaucoup trop vite et, quand les lumières colorées eurent disparu, je fis signe à mon nouveau compagnon. Il commença à se lever et nous l'aidâmes à se mettre sur pied. Il était d'une vingtaine de centimètres plus grand que nous tous. Nous partîmes à la traîne de mon groupe d'amis ; nous bavardions sans interruption en écoutant à peine ce que disait l'autre tant nous étions défoncés. Puis un groupe d'une quarantaine de personnes en train de se battre surgit d'une rue latérale et nous fûmes pris au milieu ; Simonidès était rempli de marins de Caroline Holmes, l'aube était proche et, à en juger par le brouhaha répercuté par le dôme, il semblait qu'il y avait

des bagarres dans toute la ville. Les bras de mon nouveau compagnon n'étaient minces que par rapport à son torse gigantesque et, grâce à leur longueur et leur puissance, il était en mesure de dégager une large zone autour de lui. Je collai à ses talons et fus frappé à la tempe par son coude. Quand je repris conscience quelques secondes plus tard, il me traînait par les pieds sur les traces de Mark et des autres. « Qu'est-ce qui t'a pris de m'attaquer par-derrière, hein ? beugla-t-il. Tu sais pas que c'est dangereux ?

— Euh... » Un flacon fourré sous une de mes narines et j'eus de nouveau les idées claires. Je me relevai en trébuchant et suivis mon compagnon par les rues encombrées.

À l'aube, nous étions à la lisière de la ville, assis sur la large bande de béton juste en bordure du dôme. Il restait sept ou huit membres de l'équipe qui riaient et buvaient à une grande bouteille blanche. Mon nouvel ami faisait des dessins avec du gravier sur le béton. Un point blanc apparut au-dessus de l'horizon et s'étira en une ligne effilée qui divisait la nuit : les anneaux. Saturne allait bientôt se lever.

Mon ami était devenu mélancolique. « La compétition », ricana-t-il en réponse à une réflexion que j'avais faite au sujet du tapage de cette nuit. « La compétition, c'est toujours la même histoire. Le vieux sage contre le jeune Turc, ou les jeunes Turcs, et le jeune Turc, s'il est à la hauteur, ce qu'il est par définition, semble toujours gagner, à tous les coups. Même aux échecs. Tu as entendu parler de Goodman. Ce type étudie religieusement les échecs pendant à peine vingt-cinq ans, fait ses débuts à trente-cinq ans et gagne trois cent soixante parties de tournoi d'affilée, écrase le vieux Gunnar Knorrson – cinq cent quinze ans – par douze à deux, Knorrson qui était tenant du titre interplanétaire depuis cent soixante et quelques années ! C'est déprimant.

— Tu joues aux échecs ?

— Oui. Et j'ai cinq cent quinze ans.

— Houlà, c'est vieux. Tu n'es pas Knorrson ?

— Non, je suis vieux, c'est tout.

— Tu parles.

— Oui, j'en ai vu, des Jours de l'an. Je ne peux pas dire que je m'en rappelle beaucoup...

— Ça fait longtemps.

— Ouais. En plus, je doute que je me souvienne de celui-ci demain, alors tu vois comme ça file.

— Tu as dû en voir, des changements.

— Oh ! oui. Pas tant que ça, malgré tout, au cours des deux derniers siècles. Il me semble que les choses ne changent plus aussi vite qu'avant. Pas aussi vite qu'aux XX^e, XXI^e et XXII^e siècles, vois-tu. La force d'inertie, je pense.

— Un plus lent renouvellement de la population, veux-tu dire.

— Ouais, c'est ça. Tout le monde prend son temps. Je suppose que c'est un phénomène que l'on observe partout.

— Vraiment ?

— Je ne sais pas. Mais, bon Dieu, pourquoi le vieux sage ne bat-il pas le jeune Turc ? Pourquoi ne continue-t-on pas à s'améliorer ? Où passe notre créativité ?

— Au même endroit que nos souvenirs, dis-je.

— Je suppose. Enfin, à quoi bon ? Gagner n'est pas primordial. Je me porte très bien sans ça. Je n'ai pas envie de changer. » Il secoua la tête. « Je ne voudrais pas faire comme les Phénix. Tu en as entendu parler ? Des types qui se rassemblent en société secrète et se font sauter le caisson le jour de leur cinq centième anniversaire ? »

Je hochai la tête. « Le club des Phénix.

— Des Phénix ! Conçois-tu une telle stupidité ? Je ne comprendrai jamais ces gens. Je ne comprendrai jamais non plus ces casse-cou. On dirait que plus ils ont à perdre, plus grand est le frisson qu'ils éprouvent à risquer leur vie sans raison. Ces foutus idiots qui se battent en duel à l'épée, essaient de se poser sur Jupiter, vont pique-niquer sur un iceberg dans les anneaux..., qui se font tuer !

— Tu penses vraiment que les gens ont plus à perdre à mourir maintenant que quand ils vivaient soixante-dix ans ?

— Certainement.

— Pas moi. »

Il m'enfonça son coude dans les côtes, brutalement. « Tu n'es qu'un gosse, tu n'y connais rien. Tu ne sais pas comme cela te semblera étrange plus tard. » Il balaya rageusement ses graviers. « Dans tout le système, il n'y a que deux cents personnes, à peu près, plus vieilles que moi. Et elles disparaissent rapidement. Un de ces jours, moi aussi je disparaîtrai. Mon corps rejettera tous ses implants médicaux et *s'arrêtera* » – il claqua des doigts – « comme ça. On ne sait toujours pas pourquoi. Et, bon sang, je ne me fais pas à cette idée. Comprends-tu ce que ça fait de vivre aussi vieux ? Non, bien sûr. Tu ne peux pas. Je te le dis, ça ne me dérangerait pas de vivre encore six cents ans. J'essaie sans cesse d'en persuader mon corps. Et je suis *sacrément* content de ne pas être mort à soixante-dix ans ou à cent. Qu'est-ce que c'est, une vie comme ça ? Bon Dieu, j'ai fait tant de choses... » Ses yeux, braqués sur le béton où nous étions assis, regardaient à une distance infinie.

« Tu as fait tout ce que tu voulais ? »

Il secoua la tête, en colère contre moi.

« Moi non plus. »

Il rit avec mépris. « J'espère bien que non. »

J'étais encore ivre ; j'avais des élancements dans la tête et toute ma vie semblait tourbillonner devant moi, sur le béton à l'extérieur du dôme. « J'aimerais voir Icehenge. »

Il fit volte-face, me dévisagea avec une expression bizarre. Il écarta ses cheveux emmêlés pour mieux me voir. « Tu aimerais voir *quoi* ?

— J'aimerais me tenir au milieu, en faire le tour et le regarder. Icehenge, tu sais, le monument de Davydov, là-bas sur Pluton.

— Ah ! » s'écria-t-il. Il éclata de rire. « Ha ! Ha ! Ha ! » Il se mit à genoux, se releva. « Davydov, as-tu dit ?

— Il dirigeait l'expédition qui a édifié le monument. »

Dans son agitation, il tourna autour de moi et poussa encore quelques éclats de rire. Il vint se placer devant moi, se pencha pour agiter son poing serré devant mon visage. « Il... n'a... *pas*... fait... ça. »

Sa colère pénétra enfin les brumes de mon ivresse. « Quoi ? dis-je, desoûlant rapidement. Qu'as-tu dit ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que Davydov a quelque chose à voir avec ça ?

— Hum. » Je rassemblai mes idées. « Un historien nommé Nederland a reconstitué l'histoire sur Mars, il a trouvé un carnet...

— Eh bien, il s'est trompé ! »

J'étais ahuri. « Je ne pense pas, enfin, il s'est bien documenté...

— Imbécile ! Pas du tout ! Que dit-il... des mineurs d'astéroïdes ont assemblé à la diable un astronef et sont partis, qu'est-ce que ça a à voir avec Pluton ? Réfléchis un peu. » Il s'approcha à grands pas du dôme, le frappa rudement de la paume.

Je me levai et le suivis, troublé mais intrigué. « Mais c'étaient les seuls à aller jusque-là, vois-tu... un processus d'élimination...

— Non ! » Il ouvrit la bouche... hésita... tourna les talons et s'éloigna. Je le suivis et, quand il s'arrêta, je tournai autour de lui. Il tenait les poings serrés devant lui.

« Qu'est-ce que tu as ? demandai-je. Pourquoi es-tu si sûr que l'expédition Davydov n'est pas... »

Il pivota, me saisit le bras et me tira à lui. « Parce que je sais », dit-il, la voix pâteuse. « Je sais qui l'a placé là-bas. »

Il me lâcha, prit une profonde inspiration. À cet instant, Saturne surgit au-dessus de l'horizon et, dans le dôme, tout le monde se mit à pousser des acclamations. Dans tout Simonidès, les cris, les sirènes, les sifflets, les avertisseurs et les cloches saluaient l'aube de la nouvelle année en un bruyant chahut. Mon compagnon bascula la tête en arrière et hurla d'une voix rauque, puis il s'éloigna de moi dans la foule.

« Attends ! » criai-je, et je m'élançai à sa suite. « Hé ! Attends ! » Je le rattrapai, le saisis par la manche, le forçai à se retourner. « Que veux-tu dire ? Qui l'a placé ? Comment le sais-tu ?

— Je *sais* », dit-il d'un ton brusque. Il me regarda fixement. Dans toute cette cacophonie, nous étions tous deux immobiles face à face, les yeux dans les yeux. Et quelque chose dans son expression me dit qu'il savait. Il me disait la vérité. Ce fut cet

instant qui changea tout, ce fut cet instant qui me changea. J'appris alors qu'à certains moments, en certains lieux, nous nous *rencontrons* d'une façon qui rend toute tricherie impossible. L'intensité de la chair franchit le fossé de cerveau à cerveau. Le regard de basilic de cet homme aux yeux injectés de sang me pétrifiait et je sus qu'il savait.

Je n'étais pas satisfait pour autant. « Comment ? » dis-je.

Il devait avoir lu sur mes lèvres. Il pointa sur son visage un index noueux. « J'ai aidé à le construire ! Ha ha ! » Avec tout ce bruit, il était difficile de l'entendre et il semblait se parler en partie à lui-même, ce qui rendait la chose encore plus difficile, mais il dit quelque chose comme : « J'ai aidé à le construire et maintenant je suis le dernier. Elle seule... » – le hurlement d'un avertisseur – « hommes et femmes, là-bas, et maintenant tous sont morts sauf moi ! » Il dit encore autre chose, mais les cris de la foule couvrirent ses paroles.

« Mais qui, pourquoi ? hurlai-je. Qu... »

Il m'interrompit d'un coup au sternum. « Trouve-le. Je ne t'en dis pas plus. » Il tourna les talons et s'enfonça dans la foule en laissant derrière lui les gens suffisamment en colère pour me rendre difficile de le suivre. Je contournai cependant des groupes et en bousculai d'autres, au désespoir de le rattraper. J'aperçus sa chevelure en broussaille derrière un petit groupe de personnes et fonçai dans le tas... « Attends ! hurlai-je. Attends ! »

Il m'entendit, fit demi-tour et me chargea, me renversa d'une bourrade. Je me relevai vivement et vis sa tête dépasser de la foule, mais l'allure de ma poursuite se ralentit ; à quoi bon ? S'il ne voulait pas me parler, je ne pouvais pas le forcer.

Je cessai donc de le suivre et restai là, complètement désorienté, dans l'aube embrumée, comme si cette nouvelle année avait apporté avec elle un monde neuf. Des étrangers me dévisageaient, me désignaient à d'autres. Je me rendis compte que j'étais sale, échevelé... non pas que cela me distinguât en rien dans cette foule, mais cela me ramena soudain à la réalité dont je n'avais plus conscience depuis plusieurs minutes, au moins. Je secouai la tête. « Bonne année ! » criai-je au cercle de ceux qui m'observaient – à mon étranger avec ses étranges

nouvelles – et j’essayai de revenir sur mes pas pour retrouver ce qui restait de l’équipe.

Cet homme savait quelque chose à propos d’Icehenge, j’en étais certain. Et cette certitude bouleversa mon existence.

J’étais à court de nourriture et j’avais épuisé mes souvenirs, aussi décidai-je de laisser tomber un jour ou deux le clavier et mes mémoires pour traîner dans les salles communes. Je tomberais peut-être sur Jones, ou je pourrais le dénicher. Plusieurs personnes à bord, avais-je entendu dire, se sentaient offensées que Jones ait été invité (par moi). Théophilus Jones était un paria, un de ces étranges savants qui défient les dogmes fondamentaux dans tous les domaines, le leur comme les autres. Mais je considérais le grand rouquin comme l’une des personnes les plus intelligentes à bord du *Flocon-de-Neige*, et de loin la plus distrayante. Et il était plus enclin que les autres à discuter d’autre chose que d’Icehenge. Avant de quitter ma chambre, je gagnai la console de ma bibliothèque pour lui faire imprimer un des livres de Jones. Lirais-je *L’Énigme de la technologie préhistorique* (volume 5) ? Oui. Je tapai le code.

Je pris un grand bol de crème glacée dans la cuisine et allai m’installer à une table pour la manger en lisant. Le réfectoire était vide... c’était peut-être la période de sommeil ? Je n’en étais pas sûr.

J’ouvris mon livre tout neuf aux pages encore raides aux abords de la reliure en spirale et me mis à lire :

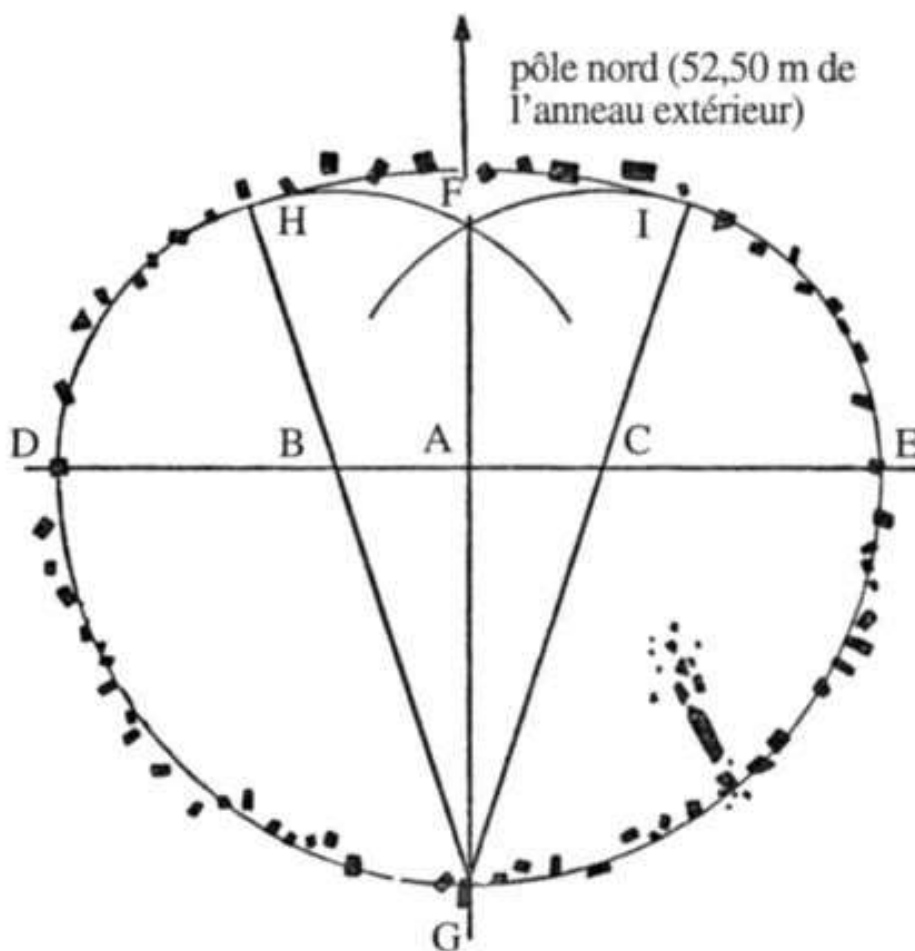
... Il nous faut soupçonner une présence extraterrestre dans les énigmes des origines de l’humanité car l’échec de la science à éclaircir le mystère des débuts de l’évolution humaine, à découvrir le point où l’homme se rattacherait à une espèce terrestre, est significatif ; et les récentes découvertes de l’Oural et de l’Inde du Sud, où ont été trouvés des squelettes humains fossilisés âgés de cent millions d’années, démontrent que le modèle scientifique de l’évolution humaine admis jusqu’ici est faux. Une intervention extraterrestre, sous forme de manipulation génétique, croisement entre espèces ou, plus vraisemblablement, colonisation, est presque certaine.

Il n'est donc pas impossible qu'ait existé dans les temps préhistoriques une civilisation humaine technologiquement avancée... une précédente vague de l'Histoire, dont toute trace a disparu. Que toute trace de cette civilisation ait été effacée est inévitable. Mers et continents sont nés et ont disparu depuis, et l'humanité elle-même doit être passée près de l'extinction plus d'une fois. S'il a existé une grande et antique cité sur le vaste triangle de l'Inde alors que celui-ci n'était qu'un promontoire au nord du Gondwana, qu'en saurions-nous à notre époque, écrasée comme elle a dû l'être dans la collision entre l'Inde et l'Asie, profondément enfouie sous l'Himalaya par la Terre elle-même ? Peut-être est-ce pour cela que le Tibet est un lieu où les hommes ont toujours possédé une grande et antique sagesse et ce que nous savons maintenant être le plus ancien des langages écrits, le sanskrit. Peut-être quelques membres de cette antique race ont-ils survécu au cataclysme immémorial ; ou peut-être les Tibétains ont-ils découvert des cavernes à partir desquelles de profondes fissures s'enfoncent dans le basalte de la montagne vers des vestiges de cette cité détruite...

Mon bol de glace était vide, aussi me levai-je pour aller le remplir à la cuisine en secouant la tête. Quand je regagnai ma table, Jones en personne était dans la salle, en pleine conversation avec Arthur Grosjean. Ils étaient devant le tableau noir et Grosjean tenait un marqueur. Il avait été planétologue en chef à bord du *Perséphone* en 2547 et était coauteur de la seule description détaillée du mégalithe. Il était vieux, près de cinq cents ans, petit et frêle. Il enroulait maintenant un bout de ficelle autour du marqueur en écoutant Jones qui parlait d'une voix animée. Je m'assis et les regardai en mangeant.

« Vous tracez d'abord un demi-cercle, dit Grosjean. Cela vous donne la moitié sud. Et la moitié nord – celle qui se trouve le plus près du pôle – est aplatie. » Il dessina un diamètre horizontal et un demi-cercle en dessous. « Nous avons déterminé la construction qui permet d'obtenir la courbure de la moitié nord. Vous divisez le diamètre en trois parties égales. Vous prenez les points B et C comme centres pour les arcs de rayon BD et CE. » Il plaça les lettres fiévreusement. « À partir

de leur point de rencontre, F, vous tracez une perpendiculaire qui passe par le centre A et rencontre le demi-cercle sud au point G. Vous tracez GBH... et GCI... puis l'arc HI de centre G. Et voilà ! »



« La construction... », dit Jones. Il prit le marqueur et se mit à dessiner de petits rectangles autour du cercle.

« La totalité des soixante-six monolithes se trouve à moins de trois mètres de cette construction, dit Grosjean.

— Et c'est un modèle celtique préhistorique, dites-vous ?

— Oui, nous avons découvert plus tard qu'il était employé en Grande-Bretagne au cours du second millénaire avant Jésus-Christ. Mais je ne vois pas comment cela peut venir à l'appui de votre théorie, monsieur Jones. Il aurait été tout aussi facile aux constructeurs d'Icehenge de copier les Celtes qu'aux Celtes de

copier les constructeurs d'Icehenge... plus facile, si vous voulez mon avis.

— Peut-être, mais comment savoir ? Cela me semble extrêmement suspect. »

Puis Brinston et le Dr Nimit entrèrent. Jones leva les yeux et les aperçut. « Et qu'en pense le Dr Brinston ? » dit-il à Grosjean. Brinston l'entendit et regarda dans leur direction.

« Eh bien », dit Grosjean, mal à l'aise, « je crains qu'il ne pense que nos mesures du monument sont inexactes.

— Comment ? »

Brinston quitta Nimit pour s'approcher du tableau. « L'examen des hologrammes pris à Icehenge montre que les mesures *in situ* – qui n'ont pas été faites par le Dr Grosjean, je le précise – ont été effectuées sans aucune rigueur.

— Il faudrait qu'elles soient bien inexactes, dit Jones en se tournant vers le tableau, pour faire de cette construction une spéculation hasardeuse.

— Eh bien, c'est le cas, dit Brinston d'une voix tranquille. Particulièrement du côté nord.

— Si vous voulez savoir, confia Grosjean à Jones, je pense quand même que cette construction est celle utilisée par ceux qui ont édifié le monument.

— Je ne pense pas que cette attitude soit saine », dit Brinston d'une voix pleine de condescendance. « Je pense que moins nous aurons d'idées préconçues avant d'être sur place, mieux cela vaudra.

— J'ai été sur place, dit Grosjean d'un ton cassant.

— Oui », dit Brinston, toujours jovial. « Mais cela ne relève pas de votre domaine. »

Jones jeta violemment le marqueur à terre. « Vous êtes un imbécile, Brinston ! » Il y eut un silence choqué. « Icehenge ne relève pas de votre domaine exclusif parce que c'est vous *l'archéologue* ! »

Je me levai, fasciné par le spectacle : le grassouillet Brinston qui essayait encore d'avoir l'air dégagé ; le rouquin Jones, rouge de colère, qui le dominait de toute sa taille ; le frêle et sévère Grosjean qui complétait le tableau ; et Nimit et moi qui regardions de l'autre côté de la pièce.

Les lèvres de Jones se retroussèrent et Brinston fit un pas en arrière, les mâchoires soudain tendues. « Venez, Arthur, dit Jones. Allons poursuivre ailleurs notre conversation. » Il sortit de la pièce à grands pas et Grosjean le suivit.

Je me souvins de Nederland en train de me dire : « Cela va devenir un cirque. » Brinston s'approcha de nous, l'air toujours tendu. Il remarqua que nous le dévisagions et eut l'air gêné. « Quelle susceptibilité, ces deux-là, dit-il.

— Ils ne sont pas susceptibles, répondis-je. Vous les avez vexés en venant semer la zizanie.

— *Moi*, je sème la zizanie ! explosa-t-il. C'est vous la force perturbatrice à bord de ce vaisseau, Doya, à vous cacher tout le temps dans votre cabine comme si vous ne vouliez rien avoir à faire avec nous ! À refuser de participer à nos discussions ! Vivre vingt ans sur Transtation comme un clochard a fait de vous une espèce de misanthrope.

— Ne pas vouloir participer à vos jeux ne veut pas dire que je suis misanthrope. En plus, j'ai du travail.

— Du travail, ricana-t-il. Votre travail est terminé. » Il passa dans la cuisine en nous laissant, Nimit et moi, nous dévisager en silence.

Transtation – où j'avais vécu quinze ans et non vingt – est le train de marchandises, la liaison express, la fusée à grande vitesse permanente pour les satellites extérieurs. Elle se sert du Soleil et des géantes gazeuses comme corps-morts ou accélérateurs gravitiques pour tourner. Elle parcourt en un an une distance à peu près équivalente à l'orbite de Saturne... plutôt rapide pour un caillou. Elle est née dans la tête de Caroline Holmes, le richissime armateur qui a bâti la plupart des colonies de Jupiter ; et elle en a largement profité, comme de toutes ses autres idées. Sa compagnie, les Métaux joviens, a pris un astéroïde grossièrement cylindrique de douze kilomètres de long sur cinq de diamètre environ. Il a été évidé, un énorme système de propulsion a été installé à un bout et il s'est mis à tourner autour du Soleil, changeant constamment d'orbite pour parvenir à son prochain rendez-vous.

J'y étais arrivé en 2594 sur une navette de Titan. Mon nom avait fini par apparaître sur la liste des stoppeurs (le Conseil des satellites extérieurs fournissait la traversée gratuite entre les satellites qui sinon aurait été trop coûteuse pour les simples particuliers, il suffisait de s'inscrire sur la liste et d'attendre que votre nom arrive aux premières places. J'avais attendu quatre ans).

L'arrivée sur Transtation ressemble à une course de relais où il faudrait passer le témoin à un coureur cinq fois plus rapide... car faire accélérer une navette à la vitesse de Transtation enlèverait tout intérêt à son principe même. Notre navette se déplaçait à sa vitesse maximale et les passagers étaient enfermés chacun dans une cabine anti-*g* (la Gelée) du petit vaisseau de transfert. Au passage de Transtation, les vaisseaux de transfert étaient propulsés dans sa direction avec une accélération terrifiante, ensuite ses équipes de transfert le happaient et ils accéléraient encore plus tandis qu'ils nous tiraient à eux.

Même dans la Gelée, les brusques accélérations étaient éprouvantes. Au moment où nous fûmes happés, j'eus le souffle coupé et perdis conscience une seconde. Durant cette seconde, j'eus une brève vision, vive et nette. Je ne voyais que du noir, sauf à mi-distance, droit devant moi : là se dressait un bloc de glace taillé en forme de cercueil. Pétrifié dans cette bière scintillante, les yeux grands ouverts, je me contemplais moi-même.

La vision disparut, je revins à moi, secouai la tête, clignai des yeux. Les gens de Transtation m'aidèrent à sortir de la Gelée et j'allai rejoindre les autres passagers dans un salon de réception. Plusieurs étaient manifestement malades.

Un employé de Transtation nous souhaita la bienvenue et, sans autre cérémonie, nous escorta à travers le portail jusqu'en ville. Il y avait foule... les largages vers Jupiter étaient sur le point de se faire et il y avait des tas de marchands en ville. Je me trouvai en priorité un travail comme plongeur de restaurant puis gagnai l'avant de Transtation, louai un scaphandre et pris l'ascenseur pour la surface, près du lac de méthane. Je restai un

long moment assis là. J'étais sur Transtation, le premier pas vers l'extérieur.

Car j'étais toujours sur les traces d'Icehenge, oui. Mes rêves, mes visions sous le choc de l'accélération, mes études, mes déplacements, tout tournait autour du mégalithe. Et après ma rencontre avec l'étranger, sur Titan – après avoir vu voler en éclats mon histoire la plus chère –, j'avais repris mes études avec une idée fixe, nourrie d'un vague sentiment de trahison : je découvrirais qui avait mis là ce foutu truc.

Et je prenais mon temps. Pas question d'agir avec la précipitation de Nederland. Dans son désir d'être le premier – son aspiration à être celui qui *a résolu le mystère* – il avait été imprudent, il avait sauté trop vite aux conclusions et considéré trop de faits comme acquis. Je ne ferais pas la même erreur. Avec en tête le souvenir du regard de l'étranger aux yeux injectés de sang, je me plongeai dans les archives du Comité pour le développement de Mars, du Conseil des satellites extérieurs, des diverses compagnies minières qui avaient exploité les satellites, des chantiers navals, de l'expédition *Perséphone* et ainsi de suite : des années et des années de travail. Et je commençais peu à peu à discerner un fil conducteur.

Quelques années après mon arrivée sur Transtation, je me réveillai un matin dans le parc, une très jeune fille serrée dans mes bras. On venait d'allumer le « soleil » et sa lumière encore peu puissante donnait une rassurante illusion de matin. Je me levai, fis quelques exercices pour me dégourdir les jambes. La jeune fille se réveilla. En pleine lumière, elle paraissait quinze ou seize ans. Elle s'étira comme un chat. Sa veste était toute froissée. Elle était venue me trouver au milieu de la nuit et m'avait réveillé parce qu'il faisait froid et que j'avais une couverture. Il avait été agréable de dormir avec quelqu'un, de se caresser pour se réchauffer, de sentir un contact humain même à travers nos vestes.

Elle se leva et épousseta son pantalon. Elle me regarda et sourit.

« Salut, dis-je. Tu veux aller prendre le petit déjeuner au *Café Rouge* ?

— Non, je dois aller au travail. Merci de m'avoir réchauffée. » Elle tourna le dos et s'éloigna à travers le parc. Je la regardai jusqu'à ce qu'un bouquet de noisetiers la dérobat à ma vue. Il était rare de voir quelqu'un d'aussi jeune sur Transtation.

J'allai manger... je dis bonjour à Dolorès, la caissière, pendant qu'elle encaissait mon addition, mais elle se contenta de hausser les épaules. Je sortis et flânai sans but dans les rues. Parfois le monde réel vous fait l'impression d'un holo, où rien de ce que vous dites ou faites ne peut avoir d'effet sur ce qui se passe autour de vous. Je déteste les matins de ce genre.

Histoire de faire quelque chose, j'allai à la poste retirer mon courrier. Et là, dans le numéro de *Vestiges* de mars 2606, se trouvait *mon article*. Mon premier article publié, qui représentait seize ans de travail. Je ne m'attendais pas à ce qu'il paraisse avant encore des mois. Je poussai un cri de joie qui dérangerait les gens des cabines voisines. Je parcourus rapidement l'introduction en faisant de gros efforts pour me dire que ces mots étaient de moi.

*Davydov et Icehenge : Réouverture d'un dossier
par Edmond Doya*

Il y a plusieurs raisons de supposer que le mégalithe appelé « Icehenge », sur Pluton, a été construit au cours des cent cinquante dernières années par un groupe de personnes non encore identifiées.

1) 2443, année où la Corporation Ferrando a mis sur le marché les vaisseaux Ferrando-X, est la date la plus reculée à laquelle il ait existé des vaisseaux capables de faire le voyage aller et retour des spatioports les plus extérieurs jusqu'à Pluton. Avant cette date, étant donné que Pluton était à son aphélie et du côté opposé du Soleil par rapport à Jupiter et Saturne, et en raison des capacités limitées de tous les vaisseaux existants avant le Ferrando-X, Pluton était tout simplement hors d'atteinte pour l'humanité. Nous pouvons

donc poser comme hypothèse de travail qu'Icehenge a été édifié postérieurement à 2443.

2) La théorie Davydov, qui est la seule théorie à pouvoir repousser cette indispensable limite temporelle, soutient que le mégalithe a été construit par des mineurs d'astéroïdes qui quittaient le système solaire à bord de deux vaisseaux modifiés de classe PR Deimos. Mais un examen attentif des témoignages qui viennent à l'appui de cette théorie a mis en évidence les contradictions suivantes :

a) Les seuls documents à faire mention de l'Association interstellaire de Mars – le groupe de mineurs censés avoir édifié Icehenge – ont été trouvés en deux endroits : un dossier découvert dans le fichier 14A23546-6 de l'annexe des Archives matérielles de Mars à Alexandrie ; et le journal d'Emma Weil découvert dans un véhicule tout-terrain dégagé lors des fouilles de New Houston, sur Mars. Alors que les archives du Comité pour le développement de Mars mentionnent l'existence de Davydov et des autres personnes nommées dans ce dossier et ce journal, on ne peut y trouver nulle part trace de l'Association interstellaire de Mars. Ce fait devient encore plus troublant avec l'apparition d'un nouveau témoignage concernant ces seuls supports de la théorie Davydov.

b) Jorge Balder, professeur d'histoire à l'université d'Hellas, sur Mars, a visité l'annexe d'Alexandrie en 2536 dans le cadre de ses recherches sur un incident de la protohistoire de Mars. Ses archives montrent qu'il a fouillé à cette époque les six classeurs du fichier 14A23546 et a dressé le catalogue de leur contenu. Il n'y est pas fait mention du dossier trouvé en 2548 par le Pr Hjalmar Nederland où il est question d'Oleg Davydov et de l'Association interstellaire de Mars. Il faut donc en conclure que ce dossier a été placé dans le fichier à une date ultérieure.

c) Les archives des fouilles de New Houston montrent que William Strickland et Xhosa Ti, qui travaillaient sous les ordres du Pr Nederland, ont procédé à un relevé sismique de l'endroit précis où a été découvert le véhicule tout-terrain deux semaines avant sa découverte. Ce relevé ne montrait aucune trace d'objet enterré. Durant les deux semaines en question,

une tempête a tenu tous les travailleurs éloignés de cette zone et la voiture a été dégagée par un glissement de terrain qui aurait très bien pu être provoqué par des explosifs.

L'article continuait en dressant la liste de tout ce qui pouvait être vérifié à propos de Davydov et des autres et en démontrant où auraient pu se trouver des renseignements sur eux et l'AIM ; mais ceux-ci étaient introuvables. Il suggérait ensuite une enquête complémentaire, y compris un examen complet et la datation, si possible, de la voiture abandonnée, du carnet d'Emma Weil et du dossier d'Alexandrie. Ma conclusion était purement spéculative, seule attitude permise à ce stade, mais faisait quand même sensation... *Nous sommes donc enclins à penser que ces objets, et la théorie Davydov qui repose entièrement sur eux, ont été construits de toutes pièces, apparemment par les mêmes gens qui sont responsables de l'édification d'Icehenge, et qu'ils constituent une « fausse explication » du mégalithe en rattachant celui-ci à la Guerre civile martienne alors qu'il a manifestement été édifié au moins deux siècles plus tard.*

Oui, cela leur ouvrirait les yeux ! Cela remettrait tout en question. Et *Vestiges* était une importante publication lue dans tout le système. Nederland lui-même lirait cet article. Il était peut-être en train de le lire en ce moment même. Cette idée avait quelque chose de troublant. Les hostilités sont ouvertes, me dis-je.

À la fin de mon service au restaurant, j'allai trouver Fist Matthews, un des cuisiniers. « Fist, pourrais-tu me prêter dix crédits jusqu'à la paye ?

— Pourquoi veux-tu de l'argent, jeune fou ? À voir ce que tu manges ici, tu ne risques pas de mourir de faim.

— Non, j'en ai besoin pour lire mon courrier à la poste.

— Qu'est-ce qu'un plongeur peut avoir à faire de son courrier ? Pour ma part, je m'en fiche, du courrier. Tes amis sont où tu peux les voir, voilà ce que je dis.

— Oui, moi aussi. C'est de mes ennemis que je veux avoir des nouvelles ! Écoute, je te rembourse le jour de la paye, c'est après-demain.

— Tu ne peux pas attendre jusque-là ? Bon, ça va, quel est ton numéro de compte ?... »

Il alla effectuer le virement au terminal du restaurant. « Voilà, tu les as. N'oublie pas le jour de la paye.

— Compte sur moi. Merci, Fist.

— Ce n'est rien. Dis donc, je vais faire du body-surfing avec les filles après le travail... tu veux venir ?

— Je passe d'abord voir mon courrier, mais j'y penserai. »

Je jetai encore quelques assiettes sur le tapis du lave-vaisselle – attrapai un morceau de homard gros comme mon doigt, le fourrai dans ma bouche, ne rien laisser perdre – en attendant mon remplaçant qui arriva l'air endormi.

Les rues de Transtation étaient aussi désertes que possible. Dans le quadrilatère verdoyant du parc, juste au-dessus de moi de l'autre côté du cylindre, un groupe de gens jouait au cricket. Je dépassai rapidement un de mes emplacements nocturnes sur le trottoir, enjambai des silhouettes assoupies. À l'approche du bureau de poste, je gambadais. Je n'avais pas eu les moyens de lire mon courrier depuis des jours... cela m'arrivait à la fin de chaque mois. L'administration des Postes tient les dingues de courrier au bout d'un fil.

Quand j'arrivai, il y avait foule et je dus me battre pour trouver une console. De plus en plus de gens se domiciliaient en poste restante, semblait-il, surtout sur Transtation, où presque tout le monde était en transit.

Je m'assis devant un des écrans gris, m'identifiai, réglai la poste et appelai ma correspondance des profondeurs de l'ordinateur. Je me carrai dans mon siège pour lire.

Rien ! « Merde alors ! » m'écriai-je, faisant sursauter un jeune homme dans la stalle voisine. Saleté de courrier, rien que des trucs sans intérêt. Pourquoi personne n'avait-il écrit ? « Personne n'écrit à Edmond », chantonnai-je, une rengaine que j'avais mise en musique au fil des ans. Il y avait un numéro de la *Revue archéologique*, un avis que mon abonnement à *Marscience* était arrivé à expiration, ce dont je remerciai le ciel, et un questionnaire d'un politicien local qui demandait si c'était bien là mon numéro de boîte postale actuel.

J'éteignis l'écran et sortis. Tes amis sont où tu peux les voir. Le conseil avait du bon. Il y avait plus de monde dans les rues, les trams, qui allaient au travail, en revenaient. Je ne reconnus personne. Je connaissais presque tous les résidents de Transtation, c'étaient de braves gens, mais mes vieux amis de Titan me manquaient soudain. Je désirais quelque chose... quelque chose que le courrier pourrait m'apporter, avais-je cru ; mais ce n'était pas non plus tout à fait cela.

Je détestais les matins de ce genre. Je décidai d'accepter l'invitation de Fist et pris le tram pour l'avant de la ville. Je descendis au terminus et montai dans l'ascenseur pour la surface. Sorti de l'ascenseur, j'allai à la grande fenêtre qui surplombait le lac d'Émeraude. Nous étions dans les parages d'Uranus, de sorte que le lac était plein. Le vestiaire, cependant, était presque vide. Je passai au guichet, qui me ponctionna encore un peu de l'argent de Fist. L'employé qui m'aïda à passer mon scaphandre avait l'air endormi, aussi je vérifiai le raccord de mon casque dans le miroir. Une noire créature aquatique – quelque chose entre la grenouille et le phoque – me rendit mon regard derrière sa visière et je souris. Dans le miroir apparut une grimace désabusée. La grosse tête ronde, les gants munis d'ailerons, les longs pieds palmés, les nageoires costales et l'œil de cyclope du casque me transformaient (avec beaucoup d'à-propos, me dis-je) en monstre extraterrestre. J'entrai lentement dans le sas en levant haut les genoux avant de lancer les pieds en avant.

La porte extérieure s'ouvrit, je sentis l'air s'échapper et je me retrouvai dehors, livré à moi-même. Je ne sentais pas de différence, mais je respirai plus rapidement pendant un moment, comme toujours ; je n'avais guère passé de temps à l'extérieur, dernièrement. Une rampe descendait dans le lac, je la suivis jusqu'au bout d'un pas dandinant.

Autour du lac, une étendue gris-bleu s'élevait jusqu'à l'horizon rapproché de la paroi d'un ancien cratère raboté. Cela ressemblait à la surface de n'importe quel astéroïde. La vie sur Transtation – l'intérieur évidé, les bâtiments et les gens, le spatioport sophistiqué, l'énorme complexe de propulsion à l'autre bout, la vitesse extraordinaire du tout –, tout cela

pouvait sembler issu d'une imagination débridée au bord de ce lac de méthane liquide prisonnier d'un vieux cratère.

Devant moi, les étoiles se reflétaient, vertes comme... oui, des émeraudes... sur la surface vitreuse du méthane. Je voyais le fond, trois ou quatre mètres plus bas. Une série de rides passa et fit danser un moment les étoiles vertes.

Au milieu du lac, la machine à vagues était un grand mur noir difficile à distinguer dans la pâle lueur du soleil. Son brusque déplacement dans ma direction (qui semblait une illusion visuelle due à un clignement d'yeux) donna naissance à une grosse vague verte. On pouvait difficilement voir les vagues avant qu'elles ne franchissent le rempart submergé vers le centre du lac ; elles se levaient alors et retombaient, se brisaient de part et d'autre du cratère en projetant dans l'espace des nappes de méthane qui retombaient lentement comme des gouttes de mercure.

Je plongeai. Submergé, je n'avais plus de poids et nager réclamait peu d'efforts. Le grondement régulier des vagues qui déferlaient couvrait le bruit de ma respiration et j'entendais toutes les dix ou quinze secondes le bruit sourd de la machine à vagues. Devant moi, le vert du méthane devenait trouble à cause des turbulences au-dessus du cratère submergé. Je perçai la surface de la tête pour regarder et tout bruit, à l'exception de celui de ma respiration, cessa aussitôt.

Il y avait quelques autres nageurs et je supposai que parmi eux se trouvaient quelques-uns de mes compagnons de travail du restaurant. Je contournai le brisant, dépassai le cratère pour aller où les vagues se heurtaient pour la première fois à la saillie du fond et prenaient toute leur hauteur, qui atteignait aujourd'hui près de dix mètres. Il y avait là trois de mes amis, Wendy, Laura et Fist ; je leur adressai un signe et fis la planche en attendant que vienne leur tour. Bercé par la douce ondulation des vagues, je me sentais parfaitement inhumain ; tout ce que je percevais – même le bruit de ma respiration – était étrange, surnaturel, trop sublime pour la sensibilité humaine.

Puis je me retrouvai seul au point de déferlement. Une vague s'approchait et je nageai vers l'endroit où elle allait se briser en

calculant ma vitesse pour y parvenir juste un peu avant qu'elle ne m'entraîne.

La vague m'atteignit et je me sentis soulevé avec force. Je me tournai voluptueusement sur le ventre, me laissai glisser sur la pente de plus en plus raide jusqu'à ce que je sente qu'elle se refermait sur moi. Le bas du corps hors du méthane, je patinais sur les ailerons de mes gants... je les inclinai sur la gauche et filai latéralement, volant sur la crête de la vague... j'agitai les pieds pour ralentir un peu ma vitesse et la déferlante se referma devant moi. Le noir se fit. J'étais dans le tunnel. J'avais les mains tendues devant moi, plongées dans le méthane pour m'empêcher de tomber au creux de la vague. Immobile, je volais néanmoins, propulsé dans les ténèbres à une vitesse terrifiante par le liquide qui filait le long de mon épaule gauche, se recourbait au-dessus de ma tête et retombait de l'autre côté de mon épaule droite. J'avais devant moi un énorme tunnel et, au bout de ce tube d'obsidienne tourbillonnante, une petite ellipse de velours noir piqué d'étoiles.

L'ouverture se rétrécit, indiquant que la vague avait dépassé le cratère submergé et s'apaisait. Je plongeai pour prendre de la vitesse, fis volte-face et jaillis par le trou, sur le dos de la vague, et regagnai la surface vitreuse unie sous les étoiles.

Tout en retournant à mon point de départ, j'observais une nageuse qui tournoyait en silence sur la vague suivante. Elle monta trop haut et fut projetée par-dessus la crête de celle-ci. Si elle heurtait le fond du cratère et brisait le joint de son scaphandre, elle gèlerait immédiatement... mais elle le savait et éviterait de se laisser entraîner trop profondément.

J'appelai la rive par radio pour demander d'envoyer du chant grégorien dans mes écouteurs ; puis je nageai, chevauchai les vagues et fredonnai avec la musique quand je pouvais reprendre mon souffle, sans penser à rien. Plus tard, je passai sur la bande générale pour discuter et analyser chaque vague, chaque chevauchée, avec Fist, Wendy et Laura. Je nageai jusqu'à ce qu'il y ait dans mon scaphandre trop de sueur et trop peu d'oxygène.

Dans le tram qui me ramenait en ville, je me sentais bien : libre et autosuffisant, cosmopolite, prêt à me mettre au travail,

qui était de s'attaquer à la facette suivante du problème d'Icehenge : l'identité de son bâtisseur. Mes recherches m'avaient donné une bonne idée de qui il pouvait s'agir, mais le problème serait de le prouver... ou même de parvenir à une conclusion convaincante. Le lendemain, je retournai voir mon courrier ; une longue lettre de Mark Starr m'attendait. J'enfonçai la touche IMPRIMER et elle sortit de la fente située sur le côté de la console, bleu sur papier gris, comme toujours.

Je me rendis un jour au Centre d'information de Transtation pour y chercher la dernière conférence de presse de Nederland. Le hall était presque vide et j'allai directement dans une cabine. L'index que je consultai ne comportait que les programmes de conférences réguliers de Nederland et je dus chercher dans les nouveautés la conférence de presse que je voulais. Je la trouvai finalement, tapai le code pour l'obtenir et m'enfonçai dans le fauteuil pour regarder.

La pièce s'assombrit. Il y eut un déclic et je me retrouvai dans une vaste salle de conférences bien éclairée, pleine d'images holos de Martiens des classes supérieures : journalistes, étudiants, fonctionnaires (comme dans tout holo martien, il y en avait une tripotée) et quelques savants que je reconnus. Puis Nederland descendit l'allée la plus proche de moi pour se diriger vers la tribune. Je passai à travers gens et sièges jusqu'à cette allée et me tins sur son chemin. Il me passa au travers. Souriant de ma petite plaisanterie, et de mon bref moment d'effroi involontaire avant la collision immatérielle, je dis : « Tu me verras bientôt », et j'entrepris de retrouver ma place.

Nederland atteignit la tribune et la percussion irrégulière des voix se tut. Il était petit, et seule sa tête émergeait au-dessus du pupitre. Sous sa chevelure noire en bataille, il arborait un air de triomphe ; ses joues rouge vif brillaient d'excitation. « Vieux romantique impénitent, dis-je. Tu as quelque chose dans la manche, ce n'est pas à moi qu'on la fait. »

Il s'éclaircit la gorge, signe habituel qu'il allait prendre la parole. « Je pense que ma déclaration répondra à la plupart des

questions que vous avez à poser, je vais donc la faire tout de suite, puis nous répondrons à toutes vos questions. »

« Depuis quand en est-il autrement ? » demandai-je, mais ce fut la seule réaction. Nederland regarda ses notes, releva les yeux – son regard croisa le mien – et il tendit une main en un geste de bénédiction.

« Certains ont critiqué récemment la théorie Davydov en prétendant que le monument de Pluton est une mystification moderne et que, dans mes travaux sur le sujet, j'ai fait preuve de négligence dans l'examen des indices matériels. L'absence de traces sur le sol autour du site, notre incapacité à trouver des signes de construction, sont cités comme des faits qui contredisent ou ne s'accordent pas avec mon explication.

« Je dis, moi, que ce sont mes critiques qui négligent les indices matériels. Si ce n'est pas l'expédition Davydov qui a construit Icehenge, pourquoi donc Davydov lui-même a-t-il étudié les cultures mégalithiques de la Terre ? »

« Quoi ? » m'écriai-je.

« Que devons-nous faire de son intention avouée de laisser une marque sur le monde ? Pouvons-nous qualifier de coïncidence le fait que le vaisseau de Davydov a disparu juste trois ans avant la date découverte sur Icehenge ? Je ne pense pas... »

Il poursuivit, reprenant et développant les arguments auxquels il se tenait depuis cinquante ans. « Allez, grognai-je, viens-en au fait. » Il continuait son ronron sans tenir compte du fait que ses critiques avaient démontré que toute l'histoire de Davydov était partie intégrante de la mystification. « Je sais que tu as quelque chose dans la manche, sors-le donc. » Puis il exhiba un carnet et un sourire involontaire plissa son visage. Je me penchai en avant.

« Mes critiques, dit-il de sa voix haut perchée, m'attaquent d'une façon purement négative. À part la vague affirmation que le monument est une mystification moderne – mise sur pied par qui, ils ne peuvent le dire –, ils n'ont aucune théorie pour remplacer la mienne, et rien pour expliquer les preuves découvertes dans les archives de Mars... »

« Mais c'est absolument faux ! »

« ... qui sont constamment reclassées et réexaminées. »

« C'est toi qui le dis. »

« Des gens comme Doya, Satarwal et Jordan prétendent qu'il n'y a rien sur le site qui prouve l'âge d'Icehenge. Mais il n'y a rien non plus pour prouver que le monument est moderne, ce qui serait certainement facile à démontrer avec la sophistication des méthodes de datation actuelles.

« En fait, il y a maintenant une preuve qui démontre sans conteste qu'Icehenge ne *peut pas* être moderne. » Il fit une pause pour laisser sa déclaration bien pénétrer les esprits. « Vous savez tous que des micrométéorites, ces poussières de l'espace, tombent continuellement sur tous les astres du système solaire ; et que lorsqu'elles tombent sur les astres dépourvus d'atmosphère, elles laissent des traces. Même le plus petit fragment laisse sa marque. La chute de ces micrométéorites est régulière, et son taux est constant dans tout le système solaire. Le Pr Mund Stallworth, de l'université de Mars, a reçu une bourse de la fondation Holmes pour poursuivre des recherches approfondies dans ce domaine. Il a déterminé les taux d'impact pour différentes gravités ; par conséquent, un décompte de ces impacts peut maintenant servir de méthode de datation précise. Le Pr Stallworth a procédé à un examen détaillé par ordinateur de la surface des monolithes et du terrain environnant déblayé par les constructeurs ; le résultat du décompte à partir des hologrammes est tel qu'il situe la date d'érection d'Icehenge à un millier d'années avant l'époque actuelle, plus ou moins cinq cents ans. Sa communication paraîtra dans le prochain numéro de *Marscience*. Il y explique qu'il est impossible d'être plus précis en raison de la brièveté de la période considérée et du fait qu'il a dû travailler sur des hologrammes. Cela situe la date de construction la plus récente à quelque deux cent cinquante ans avant celle mentionnée par l'inscription, mais cela peut s'expliquer par le fait que les surfaces lisses des monolithes font apparaître un plus fort pourcentage d'impacts que les autres surfaces. Dans tous les cas, il est impossible qu'un tel nombre de micrométéorites ait pu tomber dans le court espace de temps

avancé par ceux qui prétendent qu'Icehenge est une mystification.

« Il n'y a donc rien pour infirmer dans les faits la théorie Davydov... il n'y a que les doutes et spéculations fantaisistes de détracteurs, dont certains ont des motivations politiques manifestes. Tandis qu'il *existe* quelque chose pour infirmer dans les faits les thèses soutenues par ces détracteurs. Je vous remercie de votre attention. »

Un tohu-bohu se déclencha parmi les silhouettes jusque-là attentives qui m'entouraient. Les questions fusaient, incompréhensibles dans le vacarme des applaudissements. « Oh ! la ferme ! » dis-je à l'image de ma voisine qui tapait dans ses mains. Lorsque les questions devinrent audibles – certaines étaient très pertinentes – le calme revint, mais les gens du service d'information avaient apparemment considéré que cette partie de la conférence était sans importance. La scène disparut dans un déclic et je me retrouvai dans la salle holo sombre et silencieuse. La lumière se fit. Je restai assis dans mon fauteuil.

Nederland avait-il finalement apporté la preuve de sa théorie ? L'étranger de Titan s'était-il trompé, tout compte fait ? (et moi avec lui ?) « Hum ! » fis-je. J'allais apparemment devoir me pencher sur les méthodes de datation.

Je m'éveillai dans une ruelle à proximité d'un des grands boulevards de Transtation. J'avais dormi sur le côté, mon cou et ma hanche étaient meurtris. J'ôtai ma veste et en secouai la poussière. Je me passai les doigts dans les cheveux pour les aplatir, me brossai les dents avec l'ongle, cherchai autour de moi quelque chose à boire. Je remis ma veste. Je me frappai les flancs pour me réchauffer.

Autour de moi, les silhouettes allongées étaient toujours endormies. L'heure du réveil est le pire inconvénient de la vie dans les rues de Transtation ; la température tombe à dix degrés durant la nuit pour encourager les voyageurs à louer une chambre. Pour aider l'industrie hôtelière. Mais beaucoup de gens dorment malgré tout dans la rue, étant donné qu'ils sont pour la plupart en transit. Il n'y a guère que le froid pour les déranger, si bien qu'ils économisent leur argent pour des choses

plus importantes qu'une chambre d'hôtel. Nous n'avons pas besoin d'abri, à l'intérieur de cet astéroïde.

J'étais une nouvelle fois à court d'argent, mais il me fallait quelque chose à manger. Je pris le tram.

Près du spatioport, je dépensai mes dix derniers crédits dans le restaurant le meilleur marché de Transtation. Avec la monnaie, je me payai un bain et restai assis dans un coin de la piscine publique à me reposer sans penser à rien.

Cela fait, je me sentis revigoré ; mais j'étais également fauché. J'allai à mon restaurant et tapai encore Fist, puis me rendis au bureau de poste. Pas beaucoup de courrier ; mais vers la fin, à ma grande surprise, il y avait une lettre du Pr Rotenberg, chef de la section des beaux-arts à l'Institut de Transtation pour le progrès de la connaissance (qui, comme beaucoup d'institutions sur Transtation, avait été fondé par Caroline Holmes). Le Pr Rotenberg, qui avait apprécié mes « intéressants articles révisionnistes » sur Icehenge, se demandait s'il me serait possible d'accepter un contrat pour un semestre comme conférencier et animateur d'un séminaire d'étude sur les écrits relatifs au monument mégalithique de Pluton... « Houlà-là ! » m'écriai-je, et, la bouche grande ouverte, je tapai l'ordre d'imprimer la lettre.

Je sortis de ma cabine pour la première fois depuis longtemps afin de renouveler ma provision de biscuits et de jus d'orange. Les corridors de bois et de mousse du *Flocon-de-Neige* étaient complètement vides ; il semblait que les gens restaient dans leurs chambres ou les petits salons sur lesquels elles s'ouvraient. Le Dr Lhoste avait amené Brinston pour une visite de conciliation et ils étaient tombés sur Jones. Nos relations étaient marquées, lorsque nous ne pouvions éviter de nous rencontrer, par une réserve polie ; mais nous restions la plupart du temps cloîtrés dans l'attente du débarquement. Il ne nous restait que quelques semaines avant d'atteindre Pluton. Ce n'était pas très long ; tout le monde est patient, tout le monde sait attendre dans ce monde où tout évolue si lentement.

C'était hier mon anniversaire. J'ai eu soixante-deux ans. Un dixième de ma vie est écoulé, mon interminable enfance est

terminée. Ces années me semblent une éternité et tout ne fait que commencer. C'est difficile à croire. Je repensai à l'étranger chenu rencontré sur Titan et me demandai ce que signifiait vivre aussi longtemps pour finir quand même par mourir. Que sommes-nous devenus ?

Lorsque je serai aussi vieux que cet étranger, j'aurai oublié ces soixante-deux premières années, et bien d'autres. Ou elles seront enfouies dans les tréfonds insondables de ma mémoire – ce qui revient au même que l'oubli –, le souvenir étant une faculté inadaptée à notre nouvelle échelle temporelle. Et combien d'autres facultés sont semblables ?

L'autobiographie est à présent le complément indispensable de la mémoire. Je vivrai peut-être encore dans cinq siècles, mais le *je* qui écrit ceci ne sera plus dans mon esprit qu'un fait brut. J'écris donc ceci pour ce moi étranger afin qu'il sache qui il a été. J'espère que ce sera suffisant. Je crois fermement que oui ; j'ai une bonne mémoire.

Pour mon anniversaire, mon père m'a envoyé un poème qui est arrivé hier soir. Il m'en a offert un tous les ans depuis maintenant cinquante-quatre ans ; ils commencent à constituer un vrai recueil. Je l'ai encouragé à les entrer, ainsi que le reste de ses poèmes, dans les archives générales, mais il s'y refuse toujours. Voici le dernier :

*En contemplant le rayon vert.
En mer, au nord d'Hawaïi.
Il fait encore jour, pas de nuages :
Sur une plaine bleu foncé,
Sous une demi-sphère bleu limpide.
Notre bateau moucheron dans la danse bleue
De vent eau et lumière.
Le crépuscule proche.
À l'ouest l'océan bleu nuit.
Strié d'argent bleuté.
Le soleil orange pâle.
Descend,
S'aplatit en touchant l'horizon :
La Terre est maintenant entre nous et lui,*

*La seule lumière qui nous reste infléchie
Par l'atmosphère : image de soleil.
À demi couché, ne pas regarder, trop brillant.
Le ciel blanc autour du soleil.
Seul reste un copeau, regardez maintenant :
Rognure dénudée qui repasse
De l'orange au jaune,
Du jaune au tilleul,
Puis à l'instant même où elle disparaît.
Au vert éclatant !*

En retournant à ma cabine avec ma nourriture, ce poème en tête, je pris conscience que mon père me manquait.

Je fis connaissance avec le séminaire que je devais animer à l'Institut environ un mois après avoir reçu l'invitation du Pr Rotenberg. À ma demande, nous avons décidé de nous retrouver dans l'arrière-salle d'un café en face de l'Institut et nous nous y étions rendus sur-le-champ.

Il fut rapidement évident qu'ils avaient lu ce qui avait été écrit sur le sujet. Que pouvais-je leur dire de plus ?

« Qui l'a construit ? demanda un nommé Andrew.

— Une minute, commençons par le commencement. » C'était Elaine, une centenaire avenante assise à ma gauche. « Parlez-nous de vous ; comment en êtes-vous venu à vous intéresser à ça ? »

Je leur racontai ma vie aussi brièvement que possible, embarrassé de la rencontre fortuite qui avait déclenché toutes mes recherches. « ... Comme vous voyez, je crois avoir rencontré quelqu'un qui a participé à la construction d'Icehenge, ce qui élimine nécessairement l'expédition Davydov.

— Vous avez dû être stupéfait, dit Elaine.

— Assurément. Stupéfait, secoué... je me suis même senti trahi... mais bientôt l'idée que le monument avait été édifié par quelqu'un d'autre que Davydov se mit à m'obséder. Cela faisait que le problème n'était toujours pas résolu, voyez-vous.

— Une part de vous-même a accueilli cela avec joie. » C'était April, une femme très attentive assise en face de moi.

« Oui.

— Mais, et Davydov ?

— Et Nederland ? » demanda April. Elle avait une façon de parler plutôt sèche et méprisante.

« Je ne savais pas. Il ne semblait pas possible que Nederland se soit trompé... il y avait tous ces livres, sa théorie si bien étayée. Et j'y avais cru si longtemps. Comme tout le monde. S'il s'était trompé, que devenait Davydov ? Et Emma ? Bien des fois, alors que j'y réfléchissais, la certitude que j'avais éprouvée cette nuit-là – que cet étranger *savait* ce qui s'était passé – disparaissait. Mais le souvenir... refusait de disparaître. Il savait, et je le *savais*, j'en étais sûr. C'est ainsi qu'a débuté ma quête.

— Par quoi avez-vous commencé ?

— Un postulat. Par induction, comme Nederland. Je suis parti de la théorie qu'Icehenge n'avait pas été construit avant que les humains ne soient capables d'atteindre Pluton, ce qui me paraissait raisonnable. Et il n'y avait pas de vaisseaux qui puissent faire l'aller et retour avant 2443. Icehenge était donc de construction relativement récente et rendu anonyme dans le but délibéré de jeter un voile sur ses origines.

— Une mystification, dit April.

— Euh, oui, en un sens, bien que ce ne soit pas le monument qui soit une mystification, je veux dire qu'il est bien là quel que soit celui qui l'y a mis...

— Ensuite, l'expédition Davydov.

— Exactement. Je fus alors forcé de me demander si Davydov et Emma... si l'un et l'autre avaient jamais existé.

— Vous avez donc vérifié les premiers travaux de Nederland. » C'était Sean, un grand et gros barbu.

« C'est ce que j'ai fait. J'ai découvert que Davydov et Emma avaient bien existé... Emma avait été détentrice de plusieurs records de demi-fond pendant des années et il subsiste des traces de leurs carrières professionnelles. Et ils ont tous deux disparu avec beaucoup d'autres pendant la Guerre civile martienne. Mais les seuls éléments à établir un rapport entre eux et Icehenge étaient un dossier dans les archives d'Alexandrie, apparemment faux, et le journal d'Emma Weil,

déterré près de New Houston. Je réussis à intéresser à l'affaire un chimiste du nom de Jordan qui est allé examiner le véhicule où a été trouvé le journal. Vous savez que le métal s'oxyde lorsqu'il est enfoui dans le sol de Mars et que le taux d'oxydation est mesurable... l'analyse qu'en a faite Jordan semble indiquer qu'il n'a *jamaïs* été enterré dans l'argile smectique mais plutôt exposé à l'air. C'est fort suspect, bien entendu. Puis un ingénieur du nom de Satarwal a dressé une liste de l'équipement nécessaire à la construction d'Icehenge et, d'après les dires mêmes d'Emma Weil, les mineurs d'astéroïdes ne possédaient pas tout ce matériel. La théorie Davydov s'est donc écroulée de toutes parts en quelques années, et en fait ce séminaire est un signe de cet effondrement.

— Qu'avez-vous donc fait ensuite ? demanda Sean.

— J'ai établi une liste des attributs et qualités que *devaient* avoir possédés les constructeurs d'Icehenge en me disant que je pourrais alors dresser une liste de suspects. Ils devaient avoir beaucoup d'argent. Ils devaient avoir de la main-d'œuvre – mon étranger, entre autres, supposai-je. Ils devaient avoir un gros astronef et pouvoir le soustraire aux registres de contrôle de vols officiels, ce qui est plutôt difficile. Et ils devaient posséder du matériel spécialisé, composé en partie d'engins fort peu répandus. Après avoir établi cette liste, je commençai à faire des suppositions, sur leurs motivations et *tutti quanti*, ce qui était moins vérifiable bien que cela m'ait beaucoup aidé...

— Mais vous ne pouviez pas continuer éternellement à faire des suppositions, dit April. Qu'avez-vous fait ?

— Euh... J'ai fait des recherches. Je me suis assis devant un écran et j'ai appelé des codes, lu les résultats, trouvé de nouveaux index, appelé de nouveaux codes. J'ai fouillé les registres de navigation, les archives d'usines, les registres commerciaux... j'ai enquêté sur diverses personnes fortunées. Ce genre de choses. C'était un travail fastidieux par certains côtés, mais il me plaisait. Je me voyais au début en train de chercher mon chemin dans un labyrinthe. Puis cette représentation me sembla fausse. Devant un écran de bibliothèque, je pouvais aller n'importe où. Grâce aux lois sur l'accès à l'information, je pouvais disposer de tous les dossiers

et archives existants, sauf les illégaux – il y en a beaucoup –, mais si ces derniers étaient dissimulés dans de plus vastes banques de données avec des codes d'accès secrets, voyez-vous, je pouvais sans doute y accéder aussi. Je suis tombé sur des rats de fichiers qui m'ont appris de nouveaux codes, et ces nouveaux codes m'ont permis d'entrer dans des banques de données qui m'en ont appris davantage. Lorsque j'essayais de me représenter cela, je me voyais comme un minuscule composant d'un réseau de communication unifié, d'un complexe informatique polyvalent qui englobait tout le système solaire... une entité invisible en forme de disque, quasi télépathique, un phénomène ondulatoire qui ajoutait une complication supplémentaire à la danse des quarks autour du Soleil. Je ne me trouvais donc pas dans un labyrinthe, je le survolais, je le voyais en son entier... et ses parois formaient un motif, avaient une signification, si je pouvais apprendre à la déchiffrer... »

Je m'arrêtai et regardai autour de moi. Visages inexpressifs, hochements de tête neutres, tolérants. « Vous voyez ce que je veux dire ? » demandai-je.

Pas de réponse. « À peu près, dit Elaine. Mais c'est l'heure.

— D'accord, dis-je. À la prochaine fois. »

Un soir, après une petite fête dans la cuisine du restaurant, j'errais dans les rues, l'esprit en ébullition. Le « soleil » était éteint et l'autre côté du cylindre était une dentelle de réverbères et d'enseignes colorées. C'était le lendemain de la paye, si bien que je fis halte au Centre d'information et attendis qu'une cabine se libère. Lorsque j'en eus trouvé une, je m'assis et consultai des index au hasard. Quelque chose me tracassait, mais je ne savais pas exactement quoi ; pour le moment, je désirais simplement de la distraction. Je choisis finalement les Nouvelles Récréatives, qui passaient en continu.

La pièce s'assombrit pour laisser apparaître une plate-forme dans l'espace. Le point de vue se déplaça et je constatai que nous étions sur l'extension d'un petit satellite en orbite basse autour d'un astéroïde.

La voix chantante d'un commentateur sportif s'éleva. « Sur Hébé, l'antique jeu de golf a subi une nouvelle métamorphose. »

Nous nous avançâmes sur la plate-forme et deux golfeurs apparurent au bord, vêtus de minces combinaisons de sortie express. « Oui, Philip John et Arafura Aloesi ont ajouté une nouvelle dimension à la pratique de leur sport favori sur et autour d'Hébé. Mais laissons-leur la parole. Arafura ?

— Oui, Connie. Eh bien, en deux mots, nous jouons la balle d'ici. Le drapeau est là-bas, près de l'horizon, vous voyez la lumière ? Le but fait deux mètres de largeur, nous avons pensé qu'il nous fallait bien ça, d'ici. Nous jouons la plupart du temps en un seul coup.

— À quoi devez-vous faire attention quand vous frappez la balle d'ici, Phil ?

— Eh bien, Connie, nous sommes en orbite de Clarke, de sorte qu'il n'y a pas à se soucier de la vitesse orbitale. Cela ressemble beaucoup à n'importe quel autre drive, à part que l'on se trouve plus haut que d'habitude...

— Il faut veiller à ne pas frapper trop fort ; la gravité n'est pas très forte autour d'un petit rocher comme celui-ci, si vous utilisez un bois n° 1, vous risquez de placer la balle en orbite, ou même de l'envoyer dans l'espace...

— Oui, Connie. Pour ma part, j'utilise généralement un fer n° 3 et je frappe vers le bas, c'est ce qui rend le mieux. Nous jouons parfois d'un endroit où il faut faire décrire une orbite à la balle avant qu'elle touche le sol, mais c'est déjà assez difficile comme ça et...

— Très bien, voyons donc comment vous faites. »

Ils jouèrent et les balles disparurent.

« Et comment voyez-vous où la balle est tombée, les gars ?

— Eh bien, Connie, nous avons cet écran radar qui suit les balles jusqu'à l'horizon – vous voyez, la mienne est sur la bonne route – puis le green fait cent mètres de diamètre et si nous atterrissons dessus on le voit sur cet écran-là. Là, elles vont atterrir... »

Rien n'apparut sur l'écran vert, à côté d'eux. Phil et Arafura eurent l'air déconfit.

« Merci, les amis. Vous formez des projets pour l'avenir ? »

Phil s'épanouit. « Eh bien, je me disais que si nous allions nous installer en orbite autour d'Io, nous pourrions utiliser la Tache Rouge comme trou. Pas de problème de gravité, là-bas...

— Oui, ça ferait un sacré parcours. C'était Connie McDowell qui vous parlait d'Hébé... »

Mon temps était écoulé et la pièce fut plongée dans le noir, puis l'éclairage revint. Un employé finit par venir me sortir. J'étais resté assis, bouche bée : frappé par une soudaine inspiration. Je bondis en riant. « C'est ça ! dis-je. Des balles de golf ! » Je ne cessais de rire comme un fou. « Je tiens ce vieil imbécile, cette fois ! » L'employé me dévisagea et secoua la tête.

Une longue lettre de moi parut à peine un mois plus tard (je l'avais écrite en une semaine) dans la partie Commentaires de *Vestiges*. Un passage de celle-ci disait :

Il n'existe pas d'indice probant de l'âge d'Icehenge. Pour la bonne raison que la plupart des méthodes de datation mises au point par les archéologues ne sont applicables qu'à des substances et des phénomènes qu'on ne trouve que sur Terre. Certaines ont été adaptées aux conditions de Mars, mais sur les corps planétaires dépourvus d'atmosphère les phénomènes qu'elles mesurent n'existent tout simplement pas.

L'âge de la glace d'Icehenge a été évalué à environ deux millions d'années. Mais il s'est révélé plus difficile de déterminer quand elle a été découpée et placée sur Pluton. Deux altérations des « pains » de glace offrent des méthodes de datation possibles. Tout d'abord, une certaine quantité de glace s'est sublimée spontanément, mais à soixante-dix degrés Kelvin, le processus est extrêmement lent et ses effets sur Icehenge trop petits pour être mesurés. (Cela plaide contre toute antiquité du mégalithe – cette antiquité alléguée par les tenants des théories « préhistoriques » – mais n'est d'aucune aide pour déterminer avec plus de précision la date de construction.)

On a tenté de mesurer la seconde altération de la glace, résultat de l'impact de micrométéorites. Le Pr Mund Stallworth a mis au point, avec l'aide du Pr Hjalmar Nederland et de la

fondation Holmes, une méthode de comptage des micrométéorites au moyen de laquelle il prétend avoir déterminé l'âge du monument. Cette méthode est l'équivalent de la méthode de datation terrestre par la patine et, comme celle-ci, elle repose sur une connaissance approfondie des conditions locales si l'on désire parvenir à une quelconque précision. Stallworth a supposé, et uniquement supposé, que la chute des micrométéorites est une constante à la fois dans le temps et dans l'espace. À la suite de cette supposition, il a été fort rigoureux et a compté les impacts sur les surfaces artificielles de la Lune et des astéroïdes pour établir une table de calcul à court terme fiable. Selon ses calculs, les micrométéorites tombent sur Icehenge depuis un millier d'années plus ou moins cinq cents ans. Cela situe l'édification d'Icehenge au moins cent cinquante ans avant la date de 2248, mais Nederland, qui a utilisé les travaux de Stallworth pour appuyer sa théorie, juge le résultat assez proche.

Cependant, le principal problème soulevé par cette méthode (sans tenir compte du fait qu'elle est fondée sur une supposition) est que la chute de micrométéorites sur Icehenge pourrait faire partie des indices fabriqués de toutes pièces. Les micrométéorites sont pour la plus grande part constitués de poussières de carbone. Une poignée de poussière de carbone répandue de quelques centaines de mètres au-dessus du monument produirait exactement le même effet que la chute naturelle des micrométéorites pendant un millier d'années. Il serait impossible de voir la différence.

Il s'agirait par conséquent d'une précaution qui viendrait très vite à l'esprit des constructeurs d'Icehenge s'ils essayaient de faire paraître le monument plus vieux qu'en réalité, car les micrométéorites sont la seule force susceptible d'agir à court terme sur les monolithes. Même s'il n'existait pas de méthode pour mesurer leur action à l'époque de la construction du monument (et elle n'existe toujours pas, à mon avis), l'existence de la chute de micrométéorites était bien connue, si bien qu'il était parfaitement possible de prévoir cette méthode de datation et d'y pallier à l'aide d'une chute artificielle. Étant

donné la nature élaborée de la mystification, les probabilités en sont très fortes...

Lors de la réunion suivante du séminaire, dans le même *café*, après avoir bu quelques verres, Andrew agita un doigt dans ma direction. « Allez, Edmond. Nous voulons savoir qui l'a mis là. »

Je posai mon verre. Je n'avais jamais couché cela par écrit ; je ne l'avais jamais dit à personne. Tous les yeux étaient braqués sur moi.

« Caroline Holmes, dis-je.

— Quoi ?

— Non !

— Hein ?

— Non, noooooon... »

Ils se calmèrent. Sean demanda : « Pourquoi ?

— Commencez par le commencement », dit Elaine.

J'acquiesçai. « Tout est parti des registres de navigation. Vous vous rappelez la liste des critères que j'ai dressée la dernière fois ? Eh bien, il m'a semblé que la disposition d'un vaisseau spatial serait le meilleur élément de cette liste pour réduire le groupe des suspects éventuels. Le Conseil des satellites extérieurs délivre des licences pour tous les vaisseaux et garde trace de tous les vols. Il en est de même pour Mars et la Terre. Le vol vers Pluton avait donc dû être, euh, clandestin, voyez-vous. Je me suis mis à chercher dans les registres tous les vaisseaux capables de faire l'aller et retour jusqu'à Pluton...

— Mon Dieu ! s'exclama Sean. Quelle corvée !

— Oui. Mais il y en a un nombre limité et j'avais tout mon temps. Rien ne pressait. Et je finis par découvrir que, vers 2530, deux Ferrando-X étaient restés cinq ans dans les chantiers navals de Caroline Holmes pour des réparations non précisées. J'ai donc enquêté sur Caroline Holmes elle-même. Elle satisfait à tous les critères : elle est assez riche, elle a le matériel, les vaisseaux spatiaux, les employés qui dépendent d'elle pour tout et seraient peu susceptibles de parler. Sa fondation a financé la mise au point de la méthode de datation par les micrométéorites en accordant une subvention à Stallworth. Et

quelque chose m'intriguait chez elle – elle n'était pas ostensiblement discrète, je veux dire que nous savons tous plus ou moins qui elle est –, mais il est curieux de voir le peu que je pus découvrir sur elle lorsque j'essayai. En particulier sur ses premières années.

— J'en sais pas mal sur sa société, dit Sean. C'est elle qui a construit le dôme du cratère Hypérion, sur Ganymède, où je suis né. Près de la moitié des colonies de Jupiter étaient des projets à elle, ai-je entendu dire. Mais je ne sais rien d'elle avant cela.

— Eh bien, dis-je, je n'ai jamais pu trouver trace de sa naissance. Et personne ne sait son âge. Ses parents s'appelaient Johannes Toquener et Jane Leaf. Celle-ci était présidente de l'Arco quand elle est morte sur Phobos au cours d'un accident d'appontage, en 2289. L'année suivante, Holmes s'est fait connaître et est allée s'installer sur Cérès. Avec son héritage elle a monté une entreprise de navigation, minage et exploration, et a obtenu les brevets de plusieurs appareils de recyclage largement utilisés dans les colonies de Jupiter. Entre 2290 et 2460, quand a été formé sur Titan le Conseil des satellites extérieurs, elle est devenue l'un des plus gros promoteurs de satellites. Je connais les grandes lignes de son histoire... la question que je pose est : L'un de vous peut-il l'*expliquer* ?

— Un sens des affaires bien développé, dit Andrew.

— Elle est absolument sans scrupule, dit April.

— Elle a le sens des affaires, insista Andrew. Elle était bonne mineuse. Elle a trouvé plus vite que ses concurrents des gisements de minerais qui se faisaient rares sur Terre. J'ai été mineur, je le sais. Elle était une légende. Comme lorsqu'on a cru que tout le minerai de manganèse avait disparu. On ramassait les nodules polymétalliques au fond des océans, et comme plus on s'éloigne du Soleil, moins on rencontre de métaux lourds, il ne restait guère d'espoir d'en trouver au-delà de l'orbite de Mars. Mais ses Métaux joviens ont pu fournir du minerai par milliers de tonnes dans les années 2370. C'était comme si elle le tirait de son chapeau. Cela seul aurait suffi à la rendre milliardaire, et il y avait bien autre chose.

— Et après cela, dis-je, elle pouvait laisser agir la force de gravitation.

— *Quoi ?*

— D'éminents spécialistes des finances ont fait remarquer que l'argent, si abstrait que puisse être ce concept, se comporte comme s'il avait une masse. Les lois économiques imitent les lois de la physique. En d'autres termes, toute concentration d'argent est un corps planétaire qui exerce son influence sur les autres. Par conséquent, plus vous possédez d'argent, plus sa gravité est forte et plus il est facile d'en attirer davantage. La plupart des gens ne possèdent que de simples astéroïdes d'argent. Mais d'autres en possèdent des étoiles et certaines de ces étoiles, comme celle d'Holmes, atteignent leur limite de Chadresekhar et se transforment en trous noirs. Toute masse d'argent qui s'approche suffisamment d'Holmes est aspirée à l'intérieur. Il existe, bien sûr, une sphère de Schwarzschild à l'approche de laquelle l'argent attiré semble ralentir, comme Apollon dans le paradoxe de Zénon, et tomber de plus en plus lentement vers les Métaux joviens d'Holmes... mais, en fait, ces "entreprises satellites" ont franchi invisiblement le non-point de masse infinie qu'est la fortune d'Holmes. »

Andrew et Elaine rirent ; les autres me dévisageaient. « Edmond, vous êtes dingue, ce soir, dit Elaine. Mais notre heure est écoulée et je dois aller au travail. » Elle était barmaid.

« Non, finissez l'histoire !

— La prochaine fois, dis-je. D'accord... travaux pratiques. La prochaine fois, revenez avec des renseignements sur Caroline Holmes. Nous verrons ce que vous avez trouvé. »

Elaine et April partirent tandis qu'Andrew, Sean et moi nous rasseyions pour boire et discuter sérieusement.

Tant que dura le séminaire, j'avais un peu plus d'argent que d'ordinaire, même après avoir remboursé à Fist ce que je lui devais. Un soir où je traînais dans les rues pour le plaisir et m'arrêtais discuter avec les gens que je connaissais, je décidai d'aller plutôt voyager en esprit. C'était un passe-temps auquel je m'étais assez souvent livré à mon arrivée sur Transtation, quand il me restait un peu d'argent de côté. Je gagnai le plus proche

centre récréatif et m'offris trois heures dans un caisson d'isolation sensorielle.

Je me déshabillai dans le vestiaire et passai dans une des petites chambres. L'employé me colla la ban-droque sur le bras et m'aida à entrer dans le bain tiède. « Mettez-vous sur le dos et laissez-vous flotter. » J'obéis ; cela rappelait fort l'apesanteur. L'employé sortit et referma la porte ; les lumières s'éteignirent. Tout était complètement noir, complètement silencieux, sans odeur et je ne sentais pratiquement rien dans l'eau à la température de mon corps. Je n'étais plus, semblait-il, qu'un esprit désincarné. Je me laissai aller.

Les premières hallucinations furent auditives, comme toujours. J'entendais une vague musique, au loin, qui me donnait l'impression d'être dans un vaste espace découvert et je me disais, comme cela m'était déjà souvent arrivé, que si je parvenais à me rappeler cette musique, je serais un grand compositeur. Puis j'entendis des voix qui chuchotaient autour de moi. Je fis un effort de concentration et cela devint la rumeur d'un public avant le lever de rideau.

Des lumières dansaient à la limite de mon champ de vision. « Quelqu'un ? » dis-je à voix haute, et je sentis que j'étais dans un univers au goût de sel. Tu recommences à parler tout seul ? me dis-je. Pas d'autre réponse que la rumeur confuse. Les lumières tournèrent et s'entrecroisèrent pour venir se placer devant moi, à quelques mètres. Quand elles sautaient vers le haut, elles lançaient dans mes yeux un éclair comme un feu clignotant. Puis je remarquai devant ces lumières quelque chose qui me les cachait. C'était une silhouette de petite taille, peut-être humaine. « Il y a quelqu'un ? » dis-je, plein d'appréhension.

Je flottai un long moment, battant à l'unisson de mon cœur, et autour de moi les voix disaient *blabla blabla blabla...*

La silhouette s'approcha de moi. Elle dit : « Je sens (*blabla blabla blabla*) que vous avez... (*blabla blabla*)... peur.

— Pas du tout », dis-je, soudain effrayé. Tu parles encore tout seul, pensai-je, c'est ridicule. Mais la silhouette qui se dressait devant moi était aussi réelle qu'une colonne de lit. Les lumières qui tourbillonnaient à la limite de mon champ de

vision comme des lucioles et jaillissaient de temps en temps vers le haut projetaient de brefs éclairs sur le visage de mon interlocutrice. Une femme. Un visage maigre, les yeux et les cheveux bruns, d'un marron intense que je voyais, par éclairs, aussi nettement que les lumières qui dansaient sur le côté et le noir tout autour.

La psyché prend bien des formes, mais j'avais déjà rencontré celle-ci. « Emma ! » dis-je. Puis, d'un ton brusque : « Je ne crois pas en toi. »

Elle rit, bruit musical qui se mêlait à la rumeur ambiante, faisait écho, se répercutait, emplissait l'espace.

« Et moi, je ne te crois pas », dit-elle d'une voix de contralto aussi musicale que son rire. « Je suis là, non ?

— Oui, mais ce n'est pas toi. Qui es-tu exactement ? Où es-tu en ce moment ?

— Tu poses toujours les mêmes questions. » Elle étendit un bras qui cacha les lumières derrière elle. « Viens. »

Et puis nous filions côte à côte à travers l'espace au goût de sel, avec les voix qui chantaient leur mélodie funèbre tout autour de nous. Je sentis sa main entourer mon poignet et nous conversâmes un moment silencieusement de questions d'importance vitale bien que je n'eusse pu dire ce dont il s'agissait, pas à haute voix.

Puis elle s'éloigna de moi et resta planer au-dessus d'une plaine rouge-noir palpitante. Je dis : « Il semblerait que je t'ai cherchée toute ma vie, mais tu n'étais jamais là. Quand j'étais enfant, j'ai lu ton journal et je me suis dit que tu allais bientôt ressortir. Je pensais que tu te cachais et que tu pouvais faire surface d'un jour à l'autre. »

Son rire clair tintait comme une cloche et, sous elle, les montagnes rouge-noir entrèrent en résonance. « J'ai été tuée peu après avoir terminé mon journal et ai quitté mon corps. Je ne me cachais pas.

— Ah ! » fis-je, plein de tristesse, puis de crainte ; alors, je parlais à un fantôme. « Mais je le savais. Je ne devrais pas avoir peur, je le savais, même quand j'étais enfant.

— Mais tu as peur.

— Je... peut-être. Parce que ce n'est plus pareil, maintenant, ne le vois-tu pas ? Ce journal... il n'est pas de toi. C'est quelqu'un d'autre qui l'a écrit, tu n'es pas la femme que je pensais. »

La rumeur chuchotante s'enfla autour de nous, les montagnes rouge-noir ondulaient comme un champ de blé sous le vent et Emma s'éloignait de moi, lentement. Les lumières clignotaient derrière elle, sous son bras, ce n'était plus qu'une silhouette ; et la crainte étroitement contenue dans ma poitrine se répandit brusquement dans tout mon être. « Ne pars pas, Emma, murmurai-je. Je suis seul, je ne sais pas pourquoi je fais ce que je fais. Tu pourrais m'aider.

— Ne t'inquiète pas. » Sa voix était lointaine, la rumeur grossissait autour dans un rugissement semblable au bruit de la mer. « Tu ne peux recevoir d'aide de ce à quoi tu ne crois pas. Tourne-toi vers ce en quoi tu crois. Tourne-toi vers ce en quoi tu crois. Tourne-toi... » Sa voix se noya dans la rumeur, *blabla blabla blabla*. Je la vis disparaître au loin parmi les lumières, minuscule silhouette. J'essayai de la suivre et me rendis compte que j'étais prisonnier... j'étais retenu par mes propres empreintes. Je fus soudain terrifié, les lumières tourbillonnaient, la rumeur mugissait et j'étais là tout seul à me débattre sur place. Une partie de moi-même se souvint du bouton d'appel dans ma main gauche ; je le pressai de toutes mes forces à plusieurs reprises. Je me sentis descendre ; on vidait le caisson. On me faisait sortir. Et tout là-bas dans le noir, une minuscule silhouette noire...

Lumières, secousses, le bruit de l'employé qui me détachait, me faisait sortir. Je ne pouvais pas le regarder. Je consultai la pendule murale ; il s'était écoulé deux heures et demie. Les drogues agissaient encore et je me relevai maladroitement dans la faible lueur rouge de la pièce en regardant palpiter les murs. L'employé me regardait sans manifester d'intérêt. Je passai au vestiaire, m'habillai, sortis dans la vive lumière de Transtation. Je jurai en silence. Quel genre de distraction était-ce là ? Les bouquets de noisetiers et d'érables agitaient leurs branches couvertes de feuilles d'automne, rouge et jaune mélangés, tout

étincelantes dans la lumière. Je jurai à nouveau et me mis en marche.

À la réunion suivante du séminaire, ils étaient prêts.

Elaine commença. « Caroline Holmes ne s'est rendue qu'une fois sur Terre, en 2344. Elle participait à un voyage archéologique qui a visité le Mexique, le Pérou, l'île de Pâques, Angkor Vat, l'Iran, l'Égypte, l'Italie... et Stonehenge ainsi que d'autres sites mégalithiques de Grande-Bretagne. Elle aimait les ruines.

— C'est mince », dit April d'un ton tranchant. Elaine eut l'air contrarié.

« Oui, je sais, répliqua Elaine. Mais comme nous le savons tous, les passions de jeunesse persistent. Quoi qu'il en soit, c'est un fait que j'ai trouvé intéressant.

— En dehors des vaisseaux et des mines, qu'a-t-elle fait de son argent ? demandai-je.

— Elle a financé la fondation Holmes, dit April. Celle-ci accorde des bourses de recherche scientifique dans divers domaines. En 2605, la Fondation a accordé une subvention au Dr Mund Stallworth, de l'université de Mars, qui s'en est servi pour mettre au point la méthode de datation qui permet de situer la construction d'Icehenge vers l'époque de Davydov.

— Ou un peu avant, ajoutai-je.

— Oui. Jusque-là, il avait eu du mal à faire financer son projet.

— Y a-t-il quelque chose qui semble prouver que Caroline Holmes en personne a influencé la décision de la Fondation ? demanda Elaine.

— Rien que j'aie pu trouver », dit April, sur la défensive. « Mais il est bien connu qu'elle s'intéresse de près au travail de la Fondation.

— C'est fort mince, dit Elaine en traînant sur les mots.

— Rien d'autre ? demandai-je.

— Si », dit Sean avec un léger sourire à mon attention. « Une des entreprises d'Holmes a édifié la colonie Saturne 25, destinée à accueillir des artistes. Bien sûr, très peu d'artistes sont allés vivre là-bas et Holmes a été tournée en ridicule par les médias

intellectuels pour avoir eu l'intention d'isoler les artistes de la société. Elle a été plus d'une fois qualifiée de stupide et vulgaire, et il m'est venu à l'esprit qu'elle aurait pu prendre la mouche et décider de leur rendre la monnaie de leur pièce.

— Ah ! ah ! dis-je. Nous approchons là la mentalité du mystificateur. La motivation de son acte.

— Une motivation similaire pourrait être son musée des Satellites extérieurs, sur Elliot Titania. Vous savez avec quel ensemble la critique l'a condamné.

— La preuve est mince, dit April.

— Je sais, répondis-je. Mais ce sont des indices intéressants. La question de la motivation est difficile à élucider. Olaf Ohman, un mystificateur du XIX^e siècle, a dit : "J'aimerais faire quelque chose qui ébranle le cerveau des gens instruits." Je me suis dit que ces petits incidents pouvaient démontrer que Caroline Holmes avait un sentiment du même ordre.

— Mais vous ne faites que deviner quelle a pu être sa réaction ! Le mépris des intellectuels l'a peut-être simplement fait rire.

— Qui rit des critiques ? demanda Elaine.

— Quelqu'un qui en a fait autant qu'elle, dit April. Pour quelqu'un qui a eu une telle part dans le développement des satellites extérieurs, ce musée et cette colonie artistique doivent paraître des efforts mineurs, de petits échecs dans une vaste suite de succès. Pourquoi se soucierait-elle de ce qu'en disent les gens ? Elle peut aller dans tout l'espace au-delà de Mars et y voir ses colonies, des endroits qu'elle a bâtis... voilà quels sont ses efforts culturels.

— C'est probablement vrai, reconnus-je. Mais les gens de cette espèce deviennent orgueilleux et le moindre petit échec les contrarie démesurément. Mais je dois bien admettre qu'au cours de toutes mes recherches sur Holmes, je n'ai pu trouver un seul motif solide de construire Icehenge. Si elle l'a fait – et j'en suis presque certain – sa raison pour le faire demeure un mystère. Mais plus j'y pense, moins cela me surprend. Il me semble que les raisons que l'on peut avoir de monter une telle mystification ne sont pas le genre de choses que l'on peut découvrir en examinant les archives publiques des années et des

années plus tard. Il y a beaucoup plus de chances que ce soit quelque chose de très personnel. » Je poussai un soupir. « En attendant, nous avons ces indices. Et il y a certainement quelque chose qui l'a affectée, parce qu'en 2550 elle a placé un gros satellite en orbite polaire autour de Saturne et y vit enfermée depuis lors. Elle n'a plus lancé de projet d'aucune sorte. Il semblerait qu'elle se soit transformée en ermite.

— Pour le moment, dit April.

— Cela nous aiderait si elle avait écrit son autobiographie, dit Andrew. Mais il n'y a rien d'elle dans les archives.

— Cela m'a frappé comme très étrange en soi, dis-je. À notre époque où tout le monde écrit son autobiographie, qui ne le fait pas ?

— Un mystificateur ? suggéra Sean.

— Elle en a peut-être écrit une, dit April. Elle ne l'a peut-être tout simplement pas publiée. Des tas de gens ne publient pas leur autobiographie... Nederland ne l'a jamais fait, n'est-ce pas ? Et vous ?

— D'accord, dis-je. Vous avez raison. Ce que nous avons sur ses motivations est faible. Mais lorsqu'on l'ajoute à ce que nous avons de concret, les qualités que *devait* obligatoirement posséder le constructeur, elle devient la seule personne à correspondre au portrait. Elle avait une organisation assez importante pour dissimuler la disparition d'un vaisseau ou deux pendant quelques années... ce que n'aurait jamais pu faire le propriétaire d'un seul vaisseau. Et, de fait, deux de ses vaisseaux sont mystérieusement restés en cale sèche pendant cinq ans. Sa Fondation a subventionné les recherches qui ont aidé à établir la théorie Davydov, ou à l'étayer. Et enfin, j'ai appelé la semaine dernière au visiophone son père, Johannes Toquener. Il vit toujours sur Mars, mais c'est l'Institut qui a payé l'appel. Je lui ai demandé s'il avait jamais écrit quelque chose sur sa fille et, si tel était le cas, si je pourrais le lire. Il m'a dit qu'il n'avait rien écrit. J'ai alors raconté que j'écrivais un article sur elle et demandé s'il voulait bien me donner des renseignements sur sa jeunesse. Il a répondu qu'il n'avait rien à dire, puis, comme j'insistais pour qu'il me dise au moins son âge, il m'a répondu qu'elle était née en 2248. Il a été surpris d'apprendre qu'il n'y

avait pas de certificat de naissance... il a dit qu'il devait avoir été détruit au cours de la Guerre civile. »

Sean siffla. « La même date que sur le monolithe gravé.

— Exactement. Sa date de naissance est gravée sur Icehenge. Cela pourrait n'être qu'une coïncidence, mais cela en fait trop. J'en suis sûr, maintenant. »

Plus tard dans la soirée, après une pause consacrée à boire, April dit : « Vous procédez beaucoup par devinettes, me semble-t-il. »

Je ris. « Vous trouvez ? Je préfère appeler cela raisonnement par induction. C'est ainsi que tout le monde procède, quoi qu'ils puissent prétendre ! Mes méthodes ne diffèrent en rien de celles de Nederland, ou même de celles de Théophilus Jones ! » Ils éclatèrent de rire. « En ce moment. Jones proclame que le monument était un message qui voguait dans l'espace, a heurté Pluton par hasard et y est resté coincé. Sérieusement ! Et il a des "faits" pour appuyer son hypothèse. Tout le monde en a. La différence provient de la prudence avec laquelle on formule son hypothèse, puis de la rigueur avec laquelle on la vérifie. Et il vaut mieux ne pas trop s'y investir émotionnellement. Nederland, par exemple, désirait vraiment très fort qu'Icehenge ait été édifié par l'expédition Davydov, parce que cela l'aidait dans ses manœuvres politiques sur Mars. Cela veut dire qu'il n'a vu que les faits qu'il désirait voir.

— Il vous faut aller là-bas, dit Andrew. Toutes ces recherches dans les archives ne peuvent guère mener plus loin. Il vous faut aller là-bas disséquer Icehenge et découvrir une preuve irréfutable de l'identité de son constructeur. Une investigation rigoureuse par des archéologues qualifiés...

— Ce que je ne suis pas.

— Je sais, vous êtes historien.

— Un rat de fichiers, dit April.

— Il vous faut des gens qui effectuent tous les tests auxquels ils peuvent penser, poursuivit Andrew.

— C'est exact, dis-je. C'est exactement ce qu'il nous faut. »

Mais comment monter une telle expédition ? Le coût en serait énorme. Et personne ne trouverait que cela presse. En ce monde où chacun avait une très longue vie devant soi, personne ne se pressait plus pour rien. Tout finirait bien par arriver ; pourquoi se précipiter ? En particulier pour une entreprise aussi coûteuse.

Je décidai donc d'activer les choses et de publier un article qui désigne Holmes sans vraiment la nommer. J'envoyai une courte lettre à *Vestiges* qui la publia dans le numéro suivant :

... Avec ce dont nous disposons maintenant, nous pouvons provisoirement dresser une liste de plusieurs attributs de la personne qui a édifié Icehenge.

1) La disposition d'un vaisseau spatial de capacité égale ou supérieure au Ferrando-X, et peut-être un ou deux autres de même classe.

2) La possibilité de faire échapper ce (ou ces) vaisseau(x) aux systèmes de surveillance du Conseil des satellites extérieurs, ainsi qu'à tout autre système de contrôle de la navigation durant la période nécessaire à l'édification du mégalithe. Cela présente de grandes difficultés et le fait qu'on y soit parvenu implique la mise en œuvre de vastes ressources, telles que : une flotte de vaisseaux spatiaux, un grand chantier naval, une entreprise de transports spatiaux ou autre.

3) La possibilité d'obtenir la coopération et le silence ultérieur d'au moins douze personnes, nombre nécessaire pour manœuvrer un vaisseau de la classe Ferrando-X, ou peut-être beaucoup plus.

4) L'accès au fichier 14A23546 de la salle 319 de l'Annexe des Archives matérielles de Mars, à Alexandrie, entre 2536 et 2548.

5) La disposition d'une Ford tout-terrain du milieu du XXIII^e siècle, ainsi que les moyens et la possibilité de l'enterrer à demi à l'extérieur du cratère de New Houston pendant les deux semaines de tempête de début octobre 2547.

6) La possibilité de subtiliser de gros blocs de glace dans les anneaux de Saturne sans se faire remarquer ; cela serait plus

facile à une personne dont la présence en orbite de Saturne est permanente.

7) La disposition des outils et du matériel nécessaires pour tailler ces blocs de glace en parallélépipèdes et les mettre en place sans laisser de traces – ce qui n'était pas le cas de l'expédition Davydov, si on veut bien admettre l'existence de cette dernière.

8) La fortune nécessaire pour accomplir tout ce qui précède. D'autres attributs du constructeur découlent de l'apparence du mégalithe :

1) une connaissance des cultures mégalithiques de la Grande-Bretagne préhistorique ;

2) un rapport significatif avec le chiffre 2248.

Deux semaines après la publication de ce bref article, je reçus une lettre.

Monsieur Edmond Doya, le 18 septembre 2609

B. P. 510

Transtation

Cher Monsieur Doya,

Pourriez-vous me rendre visite pour discuter d'affaires qui nous intéressent tous deux. Je prends à ma charge le transport de Transtation à Saturne et retour. Si cela vous convient, l'Io, sous les ordres du capitaine Pada, peut quitter immédiatement Transtation ; et s'il vous est possible de rester huit ou dix jours (ce à quoi je vous invite) elle pourra vous ramener sur Transtation pour le Nouvel An.

Sincères salutations,

CAROLINE HOLMES

Satellite Artificiel Saturne 4.

Sur l'écran d'observation de l'Io, Saturne ressemblait à un gros ballon rayé. Cinq ou six de ses lunes étaient visibles sous forme de croissants blancs. Titan était immédiatement reconnaissable en raison de sa taille et des turbulences de son

atmosphère qui rendaient floues les pointes de son croissant ; je le regardai avec l'intérêt que l'on prend à contempler un lieu où l'on a jadis habité.

Le capitaine Pada, une femme paisible que je n'avais guère vue pendant le voyage vers Saturne, désigna quelque chose au-dessus de la planète. « Vous voyez ce point blanc qui se déplace ? C'est son satellite. Nous allons le rencontrer juste en dessous des anneaux. »

Je remarquai qu'elle apportait au mot *son* une accentuation particulière. Je demandai : « Il a un nom ? »

— Non. Simplement Sas 4. »

Pada quitta la pièce. Je restai et gardai l'écran braqué sur Saturne jusqu'à ce que le bord effilé des anneaux commence à s'élargir et que la vue d'ensemble devienne trop vaste pour me permettre d'accommoder. Je trouvai les coordonnées du satellite d'Holmes que je communiquai à l'écran.

Nous nous rapprochions rapidement. Il était gros : un tore en rotation lente, une roue d'un kilomètre de diamètre. Du côté du Soleil, un mince croissant brillait d'un reflet argenté, et Saturne éclairait une moitié de la surface visible d'une lueur jaune foncé. Un petit observatoire de facture classique faisait saillie sur le moyeu du côté opposé à l'appontement ; son télescope semblait braqué sur Saturne. Les rayons qui reliaient le moyeu à la roue paraissaient fins comme du fil de fer. Le tore était percé à intervalles réguliers de fenêtres dont certaines étaient constituées de demi-sphères en saillie dans le vide. Derrière, la plupart des pièces étaient éclairées et j'aperçus fugacement, alors que nous tournions autour, des murs rouge et or, des meubles luxueux, des marbres, un énorme lustre de cristal. L'effet général produit était celui d'une « folie » du XIX^e siècle, une bathysphère projetée accidentellement dans le mauvais milieu et la mauvaise époque.

La plus grande des fenêtres était presque sombre – derrière, la pièce était baignée d'une faible lueur bleue – et quelqu'un se tenait à cette fenêtre, une silhouette noire qui semblait observer notre approche.

Le capitaine Pada m'appela à l'intercom pour me dire de passer dans la salle de transfert. Nous étions sur le point d'accoster.

Tandis que je traversais le vaisseau, je sentis la secousse de l'accostage et je m'arrêtai un instant pour tenter de réprimer mon excitation. Ce n'est qu'une vieille femme, me dis-je, juste une vieille femme riche. Mais les épithètes étaient de peu d'effet et j'étais tout aussi nerveux en me laissant flotter dans la salle de transfert.

Le sas était déjà ouvert. Le capitaine Pada était là ; elle me serra la main. « Ravie de vous avoir eu à bord », dit-elle, puis elle me fit signe d'avancer. Je trouvais cette formalité un peu étrange ; l'équipage de l'*Io* allait-il rester confiné à bord durant tout mon séjour ?

Je franchis le manchon de transbordement pour me retrouver dans l'univers d'Holmes. Un homme vêtu d'une veste et d'un pantalon rouges brodés d'or se tenait au garde-à-vous devant moi. Il hocha la tête. « Je m'appelle Charles, monsieur Doya. Bienvenue sur Sas 4. Je vais vous montrer vos appartements et vous pourrez défaire vos bagages. Caroline vous recevra ensuite. »

Il décolla d'un bond précis et je m'élançai à sa suite. Nous descendîmes le long d'un couloir aux parois transparentes où étaient enchâssés des coquillages terrestres ; j'évoquai à nouveau une bathysphère. Un couloir perpendiculaire nous rendit l'usage de nos jambes, sous une faible gravité, et j'en déduisis que nous étions dans le tore. Ce couloir s'incurvait effectivement vers le haut et, après un court trajet. Charles ouvrit une porte.

La pièce dans laquelle nous pénétrâmes avait les murs recouverts de tapis persans aux dominantes rouges, tandis que sol et plafond étaient de bois clair. L'ensemble était sur plusieurs niveaux séparés par de grandes marches.

« Voici votre chambre, dit Charles. Ce tableau de commandes vous fournira tous les meubles dont vous aurez besoin... armoire, lit, écrans, bureau, sièges. Les robots sont à vos ordres. » Il désigna deux boîtes munies de roues.

« Merci. »

Charles sortit, ce qui me surprit quelque peu. Mais je supposai qu'il allait bientôt revenir et gagnai le tableau de commandes dissimulé derrière une tapisserie. J'enfonçai *Lit*. Une section circulaire de plancher glissa pour laisser surgir un lit de même forme. Je traversai la pièce pour m'y laisser tomber en attendant l'arrivée de mes affaires. Et je me demandai ce que j'allais dire à Holmes. Je commençais à voir que mon séjour allait se dérouler entièrement sur son terrain ; et cela me faisait un peu peur. Je réfléchis une nouvelle fois sans succès à ses buts, ses motivations dans tout cela. Icehenge et l'explication Davydov étaient une mystification si *compliquée*... Il me vint à l'esprit que si je ne me trompais pas, si Holmes avait fabriqué de toutes pièces l'histoire que Nederland et l'expédition du *Perséphone* avaient concouru à découvrir – et tout ce qui était récemment arrivé renforçait ma conviction d'avoir vu juste –, j'allais bientôt rencontrer l'auteur du journal d'Emma Weil. J'allais être confronté à l'esprit qui avait inventé l'histoire qui m'avait tant captivé dans mon enfance... si bien que, dans un sens, j'allais bientôt rencontrer Emma Weil. Mais quelle étrange façon de voir les choses, étant donné ce que je savais maintenant ! Je secouai la tête et marmottai pour moi-même ce que j'avais dit plus d'une fois au cours du séminaire : « C'est une chose curieuse qu'une mystification. »

Assis sur le lit – ou allongé sur celui-ci pour de courts sommes – j'attendis ce qui semblait des heures. Je n'avais aucun moyen de mesurer le passage du temps dans cette chambre ; le tableau de commandes ne comportait aucun bouton étiqueté *Pendule*. J'aurais sans doute pu appeler quelqu'un à l'intercom, mais je ne savais pas qui. Je finis par avoir faim et cela, combiné à une irritation croissante, me poussa à sortir dans les couloirs. Je décidai de retrouver ma route vers l'aire d'appontement ; j'avais l'espoir, bien qu'il n'y eût pas grand-chose pour étayer celui-ci, que Charles s'y trouverait. Ou quelqu'un d'autre.

J'atteignis le couloir qui menait au moyeu, celui aux coquillages enchâssés dans les parois transparentes. Alors que je me hissais le long de la rampe de cuivre fixée à un mur,

j'aperçus une vague silhouette tremblotante qui progressait avec moi et que je pensai être mon reflet. Mais lorsque je m'arrêtai un instant pour examiner un énorme nautil, la forme continua d'avancer. Surpris, je la rattrapai et collai mon visage contre la paroi de verre, mais son épaisseur et certaines irrégularités réduisaient l'image de ce que je voyais à travers à une tache brunâtre. Cette tache s'était cependant arrêtée à ma hauteur. Peut-être était-elle elle aussi collée à la vitre pour essayer de me voir. Elle semblait vêtue de vert foncé... les cheveux peut-être gris. Elle se remit en route dans la même direction et je la suivis jusqu'à ce que le verre cède la place à du teck qui la déroba à ma vue.

J'entendis presque simultanément un déclic dans mon couloir, en dessous de moi. Je baissai les yeux et vis une tête aux cheveux gris, une femme revêtue d'une combinaison vert foncé... à son annulaire gauche, un anneau d'argent tintait contre la rampe lorsqu'elle s'y accrochait. Interdit, je collai mon visage au dernier bout de paroi transparente pour essayer d'apercevoir la silhouette que j'avais suivie.

La femme arriva à ma hauteur et je l'examinai. Je crains d'être resté encore une fois légèrement bouche bée devant l'étrange « téléportation » dont je venais d'être témoin. Puis la femme – c'était Caroline Holmes – eut elle-même l'air un peu surpris. Je ne ressemble guère à un savant, je suppose – je laisse mes cheveux faire ce qu'ils veulent, ce qui, ajouté à mon visage, m'a fait appeler le Barbare de Transtation –, si bien que j'avais déjà vu une ou deux fois cette expression et n'eus aucun mal à la reconnaître.

Mais elle disparut rapidement. « Bonjour », dit-elle d'une voix de contralto agréablement modulée. Elle était grande et ses cheveux gris noués dans le dos retombaient sur ses épaules. Elle paraissait mince sous sa combinaison. Son visage était joli dans le genre sévère : vieux et profondément ridé, légèrement bronzé, avec un fin duvet à peine visible sur les joues et la lèvre supérieure. Son nez et ses mâchoires nettement dessinés lui conféraient un air ascétique. Elle avait les yeux marron. C'était un visage dur, marqué par des siècles de... qui peut savoir ?... et

sa vue me fit involontairement déglutir, conscient de ce à quoi je m'attaquais.

« Ravie de vous rencontrer, poursuivit-elle. J'ai lu vos articles avec beaucoup d'intérêt. »

Premier coup de sonde. « J'en suis enchanté », dis-je, et je cherchai qu'ajouter, stupidement embarrassé en cet instant que j'avais tant de fois imaginé. « Bonjour.

— Pourquoi n'irions-nous pas dans un des salons d'observation pour nous restaurer ?

— D'accord. »

Elle lâcha la rampe et se laissa tomber vers le couloir principal du tore où je la suivis. Elle marchait à longues enjambées qui révélaient ses pieds nus.

Nous quittâmes le couloir pour descendre un large escalier en spirale qui menait à une vaste pièce sombre au plafond et aux murs lambrissés de bois. Le plancher était transparent ; c'était une des fenêtres que j'avais aperçues en arrivant. D'un côté, Saturne brillait comme un globe d'éclairage. C'était notre seule source de lumière. Au centre de la pièce, des divans étaient disposés en carré. Holmes s'installa sur l'un d'eux, se pencha en avant et contempla la planète. Elle semblait m'avoir oublié. Je m'assis en face d'elle et regardai vers le bas.

Nous nous trouvions au-dessus d'un des pôles, Saturne et ses anneaux nous apparaissaient sous une perspective que n'avait jamais offerte un de ses satellites naturels. Les rayures parallèles de la planète (la moitié obscure de celle-ci bénéficiait de la lumière réfléchie par les anneaux) apparaissaient, vues de dessus, comme des demi-cercles vert clair et jaune, avec des traces d'orange : crème pour les régions équatoriales, jaune pour les plus hautes latitudes, vert fuligineux au pôle.

Autour de la planète se trouvaient les anneaux, plusieurs vingtaines, tous parfaitement lisses et circulaires, comme dessinés au compas, à part deux ou trois paires entrelacées. L'ensemble me rappelait une cible de fléchettes : le pôle constituait le centre, les anneaux le pourtour ; mais il était impossible de s'imaginer Saturne plat à cause de la face obscure et de son ombre qui faisait disparaître les anneaux ; si bien

qu'on aurait dit une cible de fléchettes avec une demi-sphère incongrue au milieu.

Ce spectacle surnaturel emplissait toute une moitié de notre plancher-fenêtre. Autour, quelques étoiles brillaient et sept demi-lunes étaient visibles, toutes parfaitement alignées. Tandis que nous regardions, immobiles comme des statues, la scène changeait de façon perceptible. L'ombre de Saturne sur les anneaux semblait raccourcir, les lunes devenaient des croissants, les anneaux basculaient pour se transformer en gigantesques ellipses ; et tout cela lentement, très lentement, comme en une danse naturelle et inhumaine.

« Toujours la même chose, mais chaque fois différent », dis-je.

Après un long silence, elle répondit : « Le paysage de l'esprit. » Je pris conscience du profond silence qui nous entourait. « Il y a bien des paysages magnifiques sur Terre, mais aucun qui soit si sublime. »

Je suis au courant de ton voyage sur Terre, me dis-je. Puis je regardai son visage et réfléchis. Les siècles y avaient inscrit leur marque... et que savais-je réellement d'elle ? Elle aurait pu visiter la Terre une douzaine de fois.

« C'est peut-être parce que l'espace lui-même possède de nombreux attributs du sublime : l'immensité, la simplicité, le mystère, ce qui engendre la terreur...

— Cela n'existe que dans nos têtes, ne l'oubliez pas. Mais oui, l'espace possède bien des qualités qui remettent l'esprit face à lui-même. »

Je réfléchis. « Pensez-vous vraiment que, si nous n'existions pas, Saturne ne serait pas sublime ? »

Je crus qu'elle n'allait pas répondre. Le silence s'étira, une minute ou plus. Puis : « Qui pourrait le savoir ?

— C'est donc le fait de savoir. »

Elle acquiesça. « Savoir est sublime. »

Et je me dis : C'est vrai. Je suis d'accord. Mais...

Elle se redressa et me regarda en face. « Désirez-vous manger ?

— Oui.

— Crabe royal de l'Alaska ?

— Parfait. »

Elle se retourna et cria à la pièce vide : « Nous dînons dans vingt minutes. »

Un petit plateau chargé de biscuits apéritif et de cubes de fromage surgit d'une ouverture de son divan. Je clignai des yeux. Une bouteille de vin et deux verres apparurent sur leurs plateaux individuels. Elle emplît les verres et but en silence. Penchés en avant, nous regardions la planète. Dans cet étrange éclairage – jaune fuligineux, par-dessous –, ses orbites étaient plongées dans l'ombre et semblaient très profondes ; les rides de son visage paraissaient ciselées par des générations de souffrance. Je fus soulagé de voir Charles apporter le repas ; nous nous redressâmes pour manger. Sous nos pieds, Saturne et ses milliards de satellites tournaient toujours, imposante lampe arts déco.

Après le dîner, Charles remporta nos couverts. Holmes se remit en position pour contempler la planète avec une intensité qui décourageait toute interruption. Entre l'observation de Holmes et celle de Saturne, j'avais assez d'occupation ; mais plus le silence durait, plus j'étais déconcerté.

Holmes demeura plongée dans sa contemplation jusqu'à ce que la sphère ceinte d'anneaux soit presque sortie de notre champ de vision et que la pièce soit plongée dans la pénombre. Elle se leva alors et dit : « Bonne nuit », comme si c'était là une routine établie depuis des années à dîner ensemble... et elle sortit de la pièce. Je restai debout, tout confus. Qu'aurais-je pu dire ? Je contemplai les étoiles un bon moment, puis je regagnai ma chambre sans difficulté.

En me réveillant, le lendemain matin, j'étais sûr d'avoir dormi inhabituellement longtemps. Je pris une douche aussi froide que je pouvais le supporter, troublé par des rêves dont je n'arrivais pas à me souvenir.

J'étais apparemment de nouveau livré à moi-même. Après avoir longuement attendu sur mon lit en me demandant si je devais me laisser aller à mon irritation, je gagnai le tableau de commandes et appelai toutes les destinations à l'intercom.

Aucune réponse. Je ne pus même pas découvrir quelle heure il était.

Avec en tête le souvenir de la soirée précédente, je quittai ma chambre et retournai errer dans les couloirs. Si je n'avais jamais quitté ma chambre, me demandai-je, aurais-je jamais rencontré Caroline Holmes ?

Ce jour-là, elle ne se trouvait pas dans la pièce où nous avions dîné ni derrière la paroi aux coquillages. Je fis tout le tour du satellite, visitant pièce vide après pièce vide, légèrement désorienté à mesure que le couloir central du tore se diversifiait en courts labyrinthes. À chaque étage, plusieurs portes étaient fermées. Le silence qui régnait – en fait un léger bourdonnement électrique insidieux – commençait à me mettre mal à l'aise.

J'empruntai un ascenseur qui circulait dans un rayon pour me rendre à l'observatoire du moyeu et poussai la porte ; à ma grande surprise, celle-ci s'ouvrit. J'entendis une voix à l'intérieur. J'entrai et me retrouvai en apesanteur dans une grande chambre cylindrique surmontée d'un dôme. Le télescope, étincelant fuseau blanc et argent, reliait une bande verticale du plafond voûté au centre de la pièce où il était rattaché à une nacelle munie d'un siège de cuir et cuivre.

Holmes, debout derrière ce siège, se penchait au-dessus pour regarder dans l'oculaire. À intervalles de quelques secondes, elle énonçait un chapelet de chiffres d'une voix vibrante de tension. Charles (toujours vêtu de rouge et d'or), assis devant une console fixée au mur, tapait sur un clavier et répondait de temps en temps à Holmes par une série de chiffres. Je descendis dans la pièce en me tirant le long de la rampe d'un court escalier.

Holmes leva les yeux, m'aperçut et sursauta. Elle hocha la tête, m'accueillit en disant : « Monsieur Doya », et retourna à son oculaire. Elle s'y arracha à nouveau et me regarda ; j'étais appuyé contre une rambarde à un mètre ou deux en dessous d'elle. « Vous pensez donc que c'est moi qui ai bâti Icehenge, hein, monsieur Doya ? »

Puis elle regarda de nouveau dans son télescope. Je levai les yeux vers elle, déconcerté. Elle énonça un nouveau chapelet de chiffres, l'air aussi profondément captivé que lors de mon entrée

dans la pièce. Elle cria enfin à Charles : « Bloquez-le sur la frange interne du quarante-sixième anneau, s'il vous plaît », avant de se retourner vers moi.

« J'ai lu vos articles, dit-elle. Je suis depuis longtemps la controverse sur Icehenge avec attention.

— Tiens donc, réussis-je à articuler.

— Mais oui. Depuis le tout début. J'ai pu constater que vous me mettiez en cause dans votre dernier article de *Vestiges*, et j'aimerais savoir pourquoi. »

Je détournai les yeux vers Charles, vers le bout de son télescope. L'adrénaline se répandait en moi, me préparait à la fuite mais non à la conversation.

Finalement mes yeux rencontrèrent les siens et je décidai de ne rien dire. Nous nous mesurions du regard ; j'aurais pu rire, mais c'était trop sérieux.

« Qui êtes-vous ? » fit-elle d'un ton irascible.

Je haussai les épaules. « Un plongeur de restaurant.

— Et je suis un des suspects de votre petite enquête ? Vous reconnaissez au moins cela ?

— ... Vous êtes un des suspects, madame Holmes. »

Elle sourit. Elle se repencha pour regarder dans son foutu télescope. Je croisai les bras sur la poitrine, complètement désorienté.

« Cela fait longtemps que vous vivez sur Transtation ?

— Pas très.

— Et d'où venez-vous ? »

J'essayai de reprendre mes esprits pour faire un récit cohérent de mon passé – une tâche délicate même en de meilleures circonstances – mais ma distraction devait être trop visible.

Holmes me coupa la parole. « Voudriez-vous vous retirer, à présent ? Nous reprendrons cette conversation plus tard. »

Après réflexion, j'acquiesçai et je sortis en hâte ; je gardais en tête, regagnant ma chambre, le calme sourire qu'elle m'avait adressé quand je lui avais déclaré qu'elle faisait partie des suspects. Bizarre ! Qu'attendait-elle de moi ? Je fis apparaître mon lit et m'y effondrai pour méditer sur ses intentions, plus qu'un peu inquiet. Beaucoup plus tard, un robot m'apporta un

repas que je picorai. Après quoi je tombai endormi, quoique j'eusse cru ne jamais pouvoir.

« Dites-moi, demandait Holmes, est-il vrai que Hjalmar Nederland est votre arrière-grand-père ? » Son visage était penché au-dessus de moi.

Je ne voulais pas répondre. « Oui.

— Comme c'est étrange. » Ses cheveux étaient entortillés sur sa tête en un chignon compliqué (comme ma mère en avait l'habitude). Elle portait des boucles d'oreilles, trois ou quatre à chaque oreille, et ses sourcils épilés faisaient deux fines arches noires. Elle regardait le soleil par une fenêtre.

« Étrange ? » fis-je, bien que j'eusse envie de ne rien dire.

« Oui », répliqua-t-elle d'une voix où perçait la contrariété. « *Étrange*. Tout ce travail magnifique que vous avez accompli. Si votre théorie est admise, alors celle de Nederland – l'œuvre de toute sa vie – s'effondre. »

Son regard était féroce et je dus faire un effort pour répondre : « Mais même si sa théorie est fausse, son travail a quand même été nécessaire. Il en est toujours ainsi dans le domaine scientifique. Il a malgré tout fait du bon travail. »

Son visage était tout près du mien. « Nederland serait-il de cet avis ? » s'écria-t-elle. Elle pointa un doigt sur moi. « Ou êtes-vous simplement en train de vous mentir, d'essayer de vous cacher ce qui va arriver en réalité ?

— Non ! » Je tentai maladroitement de lui rendre coup pour coup. « C'est de votre faute, de toute façon !

— C'est vous qui le dites », fit-elle, méprisante. « Mais vous savez que c'est de votre faute. C'est de *votre faute* », cria-t-elle, penchée au-dessus de moi, son visage à quelques centimètres. « C'est *vous* qui le détruisez, lui et Icehenge du même coup, *vous*... »

Un bruit. Je me tournai dans mon lit, ouvris les yeux sur mon oreiller, me rendis compte que j'étais en train de rêver. J'avais le cœur battant. Je me frottai les paupières et levai les yeux...

Holmes se tenait devant moi, baissait les yeux sur moi avec un intérêt clinique (les cheveux ramenés au sommet de sa tête)...

Je m'assis d'un bond et elle disparut. Personne dans la pièce.

Je repoussai les draps et sautai du lit. Je me précipitai sur la porte ; elle était fermée de l'intérieur bien que je ne pusse me rappeler l'avoir fait. En fait, j'étais sûr que non. La pièce obscure sentait la sueur, était pleine d'ombres. Je courus au tableau de commandes et allumai toutes les lampes. Leur lumière éclatante veina de blanc le bois ciré. La chambre était vide. Je restai debout un long moment à attendre que s'apaisent ma respiration et les battements de mon cœur. J'allai soulever les couvertures et regarder sous le lit. Rien qu'une estrade encastrée dans le sol. Ce que j'avais vu penché sur moi, me dis-je, était peut-être un hologramme. Je fis le tour de la pièce à la recherche d'une ouverture dans les lambris.

Mais ce rêve. Possédait-elle une machine qui crée des images dans le cerveau comme un holographe en projette à l'extérieur ?

Je ne redormis pas de la nuit.

« Monsieur Doya.

— Oui ? » J'étais en train de somnoler.

« Monsieur Doya. » C'était la voix de Holmes à l'intercom.

« Le soleil se lève sur Saturne dans trente-cinq minutes et j'ai pensé que vous aimeriez peut-être y assister. C'est fort spectaculaire.

— Merci. » J'essayai de deviner ce qu'elle mijotait. « Je viens.

— Très bien. Je serai dans la salle du dôme. Charles vous montrera le chemin. »

Quand Charles me fit entrer, elle était assise en position du lotus et regardait au-dehors. La pièce avait été déplacée vers l'extérieur du satellite, si bien que le dôme transparent servait à la fois de murs et de plancher. Saturne était visible d'un côté, juste au-dessus de la surface du tore. La planète était obscure, mais la calotte polaire brillait d'une lueur verte, comme éclairée de l'intérieur. Sur les côtés, les anneaux vus par la tranche faisaient comme des cimenterres étincelants.

« La plus grande partie de la masse de Saturne est concentrée dans le noyau, dit Holmes sans tourner la tête. Les couches supérieures de l'atmosphère sont très minces, si bien que le soleil brille à travers juste avant son lever.

— Voici donc quelle est cette lueur », dis-je d'un ton circonspect. La luminosité verte gagnait en brillance vers le pôle et semblait encore plus lumineuse par contraste avec la face obscure de la planète. J'aperçus enfin le Soleil lui-même, flamboyant joyau vert qui explosa en un blanc intense en se dégageant de Saturne. Le vert s'estompa en un croissant de lumière réfléchi ; la face éclairée de la planète. Les anneaux s'élargirent et se séparèrent en bandes multiples.

« Eh bien, dit Holmes. Bonjour.

— Bonjour. » Je l'examinai attentivement. Elle commanda le petit déjeuner d'un ton anodin et nous mangeâmes en silence. Lorsque nous eûmes terminé, elle dit :

« Dites-moi, suis-je votre seul suspect ? »

Je vis qu'elle était décidée à tirer les choses au clair. Je répondis sèchement : « Je pense que c'est vous qui l'avez mis là.

— Genoa Ferrando remplit aussi bien que moi les conditions. De même qu'Alice Waite et quelques autres. Pourquoi pensez-vous que c'est moi ? »

Dans un accès de colère, je décidai de lui montrer qu'elle était bien démasquée. Je lui racontai l'histoire de ma longue quête, lui donnai toutes les pièces du puzzle qu'elle avait laissées derrière elle, les rassemblai sous ses yeux. Cela me prit un bon moment.

Quand j'eus fini, elle sourit... encore ce sourire tranquille, énigmatique. « Ce n'est pas grand-chose », dit-elle, puis elle se leva prestement et quitta la pièce.

Je pris une profonde inspiration et me demandai ce qui se passait. « Que voulez-vous donc ? » criai-je. Pas de réponse. J'avais la tête qui tournait, des tas de petits points emplissaient mon champ de vision. Mon petit déjeuner avait-il été drogué ? Étais-je gorgé de quelque sinistre sérum de vérité pour lui avouer ainsi tout ce que je savais ? Mais n'avais-je pas eu l'intention de le lui dire ? Oh ! j'étais bien troublé, pas de doute ; confus et effrayé. Et pourtant, j'avais assurément des vertiges, et

mon sens de la vue était bien altéré. J'essayai de ne plus y penser, mais je n'y parvins pas. Si elle m'avait drogué... avait investi ma chambre... mes rêves... que ne ferait-elle pas ? Saturne brillait devant moi, énorme croissant aux tourbillons verts et crème, chacune de ses bandes colorées frangée de vagues. Je regardai longuement la planète et ses délicats compagnons continuer à tourner, ballet d'arcs, courbes et ellipses lumineux, lent, implacable et majestueux, semblable à la musique qu'aurait pu écrire Beethoven s'il avait jamais vu la mer.

Cette nuit-là, je ne pus dormir ni rêver.

Au matin, je somnolai, puis je me réveillai, froid et lucide. Je gagnai l'observatoire.

Elle était là, au travail avec Charles. « Attention à ce que vous faites », lui lança-t-elle comme j'ouvrais la porte.

Elle me regarda entrer, sourit poliment. « Monsieur Doya », dit-elle. Elle se pencha sur l'oculaire, puis redressa la tête. Je suis sûr qu'elle n'avait rien pu voir. J'étais juste en dessous d'elle. « Aimeriez-vous jeter un coup d'œil ?

— Volontiers.

— Désirez-vous voir l'anneau en premier ?

— Volontiers. »

Elle enfonça quelques boutons sur sa console. Le télescope et son support se déplacèrent avec un bourdonnement sourd ; je le sentais à peine, mais manifestement toute la pièce était en train de tourner. Holmes se pencha en avant pour regarder dans l'oculaire, enfonça des boutons sans relever les yeux.

« Voilà. » Elle enfonça un dernier bouton et se leva. Je m'assis sur le siège et regardai. Mon champ de vision était encombré de blocs blancs, astéroïdes de glace aux formes irrégulières.

« Bon sang ! » Aussi près que se trouvât le satellite, à l'œil nu les anneaux nous apparaissaient comme des bandes continues, des vingtaines de rubans blancs d'un seul tenant.

« Belle vue, n'est-ce pas ?

— Quelle taille ont-ils ?

— La plupart sont gros comme des boules de neige, mais certains ont un kilomètre de diamètre ou plus. C'est ce qui donne l'impression de sillons.

— Il est étonnant de les voir rester dans un plan si étroit.

— Oui. C'est un merveilleux exemple de la gravité au travail. Je trouve cela fascinant... une force dont nous pouvons décrire et prédire les effets avec une extrême précision sans rien y comprendre.

— Il me semble que l'on peut dire la même chose de presque toutes les forces naturelles.

— Ou de n'importe quoi d'autre, j'en suis sûre. »

Cela me fit secouer la tête et elle rit. « Voilà, je vais agrandir le champ pour inclure la frange extérieure de cet anneau. C'est un bon exemple de la rigueur des lois de la gravitation. »

Elle enfonça des boutons et le champ devint un tourbillon de blanc, comme une tempête de neige, imaginai-je. Quand la vision redevint nette, il y avait toujours des blocs blancs étroitement imbriqués... puis, droite comme une règle, une ligne de démarcation et l'espace étoilé commençait. « Bon sang, fis-je.

— Deux lunes d'un kilomètre de diamètre se partagent cette orbite et repoussent vers l'intérieur les blocs plus petits.

— Quelle est l'épaisseur du plan ?

— Environ vingt-cinq kilomètres. »

Un des blocs, long et étroit, m'attira l'œil. Il me vint l'idée qu'elle me montrait sa proie... je décidai de porter cette fois le premier coup.

« Vous savez, dis-je, sur Mars, certains physiciens ont déterminé que la glace d'Icehenge venait d'ici.

— Oui, répondit-elle. Un anneau de blocs de glace pris à un autre anneau de blocs de glace. Très joli. »

Je continuai à regarder dans l'oculaire pour singer son comportement. « Certains diraient que cela tend à renforcer l'idée que celui qui a édifié Icehenge réside aux environs de Saturne.

— Ils le pourraient, mais ce n'est qu'une preuve indirecte. Nederland n'a-t-il pas montré que l'expédition Davydov aurait très bien pu passer par ici ? » Elle parlait d'un ton détaché.

« Toutes les accusations que vous portez contre moi sont du même ordre.

— Exact. Mais les accusations peuvent devenir solides si l'on a assez de preuves de ce genre.

— Mais vous ne pouvez rien *prouver*, quel que soit le nombre de vos preuves. »

Je relevai la tête pour la regarder : elle souriait. « Et si vous ne pouvez rien prouver, poursuivit-elle, vous ne pouvez rien publier, cela serait de la diffamation, de la dénonciation calomnieuse... Je suis fascinée par ce monument, je vous l'ai dit, et il est amusant que vous croyiez que c'est moi qui l'ai édifié, mais Icehenge et moi avons tous deux assez de problèmes sans que l'on établisse un lien entre nous. Si vous le faites, je veillerai à votre perte. »

Pris au dépourvu, je m'éclaircis la gorge. « Et si je parviens à trouver une preuve...

— Vous n'en trouverez pas. Il n'y a pas de preuve à trouver. Vous êtes prévenu, monsieur Doya. Je ne tolérerai pas de voir mon nom associé à cela.

— Mais...

— Il n'y a pas de preuve », dit-elle, patiente mais obstinée. Nous nous faisons face en silence et je me sentis rougir.

Était-ce pour cela que j'étais ici, et tout ce qui avait précédé n'était-il qu'une préparation destinée à donner plus de force à son avertissement ? Cette idée me mettait en colère, son assurance me mettait en colère, tout ce qu'elle avait fait me mettait en colère ; et comme cette colère me souffla une idée, je l'exprimai.

« Puisque vous en êtes aussi sûre, vous accepterez peut-être de, euh, m'aider à terminer mon enquête ? » Elle me regarda fixement. « L'Institut pour le progrès de la connaissance de Transtation souhaite organiser une nouvelle expédition sur Pluton pour enquêter sur les questions soulevées par moi et d'autres. » J'étais en train d'inventer cela de toutes pièces et c'était excitant. « Puisque vous êtes certaine que je ne trouverai aucune preuve que c'est vous qui l'avez édifié, cela vous intéressera peut-être de financer cette expédition pour mettre

fin à toutes les interrogations ? Une façon de me remercier de ma visite ? » Je souriais presque en disant cela.

Elle s'en aperçut et me rendit mon sourire. « Vous pensez que je vais refuser.

— J'espère que non. »

Au bout d'un long moment, elle dit : « J'accepte. » Puis, agitant négligemment la main : « Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois me remettre au travail. »

Après cette conversation, je ne la vis guère. Je ne fus pas invité à dîner ce soir-là et, après avoir longuement attendu, je me fis apporter à manger par un des petits robots cubiques. Les trois jours suivants, je fus livré à moi-même ; Holmes ne me fit pas même parvenir un message. Je commençais à me dire que financer une expédition vers Pluton la dérangeait plus qu'il n'avait semblé lorsqu'elle avait accepté. Elle y avait peut-être renoncé, à la réflexion.

Il existe un vieil axiome : tout mystificateur désire secrètement se faire démasquer, au bout du compte, si bien qu'il sème les germes de sa propre destruction. Mais je n'y ai jamais vraiment cru. En tout cas, ces deux impulsions contradictoires – tromper, être démasqué – doivent susciter une terrible ambivalence dans l'esprit du mystificateur. Et il me semblait que Caroline Holmes désirait principalement continuer à rester dans l'ombre ; si bien que, si l'impulsion contraire avait momentanément pris le dessus pour la faire financer mon expédition, elle le regretterait bientôt. Mais peut-être pas. Je n'avais aucun moyen de savoir ; elle demeurait pour moi un mystère.

Son comportement restait ambigu, malgré tout, ce que je croyais comprendre : elle bavardait aimablement d'autres sujets, comme s'il n'y avait pas de dissentiment entre nous, puis elle passait sans transition à la discussion de notre problème. Je la rencontrai une fois dans le couloir aux parois transparentes et elle consacra un long moment à me parler des coquillages sertis dans le verre ; puis, au milieu de cette tranquille discussion, elle dit : « Êtes-vous conscient des implications politiques

éventuelles qu'aurait sur Mars l'infirmité de la théorie de Nederland ?

— Je m'en fiche. Je ne fais pas de politique. »

Les rides profondes de son visage se tordirent en une grimace. « Oh ! que je déteste les gens qui disent ça. *Tout le monde* fait de la politique, vous ne comprenez pas cela ? Il faudrait être autiste ou ermite pour être vraiment apolitique ! Les gens qui disent cela avouent simplement qu'ils approuvent le *statu quo*, ce qui est une attitude profondément politique...

— D'accord, d'accord, l'interrompis-je. Exprimons les choses différemment. Mars est un État bureaucratique-policière moribond au service des forces encore plus oppressives de la Terre. Je n'arrive pas à imaginer pourquoi un individu sain d'esprit peut désirer y vivre, surtout quand il y a la possibilité d'aller dans les satellites extérieurs. J'ai donc peu de considération pour les Martiens et je me fiche pas mal de leurs problèmes. Si par *implications politiques* vous parlez des aveux du gouvernement martien concernant sa conduite au cours de la Guerre civile, à la suite de la publication par Nederland de ses découvertes de New Houston... ha ! ha ! je vois que c'est bien ça... alors je conteste que le fait de mettre en lumière les failles de l'œuvre de Nederland fasse aucune différence.

— Bien sûr que si !

— Mais non. Le gouvernement martien est passé aux aveux et a reconnu définitivement avoir écrasé une révolution de grande ampleur. Il ne peut pas revenir là-dessus. Peu importe si ce qui les y a poussés était vérité ou mensonge. En fait – si c'était le résultat que vous désiriez obtenir avec votre histoire d'Icehenge » – je m'interrompis pour l'examiner avec attention, car il m'avait semblé apercevoir une légère rougeur sur ses vieilles joues ridées – « vous avez réussi. Rien de ce qui peut arriver maintenant n'y changera quoi que ce soit.

— Hum. Vous ne connaissez pas Mars aussi bien que vous le croyez. » Mais je lui avais donné à réfléchir, et puisqu'elle avait besoin de réfléchir, elle tourna le dos et s'éloigna de moi en se halant le long du couloir.

« C'est parce que je ne m'intéresse pas à la politique », murmurai-je, en proie à une satisfaction sardonique. Même un

barbare laveur de vaisselle peut vous clouer le bec de temps en temps.

Une nuit, je rêvai que je me trouvais avec Holmes en apesanteur dans une pièce fermée : ses cheveux ondulaient comme des serpents sur ses épaules et elle hurlait : « *Non ! Arrêtez !* »

Je m'éveillai aussitôt et m'assis en tordant mes draps entre mes mains. Au bout d'un moment, j'éclatai d'un rire contraint ; Holmes ne pouvait pas s'immiscer dans mes rêves, une telle interférence m'effrayait tellement que je m'éveillais.

Et à y réfléchir, je me rendis compte que cette idée d'holographe à rêves était absurde. Personne ne possède de machine capable de s'insinuer dans vos rêves. L'idée m'en était venue parce que, au cours des jours qui avaient suivi mon arrivée, le comportement d'Holmes m'avait fortement ébranlé. Et nos rapports avaient été si tendus que j'en rêvais la nuit et poursuivais nos discussions ; ce n'étaient que de simples réminiscences de mes journées.

Mais je me disais qu'il y avait de fortes chances qu'elle m'ait bien drogué, ce matin-là. Je me rendormis en pensant à cela, pas si rassuré, si certain que je fusse de gagner notre joute. Je ne serais pas en sécurité avant... eh bien... je ne savais pas quand.

Le lendemain, je pensai encore à des pièces fermées. Je fis le tour du tore pour explorer méthodiquement toutes les sections verrouillées. Beaucoup de petites pièces étaient fermées, mais il y avait une vaste section – un arc de tore sous le couloir principal – où je ne pouvais pénétrer. Il me fallut beaucoup tourner autour de cette zone pour m'en assurer, mais une fois que j'en fus certain, ma curiosité s'accrut.

Cette nuit-là, mes rêves furent particulièrement agités ; bien qu'Holmes n'y apparût pas, ma mère le fit, et mon père se manifesta dans plusieurs ; il partait toujours pour la Terre et me demandait de l'accompagner...

Le lendemain matin, je décidai de m'introduire dans la section fermée. À quelque distance de ma chambre, une pièce renfermait une console reliée à l'ordinateur du satellite ; je m'y installai et me mis au travail. Il ne me fallut fureter qu'une

demi-heure dans les diagrammes généraux du satellite pour trouver les codes que je voulais, dans les épures originales de l'engin. Je griffonnai quelques chiffres et quittai la console.

Je m'assurai que Charles et Holmes se trouvaient bien à l'observatoire – Holmes semblait vraiment obsédée par les anneaux – puis je gagnai l'ascenseur désactivé par où l'on se rendait dans la section interdite. Je composai sur la console le code d'entrée que j'avais relevé. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. J'entrai.

À l'intérieur, le tableau de commandes m'apprit que je me trouvais au troisième de sept étages. J'appuyai sur le sept. Les portes se fermèrent et je sentis l'ascenseur qui commençait à descendre.

Il s'arrêta, les portes s'ouvrirent et je sortis dans un nouveau couloir. Le sol était carrelé de noir, les murs et le plafond recouverts de bois sombre. Je parcourus des couloirs de long en large. À l'exception de leur revêtement, ils ne semblaient en rien différents. Les pièces où je jetai un coup d'œil étaient vides. (Où étaient Fada et son équipage ?) Je marchais depuis quelque temps (en gardant toujours en tête l'emplacement de mon ascenseur) et je commençais à me décourager quand, à un détour du couloir, je vis une porte qui semblait s'ouvrir sur le vide de l'espace avec, au centre, Icehenge.

Le monument était petit et, alors que je courais vers lui sur un plancher de verre, je me dis qu'il s'agissait d'un holocube posé sur une table. Puis je m'aperçus qu'il était au contraire constitué d'authentiques blocs de glace disposés sur une grosse sphère de verre placée au sommet d'un cylindre de plastique blanc.

La pièce elle-même, sphérique, était un petit planétarium coupé en deux par un plancher transparent. Il y avait des étoiles au-dessus et au-dessous, et le Soleil, à peine quelques fois plus brillant que Sirius, se trouvait juste au-dessus du niveau du sol. C'était le ciel de Pluton.

Les monolithes de glace de la maquette étaient presque transparents, mais à part cela, la représentation avait l'air parfaite, jusqu'aux petits fragments du monolithe abattu. Au bout d'un moment, j'en fis lentement le tour et découvris une

console de commandes sans aucune indication de l'autre côté du socle de plastique.

Il y avait dessus une rangée de petits boutons colorés. J'enfonçai le bouton jaune et un mince rayon laser jaune apparut dans la pièce. Il effleurait le sommet d'un des monolithes triangulaires, du côté aplati de l'anneau, et le haut du plus petit monolithe, du côté sud-est... Et, aligné ainsi, le mince cylindre englobait le soleil qu'il colorait en jaune.

Les autres boutons commandaient des rayons laser de différentes couleurs qui soulignaient les perspectives formées par diverses paires de monolithes. Mais ces perspectives n'étaient pas destinées à des observateurs placés à la surface de Pluton, car elles s'étendaient dans l'espace de part et d'autre du sommet des monolithes. Elles n'avaient de sens que vues d'un certain point de l'orbite de Pluton... et, en fait, n'étaient valables que pour un instant précis de l'histoire de la planète. Et cela ne devenait apparent que sur une maquette aussi élaborée... Il s'agissait d'une référence privée à un moment particulier... J'enfonçai les autres boutons en me demandant s'il existait un moyen de déterminer quel avait été – ou serait – ce moment. Le violet correspondait à Sirius. L'orange aux Pléiades. Le vert, estimai-je, à la lune de Pluton, Charon. Un rayon bleu partait tout droit du plus grand monolithe vers Kochab, l'étoile polaire de Pluton. Et le rouge, qui reliait les deux monolithes triangulaires restants, transformait l'étoile de Barnard – la destination de Davydov – en un rubis rouge martien.

« Monsieur Doya ? » Holmes m'appelait de nouveau à l'intercom.

« Oui ? » Dans mon rêve, mon père me racontait une histoire.

« Le capitaine Pada peut partir aujourd'hui pour Transtation, si vous le désirez.

— Oh... très bien. » Tout d'un coup, j'étais furieux. Me congédier comme ça !

« Désirez-vous vous joindre à moi pour le petit déjeuner ?

— ... Volontiers. Dans une heure. »

Elle n'était pas dans la salle à manger – enfin, la première pièce où nous avons mangé – lorsque j'arrivai, si bien qu'après avoir un peu attendu, j'appelai les robots pour me faire apporter un repas que je mangeai seul. Je regardais Saturne. J'avais du mal à mastiquer mes pâtisseries parce que je grinçais des dents de colère.

Quand j'eus terminé mon petit déjeuner, un hologramme d'Holmes assise sur une chaise se matérialisa devant moi.

« Veuillez m'excuser de vous dire au revoir de cette façon. Vous vous trouvez vous-même dans un champ holo, de sorte qu'il nous est possible de converser...

— C'est vous qui le dites ! Que veut dire ceci ? Venez ici en chair et en os !

— Nous parlerons ainsi...

— Nous ne parlerons *pas* ainsi...

— Ou rien.

— C'est ce que vous croyez », m'écriai-je, et je me ruai hors de la pièce. Quelque chose là-dedans me mettait tout simplement en fureur. Je me précipitai vers le moyeu et fis irruption dans l'observatoire. Vide. De retour dans le couloir principal du tore, je commençais à prendre conscience que j'allais avoir du mal à la trouver. Le satellite était trop vaste... je ne savais même pas où se trouvaient ses appartements. Quand une cloison coupe-feu s'abattit et bloqua le couloir devant moi, je sus que j'étais battu. Je regagnai la salle à manger. L'image d'Holmes, toujours assise sur l'image d'une chaise, me regarda entrer.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » explosai-je, et je passai droit à travers son image. « Vous n'avez pas le courage de m'affronter en personne ?

— Monsieur Doya », dit-elle d'un ton glacial. Sa voix résonnait un peu dans l'intercom. « Cessez de faire l'idiot. Je préfère vous parler ainsi. »

Je sortis de son image semi-transparente, de sorte que nos visages se retrouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre. « Parlez, alors. Vous me voyez assez bien ? Je vous regarde bien en face ? Vous m'entendez ?

— Je ne vous entends que trop bien. Laissez-moi parler. Je veux que vous compreniez bien que mon désir de ne pas voir mon nom associé à Icehenge est très sérieux.

— Alors, il ne fallait pas le construire.

— Je n'en ai rien fait.

— Si. » J'espérais qu'elle me voyait bien dans les yeux. « Vous l'avez construit, puis vous avez édifié la fausse explication qui va avec... et tout ça pour rien ! » Je lançai une main à travers sa tête, puis j'essayai de me contrôler. « Pourquoi avez-vous fait ça ? Avec tout cet argent, madame Holmes, pourquoi n'avez-vous réussi à bâtir qu'une mystification ? Pourquoi vous contenter d'inventer une histoire de vaisseau interstellaire, alors que vous auriez pu la rendre vraie ? Vous auriez pu réaliser de grandes choses. » J'en avais mal à la gorge. « Et au lieu de cela vous n'avez fait que ridiculiser un vieil homme sur Mars.

— Pas si l'histoire de Davydov tient le coup...

— Mais il n'en sera rien ! Et plus vite elle s'effondrera, moins il aura l'air ridicule. » Je tournai le dos et me dirigeai vers la porte, trop furieux pour la regarder un instant de plus.

« Monsieur Doya ! »

Je m'arrêtai, me tournai à demi, suffisamment pour voir qu'elle s'était levée. « L'idée d'Icehenge... n'est pas de moi.

— Alors pourquoi en avez-vous une maquette chez vous ? »

Un long silence. Je revins en arrière pour voir de plus près l'image de son visage. Elle souriait de nouveau, de ce même sourire mystérieux à demi esquissé... et subitement je compris qu'elle avait bien compté que je trouverais la maquette. Elle le vit peut-être sur mon visage, peut-être pas ; son sourire se transforma imperceptiblement, se teinta de chagrin... et je crus reconnaître dans une de ces subtiles altérations d'expression quelqu'un d'autre, quelqu'un que j'avais connu, ou aperçu... qui *était* cette femme ? Que voulait-elle, au nom du ciel ? Secoué, désorienté, je perdis toute illusion de pouvoir déchiffrer son expression ; les émotions s'y succédaient, c'était certain, mais je n'avais aucune idée de ce qu'elles pouvaient être. Je sentais un gouffre béant entre elle et moi et je compris que le visage qui me faisait face, si parcouru d'émotions fût-il, dissimulait quelqu'un

de totalement étranger, totalement inconnu de moi ; tout ce que je savais de Caroline Holmes n'était rien en regard de ce sentiment.

Je fus pris d'un frisson convulsif. « Si l'on analysait la glace de cette maquette, dis-je d'un ton mesuré, on découvrirait qu'il s'agit de la même que celle des monolithes de Pluton. Ce sont des éclats du même bloc. »

Elle me dévisageait, toujours aussi indéchiffrable. « Pensez ce que vous voulez, monsieur Doya. Mais vous ne saurez jamais. » Elle disparut avec sa chaise.

Charles ouvrit la porte. « L'*Io* est prêt, dit-il. Vos bagages sont à bord. »

Je le suivis jusqu'à l'aire d'envol, montai à bord. Tandis que je me halais vers la passerelle, je sentis la secousse de la séparation et me rendis compte que je tremblais.

L'écran du promenoir affichait l'image du satellite. Désarmé, je restai planté devant la grande roue et regardai, toujours tremblant. Un instant, à voir ses fenêtres, ses balustrades et son observatoire, je repensai à une bathysphère. En nous éloignant, je pus apercevoir le plancher en dôme, bulle de cristal transparent ; et, à l'intérieur, la minuscule silhouette d'Holmes tournait en rond, apparemment la tête en bas, et nous regardait. A-t-elle atteint ses objectifs ? me demandai-je.

Je me rappelai un passage du journal d'Emma Weil. Elle aussi s'était tenue devant une fenêtre à regarder partir un astronef, tout comme Holmes me regardait en ce moment. Et je me fis l'impression du fantôme de Davydov – le fantôme d'un fantôme – qui laissait derrière lui tout ce qu'il connaissait pour partir à l'aventure. Soudain, le satellite s'amenuisa rapidement pour devenir un point blanc au-dessus de la mystérieuse boule ceinte d'anneaux. Nous étions en route.

Il y avait un transmetteur holo à bord de l'*Io*. Après un mois ou presque à attendre le long voyage de retour vers Transtation, je pénétrai dans la salle de transmissions. J'étais sur les nerfs et je dus me maîtriser avant de faire face à la rangée de sièges vides indiquant où allaient s'asseoir les destinataires des messages.

« Début de message », dis-je. La lumière rouge de la chaise du milieu s'alluma.

« Professeur Nederland, je suis Edmond Doya. Nous n'avons eu jusqu'ici de rapports que par l'intermédiaire de périodiques, mais je désire maintenant communiquer plus directement avec vous. » J'étais assis sur le bord d'une table et ma jambe venait en frapper rythmiquement le pied. « L'Institut pour le progrès de la connaissance de Transtation monte une expédition vers Pluton qui va aller examiner une nouvelle fois Icehenge afin de tenter d'éclaircir le mystère qui demeure au sujet de ses origines. »

Je me raclai la gorge. Cette dernière phrase allait avoir du mal à passer pour lui. « Je sais que vous pensez qu'il n'y a plus de mystère à propos de ces origines. Mais... » Je m'arrêtai de nouveau, essayai de rassembler ce que j'allais dire. Toutes les phrases que j'avais préparées au cours du mois précédent se bousculaient pour sortir la première. Je me levai et marchai de long en large, pratiquement sans quitter des yeux le point rouge qui représentait mon arrière-grand-père.

« Mais je pense que vous reconnaîtrez, si vous avez lu mes publications, qu'il subsiste au moins une possibilité de mystification. Cependant, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a pas moyen de savoir avec certitude qui a édifié le monument, j'en suis intimement persuadé. » Et alors ? « Alors... tous les chercheurs et... et théoriciens sérieux qui s'intéressent à Icehenge vont être invités à se joindre à cette expédition. En tant que doyen et principal théoricien, votre participation serait appréciée de tous. »

Cela ne sonnait pas tout à fait juste. J'étais trop raide, trop artificiel ; c'était une invitation, je ne voulais pas faire étalage de mes sentiments. Mais c'était trop compliqué. Je ne pouvais pas parler à une chaise. Il me fallait pourtant essayer de me rattraper si je ne voulais pas avoir à tout réenregistrer.

« Je sais que beaucoup de gens ont interprété mon travail comme une attaque personnelle contre vous. Je vous assure que c'est faux ! J'admire votre travail c'était une enquête bien menée, et si quelqu'un vous a délibérément égaré... vous n'aviez aucun moyen de vous en apercevoir. Et je ne pense pas que le

fait de croire qu'il s'agit d'une mystification diminue la valeur esthétique du monument. Davydov ou pas, le mégalithe existe. Ce sont toujours des êtres humains qui l'ont construit. L'histoire d'Emma existe toujours, peu importe qui l'a rédigée... »

Je n'arrivais pas à m'en sortir, cela sonnait faux. Je marchai encore plus vite. « Peut-être me suis-je trompé et est-ce bien Davydov qui a construit Icehenge. Si c'est le cas, nous devrions pouvoir le prouver lors de cette expédition. J'espère que vous accepterez de vous joindre à nous. Je... vous dis au revoir. Fin de transmission. »

La lumière rouge s'éteignit.

Le lendemain, vers la même heure, la réponse arriva. Je m'assis sur la chaise à la lumière rouge. La scène se matérialisa et je clignai des yeux en attendant d'être accoutumé à l'éclairage.

Il était assis à sa table de travail dans un vaste et luxueux bureau de l'Inspection planétaire de Mars. Il avait exactement la même apparence que lors de ses conférences de presse : cheveux noirs bien aplatis sauf deux ou trois mèches rebelles ; visage pincé, joues creuses ; vêtements coûteux (à la dernière mode de Mars), repassés et soigneusement ajustés. C'était l'image de l'officiel pontifiant.

« Monsieur Doya », dit-il en regardant un peu sur ma droite. Je me déplaçai. « Nous ne nous sommes jamais rencontrés, ne serait-ce qu'au moyen de cet intermédiaire illusoire, pourtant je sais que nous sommes apparentés... que je suis votre arrière-grand-père. Comment allez-vous ? J'espère que nous nous rencontrerons un jour en chair et en os, car je constate que nous avons, outre notre parenté, des centres d'intérêts communs. » Il sourit quelques instants et arrangea une feuille de papier sur son bureau. « Soyez assuré que je comprends parfaitement que vos arguments concernent l'archéologie et ne sont pas dirigés contre ma personne. » Il déplaça de nouveau son papier et se mit à le tapoter de l'index. Le coin de sa bouche se crispa, comme s'il s'apprêtait à accomplir une tâche déplaisante.

« Je suis en désaccord avec bien des choses exprimées dans votre invitation. Je n'ai trouvé dans votre travail aucune preuve

qui suffise à me convaincre que l'explication Davydov n'est pas exacte. Je ne crois donc pas qu'une enquête sur place menée par divers théoriciens qui essayeront chacun de prouver le bien-fondé de leur théorie puisse être autre chose qu'un cirque. Je décline par conséquent votre invitation tout en vous en remerciant. » Il s'arrêta et parut réfléchir à ce qu'il venait de dire. Il regarda de nouveau son papier, releva la tête et sembla cette fois me regarder droit dans les yeux.

« Quand vous dites que l'histoire d'Emma existe toujours, quel qu'en soit l'auteur, vous sous-entendez qu'il importe peu qu'elle soit ou non vraie. J'affirme le contraire. Je pense qu'au fond de votre cœur vous êtes d'accord et que vous n'avez aucune raison de vous faire une idée fausse de la situation ou d'en travestir la signification. Si votre théorie est reconnue, je sais aussi bien que vous ce que cela voudra dire. »

Il baissa de nouveau les yeux, tapota machinalement son bureau. « Je ne puis vous souhaiter bonne chance. Fin de transmission. »

Le noir. Je restai assis là et pensai à des tas de choses. Je pensai au Nederland qui s'était élancé tête baissée avec tant de férocité au siècle dernier et qui, par son travail, avait fait voler en éclats toute l'histoire de sa planète ; puis je pensai au vieux bureaucrate grisonnant qui mentait lors des conférences de presse pour se couvrir. Et qui refusait de participer à une campagne de fouilles archéologiques. Je me disais : Il a changé, ce n'est plus l'homme qui a écrit les livres que tu lisais enfant. Je restai assis dans le noir.

Nous étions près, tout près. L'activité reprenait sur le *Flocon-de-Neige*... comme le dégel après un long hiver, les gens commençaient à se répandre dans les couloirs, à s'entrecroiser en se saluant timidement... En compagnie de Jones, j'échappai au reste des membres de l'expédition pour me réfugier dans le carré de l'équipage qui était en train de boire et de sniffer. À notre apparition, ils décidèrent de faire la fête et nous nous y mîmes tous de bon cœur, la musique à fond, bondissant dans la gravité tout juste retrouvée. Le carré était muni d'un écran

d'observation qui montrait l'espace devant nous... rectangle noir étincelant d'étoiles.

« Où est-il donc ? » demanda Jones à une femme de l'équipage. Elle lui montra Pluton, juste devant Ariès. C'était une étoile de seconde magnitude, et tout à côté Charon était à peine visible. Jones leva sa bulle et s'écria : « Vous avez raison ! Voici Icehenge, je le vois, là, au sommet ! »

Plus tard, après avoir dansé jusqu'à l'épuisement (et nous être fait pas mal de bleus parce que le g de décélération n'était pas si fort), Jones et moi nous accroupîmes à une table d'angle. J'étais pas mal ivre et les idées tournaient follement dans ma tête. « J'ai couché par écrit une grande partie de cette histoire, Jones. Une sorte de journal. » Il hocha la tête et s'ouvrit une capsule sous le nez. « Parfois... parfois il me semble que ce que j'écris est la suite du journal d'Emma Weil... qui a été écrit, j'en suis sûr, par Caroline Holmes.

— Hum, fit Jones.

— J'en suis *certain* », dis-je, interprétant correctement son grognement dubitatif. « Si tu avais vu Holmes comme moi quand je lui ai rendu visite, tu saurais de quoi je parle. Quand je lui ai dit que j'avais trouvé sa maquette d'Icehenge...

— Hum. » Mais celui-ci marquait la compréhension. Je lui avais décrit dans tous les détails mon séjour chez Holmes et il acquiesçait maintenant avec de grands reniflements.

« Et mon histoire... mon histoire raconte un voyage vers Pluton, exactement ce qu'Emma disait qu'il allait arriver. Et ce voyage est financé par Holmes ! Il y a des fois, je te le dis, où cette vieille femme a l'air de joliment contrôler ce qui se passe par ici... je me demande parfois jusqu'où elle a prévu ce qui allait arriver et ce qu'elle nous réserve là-bas...

— Qui sait ? Il y a dans nos existences tant d'influences que nous ne maîtrisons pas... tu pourrais tout aussi bien ne pas te faire de bile pour une influence de plus que tu es peut-être en train d'inventer. D'accord ? Quoi qu'il se passe sur Pluton, je suis impatient d'arriver. Nous sommes tout près, tu sais. » Il montra théâtralement l'écran. « Je vois ces tours de glace ! Je les vois ! »

Puis nous y fûmes. Nous étions là, autour de la neuvième planète. Quand notre orbite fut stabilisée, le Dr Lhoste donna ses ordres et nous nous précipitâmes dans les M. A., jaillîmes des flancs du *Flocon-de-Neige* et tombâmes en suivant des arcs allongés vers la plaine polaire constellée de cratères pour nous poser dans une dernière secousse comme de petits cristaux échappés au flocon d'origine. Je me sentais solide et substantiel, plus lourd que je n'avais été depuis des années et des années. La poussière soulevée par notre atterrissage se dissipa et j'aperçus, au-delà de la zone d'un blanc éblouissant éclairée par les projecteurs, un horizon presque plat. L'horizon le plus plat que j'eusse jamais vu. « C'est le plus gros astre sur lequel j'aie jamais posé le pied », dis-je tout haut, bien que personne ne m'entendît dans la ruée vers les scaphandres. « Je suis sur une planète. La première planète où je me sois jamais posé, et c'est *Pluton*. » Cette idée avait quelque chose d'étrange et d'angoissant ; le temps de m'en débarrasser, tous les scaphandres avaient été pris. « Hé ! m'écriai-je. Que quelqu'un me donne le sien... c'est grâce à moi que vous êtes ici ! » Mais ils m'ignorèrent tous, ou firent semblant de ne pas entendre, ou comptèrent sur quelqu'un d'autre pour me rendre ce service et s'entassèrent en trois grosses et bruyantes fournées dans le sas qui les recracha sur le sol. Je restai avec quelques autres à fulminer et bondir dans l'habitable, jurant et sacrant, jusqu'à ce qu'Arthur Grosjean (qui avait déjà vu le mégalithe et désirait, je pense, me faire une faveur) revienne plus tôt que les autres et me donne son scaphandre. « Merci, Arthur, balbutiai-je. Je te suis très reconnaissant. » Il y eut une décharge d'électricité statique quand il m'aida à passer le scaphandre... puis je me retrouvai dans le sas, et enfin sortis en trébuchant à la surface de la planète. Je me mis à courir et m'étais aussitôt de tout mon long dans le gravier. Cela me fit rire, parce que je sus alors que les cailloux étaient réels, que j'étais vraiment là.

La poussière soulevée par notre atterrissage retenait un peu la lumière de nos torches, de sorte qu'une légère luminosité dans le ciel me montrait, tout autant qu'une large piste piétinée, la direction du mégalithe. Certaines de ces empreintes étaient indubitablement celles des passagers du *Perséphone*,

parfaitement nettes après plus de soixante ans. Je m'élançai au petit trot sans quitter des yeux l'horizon rectiligne, au nord, et du diable si je ne trébuchai pas de nouveau.

Je me relevai et partis au pas de course, m'emmêlai les pieds et retombai. Assis dans la poussière et les graviers de la surface de Pluton, je regardai vers le nord et vis le sommet des monolithes, juste derrière une légère élévation de terrain. Le Soleil se trouvait sur ma droite, éblouissante étoile du matin à peine quelques degrés au-dessus de l'horizon. Du côté oriental, les monolithes faisaient de lumineuses taches blanches ; du côté occidental, ce n'étaient que des ombres noires à peine visibles.

Je frissonnais, comme si je pouvais sentir à travers mon scaphandre le froid de Pluton, seulement soixante-dix degrés au-dessus du zéro absolu où tout se fige. Je me relevai et avançai lentement à longues enjambées, comme à la parade. Icehenge, Icehenge, Icehenge, Icehenge. Chaque pas en faisait apparaître davantage au-dessus de mon horizon, puis je parvins au sommet de la petite colline et il fut là, l'anneau dans sa totalité, déployé, silencieux, devant moi sur la plaine.

Les petites silhouettes humaines formaient des groupes à l'intérieur du vaste cercle ou bondissaient de monolithe en monolithe et, à ma grande surprise, j'appréciais énormément leur présence. Je branchai mon intercom et les entendis parler toutes en même temps, de sorte que personne ne pouvait rien comprendre ; cela me fit rire. Elles étaient si petites... l'une d'elles se tenait auprès du monolithe abattu, et même lui semblait d'une taille insignifiante. Tout joyeux, je me remis en marche en chantonnant : *boum, bam, boum, bam, boum, bam*.

Je passai entre deux monolithes. En examinant l'alignement incurvé de colonnes, je constatai qu'elles étaient disposées bien plus irrégulièrement qu'elles n'avaient semblé en hologramme. Le simple fait de les prendre en image avait en quelque sorte conféré davantage d'ordre à leur ensemble. Dans la réalité, leur disposition paraissait chaotique, œuvre d'une intelligence inhumaine. L'anneau était énorme, monstrueux ; la zone délimitée par les tours blanches était gigantesque ! Il me fallut une éternité pour en gagner le centre. Là, au milieu d'un cercle aplani par de nombreuses traces de pas, se trouvait la plaque

laissée par l'expédition Nederland. Je ne m'occupai pas de celle-ci et regardai à la ronde. L'anneau constituait un cercle grossier... je ne pouvais percevoir l'aplatissement du côté « nord », car les diverses dimensions des monolithes et leur disposition à angles variés formaient un ensemble de parallélogrammes noirs et blancs qu'il était difficile de remettre en perspective. À l'ouest, la plupart des monolithes brillaient au soleil, même si certains étaient obscurcis par la longue ombre portée de ceux de l'est. Ces derniers étaient eux-mêmes de noires découpes dans le ciel étoilé, à part quelques-uns qui brillaient faiblement dans la lumière réfléchie de l'ouest. Au nord, les six Grands Monolithes se dressaient en un énorme alignement de tours en arc de cercle ; et pourtant l'arc ébréché constitué par les petits blocs proches du monolithe abattu ne semblait pas beaucoup plus petit.

Des groupes de gens s'approchèrent de moi et je leur serrai la main avant qu'ils repartent. Tout le monde bavardait joyeusement et réussissait à exprimer ce qu'il voulait sans rien dire d'essentiel. Puis ils disparurent derrière la petite élévation de terrain du sud en direction des modules d'atterrissage. Une dernière silhouette s'avança ; à sa taille et à sa démarche, je l'avais déjà identifiée comme étant Jones. « Hé, Théophilus, dis-je. Nous y sommes. » Il me tendit la main. À travers la visière de son casque, je voyais ses yeux brillants et son large sourire. Il m'attira à lui et me serra dans ses bras puis, sans un mot, tourna le dos et s'éloigna.

J'étais seul à Icehenge.

Je m'assis et me laissai pénétrer de ce sentiment. Toute ma vie j'avais désiré venir ici et j'y étais. Un gravier tenu entre mes doigts gantés résistait à toute la pression que je pouvais exercer dessus. Oui, j'étais bien là. Ce n'était pas un hologramme. J'avais de la peine à y croire.

L'anneau correspondait à peu près à un très vieux cratère érodé, de sorte que certains blocs se dressaient sur de légères proéminences, vestiges du rebord à demi enfoui. L'effet produit était remarquable : ces blocs semblaient « placés » avec le plus grand soin en un endroit parfaitement approprié. Cette

impression coexistait avec l'irrégularité manifeste de l'anneau, dans le sens où des monolithes étaient rassemblés par groupes de quatre, cinq ou six nettement à l'écart de l'alignement, orientés de façon que leurs vastes surfaces polies regardent dans toutes les directions... Et l'ensemble, à mon avis, était magnifique.

Je me levai pour gagner le bloc à l'inscription. Les mots et les encoches (2-2-4-8) étaient profondément gravés, ce qui les rendait facilement déchiffrables à la lumière rasante du Soleil. Je m'imaginai Seth Cereson, qui avait découvert le mégalithe, en train de contempler cette écriture d'aspect extraterrestre. Déplacer, pousser plus loin ; mettre en mouvement vers. Pas mal comme devise. La remarque de mon père me revint à l'esprit : Il est étonnant qu'ils n'aient pas tous signé de leur nom. C'est bien vrai, me dis-je. Si c'était l'expédition Davydov qui avait édifié ce monument, pourquoi ne pas le dire ? Cela n'avait d'intérêt que s'ils s'identifiaient, me semblait-il. Ce message n'était-il pas une tentative manifeste de rester énigmatique, afin d'en rendre le but ambigu ?

Poursuivant ma promenade autour de l'anneau, j'effleurai de mon gant l'arête tranchante d'un des blocs triangulaires, puis m'avançai parmi les morceaux de glace brisée, vestiges du monolithe abattu. Là, chaque fragment, chaque éclat de glace avait l'air absolument neuf, par endroits aussi tranchant que de l'obsidienne taillée. À soixante-dix degrés Kelvin, la glace est terriblement dure et cassante, et ce qui l'avait heurtée – météorite, engin de construction, nous le découvririons sans aucun doute au cours des semaines à venir – l'avait fait éclater en innombrables esquilles craquelées qui étaient tombées à l'intérieur de l'anneau. Je regardai à travers une plaque de glace translucide (un peu comme la paroi transparente du couloir d'Holmes), et me dis que les craquelures avaient l'air très récentes. Il était vrai que la glace se sublime très lentement à une température aussi basse, mais elle se sublime malgré tout ; et pourtant je ne voyais rien d'autre que ces tranchantes arêtes d'obsidienne. Je me demandai ce qu'allaient en dire les spécialistes.

Puis je poursuivis ma promenade, gambadant par endroits, à d'autres courant en zigzag entre les monolithes, tout comme je l'aurais fait si j'étais vraiment venu là pour mon onzième anniversaire. De chaque point de vue, je voyais un Icehenge différent à mesure que se transformait le jeu de l'ombre et de la lumière ; quand j'eus remarqué cela, chaque pas me révélait un nouveau mégalithe et, exultant, j'en fis le tour encore et encore, jusqu'à ce que je sois trop épuisé pour gambader et doive m'asseoir sur un morceau du monolithe abattu qui m'arrivait à la taille. J'y étais.

Au cours des deux semaines suivantes, les diverses équipes établirent leur programme de recherches. Ceux qui travaillaient sur la glace passaient une grande partie de leur temps dans les laboratoires des modules d'atterrissage. Le Dr Hood et son équipe s'efforçaient de déterminer le genre d'outil utilisé pour tailler les blocs. Bachan Nimit et ses collègues de Ganymède suivaient une nouvelle ligne d'investigation que je trouvais prometteuse : ils examinaient des morceaux du monolithe abattu pour découvrir si autant de micrométéorites avaient frappé les surfaces cachées que les surfaces exposées.

Mais l'équipe la plus visible, et apparemment la plus énergique, était le groupe de fouilles de Brinston. Il s'était révélé extrêmement compétent et bien organisé, ce qui n'avait surpris personne. Le lendemain de notre arrivée, ses collaborateurs étaient allés quadriller le terrain et ils avaient rapidement creusé les tranchées préliminaires. Il passait de longues heures sur le site, courant de tranchée en tranchée pour inspecter ce qui avait été mis au jour, donner des conseils et des directives. Lors de nos conversations, il était confiant. « L'infrastructure du mégalithe expliquera le monument », disait-il. En même temps, il nous avertissait de ne pas nous attendre à des résultats immédiats. « C'est un travail lent et délicat... même avec une situation aussi simple que celle-ci, il faut faire très attention de ne pas détruire les indices que l'on cherche, c'est-à-dire, dans le cas qui nous intéresse, rien moins que les traces fragiles d'une excavation précédente... » Il décrivait inlassablement les divers

aspects de sa tâche et je le quittais presque aussi convaincu que lui que nous résoudrions le mystère.

Les équipes avaient déterminé une période commune de travail qui avait reçu le nom de « jour » et pendant laquelle le site grouillait de silhouettes affairées. En dehors de cette période, il se vidait.

Je n'avais pas de tâche spécifique à remplir et cela me mettait mal à l'aise. Les investigations que j'avais suscitées étaient menées par des professionnels compétents. Il ne me restait qu'à regarder ce qu'ils trouvaient. Aussi me mis-je bien vite à visiter le monument en dehors des heures de travail. Les rares personnes à rester sur place, ou revenir s'y promener, n'étaient bientôt plus que des silhouettes immobiles, contemplatives, et nous ne nous dérangions pas.

Lorsque je me promenais ainsi dans un profond silence parmi les blocs massifs, le matériel abandonné, tous ces monticules et tranchées conféraient à l'ensemble l'aspect d'un chantier en cours, d'une entreprise de géants inachevée pour une raison inconnue... laissant le squelette ou la charpente d'un plus vaste édifice. Assis pendant des heures au centre de l'anneau, j'apprenais les différents aspects qu'il présentait aux différentes heures de la journée plutonienne. C'était le printemps dans l'hémisphère Nord – le plus long et froid printemps de tout le système – et le Soleil restait en permanence juste au-dessus de l'horizon. Il fallait près d'une semaine à Pluton pour faire un tour sur lui-même, au Soleil pour faire le tour de notre horizon ; même à cette vitesse, je pouvais voir le mouvement de l'ombre et de la lumière, si je regardais assez longtemps, qui créait à chaque instant un Icehenge différent, tout comme lorsque j'avais couru autour le premier jour ; seulement, là, j'étais immobile et c'était la planète qui tournait.

Près du centre de l'anneau se trouvait la plaque commémorative déposée par l'expédition de Nederland. Un bloc de roche métamorphique avait été tiré dans le vieux cratère puis

le sommet en avait été raboté et recouvert d'une plaque de platine.

Cette plaque a été posée
En l'honneur des membres de
L'ASSOCIATION INTERSTELLAIRE DE MARS
Qui ont édifié ce monument peu après
2248

Pour commémorer la Révolution martienne de 2248
Et leur départ du système solaire.
*Il n'y aura pas de fin au bien qu'ils
ont apporté.*

Je contemplais cette incongruité en essayant de mettre de l'ordre dans mes idées. Apparemment, ces trois vaisseaux minéraliers avaient bien disparu dans les années précédant la Révolution martienne ; le fait était consigné dans de nombreux documents. Les trois vaisseaux avaient donc disparu, bon. Mais il avait pu leur arriver à peu près n'importe quoi. Et, étant donné que les documents – certains des documents – concernant leur disparition avaient été rendus publics au début du XXVI^e siècle, Holmes avait très bien pu en avoir connaissance et décider d'expliquer son monument comme un artefact laissé par leurs passagers... d'inventer ainsi une séduisante histoire de résistance victorieuse contre l'oligarchie martienne et son État policier, de transformer en victoire l'échec total de la révolte. Cela donnait au mystificateur un mobile qui dépassait la simple mystification... et c'était le genre d'histoires auxquelles aiment croire les gens.

D'où le dossier sur Davydov à Alexandrie et la voiture enfouie miraculeusement surgie à New Houston. Le dossier n'avait tout simplement pas été dans le fichier quelques années avant que Nederland ne vienne y fourrer son nez. Il pouvait prétendre tant qu'il voulait que les documents changent sans cesse de place dans les archives, ces déplacements sont toujours consignés quelque part et officiellement ce fichier n'avait pas été touché. Bref, ce dossier était un faux. Il faisait partie de la mystification.

Ce qui impliquait fortement que la voiture de New Houston en faisait également partie, qu'elle avait été placée là à l'intention des archéologues. Leur première inspection du canyon du Fer-de-Lance n'avait révélé aucune masse métallique sur cette route ensevelie ; et, après la tempête qui avait confiné les archéologues dans leurs tentes, on avait trouvé dans la neige des traces menant vers le nord que personne n'avait pu expliquer. Il semblait donc que la voiture avait été placée là durant la tempête. Mais c'était toujours le sujet de violentes controverses, sur Mars. Le journal d'Emma Weil – partie intégrante de la mystification ! – avait été daté du milieu du XXIII^e siècle, époque de la Révolution... du moins le prétendait-on. Certains le contestaient, et d'autres contestaient l'authenticité de la voiture elle-même, de son oxydation superficielle, des autres documents découverts à l'intérieur, de la vraisemblance du glissement de terrain qui l'avait découverte... Sur tous les plans imaginables, la voiture et l'ensemble de la théorie Davydov étaient remis en question, trouvés défectueux, et le pauvre Nederland courait tout autour de Mars comme le petit garçon hollandais pour enfoncer ses doigts dans les trous d'une digue sur le point de céder de toutes parts. L'expédition de Davydov était pure fiction. Il n'y avait jamais eu d'Association interstellaire de Mars. Tout cela n'était qu'une gigantesque mystification.

Plein d'amertume, je donnai un coup de pied à la plaque. Elle était solidement fixée. Je ramassai une double poignée de régolithe que je déversai dessus. Au bout de plusieurs fois, cela faisait un bon tas ; on aurait dit un tumulus disposé sur un gros rocher plat. « Quelle stupide histoire romantique, marmottai-je. Qui se nourrit de ce que nous voulons croire... » Pourquoi avait-elle fait ça ?

Mon seul compagnon régulier durant ces méditations des heures de repos était Jones. Il était naturel qu'il préférât ces heures-là, car alors seulement le monument retrouvait son imposante solitude, son ombrageuse majesté. Mais je crois aussi qu'il répugnait à accomplir son travail devant les autres.

Car il travaillait, laborieusement et péniblement, à l'aide d'un télémètre à laser. Il mesurait le mégalithe. Quand je branchais mon intercom sur la bande générale, je l'entendais marmotter des chiffres et fredonner des bribes de musique. Il se faisait transmettre de la musique à partir des modules d'atterrissage pendant qu'il travaillait ; généralement, quand je passais sur cette longueur d'onde, j'entendais une des symphonies de Brahms.

Il m'enrôlait de temps en temps. Il se plaçait auprès d'un monolithe avec son laser et visait un petit miroir que je tenais devant un autre ; puis je passais au bloc suivant et répétais l'opération. Je me mis à rire à l'intention de la petite silhouette de l'autre côté du cratère.

« Soixante-six fois soixante-six, ça fait pas mal de mesures, dis-je. Que comptes-tu trouver ?

— Des chiffres, répondit-il. Celui qui a construit ce truc faisait très grand cas des chiffres. Je veux voir si je peux trouver le monolithe par un examen très attentif des chiffres donnés par le monument.

— *Le monolithe ?*

— Je sens que la disposition de l'ensemble désigne un monolithe particulier.

— Ah !

— Il me faut donc essayer de découvrir l'unité de mesure utilisée pour la construction. Tu remarqueras que ce n'est pas le mètre, ou le pied et le pouce. Il y a bien longtemps, un nommé Alexander Thom a découvert que tous les monuments mégalithiques de l'Europe septentrionale utilisaient la même unité de mesure qu'il a appelée le yard mégalithique. Celui-ci correspond à environ soixante-quatorze centimètres. » Il s'interrompit dans son travail et je vis le petit point rouge de son laser voleter sur ma gauche. « Mais jusqu'ici personne d'autre que moi n'a remarqué que ce yard mégalithique correspond presque exactement à l'antique unité de mesure tibétaine...

— Et à celle utilisée par les Égyptiens pour les Pyramides, sans doute, mais ne serait-ce pas parce qu'il s'agit de la coudée répandue chez toutes les civilisations primitives ?

— Peut-être, peut-être. Mais, comme ce plan en anneau aplati est une disposition courante dans les cromlechs britanniques, j'ai voulu vérifier.

— Comment cela se présente-t-il ?

— Je ne sais pas encore. »

Je ris. « Tu pourrais le découvrir en quelques secondes à l'aide de l'ordinateur du *Flocon-de-Neige*.

— Ah ouais ?

— Je suis content de t'avoir avec nous, Jones, sincèrement. »

Il gloussa. « Ça te plaît qu'il y ait ici quelqu'un de plus cinglé que toi. Mais attends un peu. La numérologie d'Icehenge a toujours été un domaine très riche, même avant ces nouvelles mesures que je suis en train de prendre. Savais-tu que si l'on part du monolithe abattu et que l'on compte par nombres premiers en sens inverse des aiguilles d'une montre, on obtient la largeur de chaque bloc en multipliant le précédent par 1,234 ? Ou que le total des hauteurs de chaque groupe de quatre blocs s'élève soit à 95,4, soit à 104 mètres ? Ou encore que le produit de la longueur de chacun par sa largeur est un nombre premier...

— Qui dit tout cela ?

— *Moi*. Tu n'as pas dû lire mon ouvrage, *Mathématique et Métaphysique d'Icehenge*.

— Je crains qu'il ne m'ait échappé, en effet.

— Un de mes meilleurs livres. Tu vois l'étendue de ton ignorance ? »

Plusieurs semaines passèrent rapidement de cette façon. Brinston commençait à afficher un air légèrement anxieux, bien qu'il trouvât des choses intéressantes. On avait pu constater que, pour chaque monolithe, une grande fosse cylindrique avait été creusée... le bloc de glace avait été posé sur le fond, invariablement rocheux, de cette fosse, puis le trou avait été rebouché. La seule autre chose qu'ils eussent découverte était qu'il n'y avait pas eu de fosse individuelle pour les six Grands Monolithes. Peut-être parce qu'ils étaient trop proches les uns des autres, on avait creusé pour l'ensemble une seule grande fosse, toujours cylindrique. L'équipe de Brinston avait tracé la

circonférence de ce cylindre : elle englobait neuf blocs. « Mais je ne sais pas ce que cela signifie », avouait-il d'un air irascible.

Le jour où Brinston ramena cette information, Jones et moi nous rendîmes sur le site. Jones était excité mais il ne voulut pas me dire pourquoi.

C'était après les heures de travail et nous étions seuls. Il traversa le cercle et se rendit au pôle pour observer le cromlech de là-bas. Le court poteau de métal placé par le Dr Grosjean pour matérialiser l'axe de rotation de la planète lors de sa première inspection du site était toujours là, guère plus haut que l'épaule. Nous nous assîmes de part et d'autre. Le Soleil se trouvait de l'autre côté du mégalithe et les blocs de glace étaient plus obscurs que jamais... vagues ombres inversées, plages de clair-obscur dans le noir envahissant. Sous moi, le gravier était glacé.

« Nous tournons comme des toupies, dit Jones. Tu sens ? » Je ris doucement, et pourtant, assis comme nous l'étions, je me représentai soudain Pluton comme une petite boule tourbillonnante avec une poignée de cure-dents de glace plantés au sommet et deux espèces de fourmis assises à son axe de rotation.

Je me déplaçai et le soleil disparut derrière un monolithe. J'éprouvai l'antique terreur... l'éclipse, mort du Soleil.

Au bout d'un long silence. Jones sortit son télémètre de la poche de son scaphandre et l'activa. Il le dirigea sur le cromlech. Un point rouge, plus brillant que le Soleil, apparut sur le monolithe n° 3, le plus grand. Jones fit décrire un petit cercle à ce point lumineux.

« Celui-là, dit-il. Le monolithe n° 3 a quelque chose de spécial.

— En dehors du fait que c'est le plus grand ?

— Oui. » Il se releva d'un bond et se dirigea rapidement vers lui. « Viens ! »

Je m'élançai à sa suite. Alors que nous nous en approchions, il dit : « Je t'ai dit que je trouverais quelque chose grâce à mes mesures. Bien que ce ne soit pas exactement ce à quoi je me serais attendu. »

Nous nous arrê tâmes devant le bloc, juste à l'extérieur de l'arc des six Grands Monolithes. Le n° 3 était massif, d'une hauteur impressionnante, grand comme un gratte-ciel martien. De notre côté, il était plongé dans une obscurité totale, ou plutôt éclairé par la seule lueur des étoiles, ce qui n'était guère adapté à notre vision ; le cercle d'ombres se dressait dans des ténèbres effrayantes. Nous les scrutions.

« Si tu prends le centre de ce monolithe au niveau du sol, dit Jones, et que tu mesures à partir de là, la distance au centre de chaque autre monolithe est un multiple exact du yard mégalithique.

— Tu te fiches de moi.

— Non, je suis très sérieux. Et ça ne marche que pour ce monolithe. »

Je levai les yeux sur sa visi ère, mais il faisait trop sombre... à un mètre ou deux, je le voyais à peine. « Tu t'es servi des ordinateurs.

— Oui.

— Jones, tu m'étonnes.

— De plus, le n° 3 est juste au centre de la grosse excavation qu'ont trouvée Brinston et son équipe. C'est intéressant. J'ai très longtemps pensé que c'était vers les blocs triangulaires que notre attention était attirée. Mais maintenant je suis absolument sûr que c'est celui-là... c'est lui le centre du cromlech.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas !

— Non ! Peut-être pour se conformer à quelque géométrie extraterrestre, peut-être pour fournir la clé d'un code... il pourrait s'agir de n'importe quoi. Mes brillantes déductions ne sont pas allées jusque-là.

— Oh ! oh ! » Nous fîmes lentement le tour du bloc, en quête d'un signe remarquable, d'un nouvel attribut. Il n'y avait rien qui sautât aux yeux. Un bloc de glace rectangulaire...

Une idée s'insinua aux franges de ma conscience. Je m'arrêtai pour essayer de remonter le fil de mes pensées. Les étoiles, rien... Je tournai la tête dans la position qu'elle avait

lorsque m'était venue cette idée, essayai tous les autres trucs mnémoniques que je connaissais. Je regardai le sommet du monolithe et fis un pas en arrière, ce qui fit apparaître une étoile brillante qui mettait en évidence le haut du bloc. Était-ce Kochab, seconde étoile plus brillante de la Petite Ourse ? Je trouvai les autres étoiles de la constellation... c'était elle. L'étoile polaire de Pluton.

Je me souvins. « À l'intérieur », dis-je, et j'entendis Jones hoqueter de surprise. « C'est ça ! Il y a quelque chose à l'intérieur ! »

Jones me fit face. « Tu crois vraiment ?

— J'en suis sûr.

— Comment ?

— Holmes me l'a dit. Ou plutôt elle s'est trahie. » Je lui remis en mémoire la maquette, dans le planétarium sphérique. « Et il y avait un rayon de lumière bleue qui sortait tout droit du plus grand monolithe. Ce devait être celui-là. Et c'était le seul rayon laser à sortir directement d'un monolithe.

— Ce pourrait être ça, je suppose. Mais comment s'en assurer ?

— Écoute. » J'appuyai mon casque contre la glace et le frottai avec force. Une certaine vibration... Je courus au bloc voisin et fis de même. Je n'aurais su dire si les vibrations étaient différentes.

« Hum, fis-je.

— J'espère que tu ne vas pas percer des trous dedans.

— Non, non. » La certitude d'avoir deviné, qui ressemblait tellement à la résurgence d'un souvenir, ne me quittait pas. Je branchai mon intercom sur la longueur d'onde d'un module d'atterrissage. « Pouvez-vous m'appeler le Dr Lhoste, s'il vous plaît ? » Quelqu'un alla le chercher.

« Docteur Lhoste ? Ici Doya. Dites, existe-t-il une expérience facile qui permette de savoir si un monolithe est creux ?

— Ou s'il y a des cavités occupées par autre chose que de la glace ? » dit Jones sur la même longueur d'onde.

Lhoste réfléchit un moment – on aurait dit qu'il venait de se réveiller – puis déclara qu'il serait possible de le déterminer au moyen d'un spectrographe, ou bien d'un sonar ou de rayons X.

« Parfait, dis-je. Pourriez-vous amener le matériel et le personnel nécessaires ?... Oui, maintenant ; Jones et moi avons découvert le monolithe clé et nous le soupçonnons d'être creux. » Jones éclata de rire. Je pouvais imaginer ce qui se passait dans la tête de Lhoste – les deux farfelus avaient fini par perdre complètement les pédales...

« Vous êtes sérieux ? » demanda Lhoste. Jones rit.

« Oh ! oui, dis-je. Très sérieux. »

Lhoste accepta de venir et raccrocha. Jones dit : « Tu ferais mieux d'avoir raison, sinon nous risquons de devoir rentrer à pied.

— Il y aura quelque chose », dis-je, en proie à une appréhension qui frisait, assez curieusement, l'exaltation.

« Je l'espère. La route est longue. »

Il y avait au centre du monolithe, du haut jusqu'en bas, une colonne creuse.

« Bon sang », dit Lhoste. Jones et les manipulateurs du sonar poussaient des cris de joie. La lumière des projecteurs se réfléchissait sur la glace comme sur un miroir. Des cercles et des ellipses blancs dansaient sur le sol et surprenaient des silhouettes gambadantes, m'éblouissaient au passage. Le paysage environnant n'en était que plus obscur. Mon cœur me martelait la poitrine de l'intérieur comme un enfant.

« Il doit y avoir une entrée au sommet ! »

Il y avait, de l'autre côté du chantier, une échelle télescopique que l'on pouvait attacher au monolithe. Lhoste donna l'ordre de la mettre en place et appela les M. A. « Vous feriez mieux de venir », dit-il à Brinston, Hood et aux autres. « Jones et Doya ont découvert un monolithe creux. »

Les deux intéressés échangèrent un sourire. Pendant que l'on apportait l'échelle à travers le vieux cratère ténébreux. Jones raconta à Lhoste l'histoire de notre découverte. Je voyais Lhoste secouer la tête. Puis l'échelle fut dressée contre le monolithe et fixée. D'énormes lampes aux rayons invisibles dans le vide faisaient du monolithe n° 3 une tour d'un blanc éblouissant qui renvoyait une vague lueur sur le reste du cromlech aux blocs fantomatiques. Lhoste grimpa à l'échelle et

mit la section suivante en place. Elle atteignait tout juste le sommet. Je la suivis, Jones sur mes talons.

Au sommet, Lhoste s'agenouilla, s'attacha à l'échelle par un filin de sécurité. Je regardai en bas ; les lampes à l'éclat douloureux semblaient loin en dessous. La voix tranquille de Lhoste dans mon oreille : « Il y a des fissures. » Il me regardait monter ; je constatai qu'il avait le visage empourpré et trempé de sueur. J'étais moi-même pris de frissons, comme si nous étions dans un courant d'air.

« Il y a un bouchon de glace qui ferme le puits. Il est de niveau avec la surface, je ne sais pas comment nous allons le sortir. » Il donna l'ordre d'envoyer une autre échelle. Bien que je ne visse pas grand monde, des tas de gens parlaient sur la bande générale. Je m'attachai aussi à l'échelle et me hissai, suivi de Jones, au sommet du monolithe. C'était un grand rectangle plat, mais je craignais qu'il ne soit glissant.

En fin de compte, nous fixâmes une poulie à deux sections d'échelle, puis enfonçâmes des crochets chauffés dans le bouchon. Nous y attachâmes un câble et, lorsque l'équipe au sol tira, la trappe – un bloc carré de trois mètres sur trois, et deux d'épaisseur, taillé en biseau afin de fermer hermétiquement – se souleva facilement. Les blocs de glace étaient trop froids pour adhérer l'un à l'autre. Jones, Lhoste et moi, debout sur les échelles, avançâmes la tête au-dessus du trou noir. Le puits était cylindrique et de diamètre légèrement inférieur à l'ouverture. Un puissant projecteur nous permit de distinguer, loin en dessous, le fond, ou un coude, du puits.

« Apportez-nous encore de la corde, demanda Lhoste. Quelque chose qui puisse servir de harnais et quelques vérins télescopiques. Si nous utilisions des pitons, le monolithe se retrouverait par terre avant que nous ayons pu entamer ce truc. » Le bloc fut déposé, les cordes montées, nous nous sanglâmes dans nos harnais de sécurité et reçûmes des lampes. Lhoste se laissa glisser dans le puits et dit : « Faites-moi descendre lentement. » Je le suivis, la respiration précipitée. Jones se balançait au-dessus de moi comme une araignée.

Les parois du puits luisaient à la lumière de nos lampes. Nous examinions la glace au fur et à mesure de notre descente.

Lhoste releva la tête. « Vous feriez sans doute mieux d'attendre que je sois arrivé au fond. » Les gens qui se trouvaient en haut de l'échelle l'entendirent et nous ralentîmes, Jones et moi. Lhoste continua à descendre rapidement.

Notre descente dura longtemps. Nos lampes faisaient étinceler la glace autour de nous, mais au-dessus et au-dessous elle était noire. La glace fit place à du roc noir et lisse. Nous étions en dessous du niveau du sol.

Nous posâmes enfin le pied sur un sol gravillonneux. Lhoste nous attendait, accroupi à l'entrée d'un tunnel qui – je dus faire un effort pour m'orienter – se dirigeait vers l'extérieur de l'anneau... donc vers le nord. Il descendait en pente douce. Plus loin régnait un noir d'encre.

« Envoyez quelqu'un ici pour servir de relais radio », dit Lhoste, puis il s'enfonça dans le tunnel, sa lampe à bout de bras.

Jones et moi le suivions de près. Nous marchâmes un long moment dans un tunnel cylindrique. Si les parois n'avaient pas été de roc – le tunnel était creusé dans le basalte massif – nous aurions aussi bien pu nous trouver dans une conduite d'égout. J'étais pris de frissons incontrôlables et j'avais plus froid que jamais. Jones n'arrêtait pas de se prendre dans mes pieds et de baisser la tête pour éviter d'imaginaires saillies du plafond.

Lhoste s'arrêta. Je regardai devant lui et aperçus une luminosité bleue. Je le dépassai et me mis à courir.

Soudain, le tunnel s'élargit et je me retrouvai dans une salle, une chambre bleue. Bleu cobalt ! Elle était ovoïde, on se serait cru à l'intérieur d'un œuf de dix mètres de haut sur sept de large. La lampe de Lhoste qui se balançait dans sa main faisait naître des bandes et des points de lumière rouge sous la surface des murs bleus. On aurait dit du verre bleu ou un revêtement de céramique. Je tendis ma main gantée pour en caresser la surface ; elle était vitreuse mais irrégulière. Les reflets rouges provenaient de facettes en profondeur... Lhoste éleva la lampe à hauteur de sa tête et pivota lentement en regardant le plafond voûté de la salle. Sa voix stimulait tout juste l'intercom. « Qu'est-ce... »

Je secouai la tête et m'assis, le dos au mur bleu, sidéré.

« Qui a mis ça là ? demanda Lhoste.

— Pas Davydov, répondis-je. Il lui aurait été impossible de creuser ceci.

— Pas Holmes, non plus », avança Jones.

Lhoste balança sa lampe et des points rouges scintillèrent. « Nous en discuterons plus tard. »

Nous restâmes donc à contempler en silence les murs bleus piquetés de rouge. Les figures continuellement changeantes donnaient l'impression d'un vaste espace, la salle semblait devenir plus grande à mesure que nous regardions... Je ressentais de la peur, peur d'Holmes, peur d'avoir été en son pouvoir. Qui était-elle, pour avoir créé cela ? L'avait-elle pu ?

Questions, doutes, pensées s'effacèrent et seuls restaient nous trois, hypnotisés par la lumière.

Au bout d'un moment, des éclats de lumière blanche dans le tunnel, et des voix à l'intercom, nous réveillèrent en sursaut. Notre air s'épuisait. D'autres arrivaient par le tunnel, se pressaient dans la chambre, et nous sortîmes pour les laisser s'émerveiller à loisir.

Derrière sa visière. Jones avait l'air abasourdi. Sa bouche était grande ouverte. Il secouait la tête et marmottait en remontant lentement la pente douce du tunnel : « ... Étrange verre bleu sous Icehenge... chambre étoilée, lumière rouge... un espace... souterrain. »

Puis on nous hissa hors de l'étroite cheminée du monolithe creux. Arrivé en haut, debout, je levai les yeux vers la vaste étendue étoilée.

Cela donna beaucoup de travail supplémentaire aux savants.

Ils déterminèrent bien vite que la salle était située juste sous le pôle... ou plutôt l'axe de rotation passait à travers la chambre. Les parois étaient recouvertes d'un revêtement de céramique déposé à chaud sur le rocher.

Le Dr Hood et son équipe découvrirent rapidement des traces des forets utilisés pour creuser le tunnel dans le rocher... petits résidus d'un alliage exactement semblable à celui utilisé dans les foreuses destinées à percer des tunnels dans les astéroïdes. Cette machine avait été mise sur le marché en 2514... par les Métaux joviens de Caroline Holmes !

Et Brinston était extatique. « De la céramique ! s'était-il écrié. De la céramique ! Quand ils ont porté ce verre à la température de fusion, ils ont mis en route une horloge. Ils ont mis dessus une date aussi visible que les encoches du monolithe de l'inscription... et sans possibilité de mentir, en plus. »

Il se trouvait que la mesure de la thermoluminescence était une méthode utilisée depuis des siècles pour dater les poteries terrestres. Des échantillons de céramique sont chauffés à blanc, et la quantité de lumière libérée permet de mesurer la dose totale de radiations à laquelle a été exposée la céramique depuis la précédente fusion. Cette méthode peut déterminer l'âge du matériau – même pour de courts laps de temps – avec une précision de plus ou moins dix pour cent.

Au bout d'une semaine, Brinston divulgua triomphalement les résultats de ses tests. La Chambre Bleue était âgée de quatre-vingts ans. « Nous la tenons ! s'écria-t-il. C'est Holmes ! Doya, vous aviez raison. Je ne sais pas pourquoi, ni comment, elle a fait ça, mais je sais que c'est elle. »

C'était un grand jour pour les reporters. Icehenge était de nouveau l'attraction du jour. Mais cette fois la grande nouvelle était qu'il s'agissait d'une mystification récente. Les spéculations allaient bon train, mais le nom d'Holmes revenait le plus souvent, dans la bouche de plus de gens qu'elle n'en pouvait poursuivre – ou écraser. Ils appelaient cela l'explication Holmes... ou la théorie de Doya.

Je restai sur le site.

Un jour, j'appris que Nederland avait été interviewé au journal holovisé. Je me rendis quelques heures plus tard à la salle holo pour me repasser l'extrait. Je ne pouvais pas m'en empêcher.

Ce n'était pas l'habituelle salle de conférences de l'Inspection planétaire. Lorsque l'image apparut, Nederland sortait d'un immeuble et un groupe de reporters l'entouraient, le coinçaient contre le mur.

« Professeur Nederland, que pensez-vous des dernières nouvelles en provenance de Pluton ?

— C'est très intéressant. » Il avait l'air de se résigner à l'interrogatoire.

« Continuez-vous à soutenir la théorie Davydov ? »

Les muscles de sa mâchoire se contractèrent. « Oui. » Le vent lui ébouriffait les cheveux.

« Que dites-vous – Mais que – Que dites-vous du fait qu'une foreuse du XXVI^e siècle ait été utilisée pour enterrer l'Œuf Bleu ?

— Je pense qu'il peut y avoir une autre explication à ces dépôts... par exemple...

— Et la datation par la thermoluminescence ?

— La céramique mesurée était enterrée trop profondément pour que l'on puisse se fier à cette méthode, rétorqua-t-il.

— Que pensez-vous de la remise en cause de l'authenticité du journal d'Emma Weil ?

— Je n'y crois pas. Le journal d'Emma est authentique.

— Quelle preuve en avez-vous ? Quelle preuve ? »

Nederland regarda ses pieds, secoua la tête. Il la releva, il avait de profondes rides autour de la bouche. « À présent, je dois rentrer chez moi », dit-il, puis il répéta, d'une voix si basse que les microphones la captèrent tout juste : « Je dois rentrer chez moi... » Puis, à voix haute : « Je répondrai plus tard à ces questions. » Il tourna les talons et fonça, tête baissée, à travers le groupe de reporters. Alors qu'il esquivait un journaliste, j'aperçus son visage : il avait l'air hagard, épuisé. Je coupai brutalement l'holo et partis à l'aveuglette vers la porte que je frappai du poing. « Merde, dis-je, merde, pourquoi n'es-tu pas mort ! »

La veille de notre départ, un message arriva de Transtation. À l'Institut, un groupe dirigé par mon ancienne élève April avait proposé une solution. Ils étaient d'accord pour dire qu'Icehenge était de construction moderne, mais soutenaient qu'il avait été édifié par le commandant Ehrung et son équipage juste après leur arrivée sur Pluton, et juste avant leur « découverte » de celui-ci. Ce groupe avait bâti toute une argumentation pour montrer comment les pistes Davydov *et* Holmes étaient toutes deux des entreprises de diversion montées par Ehrung...

« C'est absurde ! » m'écriai-je, et je me mis à ricaner. « Il y a une dizaine de raisons pour lesquelles cela ne peut être vrai, y compris tout ce que Brinston vient de trouver ! » Je n'en étais pas moins furieux et j'avais beau rire encore en quittant la pièce pour tenter de le cacher, les personnes présentes me regardaient comme si j'avais donné un coup de pied au projecteur holographique.

Plus tard, je me rendis sur le site. Le monument baignait dans la clarté délavée du jour plutonien. Toutes nos découvertes ne semblaient pas l'avoir changé ; il était toujours le même, étrange et ténébreux, un spectacle à donner le frisson.

Jones était là. Il y passait presque tout son temps ; il m'était même arrivé de tomber sur lui endormi entre deux fragments du monolithe abattu. Il n'avait parlé à personne depuis des jours, pas même – ou surtout pas – à moi. Brahms jouait en permanence dans son intercom, rien d'autre.

Cette fois – pour nos dernières heures sur Pluton – il était assis près du petit rocher central. Je le rejoignis, m'assis auprès de lui. La plaque commémorative de Nederland était toujours enfouie sous mon petit tas de gravier ; je ne pouvais supporter de la regarder. La vue des six Grands Monolithes (dont un couvert d'échelles) me laissait insensible.

Nous restâmes longtemps, très longtemps, assis en silence. Je finis par passer sur une longueur d'ondes personnelle et lui fis signe d'en faire autant.

« As-tu entendu parler de la nouvelle théorie élaborée sur Transtation ? »

Il secoua la tête. Je la lui résumai.

Il secoua de nouveau la tête. « Ils se trompent. J'en suis venu à bien connaître Arthur Grosjean et il ne marcherait jamais dans un truc pareil. Cela ne passera pas.

— Non... Mais cela n'empêchera pas des gens de le croire.

— Non. Mais j'en ai entendu une meilleure.

— Ah bon ? »

Il hocha la tête. « Il paraîtrait que l'Association interstellaire de Mars a vraiment existé. Davydov, Weil, toute l'équipe. Ils se sont emparés des vaisseaux minéraliers, ont construit un

astronef, renvoyé Emma et les autres sur Mars. Emma a échappé à la police, s'est cachée un certain temps dans le chaos. Puis elle a décidé de refaire surface. Elle s'est forgé une nouvelle identité... elle a peut-être obtenu de son père qu'il prenne lui aussi une nouvelle identité afin d'étayer sa propre histoire. Elle est partie pour le système de Jupiter, a fait fortune dans les mines et les équipements de survie. Puis elle a voulu savoir si le vaisseau de Davydov avait laissé un monument sur Pluton, comme elle l'avait espéré, et elle est allée voir. Mais les passagers de l'astronef étaient pressés, anxieux d'échapper à la police martienne... ils n'avaient pas pu prendre le temps de laisser quelque chose sur Pluton. Alors Emma a décidé de le construire à leur place. Mais comment faire savoir au monde en mémoire de qui il était élevé sans se démasquer elle-même ? Elle prit le journal qu'elle avait écrit tant d'années plus tôt, alla le mettre devant New Houston. Elle glissa les renseignements sur Davydov dans les archives. Elle réinstalla la vérité au monde, tout comme s'il s'agissait d'un mensonge... parce qu'elle-même était un mensonge, tu vois ?

— Caroline Holmes est donc...

— Ou Emma Weil est Caroline Holmes, oui. »

Je secouai la tête. « Elles ne se ressemblent absolument pas.

— On peut changer son apparence. Apparence, empreintes digitales, vocales, rétiniennes... tout peut être changé. De plus, les dernières photos d'Emma ont été prises avant ses dix-huit ans. Les gens changent. Si tu voyais des photos de moi à dix-huit ans, tu n'y croirais pas.

— Mais cela ne tient pas. Holmes a laissé des traces officielles toute sa vie, ou presque. On ne peut pas fabriquer tout un passé comme ça, pas un personnage vraiment public.

— Je n'en suis pas si sûr. Nous vivons très longtemps. Ce qui s'est passé il y a deux, trois, quatre cents ans... il n'est pas si facile d'en être certain.

— Je ne sais pas. Jones. Des tas de gens survivent. » Je secouai la tête, fatigué de tout cela. « Tu ne fais qu'ajouter une complication inutile. Non, c'est Caroline Holmes qui l'a construit. Il lui est arrivé *quelque chose*... je ne sais pas quoi. »

Pourtant, l'idée de Jones : « Mais je vois pourquoi cette idée te plaît. Qui te l'a donnée ?

— Mais, c'est toi ! » s'écria-t-il en se reculant pour me dévisager avec une surprise feinte. « N'est-ce pas ce que tu me racontais juste avant l'atterrissage, quand nous nous sommes saoulés avec l'équipage ?

— Non ! Pour l'amour de Dieu, Jones. Tu as tout inventé.

— Non, non, c'est toi qui m'as raconté ça. Tu devais être trop saoul pour t'en souvenir.

— Pas du tout. Je sais tout ce que j'ai dit à propos d'Icehenge, pas de problème. Ça, tu l'as inventé.

— Bon, si tu veux. Mais je parierais que c'est vrai.

— Hum ! C'est quoi exactement ? Ta quinzième théorie sur l'origine d'Icehenge ?

— Euh, je ne sais pas. Laisse-moi compter...

— Ça suffit, Jones ! S'il te plaît. Assez. »

Je restai assis là, complètement découragé. La stèle commémorative se moquait de moi ; je me levai, y donnai un coup de pied.

« Hé ! Regarde là ! »

Je balayai mon tas de gravier que j'envoyai voler dans la poussière. Les mains tremblantes, j'enlevai les derniers cailloux, les laissai tomber au hasard. Lorsque la plaque fut dégagée, je passai mes doigts entre les lettres jusqu'à ce que la poussière soit partie. Je regardai mes graviers éparpillés. « Là, dis-je. Viens m'aider. » Il se leva sans un mot et, lentement, soigneusement, nous rassemblâmes tous les graviers pour en faire une petite pyramide, un tumulus auprès de la stèle commémorative. Quand nous eûmes terminé, nous nous tîmes debout devant, deux hommes plongés dans la contemplation d'un tas de cailloux.

« Jones », dis-je sur le ton de la conversation, quoique ma voix fût tremblante, je ne savais pas pourquoi. « Jones, que penses-tu qu'il s'est vraiment passé ici ? »

Il émit un petit rire. « Tu ne renonces jamais, hein ?... Je suis comme le reste d'entre nous, je suppose, je pense à peu près la même chose qu'avant. Je crois... qu'il s'est passé ici plus que nous ne pouvons comprendre.

— Et tu te contentes de ça ? »

Il haussa les épaules. « Oui. »

Je frissonnais, j'arrivais à peine à parler : « Je ne sais même pas pourquoi j'ai fait tout ça ! »

Au bout d'un moment : « C'est fait. » Il passa son bras sur mon épaule. « Viens, Edmond, rentrons. Tu es fatigué. » Il m'entraîna doucement. « Rentrons. » Arrivés sur la colline basse, entre le site et les modules d'atterrissage, nous nous retournâmes pour regarder. De grandes tours blanches dressées dans la nuit...

« Que vas-tu faire ? » demanda Jones.

Je secouai la tête. « Je ne sais pas. Je n'y ai jamais réfléchi. Peut-être... je vais peut-être aller sur Terre. Voir mon père. Je ne sais pas !... Je ne sais rien. »

Son rire contenu résonnait dans le silence du vide. « C'est sans doute ainsi qu'il en devait être. » Il repassa son bras sur mes épaules, me fit faire demi-tour. Nous nous mîmes en marche pour revenir vers les modules d'atterrissage, revenir vers les autres, revenir. Jones secouait la tête et disait en une sorte de mélodie : « Nous rêvons, nous nous éveillons au flanc d'une colline glacée, nous poursuivons de nouveau notre rêve. Au commencement était le rêve, et le travail de la désillusion n'a jamais de fin. »

FIN